



Anonyme. La République des lettres. Revue mensuelle [puis hebdomadaire]. déc. 1875-juin 1876 (n 1-7). juil. 1876-juin 1877 (2e s. I-IV). 1875-1876 . 20 déc.-20 juin.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

PREMIÈRE SÉRIE

1875-1876

DEUXIÈME SÉRIE

Volumes 1 et 2

1876

TOME I



SLATKINE REPRINTS

GENÈVE

1971

Réimpression de l'édition de Paris, 1875-1877

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

PREMIÈRE LIVRAISON

20 décembre 1875

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.

Un an . 8 fr.

Six mois : 5 fr.

Pour l'étranger, le port en sus.



PARIS

ALPHONSE DERENNE, ÉDITEUR

52, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 52

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Sciences, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef : CATULLE MENDÈS.

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL.

Livraison du 20 Décembre 1875.

La République des Lettres paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 pages grand in 8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction
à M. HENRY LAUJOL, secrétaire de la rédaction,
et tout ce qui concerne l'administration
à M. ALPHONSE DERENNE, éditeur, 52, boulevard St-Michel.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

EPIPHANIE

Elle marche, tranquille, en un rêve divin,
Sur les bords du plus frais de tes lacs, ô Norwège !
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Au murmure indécis du frêne et du bouleau,
Dans l'étincellement et le charme de l'heure,
Elle va, refletée au pâle azur de l'eau
Qu'un vol silencieux de papillons effleure.

Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre ineffable inonde son épaule,
Et, de leur transparence argentant leurs cils longs,
Ses yeux ont la couleur des belles nuits du Pôle.

Purs d'ombre et de désir, n'ayant rien espéré
Du monde périssable où rien d'ailé ne reste,
Jamais ils n'ont souri, jamais ils n'ont pleuré,
Ces yeux calmes ouverts sur l'horizon céleste.

Et le gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

Leconte de Lisle

LES CONSEILS D'UN GNOME

Fragment d'une féerie inédite.

(Un cabaret aux environs de Paris.— Il fait petit jour).

PAUL, DOMINIQUE, L'INCONNU. (1)

L'INCONNU

Ainsi, vous venez chercher fortune dans la grande ville?..

PAUL

Qui vous l'a dit?

L'INCONNU

Vous-même!

PAUL

Comment cela?

L'INCONNU

Tout à l'heure, quand vous causiez avec votre domestique!..

PAUL

Il me semblait, cependant....

L'INCONNU

Pardonnez! Je sais tout!.. et comme mon industrie, Monsieur, consiste à tenir un bureau de renseignements universels et à faire un vaste courtage dans les différentes classes de la société, il y va de mon intérêt de vous servir.

DOMINIQUE

Voilà de la franchise, au moins!

L'INCONNU

Monsieur se propose de chercher un emploi dans une administration quelconque?...

PAUL (*brutalement*)

Non!

L'INCONNU

De prendre les finances, la diplomatie ou les chemins de fer?

1. Paul, gentilhomme ruiné, et Dominique, son valet, viennent chercher fortune à Paris. Ils se sont arrêtés aux abords de la ville, dans un cabaret hanté par des maraîchers. Un bourgeois « vêtu d'une longue redingote, chapeau à bords retroussés, favoris, canne à lanière de cuir, » est entré tout doucement et s'est assis à une des tables, « observant Paul et Dominique avec des yeux flamboyants. » Au dehors, il pleut. Le bourgeois se fait servir un punch; mais « la servante n'a eu que le temps de poser le bol sur la table..... une flamme paraît dessus! » Le bourgeois — qui n'est autre que le Roi des Gnomes, — envoie la servante, — qui n'est autre que la Reine des Fées, — chercher des cigares, et offre un verre de punch à ses voisins. La conversation s'engage.
(*Note de la Réd.*).

PAUL

Eh ! qu'en sais-je moi-même !

L'INCONNU

Le commerce peut-être ?

DOMINIQUE

Ah ! bien oui ! un homme, qui en deux heures de temps, vous couvre de peinture une toile plus haute que ça !

L'INCONNU, (*saluant ironiquement*)

Ah ! monsieur est artiste !.. ah ! et il compte faire fortune ; respectons-le!

PAUL (*irrité*)

Eh bien ! pourquoi pas ! Quand je vois tant de barbouilleurs que l'on applaudit, ce serait bien le diable !.. D'ailleurs j'ai de longues études derrière moi, et en employant toutes mes forces, la gloire viendra.... peut-être, la richesse ensuite !

L'INCONNU

Très-bien, jeune homme ! Mais j'espère que vous allez, pour parvenir, ne rien négliger de tout ce qu'il faut ; pillez-moi les anciens, dénigrez les modernes, exaltez les petits génies et conspuez les grands ; ça pose, premier pas ! Vous peindrez ensuite les boutiquiers en artilleurs et les lorettes en Vénus, avec les chevaux célèbres et les actions vertueuses, sans nul souci du dessin ni de la couleur ; on dirait que vous manquez d'idées, prenez garde ! Il faudra ensuite adopter le grec ou le gothique, le pompadour ou le chinois, l'obscénité ou la vertu, la chose à la mode, peu importe ! mais agenouillez-vous devant le public, servilement, et ne lui donnez rien qui dépasse la force de son esprit, les facultés de sa bourse, la largeur de son mur ! Alors, vos œuvres reproduites à l'infini couvriront l'Europe. Vous entrerez dans la cervelle de votre siècle. Vous serez un maître, une gloire, presque une religion! Le despotisme de votre médiocrité pourra abêtir toute une race ; il s'étendra même sur la Nature, car vous la ferez haïr, ô grand homme, puisqu'elle rappellera de loin vos barbouillages.

PAUL (*indigné*)

Jamais !

L'INCONNU

Vous avez raison ! une place, des appointements fixes, c'est plus sûr. Je vous recommande, avant tout, l'exactitude,—non pour travailler, mais pour surveiller vos confrères. D'abord une petite médisance, ça et là, puis une dénonciation formelle (dans l'intérêt du service), enfin une bonne calomnie, n'ayez pas peur ! De l'arrogance envers les humbles, de la bassesse devant les chefs, cravate empesée et souple échine, morbleu ! cervelle étroite et conscience large, respectez les abus, promettez beaucoup, tenez rarement, courbez-vous sous l'orage, et dans les circonstances difficiles, faites le mort. Mais tâchez de connaître le vice de votre supérieur ; s'il prise, achetez une tabatière, et s'il aime les jolies femmes... mariez-vous !

PAUL

Horreur !

L'INCONNU

De l'indépendance ! j'aime ça ! On ne la trouve plus, Monsieur, que dans une fortune acquise par le commerce. Nous avons le système des faillites honorables, les secrets du faux-poids et du bon teint ; mais rappelez-vous que le moyen d'avancement le plus rapide pour un jeune homme, dans une grande maison, c'est de séduire la femme du bourgeois.

PAUL

Tais-toi donc, misérable !

L'INCONNU

Oui, la fille vaut mieux, parce qu'il est forcé de vous la donner en mariage. (*Paul recule épouvanté*).

DOMINIQUE.

Il y a un fond de bonnes idées dans ce qu'il dit.

L'INCONNU (*toujours impassible*)

Et alors, quoi que vous soyez, les obstacles s'aplaniront, chacun vous sourira. La santé sera bonne, vous dînerez bien, vous aurez la face rose comme une jeune fille. (*Sa barbe disparaît. Surprise de Paul*). Peu à peu, vous deviendrez riche, considéré, heureux, vous ferez craquer sur l'asphalte, vos bottes vernies, en roulant dans vos gants blancs le pommeau d'or de votre bambou. (*Ce qu'il dit s'exécute ; Paul pousse un cri*). On vous craindra, on vous aimera, vous vous repasserez vos caprices, habits neufs tous les jours, bagues à tous les doigts, chaînes de montre, breloques et linge fin ! (*Il apparaît vêtu en dandy; Paul et Dominique se rapprochent*). Vous achèterez une maison de campagne, des statues, des hôtels, des amis — et des chevaux de race, ce qui est plus cher. Pour duper les générations futures, vous pourrez même fonder un hôpital ; — et vous vieillirez tout doucement, servi par un peuple de valets, entouré de famille, lourd d'honneurs, avec une grosse bedaine et l'aspect d'un honnête homme ! (*Il apparaît en vieux bourgeois cossu, lunettes d'or, gilet de velours, etc.*).

PAUL (*se passant les mains sur la figure*)

Est-ce une illusion ? J'ai dans la tête comme des chars qui roulent et des flammes voltigent. (*Le punch qui a continué de brûler, se multiplie sur les autres tables, et des flammes sautillent ça et là dans l'air comme des feux follets*).

DOMINIQUE (*tourne avec admiration autour de l'inconnu*)

Quel particulier ! quelle expérience !

PAUL (*résolument*)

Non ! je ne veux pas ! arrière ! C'est même une faiblesse de t'écouter ! Va-t-en !

L'INCONNU

A votre aise ! faites le vertueux, mon gaillard, et serrez-vous le ventre !

Toutes les portes de la fortune, on les refermera sur vous, en vous écrasant la face! D'abord, cela va sans dire, monsieur gardera les apparences. Vous irez jusqu'à neuf heures du soir avec deux sols de lait, et un petit pain rond qu'on mange dans la poche de sa redingote, tout en trottinant sur le pavé! Ah! vous les connaîtrez, les mystères de la toilette, les faux-cols de papier, l'encre que l'on repasse sur les coutures blanchies, les sous-pieds tendus pour retenir les semelles trop vieilles, et l'habit noir boutonné jusqu'au menton, pour cacher l'absence du linge. (*Il apparaît dans le costume décrit*). Vous ne faiblirez pas! Vous lutterez! mais personne ne voudra de vous!... on ne va pas chercher ceux qui se cachent; qui donc s'inquiète des pauvres? Et comme une première chute est la cause naturelle d'une seconde, peu à peu, vous dégringolerez, mon bonhomme; la misère augmentera, elle deviendra irrémédiable et constitutionnelle! « Clic! clac! clac? gare-toi de là, manant!... » Et du fond de votre ruisseau, par un temps de verglas, en plein hiver, vous distinguerez à des hauteurs vertigineuses, derrière la mousseline des larges croisées, tournoyer sous les lustres, dans le flamboiement des festins, toutes les convoitises de votre cœur! (*Le côté droit de la muraille s'entr'ouvre, et laisse voir un bal splendide puis se referme*). Alors commenceront pour vous, dans Paris, ces longues promenades du pauvre le long des quais et des boulevards! Plus vague et plus funeste que le bédouin dans le désert, vous chercherez quelque bonne occasion, un parapluie perdu, une bourse tombée, en marchant au milieu de la nuit, ou vous irez dormir côte-à-côte avec des forçats, les pieds dans la paille, assis sur un banc, et les deux bras sur une corde! (*Le côté gauche de la muraille s'entr'ouvre, et laisse voir l'intérieur abject d'un logeur, rempli de monde, puis se referme*). Et l'habit râpé, depuis longtemps, sera parti! (*Son habit disparaît*). A la place du chapeau, une casquette sans visière (*Même jeu*). Plus de gilet, une seule bretelle! et pas même de souliers, des chaussons! (*Avec une pose ignoble*). Faut-il un fiacre, mon bourgeois?

PAUL (*se tordant les mains*)

Horrible! horrible!

DOMINIQUE.

Mais ce n'est pas gai, du tout, cet avenir-là!

PAUL (*découragé, tombe sur un tabouret, le coude sur la table*).

Que faire?

(*A la fin de la tirade de l'Inconnu, la Servante est rentrée avec un paquet de cigares, qu'elle a déposé sur la table. L'inconnu qui est près de Paul, debout à droite, fait un pas à reculons avec un geste d'espoir, mais aussitôt en face de lui et derrière Dominique, la servante se transmuant en fée, allonge le bras impérativement vers l'inconnu qui se change en gnôme. Dominique stupéfait, pousse un cri, Paul relève la tête et en pousse un autre, en apercevant la fée qui disparait dans la muraille à droite, en même temps que le gnôme disparaît à gauche*).

Gustave Flaubert

LES PÈLERINS [1]

Quelle est votre dame d'amour, ô vous qui passez en chantant? Est-ce dans la douleur de ce qui fut que tristement vous chantez, ou dans le rêve de ce qui sera ? Car vous semblez chanter à la fois joyeusement et tristement. — Notre dame d'amour est inaperçue de vous; car elle n'a ni des mains, ni des yeux, ni des lèvres, ni le trésor doré des cheveux, ni visage, ni forme; mais nous qui aimons, nous savons qu'elle est plus belle que toute chose.

— Est-ce une reine, ayant de grands dons à donner? — Oui, ces dons : que quiconque l'a vue ne vivra que pour la servir dans la tristesse, avec une étrange douleur, avec du labeur et du sang versé et des larmes très-amères. Et quand elle ordonnera de mourir il mourra sûrement. Et il laissera toutes choses sous le ciel, et marchera sous le soleil et la pluie, et travaillera, et attendra, et veillera jusqu'au bout de ses années.

— N'a-t-elle sur la terre aucun lieu de séjour? — Les âges hêlant les âges, les nations répondant aux nations s'écrient : « Où est-elle? » Et personne n'est là pour le dire; car si elle n'est point dans l'esprit des hommes, car si dans l'intérieur de l'âme elle n'a point de place, en vain ils crient vers elle, cherchant son visage; en vain leurs bouches sont pleines d'elle; car ils crient avec de vaines langues, jusqu'à ce que leurs cœurs aient ressuscité.

— O vous qui la suivez, ne vous repentez-vous pas? Car sur vos fronts est écrit un arrêt de mort, un hieroglyphe de tristesse, signe flamboyant que toute votre vie vous ne vous arrêterez pas ni ne vous reposerez, que vous n'aurez pas l'ordinaire amour doux et certain, et que vous ne garderez ni des amis ni des jours sûrs, ni la joie de la vie ni le sommeil. — Cela nous ne l'avons pas, nous qui avons une chose : la face divine et les yeux clairs de la foi, et le sein fécond.

1. Ce morceau est traduit pour la première fois. Nous publierons dans les prochaines livraisons d'autres poëmes d'Algernon Charles Swinburne; nos lecteurs pourront ainsi admirer dans ses diverses manifestations l'éclatante et multiple originalité de l'un des plus grands poëtes de l'Angleterre moderne. (*Note de la Réd.*)

— Et vous mourrez avant d'avoir conquis vos trônes. — Oui, et le monde changé et le libéral soleil agiront et brilleront sans nous, et nous serons couchés morts ; mais si Elle aussi agit et vit sur la terre, mais si le vieux monde avec tous ses vieux fers rompus, rit et rend grâce, ne serons-nous pas satisfaits ? Certes, nous serons vivants plutôt, nous ne mourrons pas, la vie étant si peu de chose, et la mort étant si bonne.

— Et ces hommes vous oublieront. — Oui, mais nous ferons partie de la terre et de l'antique mer, et de l'air auguste du haut ciel, et du feu terrible, et de toutes les choses bonnes ; et le cœur de nul homme ne battra sans que quelque chose de notre sang autrefois répandu n'y vibre et ne le vivifie ; ainsi qu'aujourd'hui en nous le sang mort des hommes tués, et le même vieux désir de toute leur vie, plantent dans l'empreinte ardente de leurs pas, nos pieds nouveaux.

— Mais vous qui pourriez être vêtus de tout ce qui est aimable, vous êtes insensés de dépouiller le charmant et doux présent, et de vous vêtir de l'air froid de l'avenir ; de cet avenir où la mère et le père, et la tendre sœur et le frère, et le vieil amour vivace qui fût, seront tels que vous serez : de la poussière, et où n'existera nul fruit de l'amoureuse vie. — Elle existera encore, celle qui est plus que n'étaient toutes ces choses, plus pour nous que sœur, ou femme, ou père, ou mère.

— Vaut-il la vie, la vaut-il, le salaire que vous espérez ? Voyez, elles rient, les bouches mortes des terribles siècles gris, des vénérables, dans le passé qui est leur prison, dans l'obscurité extérieure, dans la tombe qui ne s'ouvre point, elles rient, sachant combien d'hommes ont parlé comme vous parlez aujourd'hui, combien d'hommes ! Et tous sont tombés et sont morts ; vous, morts, ressusciterez-vous, puisque ces morts-là n'ont point ressuscité ? — Non pas nous, mais Elle qui est tendre et prompte à sauver.

— N'êtes-vous point las, et ne défaillez-vous pas sur le chemin, voyant les nuits et les nuits dévorées par les jours et les jours, voyant les heures et les heures consumées dans un feu sans sommeil ? Sans sommeil ! Et vous-mêmes, vous-mêmes, quand dormirez-vous ? — Nous sommes las dans nos cœurs et nos têtes, dans nos mains et nos pieds,

et assurément plus que toutes choses le sommeil nous serait doux, plus que toutes choses, sauf l'inexorable désir, grâce auquel celui qui l'éprouve n'aura ni défaillance ni larmes.

— Ceci est-il assez doux pour que l'on désire vous suivre? Ceci est-il assez sûr, quand toutes les espérances des hommes sont creuses, oui, ceci, votre rêve de croire que par beaucoup de tribulations, vous guérirez les cœurs atteints et redresserez les cous ployés ?— Certes, notre vie fût-elle aveugle, notre mort fût-elle stérile, la haute espérance du monde ne serait point à cause de cela sans racine; mais les hommes se tourneraient vers les hommes, les nations vers les nations, et l'ancienne vie vivrait, et l'ancienne grande parole serait grande.

— Passez donc et passez loin de nous et laissez-nous en paix; car quelle lumière espérez-vous voir après la vie? Et si le monde va mieux, le saurez-vous? Et si l'Homme triomphe, qui vous cherchera pour vous en dire la nouvelle? — Pour la durée d'une existence, il suffit de cette lumière : tous les hommes sont mortels de naissance, mais l'Homme ne meurt pas. Nous donc, les hommes, nous apportons à la mort, pendant la nuit, des existences à semer, pour que l'Homme puisse moissonner et manger et vivre, pendant le jour!

Algernon Charles Swinburne.

UNE EXÉCUTION CAPITALE

Récit d'un Paysan

Uzèno Gauitrôp de Castel-Ijaldiggu-Baguelonne?... Ah! je pensais alors souvent, très-souvent à lui, pécaïre, à lui dont la calamiteuse histoire, quoique datant de l'avant-dernier règne, vaudrait à mon sens d'être rapportée aujourd'hui dans les gazettes de la République! Encore mineur, ce marmiteux aussi fort que débonnaire, ce prédestiné qui n'aurait lésé jamais autrui s'il n'eût pas été tant endommagé lui-même, avait épousé la plus vermeille du bourg natal, une certaine Zoé La Flùr, tâcheronne consommée, sémillante autant que vertueuse et réputée pour telle. Irrémissiblement amourachés l'un de l'autre, ils s'étaient voulus malgré leurs proches qu'un

procès discordait, et leur charnel commerce fructifia si bien qu'ils eurent coup sur-coup plusieurs blondinets on ne peut mieux conditionnés et quasi pareils aux anges roses et dodus de Notre-Seigneur. Rien, en ce temps-là, n'indiquait que cette béatitude conjugale dût bientôt finir. Hélas! elles sont variables comme l'air et l'eau, les femmes, et quand l'une d'elles a le feu paillard dans les veines, il faut qu'elle arde jusqu'au bout. Très-longtemps assidue à ses devoirs, Zoé, la déplorable Zoé, se dérégla soudain, et semblable à ces capricieuses de haute ou de basse qualité, rassasiées de plaisirs licites et que la flamme impudique dévore, elle brûla pour un inavouable courtisan et prit en grippe son prince-consort. Icelui ne songeant qu'à gagner le pain quotidien, et, dans ce but, s'employant nuit et jour à la prospérité de la monte porcine de Bibo-Peïro, dont le propriétaire, Moussu lou Marquis de Couquopillery, l'avait nommé régent, se doutait si peu de son infortune, déjà connue de tous, que sa légitime étant devenue grosse pour la cinquième ou sixième fois, il railla là-dessus avec la plupart de ses chalands. « A la naissance du *Ninil*, mon dernier, répétait-il sans cesse, on se promit bien de ne réitérer point et je me suis tenu parole; ainsi donc il est clair que cette fois le diable a tout fait, à moins que la chose n'ait eu lieu par l'opération du Saint-Esprit! » Et tout en affirmant cela, lui de rire à gorge déployée au milieu de ses porcs, impatients d'approcher les truies d'alentour. Or, vint une heure où les gammes de ce jovial ne furent plus les mêmes. S'étant hissé par un matin pluvieux d'avril sur la toiture d'une grange, afin d'en renouveler le chaume, qui, tout pourri, laissait filtrer les giboulées à l'intérieur, il aperçut en plein verger, sous les pommiers déjà fleuris, sa moitié gesticulant passionnément et le valet du haras qui la servait Dieu sait comme! A cette flagrante mimique, notre Saint-Joseph hurla de douleur, et, le sang lui montant brusquement à la tête, il faillit à dégringoler jusques en bas : si ses pieds ne se fussent pas engagés à point dans une crevasse, pouf et bonsoir! au fait cela peut-être eut mieux valu pour lui... Ravivé quelque peu, le malheureux mortel ayant repris son éliquilibre, essaya d'épier autour de soi; mais ses yeux, encore obscurcis, ne le secondèrent point, et force lui fut de se retirer à tâtons et peinant comme un damné. « Femme, clama-t-il, une fois descendu du comble, es-tu là? » Zoé, rouge comme braise et le chignon en désordre, émergea d'un sombre berceau d'hierre : « Ah! mon Dieu! fit-elle au nez de sa dupe qui tressaillait piteusement, te voilà presque éteint et jaune comme un souci, qu'as-tu? » « Je me suis troublé; l'échelle a fui sous mes orteils tout à l'heure et peu s'en est fallu que je ne m'abîmasse sur les dents de la herse... ah ça mais! d'où sors-tu, toi, dépoitraillée ainsi? » « De *l'hort.* » « Tè, le soleil doit fièrement taper au jardin; tu sues à flots. » « Eh! j'ai tiré du puits plus de soixante seaux d'eau pour abreuver nos cochons... » « On a, je pense, un gagiste, et cette besogne le regarde;

où donc est-il ? » « Henriq vaque sans doute à ses affaires, je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui. » Tant d'aplomb en imposa à l'engeigné. « Parfois on prend des ombres pour des corps, se dit-il, et nul n'est à même de garantir que ses organes ne l'ont jamais abusé ; cornard, moi ? non, non ! et pourtant... » En dépit de l'évidence, il se serait peut-être entièrement tranquillisé si les bonnes gens de la paroisse eussent été tout autres à son égard : on le nasardait en maintes circonstances, et cela lui remettant sans cesse la puce à l'oreille, il étudiait, taciturne, les postures des deux suspects ; oui, mais si chauds qu'ils fussent, ceux-ci, sur leurs gardes, se comportèrent avec tant de froideur apparente et de réserve qu'il ne réussit point à les pincer en branle. « Allons, allons, il s'était trompé !.... Cependant il avait vu ! » De guerre lasse, il résolut, pour en finir, de leur tendre un de ces traquenards où se laissent choir souvent les plus madrés lubins. « On me mande à Cahors, annonça-t-il un beau jour à son monde : il faut que je parte demain : notre maître, le noble marquis, exige que je remplace au plus vite nos vieux porcs de pays par de jeunes barris anglais ; ayez l'œil à tout pendant mon absence qui, j'en ai peur, durera beaucoup plus que je ne le désire ; enfin, je compte sur votre zèle ! » Il y comptait si bien, en effet, que le lendemain soir, entre chien et loup, après avoir sanglé sa valise, il enfourcha son bidet et quitta Castel-Ijaldiggu. Trop lascifs étourneaux ! A peine seuls, ils s'en donnèrent sans doute à tel point que le sommeil les gagna. Certainement ils auraient bien entendu, s'ils n'avaient point dormi dans les bras l'un de l'autre, un cheval hennissant, qui, deux heures avant l'aurore, traversait ventre à terre la plaine de Garonne, et, probablement, ils se fussent demandé quel pouvait être le voyageur assez imprudent pour se risquer ainsi la nuit en ces parages déserts où vagabondait un assassin-détrousseur, Marco-Ninhios, l'incendiaire, récemment évadé du bagne de Brest. Hélas ! hélas ! une clameur effrayante comme le tonnerre de Dieu les réveilla. Qu'était-ce donc ? Avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, ô sancta Maria ! la porte de la chambre en laquelle ils étaient couchés côte-à-côte, craqua sur ses gonds, s'abattit, et flamboyant, pâle, terrible, une torche au poing, apparut Ganitrôp. Épouvantés à l'aspect de ce porte-flambeau, l'épouse adultère s'arracha les bras de son couard amant qui claquait des dents, et s'étant agenouillée au bord du lit : « Uèno, supplia-t-elle, épargne-moi ! » Secouant son front hagard empourpré par les rayons de la branche en flammes qu'il avait fichée dans le trou d'un escabeau, lui, le mari, s'approcha de la couche nuptiale où les deux fornicateurs imploraient miséricorde, et, sans proférer la moindre parole, en ayant pris un dans chaque main, il leur serra le cou. Bientôt ils grimacèrent affreusement entre les tenailles qui les étranglaient, et de blafards qu'ils étaient naguère, ils devinrent verts, et de verts cramoisis, et de cramoisis bleus, et de bleus noirs ;

et lorsque, agonisants, ils furent sur le point de rendre l'âme au créateur, l'inexorable justicier les regarda dans le blanc des yeux et les collant ensemble, face contre face, il leur cracha ce sauvage salut aux oreilles : « Accouplez-vous une dernière fois, crapauds infects, et voyez comme vous êtes jolis en faisant l'amour ! » Ils moururent ainsi, se baisant non de gré comme jadis, mais de force ! et dès que leur meurtrier sentit qu'ils roidissaient sous son étreinte, il les traîna nus et blêmes, aussi froids que des glaçons, jusqu'à sa cave et les abandonna là, tels quels, pitoyables cadavres, à la merci des mille-pieds et des salamandres. « On avisera tantôt », dit-il en se retirant, et calme, il alla recevoir des pratiques matinales attendant à sa porte avec une troupe de femelles vouées aux mâles du porcil. Ils étaient vraiment aussi gros que des baudets poitevins, ces verrats noirs du Quercy qui, poussant des cris féroces et brandissant leurs longues oreilles tombantes ainsi que leur queues tirebouchonnées, s'excrimèrent à l'envi tout le long du jour. Accomplir si fréquemment l'œuvre naturelle, rude besogne ! et, ma foi, qu'ils eussent après tant d'agissements une faim dévorante, ça se conçoit sans difficulté ; mais quelle pitance ils trouvèrent dans l'auge ce soir-là ! Ni farine, ni son, ni pommes de terre, ni truffes, ni citrouilles, ni glands, ni raves ; autre chose : un plat tout nouveau. Si goulus qu'ils fussent et quoique carnivores, ils reculèrent devant cette étrange pâture, et ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures qu'ils se résignèrent, ayant déjà rongé la paille de leur litière et le bois de leur crêche, à remplir enfin leur ventre affamé. Quelle polenta ! quelle cocagne ! quel régal ! Ils digérèrent tout ; et le lendemain du festin ils s'acquittèrent avec tant de fougue de leur tâche ordinaire, que la clientèle, ravie, se récria d'admiration : « Oh ! les portées seront belles cette année-ci ! » « J'en suis sûr, ripostait invariablement l'entraîneur de la monte, et si, par cas, on s'enquérait de ses deux suppléants disparus, il ajoutait d'un air bizarre en désignant son noir troupeau de provingneurs : « Est-ce que je sais, moi, ce qu'est devenu ce couple intéressant ; adressez-vous à mes petits soyeux qui sont peut-être à même de satisfaire votre curiosité. » Cette répartie, ainsi que d'autres non moins équivoques, éveillèrent les soupçons, et chacun s'alarma bientôt en pays agenois de l'absence prolongée des galants. Avaient-ils déserté la région ou bien celui qu'ils trompaient depuis longtemps s'était-il enfin aperçu de leurs secrètes relations et les en avait-il punis ? Si l'on comméra, le Sempiternel se le rappelle ! et les langues en vinrent à bruire si fort qu'on les ouït du parquet de Montauban. « Il y a lieu d'examiner ça, conclurent après réflexions ceux de la judicature : or donc, qu'on prévienne la force publique, et transportons-nous incontinent à Bibo-Peïro. » Dare, dare, au déclin du jour, une sournoise caravane se mit en route, et, le lendemain à l'aube, la pie fut prise au nid. Il dormait encore, le gérant du haras, quand les enquêteurs, magistrats et greffiers, escortés de deux brigades de gen-

darmerie, descendirent de carosse au ras de sa demeure et heurtèrent à sa porte : « Ouvrez, au nom de la loi ! » Sans se troubler, il obtempéra de bonne grâce, et les perquisitions commencèrent immédiatement, tandis qu'on l'interrogeait. « Ah ! monsieur l'instructeur, répondit-il d'abord au rêche olibrius qui l'accablait de questions, où sont passés Henriq Quoundalma, mon domestique, et Zoé La Flùr, ma femme, je l'ignore, et si vous me l'appreniez, je vous donnerais bien un sou. » « Personne ne les a vus sortir de cette maison et tout le monde croit qu'ils ne l'ont pas quittée. » « Eh bien, cherchez-les-y : s'ils y sont, je veux être pendu. » « Prenez garde ! » « Et vous aussi. » Le ciel s'était allumé durant cette interrogatoire et le soleil ayant d'un pas égal escaladé les nues, soudain plana sur cette ténébreuse et solitaire bâtisse où se promenaient tant d'yeux clairvoyants. A midi, toutefois, on n'avait rien découvert, bien qu'on eût fureté dans mille recoins, et tout semblait devoir tourner à la confusion de cette bande d'intrus, lorsque le procureur du roi, sorti depuis un gros quart-d'heure de la monte, y rentra, suivi de ses auxiliaires : « Silence ! ordonna-t-il en s'introduisant dans la pièce où le prévenu, toujours tranquille comme Baptiste, causait de la pluie et du beau temps avec les gens de la maréchaussée, qui le surveillaient ; Uzèno Ganitrôp, ajouta-t-il d'une voix solennelle dès que les bouches furent closes, avouez-vous enfin votre crime ? » « Hein ! » « On vous tiendrait compte de l'aveu. » « Plaît-il ? » « Le mieux pour vous serait de confesser aujourd'hui... » «... que vous êtes fin comme l'ambre ! » « Ecoutez-moi, la justice a des preuves patentes de votre culpabilité. » « Voyons-les, où sont-elles ? » « Ici même ! » et quoi disant l'accusateur étendit la main droite vers un argousin qui fourra sous les narines de l'homicide une pelle à feu où s'entremêlaient de longs cheveux de femme adhérant à des morceaux de crâne et quelques ossements souillés de fange qu'entouraient des lambeaux de chair putride. « O diantre ! s'écria le *verratier*, à l'aspect de ces affreuses reliques qui témoignaient contre lui, mes porcs, ces béjaunes, n'avaient pas tout avalé ! » Puis, fonçant sur les assistants terrifiés de sa révélation involontaire, il leur distribua quantité de calottes, s'ouvrit un passage au milieu d'eux, enfila la porte et détala. « Qu'on l'arrête ! empoignez-le, gendarmes ! » Oui, mais avant que ceux-ci, claqués et reclaqués, eussent ramassé leurs chapeaux à cornes et se fussent remis en selle, il avait gagné la Garonne, distante de trois à quatre cents mètres, et couru vers des gabarres alignées au bord de l'eau ; la meute, attachée à ses trousses, l'atteignit comme il sautait dans une yole dont il avait rompu l'amarre. Armé déjà des avirons, il en heurta les assaillants, et leur ayant fait mordre la glaise, il leur passa sur le corps : après quoi, renonçant à franchir le fleuve, il s'était enfoncé parmi des champs de froment et de sarrazin, où l'on eut tant de peine à le suivre qu'on ne le rejoignit qu'à la nuit tombante au fond d'une carrière, et là, quoique acculé dans le roc, il s'était défendu comme un sanglier pendant

plus de deux heures ; enfin, écrasé par le nombre, il tomba sur les poitrines sanglantes de cinq à six pauvres diables à demi morts dont il avait lacéré les buffletteries et cassé les sabres ainsi que les mousquetons ; on le prit sans désemparer ; à défaut de chaînes et de cordes, on le lia de joncs limoneux arrachés d'un marécage ; ensuite, ainsi garotté, couvert de branches de saules, un maréchal-des-logis lui tenant la gueule d'un pistolet aux tempes, un brigadier la pointe d'un bancal au cœur, il fut emporté dans un tombereau au chef-lieu de la province, où plus d'une personne, actuellement, serait à même de citer les paroles que lors de son jugement, dès qu'il eût entendu prononcer contre lui la peine capitale, il envoya d'aplomb au bec du ministère public qui l'avait au cours de l'instruction, agonisé de sottises : « Libre à toi de te carrer insolemment dans ta simarre, homme enfiellé, qui réclamais ma tête, sois content, elle cherra ; mais, écoute : il se peut que, tôt ou tard, ta femme te fasse cocu ; le cas advenant, tu serais indigne du nom de Français si tu ne la massacrais pas ; au revoir ailleurs, ami ! Dieu préserve ton front, et tâche de finir aussi carrément que je finirai, moi qui te parle, le jour fatal venu !... » Ce fut, hélas ! un lundi, pendant l'été ; je m'en souviens trop bien. « Ambrôsi, me dit ma mère au moment où je partais avec notre jeune voisin Claude Anzelayr pour la cité, n'y va point ; à Caylus, jadis, j'ai vu périr un nommé Bôs, si tu savais la souleur que tu te prépares ! » Elle avait bien raison, la prévoyante vieille, et je le pressentis à Montauban, aussitôt que nous fûmes installés, mon compagnon et moi, sur la place des Jars, auprès du ruisseau La Garrigue, où devait avoir lieu l'exécution. Il y avait là, sans mentir, autour des bains Millet, trente ou quarante mille personnes, soufflant toutes à la fois, et, vraiment, il me semble que j'entends encore aujourd'hui ce grand bourdonnement. On eût dit la mer quand elle commence à se mettre en colère, ou le vent qui secoue les arbres à la cîme des montagnes ! et le blanc soleil d'août, tombant d'aplomb sur le peuple assemblé dans cette large place, allumait toutes les vitres aux façades des maisons, blanchies à la chaux, qui la bordent, et recuisaient les tuiles rouges des toits luisants comme des miroirs. « Si nous pouvions gagner ce tas de moellons, me dit mon camarade, aussi piètre que moi, tout irait bien, nous verrions admirablement de là-haut. » Talonnés, talonnant, il nous fallut une bonne demi-heure pour atteindre à cet amas de décombres ; enfin nous nous y juchâmes et, là, nos yeux jouirent d'un rare coup d'œil. Une fourmilière de citadins se pressaient à notre droite dans les rues étroites et longues de la Cité-Vieille, et des queues interminables de campagnards débouchaient à chaque instant du faubourg Ville-Nouvelle. Oh ! que d'amateurs aux fenêtres et sur les toitures ! Il y en avait force au-dessus des parapets du pont de la Garrigue et beaucoup aussi dans les branches des mûriers trois fois centenaires alignés sur le cours avoisinant. « Ambrôsi, té, regarde ça ! » Ma-

chinalement je portai mes regards à gauche et subito je frémis de fond en comble à la vue d'une affreuse mécanique que gardaient à vingt pas de nous des chasseurs à pieds et des dragons à cheval. « On l'a mise à l'essai ce matin, articula quelqu'un, il paraît qu'elle ne marche pas trop; on a eu toutes les peines du monde à décapiter quelques moutons amenés ici par les maîtres bouchers de la ville. » Il est de fait qu'avec ses misérables charpentes branlantes, son couteau massif ajusté tant bien que mal entre deux montants unis par une traverse, et son escalier sans rampe piqué des vers, cette espèce de faucheuse, peinte en rouge, avait l'air bien fatiguée. On se montrait, accrochées une à chaque poteau, deux lanternes éteintes à la lueur desquelles, pendant la nuit, trois honnêtes ouvriers de la cité, contraints d'obéir à qui de droit, avaient dressé ces antiques bois de justice, et l'on remarquait aussi que cet engin de mort, y compris la planche à bascule munie de méchantes courroies de cuir ainsi qu'une vieille manne d'osier pleine de son ou de bran de scie et posée sous la lunette, était tout criblé, madriers et fers, de grosses taches brunes qui pouvaient bien être du sang caillé, desséché, provenant de ceux qui jadis avaient péri là. « Je la reconnais, sanglota tout près de nous un vieillard fort cassé, cette gueuse sert depuis l'an II et c'est la même qui tronqua, sur le parvis des couverts Mont-Auriol, Ondral, le parfait citoyen Ondral, ami de Robespierre... » Une sourde rumeur étouffa tout-à-coup la voix de l'ancien en culottes courtes et cinquante mille bras au moins se levèrent en même temps vers la haute tour carrée de la succursale de Saint-Joseph dont la grande horloge marquait midi. C'était l'heure! On écouta tinter le métal :... Huit, neuf, dix, onze !... Au douzième coup de battant, tous les yeux se braquèrent sur la rue des Lixes par où devait arriver la noire procession. « O Claoudou, j'ai peur, retournons-nous-en! » « Il est trop tard! tu m'ennuies, écoute donc ce que raconte ce godelureau. » Je tendis l'oreille, et telles furent les paroles qui me vinrent : « Un hercule tel que lui, méfiez-vous, gens! est capable de rompre ses liens au moment suprême et d'assommer toute la compagnie : hommes, enfants et femmes; soldats, gardes, prêtre et bourreau! » « Pas du tout, il ne bougera point, on le prend pour un loup et c'est un mouton! » « Nous verrons bien! » « Oui vous verrez! » Un cri gronda dans la multitude au loin, et tous les curieux, perchés sur les toits d'alentour le répétèrent en écho. « Lui, c'est lui, le voici! » Cette alarmante clameur roula comme le tonnerre au milieu de l'air et bientôt, en face de moi, parmi le flot de la population ouverte et refoulée une troupe de gendarmes montés sur des chevaux fringants, se montra. Les galons d'argent de leurs tricornes et les lames d'acier de leurs sabres étincelaient au soleil. En cet instant, Anzelayr de la Croix-aux-Bœufs qui serrait mes mains entre les siennes, approcha ses lèvres de l'une de mes tempes et murmura d'une voix si basse que je l'ouïs à peine : « Ambrôsi, la charrette! » Un nuage mouillé me couvrit les prunelles, et pendant

une longue minute, aveuglé, j'écoutai malgré moi le bruit troublant que font en respirant avec effort des milliers de poitrines humaines et le profond tremblement qui remuait toute cette masse de chrétiens réunis. « Il est là, là, là !... » Je rouvris les paupières et regardai. D'abord je ne distinguai rien, ensuite des ombres m'apparurent confusément, et je vis tout enfin, oui, tout : les maisons, le peuple, les militaires, l'échafaud, la charrette, ô mon Dieu ! Cette charrette, escortée de Pénitents-Blancs en cagoule noire et déchaux qui psalmodiaient un lamentable cantique et marchaient, tenant chacun une tête de mort à la main gauche et de l'autre un gros cierge allumé, cette fatale charrette, dont les roues aux jantes ferrées grinçaient sur le caillou pointu du Cours, un mulet, poussif et couronné, la traînait en renàclant, et trois êtres y étaient assis côte-à-côte sur une planche posée à même les ridelles, au-dessus du timon, trois êtres : un aumônier, le bourreau, puis LUI! Fort calme entre les deux funèbres officiants assez inquiets, il avait les mains attachées derrière l'échine, sous une veste de cadis bleu, qui, nouée autour du cou par les manches vides, lui cachait les épaules. Sans trop faire attention à l'abbé qui lui passait à tout instant sous le nez un crucifix de cuivre ou d'or, il branlait doucement la tête en regardant à droite, à gauche, et saluait les bonnes âmes environnantes. Subitement il se rejeta d'un seul coup en arrière, ayant aperçu devant soi la guillotine, et je le vis se dresser presqu'aussitôt, terrible, la bouche béante et les yeux écarquillés, dans le lit de la charrette arrêtée. Un géant ! Il avait au moins cinq pieds six pouces et semblait moulé ! Quel dommage d'écimer cette plante-là. Maître de ses nerfs, il contempla fièrement l'effroyable attirail de mort, après quoi, promenant de nouveau ses regards sur l'assemblée, il soutint le feu de tant de prunelles brillantes dardées sur lui. « Descends ! » lui commandèrent les valets de potence. Aidé d'eux, il mit pied à terre et, mouvant péniblement les jambes à cause des chaînes qui l'entravaient, il s'avança jusqu'au bas de la hideuse plate-forme où s'étaient portés les moines chanteurs. Un beau mâle, véritablement. A peine si l'aumônier lui allait à l'aisselle, aux hanches le bourreau. Ce dernier, appelé Romain Lylyl, haut comme une botte et vêtu d'une crasseuse soutanelle rouge, était bossu par devant et par derrière ; un large tapabor lui tombant aux sourcils et touchant presque à ses deux bosses recourbées ainsi que des becs de gabarre, avalait les trois quarts de sa face terne et rase, tout édentée : on peut dire que cet artisan de deuil déplaisait au public autant qu'au condamné. Tout en marchant bras-à-bras, d'un pas réglé, ce colosse et ce nain s'envisageaient réciproquement, et quel coup d'œil ! Le pauvre chapelain qui les accompagnait, plus mort que vif, en avait la chair de poule et faisait en son surplis. Un roulement de tambour retentit, triste, accéléré, navrant, lorsqu'ils escaladèrent tous les trois en même temps les marches vacillantes de l'échafaud où l'infâme couteau brillait, léché par le soleil. La minute

suprême était venue. Autour de la guillotine, derrière les soldats silencieux, rangés en rond, et les capucins récitant le *De profundis*, un groupe de femmes à genoux disaient le *Pater* et l'*Ave Maria*. Toujours ferme, celui qui n'avait plus qu'à mourir embrassa le prêtre affolé qui l'embrassait, et s'étant laissé dépouiller de sa veste, il apparut, énorme et superbe avec ses muscles incomparables, ses magnifiques chairs bises sous sa chemise décolletée et sa belle tête riche de sang encadrée d'une royale crinière brune coupée ras à la nuque... oh! c'était un crime de le découronner! un tel lion, un si rude chêne aurait vécu plus de cinquante ans encore. « *Adiou*! Ganitrôp, *adiou*! » crièrent tout près de moi plusieurs paysans. « Salut à tous, salut! » répondit-il d'une voix franche qui fut entendue des quatre coins de la place, et tandis que les grosses cloches de Notre-Dame-Montalbanaise et la *barloque* (beffroi) de la ville sonnaient à toute volée, il mesura des yeux, sans changer de figure, une bière neuve ouverte gisant à côté de lui... « Cette caisse-là, dit-il à l'exécuteur qui venait de le saisir, est trop courte pour moi; je t'en préviens, vermine! » Au lieu de lui répliquer, Romain Lylyl le poussa vers deux auxilliaires, debout contre la lunette, et sourit en indiquant d'un geste que la bière serait assez longue tout-à-l'heure. Indomptable, le moribond plein de vie osa rire de cette pantomime atroce et se livra, toisant avec mépris l'odieux farceur, aux mains brutales des valets. Un autre roulement de tambour alors résonna, se mêlant aux dong, dong, dong! des campanes qui tintaient un glas d'agonie, et comme le prêtre, devenu plus vert que l'herbe, offrait une dernière fois le Christ aux baisers de l'infortuné qui portait toujours la crête haute, le commandant de la troupe, trop attendri pour piauler, leva lentement son sabre nu. Tout aussitôt on vit les bancals s'abaisser vers la terre et l'on entendit les crosses de fusil s'abattre sur le pave, puis les soldats, cavaliers et fantassins, s'étant découverts, appliquèrent qui le casque, qui le tricorne, qui le shako, contre leurs yeux. « Ambrôsi, souffla Claude Anzelayr entre ses dents clavées, on le boucle... il est bouclé... le vois-tu? » Si je le voyais, saintes et saints du Ciel! Une puissance supérieure à ma volonté me contraignait à tenir l'œil sur lui. Quel homme! ô quel homme! Ayant examiné la ficelle attenante au ressort et le déclic aussi : « Mayeux! dit-il hardiment au bourreau, tu présenteras à ce noble soleil la tête du brave qui va mourir sous ton rasoir, en te traitant de sale perruquier... » Aïe! aïou! la planche avait basculé, j'y suis encore, un éclair jaillit et le triangle de fer tomba. Ce fut un coup étouffé, gras, sourd, un bruit à peu près pareil à celui que fait sur son billot le charcutier hachant du lard, ensuite un cri de bête qu'on égorge! Ah! ce cri... Le couteau n'ayant agi qu'à moitié, remontait tout humide, et deux rigoles empourprées ruisselaient sur le plancher de l'échafaud. On comprit vite ce qui s'était passé : Les

moines s'étaient trop pressés, hélas! d'éteindre leurs cierges et de dire: « *Amen!* » ensuite : « *Alleluia!* » Tout n'était pas fini. D'abord atterré, le peuple se remit bientôt et s'indigna. C'est à grand peine que les gardes lui barrèrent la route. Il voulait tuer le tueur qui ne savait pas son métier. Une seconde fois le tranchet glissa dans ses rainures, descendit en sifflant et manqua de nouveau. Les aides, étourdis de l'aventure et tremblant comme la feuille se disposaient à le hisser encore. « Assez, ordonna la foule en voyant le patient qui soulevait sur ses épaules le carcan de bois où sa gorge entaillée était prise; assez! assez! » Obstiné comme une mule, Romain Lylyl refusa d'obéir. « A mort la bosse! à mort! » Tout le monde criait et ramassait des pierres. Soudain un cheval se cabra, puis un second, un troisième, et tous, saisis bientôt d'une peur folle, ceux des dragons ainsi que ceux des gendarmes, s'ébrouèrent; et pêle mêle, ils se prirent à ruer et à hennir. A ce hourvari, le bourreau, menacé d'ailleurs d'être lapidé, perdit la carte, et presque fou, se mit à rôder comme un imbécile autour de son mauvais outil. Un caillou, bien lancé, lui frisa la figure, un autre emporta son chapeau noir à grandes ailes. On le vit alors ce pelé, ce teigneux blafard et sans dents, ce petit bout d'homme aux gigues en zig zag, ce double bossu plus laid que les Sept Péchés Capitaux, sauter à pieds joints sur le dos de la grosse lame mal aiguisée et, là, danser comme un perdu, cet abominable pantin! tandis que l'autre, le martyr, ayant rompu ses liens, bramait, le cou scié, comme un bœuf à l'abattoir, et tâchait, ô Seigneur Dieu! de déraciner les arbres quasi démantibulés de la guillotine. En présence de cela, quantité de gens se sentirent défaillir; une vieille moustache, un vétéran lui-même, chamarré de décorations, s'évanouit dans les rangs, sur ses étriers. On ne pouvait en supporter davantage, il fallait en finir. A ce moment cruel, le mal-bâti, s'avisant qu'il n'aboutirait à rien en piétinant sur le couperet, eut une inspiration et changea de méthode. Une *plane* (doloire) qui sans doute avait servi le matin à raboter les ais de l'échafaud, se trouvait encore là. C'est au moyen de cet instrument de menuiserie que l'épouvantable besogne fut achevée, et le bourreau, tout aspergé de sang, enfin nous montra la tête décollée qu'il tenait par les cheveux!.. Oh! cette tête toute meurtrie, toujours vivante, quoique coupée, nous la vîmes avec ses lèvres tordues, ses narines pincées, son front blêmi, rouler les yeux, remuer la langue, tressaillir, pendant que le corps décapité, debout contre la planche à bascule relevée, envoyait en l'air une double fusée écarlate. A ce tableau, le peuple irrité qui gravissait la guillotine après avoir culbuté capucins et gendarmes, recula d'horreur, s'enfuit, entraînant tout sur son passage, et je ne m'explique pas encore aujourd'hui comment Anzelayr et moi, nous nous trouvâmes tous les deux hors ville au bord d'un étroit chemin raboteux où passa, laissant après elle de grosses gouttes rouges tombées du cercueil y contenu, la maigre char-

rette mortuaire, qui portait au cimetière des suppliciés les restes encore palpitants d'Uzèno Ganitrôp de Castel-Ijaldiggu-Baguelonne : « Ah ! par exemple ! articula d'une voix rauque mon ami de la Croix-aux-Bœufs en foulant la terre arrosée de larmes vermeilles ; on peut dire que celui-là, vraiment, avait du sang dans les veines ! »

Léon Cladel.

LES COMPAGNONS.

A Stéphane Mallarmé.

Quelques arbres encor dans le parc où j'errais
Faisaient des oasis pleines d'abris secrets
Aux nids encor gardés, aux sources encor vives
Où les biches broutaient les feuilles sur les rives.
Mais plus d'un tronc rameux que l'été surchargea,
Par un précoce hiver étreint partout déjà,
Maigre et noir, découpait au ciel sa cîme nue.
Je marchais au hasard, traversant l'avenue
Ou suivant les chemins cachés dans les massifs.
J'allais, sous les Tilleuls, sous les Pins, sous les Ifs,
En écoutant au loin l'appel des tourterelles,
Ou les craquements brefs dans les ramures frêles.
Au détour d'un sentier, aux bords frais d'un ruisseau
Où tremblaient des cailloux d'argent, sous un berceau
Mêlant le chèvrefeuille avec la vigne folle,
Un être de vapeur couché dans l'herbe molle,
Tout jeune, ressemblait à l'enfant que je fus.
« Puisque je t'ai troublé dans tes songes confus,
« Lève-toi, viens ! lui dis-je, et suis-moi ! » Sans mot dire
Il se leva, vers moi vint avec un sourire,
Et marchant à ma gauche il me suivit. Sur nous
Les branches bruissaient dans un frisson plus doux.
« O Toi, que tel encor je retrouve, j'écoute,
« Parle, enfant, je t'en prie, et chante sur ma route !

« Tout ce qui m'a quitté, tes extases, ta foi,
« Tes désirs, dis-les tous ! Ton âme rends-la moi !
« Ombre de ma jeunesse, où donc est ta demeure,
« A présent ? Oh ! dis-le ! Parle avant que je meure ! »
Or il restait muet. Mais, ô jours oubliés !
Il vous ressuscitait, et vous vous dérouliez
Un par un, me charmant de vos chansons légères,
Et le ciel enfantin de vos mille lumières
Filtrait comme un sourire en mon cœur adouci.
Et longtemps tous les deux nous marchâmes ainsi.
Au pied d'un cèdre mort et couvert de broussailles,
— Vision qui toujours fait frémir mes entrailles —
J'aperçus un vieil homme, assis, voûtant le dos
Comme s'il eût ployé longtemps sous des fardeaux.
En ce fantôme fait de brumes condensées
Ai-je senti peser mes futures pensées ?
Et dans son regard vide ai-je vu sous son front
Le frère du regard que les ans me feront ?
Peut-être ! Et sans vouloir comprendre davantage,
Je m'enfuis ; mais en vain. Cette nouvelle image,
Je la revis bientôt à ma droite marchant,
Sinistre, à chaque pas près de moi trébuchant,
Ouvrant des yeux pareils à des flaques d'eaux mortes.
« Eh bien ! De quel abîme inconnu que tu sortes,
« Lui dis-je, es-tu muet comme l'autre, vieillard ?
« Parle-moi dans le soir, parle dans le brouillard !
« Puisque tu viens à moi comme un hideux prophète,
« Ombre de ma vieillesse, où repose ta tête ?
« Qu'as-tu donc à m'apprendre, et vers quel seuil vas-tu ?
« Ton trésor, quel est-il ? Sagesse, oubli, vertu,
« Gloire ou prière ? dis ! Que t'a servi de vivre ? »
Il se taisait aussi, s'acharnant à me suivre
Comme l'autre, et sur moi s'accumulaient les ans,
Et mon cœur et mes pas se faisaient plus pesants.
J'allais. Autour de nous, par le vent détachées,

Pendaient en lourds faisceaux les lianes séchées,
Et mille souvenirs ignorés, lourdement,
Se balançaient aussi dans mon cerveau fumant;
Et longtemps, très-longtemps, tous les trois nous passâmes,
Triple forme d'un être unique avec trois âmes !
Mais ces deux compagnons, chacun de son côté,
Me dérobaient mon âme et ma réalité;
Si bien, que vers la nuit, perdu dans les allées
De rêves innocents ou funèbres peuplées,
Parfois ivre du chant d'un rossignol, parfois
Tout entier tressaillant aux bruits secs du vieux bois,
J'avançais comme un spectre inerte, une ombre vaine,
Que retient un enfant et qu'un vieillard entraîne !

Léon Dierx.

L'ORIGINE DES INSECTES

Tradition rabbinique

Quand Dieu eut achevé la création, et au moment où il s'applaudissait de son œuvre, il entendit derrière lui un rire moqueur. C'était Satan, qui se trouvait, comme d'habitude, au milieu de l'armée du ciel. « Tu aurais peut-être mieux fait, lui dit Iahveh ? — Peut-être, répondit l'Adversaire. — Eh bien mets-toi à l'œuvre, nous verrons ce que tu produiras. »

Satan prit le reste du limon démiurgique d'où Dieu avait tiré les bêtes à quatre pieds, les poissons des eaux, les oiseaux du ciel et l'homme lui-même. Il le trouva presque entièrement sec, et lorsqu'il essaya de le modeler, tout se réduisit en poussière. « Cela pourra nuire aux proportions de mes créatures, se dit-il ; cependant je n'ose puiser de l'eau génératrice, sur laquelle flotte encore l'esprit de Dieu. » Il prit un rayon de soleil et anima cette poussière, puis il présenta, comme échantillons de ses œuvres, une mouche, un scarabée, une fourmi, une abeille, une sauterelle et un papillon. Les Anges se mirent à rire.

« Ce sont ces petits êtres, dit le Seigneur, que tu prétends opposer à ma création ? — La proportion ne signifie rien, dit le Diable ; tu es plus fier de l'homme que de la baleine. Ceux-ci sont petits parce qu'ils n'ont presque rien de terrestre, juste assez pour envelopper, sans l'appesantir, l'étincelle de flamme qui les fait vivre. Vois à quelles hauteurs ils s'élèvent, par le saut ou par le vol, tandis que l'homme reste enchaîné à la terre, d'où il est sorti.

Permets qu'une nuée de sauterelles s'abatte sur un champ, et elles montreront que le nombre supplée à la force. L'homme est nu et désarmé : moi, j'ai protégé la vie de mes enfants. Ils ont de solides boucliers pour se défendre, de robustes mâchoires pour attaquer. Leurs os sont extérieurs et protégent les parties faibles, au lieu de les laisser exposées à toutes les menaces du dehors. S'ils tombent, à défaut de leurs ailes, leur cuirasse amortit la chute; une feuille leur suffit pour s'abriter, leur rapidité les sauve de leurs ennemis. Ils ne sont pas difficiles à nourrir : les uns vivent de la pourriture et font sortir la vie de la mort, les autres boivent le suc des fleurs sans les souiller ni les flétrir.

« L'homme, à son entrée dans le monde, ne peut vivre que de la substance de sa mère, et que deviendrait-il, si elle le quittait un instant ? Mes créatures ne connaissent pas leurs mères, mais ma providence leur en tient lieu. A chaque automne, des œufs sont déposés en lieu sûr, pour éclore au premier réveil du printemps. Pour l'homme, la jeunesse est le meilleur temps de la vie ; la seconde moitié de son existence se passe en stériles regrets. Moi, j'ai placé le bonheur au terme de la vie, pour en faire le prix du travail; quand la chenille est devenue papillon, elle s'envole dans un rayon de soleil, sans autre souci que de jouir et d'aimer. Et je n'ai pas borné le plaisir à un instant rapide, je ne l'ai pas mesuré d'une main avare, comme tu l'as fait pour l'homme... — N'insiste pas sur ce sujet, dit Dieu, tu pourrais offenser la chasteté des Anges. — Je n'en suis pas bien sûr, répliqua Satan ; il me semble voir Azaziel sourire et Samiaza prêter l'oreille. Les filles des hommes feront bien de se voiler de leurs longs cheveux et de ne pas s'égarer dans les sentiers du mont Hermon. — Assez ! dit Dieu ; l'avenir ne te regarde pas: je me suis réservé la prescience.

— Alors tu sais, répondit le prince de ce monde, quel usage fera l'homme de l'intelligence que tu lui as donnée. Peut-être un jour te repentiras-tu de l'avoir fait, quand les cris de mort monteront vers toi, quand la terre sera rouge du sang répandu, et que pour la laver il faudra déchaîner la mer et ouvrir les cataractes du ciel. — J'ai donné à l'homme l'intelligence et la liberté, dit Dieu ; il récoltera ce qu'il aura semé. — L'intelligence se trompe, la liberté s'égare, dit Satan : moi, j'ai donné à mes créatures un instinct infaillible. La monarchie des abeilles et la république des fourmis pourront servir de modèles aux sociétés humaines, mais je ne crois pas que ces exemples trouvent beaucoup d'imitateurs. — Tu le vois, Maître, dans l'humble création que j'ai produite pour t'obéir, j'ai pris le contrepied de ton œuvre. C'est à toi de décider si j'ai réussi. »

Iahveh se contenta de sourire et dit : Parlons d'autre chose.

Louis Ménard.

LES CARESSES

I.

Son corps est d'un blanc monotone
Comme la neige sur les champs,
Mais ses cheveux sont un automne
Doré par le soleil couchant.

Ses yeux verts comme la ciguë
Sont pleins de poisons doux et sûrs;
Ses seins ont une pointe aiguë
Ainsi que la ronce des murs.

Dire l'odeur de sa peau fraîche,
Aucun parfum ne le saurait,
Ni le foin séché dans la crèche,
Ni l'haleine d'une forêt,

Ni le thym, ni la marjolaine,
Ni le muguet, ni le cresson
Nourri des pleurs de la fontaine
Et tout lavé de sa chanson,

Ni le repli des coquillages
Qui garde un arôme énervant,
Souvenance d'anciens sillages,
D'algues, de marée et de vent.

Jean Richepin.

PAGES OUBLIÉES

Plainte d'Automne et *Frisson d'Hiver*

I.

Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile — laquelle, Orion, Altaïr et toi, verte Vénus? — j'ai toujours chéri la solitude. Que de longues journées j'ai passées seul avec mon chat. Par *seul*, j'entends sans un être matériel et mon chat est un compagnon mystique, un esprit. Je puis donc dire que j'ai passé de longues journées seul avec mon chat, et, seul, avec un des derniers auteurs de la décadence latine; car depuis que la blanche créature n'est plus, étrangement et singulièrement j'ai aimé tout ce qui se résumait en ce mot: chute. Ainsi, dans l'année, ma saison favorite, ce sont les derniers jours allanguis de l'été, qui précèdent immédiatement l'automne, et dans la journée l'heure où je me promène est quand le soleil se repose avant de s'évanouir, avec des rayons de cuivre jaune sur les murs gris et de cuivre rouge sur les carreaux. De même la littérature à laquelle mon esprit demande une volupté triste sera la poésie agonisante des derniers moments de Rome, tant, cependant, qu'elle ne respire aucunement l'approche rajeunissante des Barbares et ne bégaie point le latin enfantin des premières proses chrétiennes. Je lisais donc un de ces chers poëmes (dont les plaques de fard ont plus de charme sur moi que l'incarnat de la jeunesse) et plongeais une main dans la fourrure du pur animal, quand un orgue de Barbarie chanta languissamment et mélancoliquement sous ma fenêtre. Il jouait dans la grande allée de peupliers dont les feuilles me paraissent jaunes même au printemps, depuis que Maria a passé là avec des cierges, une dernière fois. L'instrument des tristes, oui, vraiment: le piano scintille, le violon ouvre à l'âme déchirée la lumière, mais l'orgue de Barbarie, dans le crépuscule du souvenir, m'a fait désespérément rêver. Maintenant qu'il murmurait un air joyeusement vulgaire et qui mit la gaîté au cœur des faubourgs, un air suranné, banal: d'où vient que sa ritournelle m'allait à l'âme et me faisait pleurer comme une ballade romantique? Je la savourai lentement et je ne lançai pas un sou par la fenêtre de peur de me déranger et de m'apercevoir que l'instrument ne chantait pas seul.

II.

à M...

Cette pendule de Saxe, qui retarde et sonne treize heures parmi ses fleurs et ses dieux, à qui a-t-elle été? Pense qu'elle est venue de Saxe par les longues diligences, autrefois.

(De singulières ombres pendent aux vitres usées).

Et ta glace de Venise, profonde comme une froide fontaine, en un rivage de guivres dédorées, qui s'y est miré? Ah! je suis sûr que plus d'une femme a baigné dans cette eau le péché de sa beauté: et peut-être verrais-je un fantôme nu si je regardais longtemps.— Vilain, tu dis souvent de méchantes choses...

(Je vois des toiles d'araignées en haut des grandes croisées).

Notre bahut encore est très-vieux: contemple comme ce feu rougit son triste bois; les rideaux allanguis ont son âge, et la tapisserie des fauteuils dénuée de fard, et les anciennes gravures des murs, et toutes nos vieilleries! Est-ce qu'il ne te semble pas, même, que les bengalis et l'oiseau bleu ont déteint avec le temps.

(Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent en haut des grandes croisées).

Tu aimes tout cela et voilà pourquoi je puis vivre auprès de toi. N'as-tu pas désiré, ma sœur au regard de jadis, qu'en un de mes poëmes apparussent ces mots « la grâce des choses fanées? » Les objets neufs te déplaisent; à toi aussi, ils font peur avec leur hardiesse criarde, et tu te sentirais le besoin de les user, — ce qui est bien difficile à faire pour ceux qui ne goûtent pas l'action.

Viens, ferme ton vieil almanach allemand, que tu lis avec attention, bien qu'il ait paru il y a plus de cent ans et que les rois qu'il annonce soient tous morts, et, sur l'antique tapis couché, la tête appuyée parmi tes genoux charitables dans ta robe pâlie, ô calme enfant, je te parlerai pendant des heures; il n'y a plus de champs et les rues sont vides, je te parlerai de nos meubles...

Tu es distraite?

(Ces toiles d'araignées grelottent longtemps en haut des grandes croisées).

Le Spectacle Interrompu.

Que la civilisation est loin de procurer les jouissances attribuables à cet état: on doit par exemple s'étonner qu'une association, entre les rêveurs y séjournant, n'existe pas dans toute grande ville, pour subvenir à un journal qui examine les évènements sous le jour propre au rêve. Artifice que la *réalité*, bon à fixer l'intellect moyen entre les mirages d'un fait; mais elle repose par cela même sur quelque universelle entente: voyons donc s'il n'est pas, dans l'idéal, un aspect nécessaire, normal, simple et tout aussi capable de servir de type. Je veux, pour moi seul, écrire ainsi qu'elle frappa

mon regard de poëte, telle anecdote, avant que ne la divulguent des *reporters* dressés par la foule à assigner à chaque chose son caractère ordinaire.

Le petit théâtre des PRODIGALITÉS adjoint l'exhibition d'un vivant cousin d'*Atta-roll* ou de Martin à sa féerie classique LA BÊTE ET LE GÉNIE; j'avais, pour reconnaître l'invitation d'un billet double hier égaré chez moi, posé mon chapeau dans la stalle vacante à mes côtés, l'absence d'un ami y témoignant du goût général à esquiver ce naïf spectacle. Que se passait-il devant moi? rien, sauf que: de pâleurs évasives de mousseline se réfugiant sur vingt piédestaux d'une architecture de Bagdad, sortaient enfin un sourire et des bras ouverts à la lourdeur triste de l'ours : tandis que le héros, de ces sylphides l'évocateur et leur gardien, un clown, dans sa haute nudité d'argent, raillait l'animal victime de notre supériorité. Jouir comme la foule du mythe inclus dans toute banalité, quel repos! et, sans voisins où verser des réflexions, voir l'ordinaire et splendide veille demandée à la rampe par ma recherche assoupie d'imaginations et de symboles. Étranger à toute réminiscence de pareilles soirées, l'accident le plus neuf suscita mon attention : une des nombreuses salves d'applaudissements décernées par l'enthousiasme à l'illustration sur la scène du privilége authentique de l'homme, venait, brisée par quoi? de cesser net, avec un fixe fracas de gloire à l'apogée, inhabile à se répandre. Tout oreilles, il fallut être tout yeux. Au geste du pantin, une paume crispée dans l'air ouvrant les cinq doigts, je compris qu'il avait, l'ingénieux! capté les sympathies par la mine d'attraper au vol quelque chose, figure (et c'est tout) de la facilité dont est par chacun de nous soudain prise une idée: et qu'ému au léger vent, l'ours rythmiquement et doucement levé interrogeait cet exploit, une griffe posée sur les rubans de l'épaule humaine. Personne qui ne haletât, tant cette situation portait en soi de conséquences graves pour l'honneur de la race: qu'allait-il arriver? L'autre patte s'abattit, souple, contre un bras longeant le maillot; et l'on vit, couple antique uni dans un secret rapprochement, comme un homme inférieur, trapu, bon, debout sur l'écartement de deux jambes de poil, étreindre, pour y apprendre les pratiques du génie et son crâne au noir museau ne l'atteignant qu'à la moitié, le buste de son frère brillant et surnaturel : mais qui, lui! exhaussait, la bouche folle de vague, un chef affreux remuant par un fil visible dans l'horreur les dénégations véritables d'une mouche de papier et d'or. Spectacle clair, plus que les tréteaux, vaste, montrant ce don propre aux choses de l'art, de durer longtemps : pour le parfaire, je laissai, sans que m'offusquât l'attitude probablement fatale prise par le mime dépositaire de notre orgueil, jaillir tacitement en moi le discours interdit au rejeton des sites arctiques : « Sois bon (c'était le sens), et plutôt que « manquer à la charité, explique-moi la vertu de cette atmosphère de « splendeur, de poussière et de voix, où tu m'appris à me mouvoir. Ma

« requête, pressante, est juste, que tu ne sembles pas, par une angoisse « qui n'est que feinte, me répondre ne rien savoir : élancé aux régions de « la sagesse, aîné subtil ! à moi, pour te faire libre, vêtu encore du sé-« jour informe des cavernes où je replongeai, dans la nuit d'époques « tristes, ma force latente. Authentiquons, par cette embrassade étroite, « devant la multitude siégeant à cette fin, le pacte de notre réconciliation.» L'absence d'aucun souffle unie à l'espace, dans quel lieu absolu vivais-je, un des drames de l'histoire générale élisant, pour s'y produire, ce modeste théâtre ! La foule s'effaçait, toute, en l'emblême de sa situation spirituelle magnifiant la scène : dispensateur moderne de l'extase, seul, avec l'impartialité d'une chose élémentaire, le gaz, dans les hauteurs de la salle, continuait un bruit lumineux d'attente.

Le charme se rompit : c'est quand un morceau de chair, nu, saignant, brutal, traversa ma vision, dirigé de l'intervalle des décors, comme une avance de quelques instants sur la récompense, mystérieuse d'ordinaire, qui clôt les représentations. Loque gisante et hideuse auprès de l'ours qui, ses instincts retrouvés antérieurement à une curiosité plus haute dont le dotait le rayonnement théâtral, retomba à quatre pattes et, comme emportant parmi soi le silence, alla de la marche étouffée de l'espèce, flairer, pour y appliquer les dents, cette proie. Un soupir, exempt presque de déception, soulagea incompréhensiblement l'assemblée : dont les lorgnettes, par rangs, cherchèrent, allumant la netteté de leurs verres, le jeu du splendide imbécile évaporé dans sa peur ; mais virent un repas abject, préféré peut-être par l'animal à la même chose qu'il lui eût fallu d'abord faire de *notre image*, pour y goûter. La toile, hésitant jusque là à accroître le danger ou l'émotion, abattit subitement son journal de faits, de tarifs, d'annonces et de lieux communs. Je me levai comme tout le monde, pour aller respirer au dehors, étonné de n'avoir pas senti, cette fois encore, le même genre d'impression que mes semblables, mais serein : car ma façon de voir, après tout, avait été supérieure, et même la vraie.

Le Phénomène Futur.

Un ciel pâle, sur le monde qui finit de décrépitude, va peut-être partir avec les nuages : les lambeaux de la poupre usée des couchants déteignent dans une rivière dormant à l'horizon submergé de rayons et d'eau. Les arbres s'ennuient ; et, sous leur feuillage blanchi (de la poussière du temps, plutôt que de celle des chemins), monte la maison en toile du Montreur de choses passées : maint réverbère attend le crépuscule et ravive les visages d'une malheureuse foule, vaincue par la maladie immortelle et le péché des siècles, d'hommes près de leurs chétives complices enceintes des

fruits misérables avec lesquels périra la terre. Dans le silence inquiet de tous les yeux suppliant là-bas le soleil qui, sous l'eau, s'enfonce avec le désespoir d'un cri, voici le simple boniment. « Nulle enseigne ne vous régale du spectacle intérieur, car il n'est pas maintenant un peintre capable d'en donner une ombre triste. J'apporte, vivante (et préservée à travers les ans par la science souveraine) une Femme d'autrefois. Quelque folie, originelle et naïve, une extase d'or, je ne sais quoi ! par elle nommé sa chevelure, se ploie avec la grâce des étoffes autour d'un visage qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres. A la place du vêtement vain, elle a un corps ; et les yeux, semblables aux pierres rares ! ne valent pas ce regard qui sort de sa chair heureuse : des seins levés comme s'ils étaient pleins d'un lait éternel, la pointe vers le ciel, aux jambes lisses qui gardent le sel de la mer première. » Se rappelant leurs pauvres épouses, chauves, morbides et pleines d'horreur, les maris se pressent : elles aussi par curiosité, mélancoliques, veulent voir.

Quand tous auront contemplé la noble créature, vestige de quelque époque déjà maudite, les uns indifférents, car ils n'auront pas eu la force de comprendre, mais d'autres navrés et la paupière humide de larmes résignées, se regarderont ; tandis que les poëtes de ces temps, sentant se rallumer leurs yeux éteints, s'achemineront vers leur lampe, le cerveau ivre un instant d'une gloire confuse, hantés du Rhythme et dans l'oubli d'exister à une époque qui survit à la Beauté.

Stéphane Mallarmé

LA LÉGENDE

DU PARNASSE CONTEMPORAIN

A ARTHUR O'SHAUGHNESSY
Poëte anglais

A vous d'abord, Monsieur et ami, que nous avons aujourd'hui parmi nous et qui nous donnez votre précieux concours pour les premiers travaux de cette Revue, *— à Horne, à John Payne qui, avant lui, est venu en France un beau jour et nous a tendu sa main cordiale, — à votre illustre Swinburne qui dédie ses vers à notre grand Victor Hugo, — à Browning, à Morris, à Rossetti, enfin à tous ces nouveaux poëtes de votre pays, que nous pouvons considérer comme des frères d'armes, puisque nous avons tous, anglais et français, mêmes tendances, même conception du beau poëtique, même attitude, — je veux offrir ce travail, tantôt léger, tantôt plus grave, où les*

jeunes folies et les aventures, puis les efforts sérieux, les succès, les déboires de quelques poètes étroitement unis dans un opiniâtre amour des vers, seront racontés par quelqu'un qui vit à leurs côtés et qui se vante d'être un des leurs sans être pourtant l'un d'entre eux.

H. L.

PREMIÈRE LETTRE

Comment le poëte Albert Glatigny s'en vint à la conquête de la ville de Paris.

Par une belle matinée de juin, — car cette fantasque histoire peut commencer comme un roman, — un être extraordinaire projetait d'interminables jambes sur l'un des grands chemins qui aboutissent à Paris. Si longue que fut la route, ces jambes, certes, en atteindraient le bout! Maigre, plus maigre qu'en aucun temps il n'a été donné à aucun homme de l'être, transparent même, si son étroite redingote, quoique amincie par l'usage, n'eut offert encore quelque apparence d'opacité, il allait, ses courts cheveux dressés par le vent qui rebroussait sa course, sa narine de faune relevée comme si elle eut flairé quelque nymphe prochaine. Parfois, sans s'arrêter, il paraissait écouter le bruit que fait sur les cailloux le clair ruisseau qui court, et souriait avec un air d'attendrissement délicieux. Aux petites hirondelles qui volent, il faisait des signes de menace amicale, et cueillait, toujours courant, des touffes d'herbes fleuries. Aucun bagage, d'ailleurs. Quoi de plus gênant qu'un bagage ? Une poche de sa redingotte, pourtant, — celle sous laquelle le cœur bat, — était renflée comme par quelque paquet. Il marchait toujours, avec les allures rectangulaires du Matamore dessiné par Théophile Gautier. « Qu'avez-vous à déclarer ? » lui demanda un employé de l'octroi ; le voyageur, fièrement, répondit : « Rien ! »

Rien, en effet, voilà ce qu'avait Albert Glatigny.

D'où venait-il ? Son père, un honnête gendarme, — de qui plus tard il parlait souvent des larmes plein les yeux et la voix tremblante d'émotion, bien qu'il fît peu de vers sur les personnes de sa famille, — son père, un matin, ne le vit pas s'asseoir à la table patriarcale. Que voulez-vous ? une troupe de comédiens vagabonds était passée par la bourgade, et Glatigny, qui avait quinze ans alors, s'était féru d'amour pour les cheveux roux de la soubrette. Son cœur, comme une mouche, s'était pris dans cette toile d'araignée en or. Mais il fallait gagner sa vie. «Vous serez souffleur, » dit Zerbine. Elle lui expliqua ce que c'est que d'être souffleur ; il ne comprit pas bien, et répondit : « C'est convenu ! » Il rencontra d'abord quelque difficulté dans l'exercice de la profession acceptée. Ce n'était pas qu'il ne

sût pas souffler, mais c'était qu'il ne savait pas lire. Huit jours plus tard, il avait appris, en soufflant. Oui, c'est à force d'épeler les mornes phrases de M. Eugène Scribe ou de M. Anicet Bourgeois, qu'il retint ses lettres, cet enfant qui, plus tard, devait égaler en délicatesse et en préciosité les plus subtils ouvriers du style! L'apprentissage fut amer. Mais, du fond de sa niche, il voyait flamboyer dans l'apothéose du gaz les cheveux dorés de Zerbinette. D'ailleurs, un jour, chez quelque bouquiniste, dans une ville où l'on coucha, il s'avisa d'acheter les *Stalactites* de Théodore de Banville. Dès lors, il vécut ébloui! Un poëte lui avait révélé la poésie; il voulut lire tous les poëtes. Il ne s'est jamais rappelé comment il avait fait pour se procurer un Ronsard; mais il se le procura. L'ivresse devint irrémédiable, et s'accrut de jour en jour, à mesure qu'il entrait plus intimement dans la connaissance des chefs-d'œuvre. Afin de lire Virgile, dont André Chénier lui avait parlé, il apprit le latin. Entre deux portants de coulisses, il étudiait, gravement, la grammaire de Lhomond! et, un soir qu'il soufflait, — car il soufflait toujours, regardant du coin de l'œil un livre chéri ouvert à côté de l'odieuse brochure,—une comédienne en représentation, au lieu de la phrase attendue : « Non, misérable, vous ne m'arracherez pas ma fille! » l'entendit murmurer : « *Nos patriam fugimus, nos dulcia linquimus arva*! »

Souffleur, comédien, toujours pauvre, jamais triste, combien de temps dura cette vie? quatre ou cinq années, je crois. Elle ne semblait pas près de s'interrompre, lorsqu'un jour, à Alençon, le vagabond rencontra l'éditeur Poulet-Malassis et Charles Asselineau, l'aimable et regretté bibliophile. « Il faut aller à Paris, » lui dirent-ils, quand ils eurent lu ses premiers vers; « Fort bien, dit Glatigny, j'y vais, » et il partit, à pied.

Que venait-il faire dans la grand'ville? Eh! parbleu, la conquérir.

En ce temps là, — c'était vers le commencement de l'année 1861, — il y avait à Paris quatre poëtes : Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, car Celui devant qui s'inclinent religieusement tous ceux qui pensent et qui rêvent, car « le Père était là-bas, dans l'île! »

Incontesté, paisible, heureux, Théophile Gautier régnait, regardant face à face la calme figure de Gœthe, et peu détourné des visions sereines par la nécessité du feuilleton et de la vaine critique.

Dans la hauteur de ses rêves, Leconte de Lisle, plus illustre que célèbre, s'isolait, n'interrogeant qu'Homère ou Hésiode évoqués, sur la beauté de ses Poëmes antiques.

Charles Baudelaire qui déjà ravissait de rares esprits, étonnait la multitude des sots; il passait pour quelque peu diabolique, en attendant qu'on le reconnût divin.

Plus imprudent et plus familier, Théodore de Banville jetait sur tous, à

pleines mains, ses resplendissantes pierreries. Celui-là, il fallait bien qu'on le vît, car il éblouissait, de tout près. Ce rôle de météore à travers la foule obscure, l'amusait, et, parmi les auteurs de vaudevilles, d'opérettes et de mélodrames, il laissait la traînée lumineuse d'un dieu qui passe dans le soir.

Autour de ces poëtes qui faisait de beaux vers alors? Auguste Vacquerie, en proie au Drame et les yeux tournés vers l'île d'où devait revenir le Maître, semblait avoir oublié les strophes et les rhythmes; il s'en est souvenu depuis! Louis Bouilhet, s'éloignait trop rarement du théâtre. Léon Dierx ne s'était pas révélé encore. Sully Prud'homme était un nom que l'on ne connaissait pas. Ignoré, François Coppée s'ignorait lui-même. Seul, Alphonse Daudet avait publié ses délicates *Amoureuses*, mais le roman bientôt devait le prendre en nous laissant un long regret. Hélas ! la fade romance et l'élégie aux rimes pauvres, triomphaient! Faisant voguer des nacelles de papier dans des cuvettes qui croyaient ressembler au lac céleste d'Elvire, repleurant avec des yeux de veaux les larmes divines d'Alfred de Musset, quelques hommes, — oh ! qu'ils soient oubliés ! — se croyaient des poëtes. De l'art, nul soupçon ; de la langue, du rhythme, nul souci. Du moins, la tendresse vraie, l'émotion sincère, la passion en un mot, l'exprimaient-ils parfois ? Jamais, et pas un seul d'entre eux ne posséda une seule des qualités auxquelles ils se vantaient de sacrifier toutes les autres.

Alors Glatigny vint, et le premier parmi les nouveaux, à travers ce concert de sanglots enroués, fit sonner les belles rimes avec un bruit joyeux de sequins entrechoqués.

Mais les sequins de ses rimes, Albert Glatigny ne les avait pas dans sa poche, même en menue monnaie. Le Poëte parisien fut aussi pauvre que le comédien de province. Vainement quelques amis, — parmi lesquels, au premier rang, Théodore de Banville qui a toujours ranimé ceux qui défaillaient, — l'encourageaient, et tentaient de le secourir. Il souffrait. Mais il ne le disait pas ! Pour un dîner de moins dans son sobre estomac, pour une déchirure de plus au coude de son habit, il se fût plaint, lui qui, en plein hiver, sous les froides étoiles, après avoir soupé d'une carotte arrachée dans un champ voisin, n'avait eu un soir d'autre vêtement qu'un étrange costume de théâtre fait avec de vieux journaux peints de couleurs brillantes ! allons donc ! il en avait vu bien d'autres, et il espérait certes en voir d'autres encore! Sans soucis apparents, il arpentait le grand Paris avec ses jambes de sept lieues. Pluie ou beau temps, n'importe, il allait, et toujours, quelle que fût peut-être l'anxiété intime de son âme, c'était le même Albert Glatigny, joyeux, familier, conteur de bouffonnes histoires, faisant sauter à force de rire les boutons de son gilet, — quand il restait à son gilet des boutons, — fou de passion pour son art et d'enthousiasme pour ses maîtres, amoureux de toutes les femmes, même des plus cruelles, content de tous les hommes, même des plus mauvais, empruntant quelque-

fois cent sous mais espérant rendre des trésors, probe d'ailleurs, hautain parfois, et n'entendant pas raillerie sur certaines choses, et brave au point que, le jour de son premier duel, se souvenant de ses mésaventures de comédien quand il créait en province quelque rôle nouveau, il s'écria, comme la balle de son adversaire lui passait près de l'oreille avec un petit bruit vif: « Je serai donc sifflé à toutes mes premières! »

Une joie, d'ailleurs, le soutint dans ces pénibles jours ; grâce à la générosité d'un ami, — je remercie ici M. Ernest Rasetti au nom de tous ceux qui ont aimé Albert Glatigny, — il put enfin voir imprimé le manuscrit qui lui gonflait la poche, — celle sous laquelle le cœur bat, — le jour de son arrivée à Paris ; il publia LES VIGNES FOLLES.

Certainement ce premier recueil, fantasque, violent, en désordre, et où se montre trop visiblement l'influence directe de Théodore de Banville et parfois de Charles Baudelaire, ne saurait être comparé aux vers achevés plus tard par Glatigny, lorsque, viril, et devenu grave, moins peut-être à cause de ses longues souffrances qu'à cause du bonheur de s'en voir consolé par une aimante et dévouée épouse, il put recueillir son cœur et son esprit dans des poëmes plus proches de la sorte de perfection à laquelle il lui était permis d'aspirer. Mais à l'époque où il fut publié, ce livre, dépourvu de la niaise sensiblerie qui déshonorait alors la poésie, et révélant un artiste soucieux des nobles formes, dut paraître remarquable et l'était en effet. Il conserve l'honneur de marquer une date heureuse dans l'histoire poétique de ces dernières années.

Or, vers le même temps, — c'est du plus loin qu'on se souvienne, — un autre jeune homme, M. Catulle Mendès, tout frais arrivé de sa province, et que n'avaient pas fait connaître quelques vers publiés çà et là, venait de fonder une revue littéraire : *La revue fantaisiste*. Albert Glatigny s'avisa de l'aller voir et de lui apporter *Les vignes folles*. Une dédicace au crayon disait :

Voici les vers que dans mes courses
J'ai faits au hasard du chemin,
Ainsi que l'on boit l'eau des sources
Dans le creux brûlant de sa main.

Le jeune homme de province lut le livre, et fut émerveillé.

— Vous êtes un poëte ! dit-il le lendemain, quand il revit Glatigny. Celui-ci répliqua :

— Vous en êtes un autre !

Ces injures échangées, les deux jeunes gens se serrèrent la main, et ce fut le commencement du groupe qui devait se former.

Henry Laujol.

(Sera continué).

TABLETTES D'UN PARISIEN

1er *décembre.* — Une brochure qui vaut un livre. — AUGUSTE VAQUERIE par SWINBURNE, — a été mise en vente il y a quelques jours ; ce matin, l'édition en est épuisée. Cet hommage de l'un des plus hauts esprits de l'Angleterre nouvelle à l'éclatant poëte, au puissant dramaturge, à l'ardent et sage écrivain politique, dont s'honore notre France, est un noble signe de l'union intellectuelle des deux pays. Qu'Algernon-Charles Swinburne soit remercié d'avoir prêté son éloquente voix à notre admiration pour l'un de nos plus chers maîtres. — Une triste fin de journée : Dejazet meurt. En mourant elle dit à son fils : « Jure-moi que tu n'auras de haine pour personne. » Ce fut une aimable femme et une délicieuse comédienne, — un sourire qui conserva sa grâce même après avoir perdu ses dents. Les immortelles sur sa tombe auront des airs d'églantines.

2 *décembre.* — Un Anniversaire. Passons. — On annonce que la Comédie Française va reprendre *la suite du philosophe sans le savoir.* Voilà une excellente idée ! presqu'aussi bonne que celle d'avoir repris *le Philosophe sans le savoir* lui-même.

3 *décembre.* — La troisième page de mon carnet restera-t-elle blanche ? Nul événement aujourd'hui ! Cueillons dans la vie *Littéraire*, ce joli triolet de Sylvius (Léon Valade), sur les Prix de Vertu :

Doit-elle rougir, la vertu,
Quand la baise au front et la rente
L'Institut tout de vert vêtu !
Doit-elle rougir, la vertu !
Chaste Suzanne, qu'en dis-tu ?
Un vieillard passe, mais quarante !
Doit-elle rougir, la vertu,
Qu'on baise au front et que l'on rente !

4 *décembre.* — Obsèques de Déjazet, magnifiques et tumultueuses Tous ceux qu'elle a charmés et amusés, c'est-à-dire tous les parisiens accompagnent la chère morte jusqu'à la dernière demeure. La reconnaissance du plaisir, c'est bien. On se rappelle avec quelque mélancolie qu'il y avait peu de monde aux funérailles d'Alfred de Musset, et qu'il y avait *onze personnes*, au convoi de Henri Heine ! — Le même jour, trois pièces nouvelles : à la Comédie Française, *Petite Pluie*, petit succès ; au Théâtre Historique, *Regina Sarpi*, un drame corse, et corsé, d'une fière allure d'ailleurs et où l'on reconnait çà et là, la touche d'un poëte hardi ; au Théâtre du Château-d'eau, *le Royaume des femmes.* Je n'ai pas vu le *Royaume des femmes*, et j'ai l'impertinence de ne pas le regretter.

5 *décembre.* — Ce soir dimanche, l'Ambigu a donné la première représentation du *Fils de Choppard.* Les directeurs inconnus de ce malheureux théâtre avaient-ils quelques raisons de redouter la présence de la presse ? N'importe, félicitons-les. *La Vénus de Gordes* écœurait ; *Le fils de Choppart* se borne à ennuyer ; il y a du mieux.

6 *décembre.* — Le matin, rien. J'ai passé le temps avec *Mesdames les Parisiennes*, d'Ernest d'Hervilly. Je me suis promis de relire ce livre chaque fois qu'il en paraîtrait une édition nouvelle ; voilà quelques bonnes journées assurées. — Le soir on apprend avec douleur que l'admirable tragédien Ernesto Rossi vient de perdre son fils.

7 *décembre.* — Il neige sur les orangers d'Hyères. On patine au Bois de Boulogne. *Ferréol*, au Gymnase, dépasse le maximum des recettes. L'ours-Martin achève sa carrière à l'abattoir des Batignolles; nous en mangerons peut-être ! Le Vaudeville est plein chaque soir, grâce aux *Scandales d'hier.* Deux impures sortent, un peu avant le jour, du café du Helder, en robes de faille, en chapeau de malines, et l'une dit, mélancoliquement :

« c'est égal, nous finirons un jour, comme toutes, dans le ruisseau. — Qu'est-ce que cela fait ! puisqu'on le lave, » répond un balayeur.

8 *décembre*. — Ernesto Rossi reviendra-t-il à Paris ? Les journaux sont pleins de nouvelles contradictoires. Nous pensons qu'il reviendra, et que son retour se fera peu attendre. Consolé, non, — de telles blessures ne se cicatrisent pas, — mais convaincu qu'un grand artiste appartient au public, il reprendra la chaîne de son glorieux esclavage, et c'est sous les cheveux blancs de Léar, en embrassant là pâle Cordélia, qu'il pleurera ses larmes paternelles.

9 *décembre*. — M. Francisque Sarcey connait la gloire du martyre. Parce que ce sincère esprit, las des parodies qui n'ont rien de commun avec la littérature, et des flons-flons qui ressemblent peu à la musique, s'est avisé de dire son fait à l'opérette, parce qu'il a osé rêver la résurrection du grand drame héroïque, la foule compacte de vaudevillistes s'est levée contre lui. Les bons mots le poursuivent; les railleries l'inondent. M. Sarcey ne prendra pas garde à cette pluie d'épingles, et continuera vaillamment la noble campagne entreprise. Tous ceux qui pensent, tous ceux qui espèrent en l'avenir dramatique de la France, le suivront fidèlement. Pourquoi une alliance ne se formerait-elle pas entre M. Sarcey et M. Laforêt ? M. Laforêt, le premier, — et c'est une gloire véritable, — a jeté dans la foule cette idée et ce mot: *Le Drame Français*. Il a groupé autour de lui les jeunes auteurs dramatiques, et les artistes de bonne volonté. Ce qui lui manque, hélas ! c'est une salle. Mais il la trouvera, étant de ceux que les obstacles encouragent; au besoin il la bâtirait lui-même ! aidé par la parole autorisée de M. Sarcey, il atteindra, sûrement, son but; et nous annoncerons bientôt l'ouverture du THÉATRE DU DRAME FRANÇAIS.

10 *décembre*. — L'Homme-Obus est rentré dans son canon, et, cette fois, n'en est pas sorti sous forme de mitraille. C'est un spectacle fort galant.

11 *décembre*. — Les Lycéens de Paris sont autorisés à assister à des représentations de jour que leur offre Ernesto Rossi. A merveille. Mais comment feront-ils pour admirer *Zaïre* et l'*orphelin de la Chine*, quand ils auront vu *le roi Léar*, et *Macbeth ?*

12 *décembre*. — Dans le *Réveil littéraire et artistique*, un jeune recueil auquel nous souhaitons une longue vie sans vieillesse, nous trouvons une étrange et fort absurde lettre de M. Jacques Sind à M. Gounod, à propos de l'affirmation de ce dernier : que le vers n'est pas nécessaire au drame lyrique. M. Jacques Sind, plus absolu, conclut tout net que le vers n'est admissible dans aucun genre littéraire. Peste ! — Mais qu'est-ce que cela fait ?

13 *décembre*. — Nous recevons un nouveau poëme de François Coppée : OLLIVIER. Comme ces duchesses un peu dépravées qui s'en allaient, grisettes, aux Porcherons, la muse exquise du *Reliquaire* et des *Intimités* a tenté l'extravagance de s'encanailler dans la bourgeoisie de la prose. N'importe : elle est toujours duchesse dans sa robe sévère, mais juste, — selon le mot d'un homme d'esprit qu'il est défendu de nommer, — et les bandeaux plats lui vont à ravir. Les délicieux tableaux d'intérieur, peints avec une maëstria parfaite, qui se cache sous des airs impertinents de négligence ! Quelle science du vers dans les vers en apparence les moins poétiques ! ah ! que de malice ! — D'ailleurs, au milieu des descriptions et des récits, éclatent deux morceaux lyriques, purs, hautains, magnifiques, dignes des plus hauts poëtes ! — la Revue consacrera un article spécial à ce poëme.

14 *décembre*. — Le bruit se répand que le théâtre des Variétés représentera ce soir un grand drame héroïque, intitulé: *Les bêtises d'hier*. Les auteurs de ce considérable ouvrage se sont déjà fait connaître sur nos principales scènes littéraires le Château-d'Eau, les Folies Dramatiques... etc.... On dit que cette fois ils se sont surpassés eux-mêmes, si cela est possible ! — toutes nos sympathies sont acquises d'avance à cette hautaine tentative.

15 *décembre*. — Du brouillard. Rien de plus.

16 *décembre.* — M. Dumas, secrétaire de l'Académie des Sciences, est proclamé membre de l'Académie Française. Victor Hugo n'a pas voté pour lui. M. Dumas est-il bien sûr d'être élu? — Dans la même journée, Jules Simon devient sénateur et académicien : double et juste récompense au grand orateur politique et au grand homme de lettres. — M. de Bornier a obtenu onze voix. Quoi! déjà?...

17 *décembre.* — Les *bêtises d'hier* ont peu réussi. Serait-il donc vrai que le public est désormais incapable de se plaire aux œuvres d'une réelle élévation?

18 *décembre.* — Centenaire de Boïeldieu, célébré à l'Opéra-Comique par des vers de M. Louis Gallet.

19 *décembre.* — Mlle Agar joue au théâtre de *la Renaissance* la Camille d'Horace. Elle a bien raison.

20 *décembre.* — Un évènement des plus importants, — pour nous : LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES paraît. La nouvelle-née, dût-elle attendre longtemps l'attention du public, grandira peu à peu, et, quoi qu'il arrive, vivra! Purement et largement littéraire, dénuée de tout parti pris, moins désireuse d'une vogue rapide que de la sympathie des esprits délicats, elle méritera certainement l'estime par l'honnêteté et l'opiniâtreté de ses efforts.

Jacques Rollin.

---

*On lit dans l'*ATHENŒUM, *une des principales revues anglaises :*

Une nouvelle revue littéraire est sur le point de paraître à Paris. La *République des lettres* sera dirigée par M. Catulle Mendès ; et les premiers numéros présenteront la collaboration de MM. Flaubert, E. de Goncourt, Leconte de Lisle, de Banville, Zola, Cladel, Alphonse Daudet, etc. Outre, qu'il traitera des choses courantes, ce journal sera aussi rétrospectif ; il promet une série d'articles sur quelques-unes des moins connues aujourd'hui ou des productions de la première époque romantique de 1830. Un des traits tout nouveaux de cette publication est que leur collaboration a été demandée à M. Swinburne, M. O'Shaughnessy et à d'autres jeunes écrivains anglais connus pour leurs sympathies françaises. C'est pour le 20 du mois présent qu'on annonce le premier numéro; et la publication mensuelle d'abord, pourra bientôt devenir bi-mensuelle.



POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

L'APRÈS-MIDI

D'VN

FAVNE

ÉGLOGVE

par

STÉPHANE MALLARMÉ

avec Frontispice, Fleuron, Cul-de-Lampe et Ex-Libris

en deux couleurs par MANET.

16 pages grand in-8°

175 exemplaires sur papier vergé trié à la feuille,
au prix de 15 fr.

et 20 exemplaires sur grand papier doré du Japon au prix de 25 fr.

dans une couverture en feutre du Japon, à titre d'or,
avec tresses en soie rose-de-Chine.

(Fleurons & Cul-de-Lampe dans le texte; *Frontispice et Ex-Libris hors pages, sur Japon doré et parchemin légers).*

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

DEUXIÈME LIVRAISON

20 janvier 1876

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.
Un an : 8 fr.
Six mois : 5 fr.
Pour l'étranger, le port en sus.

PARIS
ALPHONSE DERENNE ÉDITEUR
52, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 52

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Sciences, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef : **CATULLE MENDÈS.**

Secrétaire de la rédaction : **HENRY LAUJOL.**

Livraison du 20 Janvier 1876.

Cette livraison contient un supplément de 8 pages.

La République des Lettres paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 à 36 pages grand in 8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction

à M. HENRY LAUJOL, secrétaire de la rédaction,

et tout ce qui concerne l'administration

à M. ALPHONSE DERENNE, éditeur, 52, boulevard Saint-Michel.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LE RÉVEIL D'UN DIEU

La chevelure éparse et la gorge meurtrie,
Irritant par les pleurs l'ivresse de leurs sens,
Les femmes de Byblos, en lugubres accents,
Mènent la funéraire et lente Théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone fleurie,
La mort ayant fermé ses beaux yeux languissants,
Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chœur s'est lamenté ;
Mais voici qu'il s'éveille à l'appel d'Astarté,
L'Époux mystérieux que le cinname arrose.

Il est ressucité, l'antique adolescent !
Et le ciel, tout en fleur, semble une immense rose
Qu'un Adonis céleste a teinte de son sang.

José Il Maria de Heredia.

POÉSIES

D'ALEXANDRE POUCHKINE

traduites pour la première fois.

Le nom de Pouchkine est assez connu en France pour épargner au lecteur les détails d'une notice; il suffit de rappeler que, né en 1799 et tué en duel en 1837, Pouchkine peut être considéré comme le représentant le plus haut du génie poétique de la Russie et que, si la mort ne l'avait frappé au moment où, comme il le dit dans une de ses lettres, il sentait « son âme s'agrandir et prête à créer», nous aurions de lui des œuvres qui le mettraient au rang des plus grands lyriques de ce siècle.

I. T.

I

AU POÈTE

(*Sonnet*)

Poète, ne fais pas cas de l'amour populaire! Le bruit momentané des louanges enthousiastes passera; tu entendras le jugement du sot et le rire de la froide multitude; mais toi, reste ferme, tranquille, farouche.

Tu es un Roi: vis seul. Par un libre chemin, va, où t'entraîne ton libre esprit, perfectionnant sans cesse les fruits de tes pensées favorites, ne demandant pas de récompenses pour ton noble exploit.

Elles sont en toi-même: tu es toi-même ton plus haut tribunal; plus sévèrement que tout autre tu peux apprécier ton travail. En es-tu content, toi, artiste exigeant?

Tu es content? Alors laisse la foule le vilipender, laisse-la cracher sur l'autel où ton feu brûle, et avec une pétulance enfantine secouer ton trépied.

II

LE PROPHÈTE

Tourmenté par la soif des choses spirituelles, je me traînais dans un désert sombre, quand un séraphin à six ailes m'apparut à l'entre-croisement d'un sentier. De ses doigts, légers comme un rêve, il me toucha les prunelles : et, sagaces, mes prunelles s'ouvrirent toutes grandes comme celles d'un aigle épouvanté. Il toucha mes oreilles : et elles furent remplies de tintements et de sonorités et j'entendis la palpitation du firmament et le haut vol des anges, et la marche des polypes dans les bas fonds de la mer et le développement des broussailles dans les vallées. Et il se colla à mes lèvres et arracha ma langue pécheresse, pleine d'artifices et de mensonges ; et de ses mains ensanglantées il darda entre mes lèvres l'aiguillon du sage serpent. Et il me fendit la poitrine avec son glaive et en ôta mon cœur pantelant et dans ma poitrine ouverte il enfonça un charbon tout en flammes. Comme un cadavre j'étais couché dans le désert ; et la voix de Dieu retentit jusqu'à moi. « Lève-« toi, prophète, regarde et écoute ; que ma volonté te remplisse — « et parcourant les terres et les océans, brûle de ta parole les cœurs « des hommes ! »

III

L'ANTCHAR

(*L'arbre de la Mort*)

Au milieu d'un désert avare et maigre, sur un sol calciné par l'ardente chaleur, Antchar, comme une sentinelle terrible, se dresse, unique dans tout l'univers.

La nature, mère de ces steppes éternellement altérées, le procréant en un jour de colère, l'a imprégné d'un venin fatal dans la verdure morte de ses branches et jusqu'à ses racines.

Fondu par l'ardeur du midi, le venin suinte à travers l'écorce et, le soir, y reste figé en hideuses larmes à demi transparentes.

Aucun oiseau ne vole alentour ; aucun animal ne s'en approche ; seul le noir tourbillon l'aborde et s'en va pestiféré.

Si une nuée errante vient arroser son feuillage éternellement endormi, la pluie, aussitôt empoisonnée, découle de ses rameaux dans le sable brûlant.

Mais un homme, par un simple regard de commandement, envoya vers l'arbre de la mort un autre homme et celui-ci, avec docilité, se mit en route et le jour suivant revint apportant le poison.

Il apporta la gomme mortelle et une branche aux feuilles flétries. La sueur coulait en filets glacés de son front pâlissant.

Il l'apporta, fléchit et se coucha sur les nattes de la tente ; et le pauvre esclave mourut aux pieds du seigneur invincible.

Et le prince fit tremper dans le poison l'extrémité de ses flèches rapides et, avec elles, envoya la mort à tous ses voisins paisibles.

IV

L'OPRITCHNIK (*)

Quelle nuit ! Une gelée craquante : pas un nuage ! La voûte bleue du ciel, comme une couverture brodée, est pailletée d'étoiles. Partout le silence dans les maisons ; des verrous avec de lourds cadenas barrant les portes, le peuple repose. Les tumultes du trafic se sont calmés et les chiens de garde dans les cours aboient, en faisant sonner leur chaîne retentissante.

Moscou d'un bout à l'autre dort avec tranquillité, oublieux des an-

(*) Titre des compagnons, des « mameloucks » d'Ivan le Terrible.

goisses de la terreur; et la place publique est là, qui, dans le vague des ténèbres, regorge des supplices d'hier. Partout on voit les restes des tourments : ici un cadavre fendu en deux d'un seul coup; là un poteau, là des fourches, là des chaudrons à moitié pleins de poix figée; ailleurs un billot renversé, plus loin des crocs de fer se dressent, des tas de cendres fument encore, mêlées d'ossements; des hommes, que traversent des pals, noircissent, tout rigides et ratatinés.

Qui est là ? A qui ce cheval traversant d'un galop furieux la place terrible ? Qui siffle, qui parle haut dans la nuit sombre ? Quel est cet homme ? Un vaillant opritchnik. Il se hâte, il se précipite à un rendez-vous d'amour. Le désir fait bouillonner ses veines. Il dit : « Mon brave, mon fidèle cheval, vole comme une flèche, vite, plus vite encore ! » Mais l'ardent animal, en faisant bondir sa crinière tressée, tout-à-coup s'arrête : devant lui, entre deux poteaux, sur une traverse de chêne, se balance un cadavre. Le cavalier veut passer dessous... Mais le cheval se cabre sous le fouet, s'ébroue, renacle et se rejette en arrière. « Où « vas-tu, mon vaillant cheval ? que crains-tu ? qu'as-tu donc ? N'ai-je « pas hier ici galopé avec toi, n'avons-nous pas foulé aux pieds, pleins « tous les deux d'un zèle vengeur, les méchants traîtres au Czar ? N'est-« ce pas leur sang qui a lavé tes sabots de fer ? Tu ne les reconnais « donc plus à présent ? Mon bon cheval, mon brave cheval, allons ! « pars ! en avant ! » — Et le cheval frémissant passe comme un tourbillon sous les pieds du cadavre.

Trad : Ivan Tourguéneff.

LES ARMES DE LA FEMME

—

LA BOUCHE

Faites entrer Thomas Diafoirus.

— Thomas Diafoirus, dites-nous ce que c'est que la bouche ?

THOMAS DIAFOIRUS (*il récite*)

« La bouche est la première partie du tube digestif, c'est-à-dire une

« cavité située entre les deux mâchoires, et circonscrite en haut, par la « voûte palatine; en bas par la langue; latéralement par les joues; anté- « rieurement par les lèvres, les arcades dentaires et les dents; postérieure- « ment par le voile du palais et le pharynx (*il reprend haleine*)... C'est « cette partie du visage par où sort la voix, et par où l'on introduit les « aliments... les aliments... »

— Monsieur Thomas Diafoirus, vous parlez seulement ici de la bouche de l'homme, j'ose l'espérer encore ?

— Monsieur, c'est aussi de la bouche de la femme que je viens de vous donner la description, selon nos meilleurs auteurs...

— De la bouche de la femme?

— Certainement, monsieur.

— Monstre !!

— Mais...

— Pas un mot de plus !! — Tenez, voici la porte... et du cerf poursuivi prenez soudain l'allure !

(*Sortie précipitée de Thomas Diafoirus*).

I

Une bouche de femme (*soupir*) !

Misérable Thomas Diafoirus ! Infâme Thomas Diafoirus !

Alors, il traite donc le Baiser de contraction du muscle orbiculaire labial !

Ah ! Thomas Diafoirus, *raca !*

Mais pardonnez-lui, ô chère Parisienne que j'ai croisée, hier, sur le boulevard, et dont la bouche spirituelle, prise comme au filet, sous les mailles d'une voilette à fleurs, m'a inspiré les meilleurs vers d'un gros volume qui paraîtra prochainement, pardonnez-lui, à cet absurbe et savant Diafoirus, car il ne sait ce qu'il dit !

O bouche de Parisienne, bouche qui n'es ni trop grande ni trop petite, bouche qu'un employé aux passeports qualifie tendrement de *bouche moyenne*, bouche minaudière et cependant, *gratiâ plena*, bouche charmante, charmeuse, charmée, ô bouche de dame de Paris, permets que je t'adresse ici mes admirations les plus agenouillées.

Bouche de parisienne, bouche d'où sort une gerbe incessante de — « *mais si, ma chère !* » — « *mais, pardon, ma chère !* » — « *mais, comment donc, ma chère !* » — et cent mille autres banalités du même genre, que l'air dont elles sont dites rend rares et délicieuses, ô bouche qui sais si bien tout dire sans rien savoir, reçois encore une fois ma salutation qui n'est pas du tout angélique.

II

S'il le faut, oui, pour baiser avec discrétion, une fois, une seule,la bouche exotique à laquelle j'ai songé si souvent, et qui mêle, sous le ciel aimable du Japon, le doux parfum de son haleine à l'odeur délicate des theières fumantes, je suis prêt à me faire tatouer en bleu sur les reins et sur les jambes toute sorte de scènes bizarres; c'est dire que je consens à devenir un humble *betto* porteur de *norimons*.

Mais j'exige, en retour, lorsque toutes sortes de scènes bizarres : amours d'oiseaux et de fleurs, levers de lune derrière le Foushiama, débarquements de guerriers à favoris féroces sur des grèves hérissées de flèches, etc., etc., seront dessinées sur mon derme en points d'un bleu indélébile, j'exige que l'un des *Norimons* que je porterai, en compagnie de gaillards aussi bien tatoués que moi, contienne (on doit y être étrangement condensé!) cette jeune fille très-fardée, gloire éphémère de Kioto, dont la bouche aux lèvres dorées a si souvent brillé dans mes songes.

O lèvres dorées des jeunes courtisanes japonaises !

Qui, pour vous effleurer, une fois, une seule, discrètement, ne consentirait à se laisser tatouer, sur la chûte des reins, l'interminable histoire des héros de l'Empire-du-Soleil-Levant, et à offrir aux passants rêveurs, en se promenant, ainsi illustré, dans les rues populeuses de Kioto, le moyen de s'instruire en s'amusant.

III

Celle-là venait de boire, après avoir exécuté toute une série des mines divertissantes où nous avions lu, gravement, le léger combat d'une forte gourmandise contre la peur, — Oh ! bien modérée — de l'opinion publique, quelques gouttes d'une liqueur agréable contenue dans un petit verre extrêmement fragile.

La liqueur agréable contenue dans un petit verre extrêmement fragile, avait été trouvée excellente, et, ma foi, le Rubicon bu, on en avait redemandé !

Cette fois, la lutte des convenances contre le désir, renforcé qu'il était de souvenirs doux et récents, fut d'une brièveté inexprimable, et la liqueur excellente s'évapora, si j'ose le dire (telle la rosée aux premiers rayons du soleil de thermidor), entre deux lèvres incarnates, frémissantes de plaisir.

Puis, une seconde, que dis-je ! une tierce à peine plus tard, il passa comme une ombre de regret sur les lèvres ravies. Regret, — le ciel me pardonne de l'insinuer ! — non d'avoir tari si rapidement un petit verre de liqueur, mais de n'avoir rien laissé, rien, au fond du fragile calice de cristal.

Mais cela ne dura que le temps d'un éclair.

Et nous vîmes bientôt un insidieux petit bout de langue rouge, — mais

. . . .

pas déhonté ! — s'introduire sans bruit dans l'intérieur du ciboire profane, et en interroger délicatement les parois brillantes.

On eut dit la trompe avisée d'une abeille économe et prudente s'assurant, avant le retour à la ruche, qu'aucune parcelle de nectar n'a été oubliée dans une fleur.

La fleur, c'est le petit verre que l'aurore remplit, tous les matins, sur le comptoir de la Nature pour les insectes qui se rendent à leur atelier.

L'examen du verre extrêmement fragile n'ayant pas donné un résultat très-satisfaisant, l'insidieux petit bout de la langue agité d'une trépidation nerveuse où nous lûmes, gravement, l'effet de la déception et du dépit combinés, abandonna sa besogne ingrate, et rentra dans son aimable domicile habituel après s'être promené vivement sur des lèvres encore humides, ça et là, soit de droite à gauche et de gauche à droite.

Et les lèvres furent closes à leur tour avec un doux clapement qui rappelait le bruit d'une cosse de balsamine éclatant en octobre.

IV

Souvenir pénible et cher.

C'était le lendemain d'une effroyable catastrophe militaire, que l'histoire était étonnée d'avoir à enregistrer, le jour de Sainte Rosalie, en automne, sur l'une des grandes places de la capitale d'un empire, au pied d'une aiguille de grani rose rapportée des pays du soleil.

Il était midi.

Une émotion formidable, faite de douleur, de rage et de honte, agitait les flots, sans cesse accrus, de la mer humaine qui déferlait sur la place immense, houleuse et grondante, menaçant un palais où, à cette heure du suprême danger, des courtisans essayaient encore de sauver une couronne déshonorée au profit d'une souveraine tenace et frivole.

Et telle était l'universalité de l'indignation populaire contre l'auteur du désastre inouï qui venait de frapper la Patrie au cœur, que je vis une adorable petite bouche, timide jusqu'alors, et faite seulement pour le sourire, le murmure amoureux et le doux nenni, s'ouvrir farouchement avec la grimace tragique de la *Liberté* de Rude, et, malgré la présence menaçante des agents de police qui se concertaient pour une charge dernière, proférer d'une voix dont la poignante acuité fit tressaillir profondément celui qu'elle aimait, ce cri vengeur où se résumaient les dégoûts et les désirs de la femme et de la citoyenne :

— A bas la Régence ! Vive la République !

V

Un soir d'hiver que les étoiles *verluisaient* durement dans le ciel profond,

et qu'il gelait à fendre des cèdres, au-dessous d'un nez quelque peu glacé dont les narines, comme celle d'une petite antilope au soleil levant, lançaient deux jets fins de vapeur, j'eus la complaisance de contempler longuement avec une émotion extraordinaire — la jeunesse n'a qu'un temps, ou deux, n'est-ce pas? — la bouche inconcevablement petite d'une gracieuse personne fort coupable assurément, mais dont le cœur ne me semblait pas d'ailleurs accablé sous le poids du remords.

Et ceci se passait dans un fiacre étroit, sentant l'odeur du Cirque, où, par instants, les becs de gaz des trottoirs déserts envoyaient d'éclatantes fusées de lumière.

Devant nous, de l'autre côté des vitres, encore que nos haleines les eussent voilées d'une buée protectrice, étincelaient, — tels des yeux sévères, — les deux boutons de cuivre fourbi des pans dorsaux de la houppelande du cocher.

Certes! ces deux yeux métalliques, ces prunelles d'Argus que la Compagnie des Petites-Voitures coud aux pans dorsaux de la houppelande de ses cochers, me paraissaient bien inquiétants, et j'en avais le cœur tout troublé, — (vous le savez, la jeunesse n'a qu'un temps)! — mais cette bouche était si inconcevablement petite!

Que vous dirai-je?

Je saisis donc avec empressement, et à plusieurs reprises, l'occasion, qui m'était offerte du reste, de prendre avec mes lèvres la mesure exacte de cette bouche inconcevablement exiguë.

Et, ce faisant, j'eus le plaisir de voir les sévères yeux de cuivre de la redingote du cocher, s'apaiser peu à peu et nous regarder avec une certaine indulgence.

Je crois même qu'ils finirent par esquisser un sourire vague, à la faveur des ténèbres, derrière la buée qui couvrait les vitres.

Je n'ajouterai rien de plus.

Le reste, demandez-le aux étoiles qui, ce soir-là, *verluisaient* durement dans le ciel profond, pendant que les pierres de tailles, éparses dans les chantiers solitaires, se disaient entre elles, en grelottant de froid :

— Voyons, est-ce aujourd'hui que pour justifier le proverbe, nous allons nous fendre toutes seules, décidément?

VI

A table, quand elle rit, cette demoiselle qui se moque si souvent de moi, ses lèvres découvrent gaîment deux impeccables rangées de quenottes très-blanches, mais fort bien aiguisées, enchassées solidement dans de belles gencives d'un rose vif, très-fraiches.

C'est charmant. Mais cela me fait peur à voir, comme si j'étais le Petit-Poucet.

On dirait la bouche d'une petite et innocente ogresse, lançant à table, dans la conversation de famille, cette supplique ingénue :

— Oh! cher papa Ogre, je t'en prie, le cœur de ce gentil monsieur que tu as pincé ce soir à la chasse? Tu sais que c'est mon morceau favori? Donne papa Ogre, *If you please*?

Il me semble aussi parfois, quand elle rit, à table, cette charmante créature, que je suis un matelot tombé à la mer, tout au fond, dans les forêts de corail rose où nichent les poissons volants, et que je vois luire soudain, près de mon triste corps, le brillant appareil masticatoire d'une folâtre requine décidée à goûter de moi, d'un bout à l'autre, tout en se jouant.

Alors je sens dans ma chair — qui se transforme en chair de poule parfaitement mouillée, — l'insertion de deux rangées de quenottes aiguës, blanches il est vrai, mais froides en diable !

Oh ! les belles ! Oh! les effroyables dents !

VII.

J'ai l'honneur de connaître — Oh ! *de visu* seulement ! — une petite bouche du grand monde, bouche irréprochable de forme et de couleur, sauf deux ou trois légères fendillures sur la lèvre inférieure, causées par les insomnies — les bals, je suppose — mais que la cire Raisin corrige incessamment.

Cette bouche dont la lèvre inférieure est fendillée — (bien légèrement, je le répète et peut-être par suite d'un baiser donné ou reçu un peu trop nerveusement) — cette bouche a ceci de particulier qu'elle montre vers les commissures un soupçon de moustaches.

Pardon ! — J'ai bien dit moustaches, mais n'allez pas vous figurer que c'est rude comme les moustaches d'un phoque, ou comme le nasal balai pommadé d'un militaire.

Non — par la guerrière Pallas ! — non; c'est fin comme le fil de la Vierge, c'est court comme le duvet d'une pêche, seulement, que voulez-vous ? Je n'y puis rien, et le fait est là, patent, probant, c'est noir comme l'Erèbe !

C'est ardemment noir, oui, mais c'est extrêmement agréable à regarder.

Cette lèvre rouge, fendillée; ces poils follets, d'un noir aigu, au coin de la lèvre, tout cela ouvre à la rêverie d'un observateur ingénieux, galant et attendri, des échappées sur l'inconnu qui ne sont pas sans charmes.

Honni soit qui mal y pense, d'ailleurs !

Phèdre, la magnifique Phèdre, devait avoir aussi les commissures des lèvres ombragées d'un noir duvet.

Elle devait avoir également la lèvre inférieure d'un beau ton rouge, et cette lèvre inférieure, gonflée d'un sang impétueux et bouillant, devait être

fendillée comme celle de la bouche du grand monde que j'ai l'honneur de connaître *de visu*.

Et c'est parce que la splendide fille de Minos et de Pasiphaé portait au coin de sa bouche exquise, adorablement arquée, une ombre de duvet couleur d'ébène, qu'elle s'écriait, vaincue par d'effrenés désirs, en proie à toutes, les tortures de l'amour défendu, et délaissée par son tueur de monstres de mari : « oh ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ! »

VIII

Luisante et d'un vermillon tendre, pareille enfin à une baie de fusain dans les bois, l'hiver, alors que la brume vient de se dissiper, telle est encore la bouche de « *Mademoiselle-je-prends-des-libertés* », âgée de cinq ans.

« *Mademoiselle-je-prends-des-libertés,* » que sa maman gronde souvent, pour rire, et appelle aussi, quelquefois : « *Mademoiselle-je-n'aime-pas-la-soupe* » dormait l'autre soir sur les genoux paternels, tendant aux caresses des anges, — si ces froids personnages daignent s'occuper un peu de cela, — sa bouchette en fleur, innocemment entrouverte.

Modestes fils de la boue, viles créatures terrestres, nous regardions, nous, avec un muet attendrissement, les lèvres enfantines, ce calice immaculé, de « *Mademoiselle-je-n'aime-pas-la-soupe* », et nous échangions des sourires émus.

Nous aimons à croire que l'Ange-gardien de « *Mademoiselle-je-prends des-libertés* » aura, ce soir là, daigné interrompre le solo de psaltérion qu'il joue incessamment dans les hauteurs du ciel, pour envelopper cette enfant d'un long regard d'amour.

S'il n'a pas interrompu son solo de psaltérion, il mérite le blâme le plus vif, et l'âme de la petite fille endormie aura eu raison de le traiter avec quelque dédain.

Or, le dédain de « *Mademoiselle-je-n'aime-pas-la-soupe* » est célèbre dans sa famille où il est particulièrement redouté. Personne ne s'y expose. Et sa maman qui lui donne des surnoms bizarres, en a profité pour l'appeler : — « *Mademoiselle-je-me-donne-des-airs.* »

Et c'est qu'elle est terrible en effet, et bien faite pour briser immédiatement le cœur de ceux à qui elle s'adresse, la mine dédaigneuse, ou la mine fâchée, de « *Mademoiselle-je-me-donne-des-airs.* »

O bouche à croquer !

Dormez, dormez, ma belle mignonne, entr'ouvrant votre bouche divine où les dernières gouttes égales du lait maternel se sont solidifiées, dirait-on, en premières petites dents blanches ; dormez et grandissez.

Plus tard, et cela va venir si tôt ! — vous pourrez être réellement, sans

peur de vous l'entendre reprocher par un fiancé ivre de joie — « *Mademoiselle-je-prends-des-airs*, — *et Mademoiselle-je-n'aime-pas-la-soupe.* »

Tout ce que vous détesterez, il le haïra, tout ce que vous aimerez, il l'adorera, — du moins pour un temps !

Et plus tard aussi, hélas, si le désespoir vous pousse et si le Devoir ne vous retient pas, vous pourrez être encore : — « *Madame-je-prends-des-libertés.* »

Ernest d'Hervilly.

LEUCONOÉ

La mer voluptueuse où chantaient les Sirènes,
Bleuissante à travers les futs rouges des pins,
Traîne le long soupir de ses ondes sereines
Sous la demeure ombreuse aux murs clairement peints.

Dans les fleurs, sur un lit de pourpre aux pieds d'ivoire,
Abandonnant le faix de son beau corps vaincu,
Leuconoé médite et voit en sa mémoire
Quel lui fut le destin et comme elle a vêcu.

Le triple bandeau blanc cher à l'épouse austère
N'enclot pas ses cheveux blonds et de perles ceints,
Et le tissu de Cos d'une ombre de mystère
La baigne, et se soulève, agité par ses seins.

Le retour des Saisons, les Heures enlacées,
Tandis qu'elle riait, accoudée aux festins,
Ont mûri sous son front les profondes pensées
Et le doux souvenir des jours déjà lointains.

Elle songe et revoit l'enfant maigre et sauvage
Qu'autrefois elle fut, brune fleur du rocher,
Violette de Zanthe éclose au cher rivage,
Qu'un marchand Carien vint un jour arracher.

Elle revoit ses pleurs et l'injuste galère,
Et le riche bétail couché, les bras liés,
Puis le marché latin, le lit du consulaire,
L'ivresse, les parfums, le rire et les colliers :

Les roses sur son seuil, les vœux des jeunes hommes,
Sur la couche de fleurs Téléphus aux beaux flancs,
Et l'héritage intact des vieillards économes
Coulant, fondu pour elle, en flots étincelants :

L'amour fatal des fils et les larmes des mères,
Les désirs, les fureurs, les deuils et les tourments
Que par elle ont filé les Sœurs trois fois amères,
Par elle, non souillée et chère à ses amants :

Chevaliers, sénateurs et tétrarques d'Asie
Conduits comme un troupeau sous son doigt obéi ;
Car tu ceignis sa taille, entre toutes choisie,
De ta ceinture d'or, Vénus de Pompéï !

Elle est fière en son cœur de tes dons, o Déesse !
Et l'orgueil d'être belle éclate dans ses yeux,
Mais son front est voilé d'une vague tristesse,
Et la vie est pesante à son sein glorieux.

Le mal des jours nouveaux s'allume dans ses veines.
Le monde a désappris ce sourire ingénu
Que reflétaient si clair les antiques fontaines ;
Un âge de langueur et de fièvre est venu.

Les femmes ont senti passer dans leurs poitrines
Le mol embrasement d'un souffle oriental.
Une sainte épouvante a gonflé leurs narines
Sous des Dieux apparus loin de leur ciel natal.

Et celle-ci connaît la grande inquiétude ;
La chose humaine brille et l'enveloppe en vain.
A ses sens délicats la terre est triste et rude ;
Elle médite un monde immuable et divin.

Ses soupirs ont monté dans la sainte lumière.
O magique pouvoir, vertu d'un cœur pieux !
Tous les Dieux qu'elle aima viennent à sa prière
Parfumer son haleine et rafraîchir ses yeux.

Elle les voit, si beaux ! Son âme avide et tendre,
Que le siècle brutal fatigua sans retour,
Cherche, entre ces Esprits indulgents, à qui tendre
L'ardente et lourde fleur de son dernier amour.

Dans la troupe si douce aux âmes éphémères,
Elle choisit d'abord de ses regards en pleurs
Les Amantes des Dieux et les augustes Mères
Dont le cœur fut comblé d'ineffables douleurs :

La grande Phrygienne en hurlements féconde
Et la Vénus en deuil près d'un enfant glacé,
Et cette bonne Isis qui cherche par le monde
Les membres précieux de l'époux dispersé.

Elles sont là, debout, ces femmes éternelles
Qui saignent à jamais des blessures du sort.
Quelle âme ne voudrait se confier en elles ?
Elles savent quel goût ont l'amour et la mort.

Mais voici, blanc troupeau dans la pâle prairie,
Leurs fils et leurs époux, les Dieux adolescents
Qu'aux jours mystérieux, sur la couche fleurie,
Les femmes vont pleurer dans la myrrhe et l'encens :

L'enfant Atys semblable aux vierges de Phrygie,
Depuis que sa main blanche a mutilé sa chair,
Lui qui, menant la sainte et frénétique orgie,
Du bruit du tympanon remplit les monts et l'air,

Et qui, sous les pins noirs de son antique amante,
D'un délire divin longuement transporté,
Par ses bonds, par les cris de sa bouche écumante,
Célèbre son impure et fière chasteté :

Et le jeune Barbare, astre clair du ciel perse,
Le radieux Mithra, seigneur aux mille noms,
Qui, robuste et charmant, d'un poignard d'or transperce
Le céleste taureau sous ses larges fanons :

Et l'Adonis fleuri, tel qu'une belle plante,
Chasseur qui se plaisait à poursuivre les daims,
Et dont le sang rougit la cuisse étincelante,
Sous la morsure, hélas ! d'un monstre aux pieds soudains.

Il repose, baigné de cinname et de larmes.
Sur son corps la blessure ouvre un calice bleu.
Et Leuconoé goûte éperdûment les charmes
D'adorer un enfant et de pleurer un Dieu.

Tout s'éteint. Elle est lasse et n'est point apaisée,
Elle n'a pas donné tout l'amour de son cœur,
Et ses regards encor, sous la chaude rosée,
Traînent une inquiète et profonde lueur.

Solitaire, du fond de sa grande détresse,
Tendant au ciel son âme et ses ardentes mains,
Elle cherche dans l'air du soir qui la caresse,
De plus tendres esprits et des Dieux plus humains.

Elle voudrait savoir dans quelle ombre divine,
Sous quel palmier mystique, en quels bras endormi,
Brille l'enfant céleste et doux qu'elle devine,
Le maître souhaité, l'incomparable ami.

Ce Roi mystérieux qui console et qui pleure,
Ce second Adonis et plus triste et plus pur,
Ce nouveau-né qui doit mourir quand viendra l'heure,
Quel lait l'abreuve encor dans la maison d'azur ?

Cherche, ô Leuconoé : va d'auberge en auberge
Voir si le Mage errant passe et n'apporte rien.
En quête de ton Dieu, visite sur la berge
Le Chaldéen obscur et le vil Syrien.

Courbe ta belle tête aux pieds du Juif immonde.
Ces impurs étrangers, humbles agitateurs,
Que travaille en secret la haine du vieux monde
Sont tes bons conseillers et tes consolateurs.

Va demander ton maître à leur race exécrée,
Oh ! ne te lasse pas : désire, espère et crois;
Cours épier, la nuit, quelque lueur sacrée
Aux bouches des égoûts et sous l'ombre des croix.

Tes sœurs et toi, cherchez, saintes aventurières,
La plus noire caverne où se cache un devin ;
Des fanges des faubourgs, des sables des carrières,
Au milieu des sanglots, monte un souffle divin :

Un immense frisson passe dans la nuit sombre,
Femmes, femmes, hâtez vos anxieux travaux,
Et dans l'amas confus des visions sans nombre
Pressentez, suscitez le roi des temps nouveaux !

Vous seules préparez le salut de la terre.
Des femmes comme vous le dégoût dans le sein,
Achèveront un jour la tâche salutaire
Et sauront voir Celui que vous cherchez en vain.

Il donnera la grâce et la gloire aux souffrances
Et regardant les cœurs las désespérément,
Il viendra mettre en eux de longues espérances
Avec la paix du deuil et du renoncement.

Mais toi, Leuconoé, mais vous, soyez bénies,
Femmes aux longs désirs, pour avoir aspiré,
Du fond des jours d'orgueil, aux douceurs infinies
De la sainte tristesse et de l'amour sacré !

Anatole France.

LOI DE L'ÉVOLUTION
DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Ergo vivida vis animi pervicit.

Qu'est-ce que l'homme?

D'où vient-il et où va-t-il ?

L'homme est par excellence une personne ; il est entre tous les êtres, un être doué de conscience ; or, par là j'entends que l'homme est l'être qui se distingue lui-même le mieux des autres, celui qui a le sentiment le plus complet et le plus précis de l'ensemble des choses et en même temps de son propre rapport avec cet ensemble, l'être qui a la notion la plus profonde de la règle — en somme le seul qui ait l'idée du droit, du devoir et d'une destinée.

D'où vient l'homme ?

Où va-t-il ?

D'où il vient ? — De l'unique et vaste substance commune, de la matière éternelle, toujours mue par une force intime, toujours s'agrégeant et se désagrégeant, toujours se combinant en des formes et en des êtres nouveaux.

Où il va ? — Il va vers l'évolution intégrale de la portion de la force motrice qu'il recèle en lui — et, le maximum atteint, qu'adviendra-t-il de l'espèce ? — Sans doute elle disparaîtra, sans doute elle ira en dégénérant de plus en plus jusqu'à ce que les derniers hommes aient restitué leurs éléments à cette grande nature, à ce tout immense d'où émergent tous les individus et où tous ils rentrent.

Voilà la donnée générale. Reconnaissons et précisons maintenant, s'il est possible, la loi qui gouverne l'évolution de l'espèce humaine.

Que l'on tienne ou non pour scientifiquement démontré que l'homme dérive de la monère primitive, de ce composé infime d'albumine et de carbone si voisin de la matière inorganique, ou que l'on se contente de remonter aux âges où l'espèce a positivement paru sur la terre, si l'on compare les commencements, fort peu différents pour tous les hommes, au terme actuel dans les hommes les mieux doués, ce qui est ici le procédé légitime, quel intervalle, quelle distance ne mesure-t-on pas ?

Au début, sur ce petit globe, lui-même si lentement formé et lui-même toujours évoluant, je vois pour mon compte un être qui, par son intelligence comme par son aspect, se distingue à peine des animaux les plus élevés. Dans la forêt qu'il habite, tout le trouble, tout l'effarouche, il n'a que des besoins grossiers et encore manque-t-il de moyens pour les satisfaire ; il est sans armes, il est nu, il ne sait comment se défendre contre la nature ennemie.

Combien de siècles s'écoulera-t-il avant qu'il ait assis sa prédominance sur ce qui l'entoure ? Combien avant même qu'il ait parcouru les étapes de premières civilisations ?

Enfin, il est venu le grand jour où l'homme a vaincu, il est venu le jour où il ose se dresser en face des cieux et de la terre et scruter le secret des choses. Philosophie, tu fus le couronnement!

Primum graius homo mortales tollere contra,
Est oculos ausus....

Or, qui a fait tous ces changements, qui, de l'être misérable qu'était l'homme à l'origine, a fait cet être tournant de plus en plus les forces de la nature à son usage, domptant de plus en plus la nature ; qui a fait la science ? Qui a fait la philosophie ?

Souffle intérieur, force capable de produire l'idéal et capable aussi de nous en rapprocher, c'est par toi que l'homme est sorti de son limon, c'est par toi qu'il s'est élevé peu à peu et qu'il est devenu ce qu'il est, c'est par toi qu'en méditant sur lui-même et sur les choses, c'est par toi qu'en renouvelant son être, il a renouvelé la face de la terre.

Ainsi c'est à cette puissance intime que l'homme doit tout!

Mais cette puissance quelle est-elle ? Ce tout, quel est-il ?

La puissance, le souffle, l'esprit que l'homme porte en lui, c'est cette qualité de la matière, qualité suprême et sublime qui donne le mouvement à tous les êtres et qui les transforme à chaque instant.

Dans l'homme comme dans l'ensemble de l'univers il n'y a pas une autre puissance active que celle-là, et celle-là dans l'homme ne diffère de ce qu'elle est dans les autres êtres que par l'intensité, c'est-à-dire par le degré, par la quantité.

Tel est le résultat que la science arrive de plus en plus à constater.

Et en effet, considérons l'homme actuel dans les sociétés dites civilisées, nous voyons que ce qui manifeste le mieux la puissance existant en lui, c'est qu'il a en général une certaine conception du but de son existence, c'est qu'il propose un certain idéal à ses actes et à sa vie. Mais cette conception et cet idéal, lorsque l'on descend jusqu'aux types humains les plus grossiers, ce n'est pas trop de dire qu'on n'en retrouve plus aucune trace.

Donc à moins d'admettre l'existence d'une foule d'humanités qui différeraient entre elles par la substance même, il est scientifiquement certain que ce n'est que par la quantité plus grande de la puissance active accumulée en eux que les types les plus élevés l'emportent sur les plus bas.

Et la démonstration peut être continuée de l'homme aux autres animaux, comme des autres animaux aux végétaux ; car, dans le monde organique, la série n'est interrompue en nul point: il s'y trouve des formes plus compli-

quées et plus parfaites les unes que les autres ; mais, à part cette différence qui n'a trait qu'à l'arrangement des parties et au degré de l'énergie intime, toute la nature organique est la même.

Et entre la nature organique et la nature inorganique, le pont n'est pas loin d'être jeté par la science actuelle.

Pourquoi d'ailleurs la puissance qui agite toute la matière est-elle plus abondante dans l'homme que dans les autres êtres ? Nous ne le savons pas, non plus que nous ne savons pourquoi elle est répartie inégalement d'un homme à un autre.

Voilà pour la puissance et pour la nature de cette puissance ; voyons le tout qu'elle engendre.

Le tout n'est pas mesurable, car il varie sans cesse, car il s'étend sans cesse, le tout est un indéfini, le tout, ce fut à l'origine ce point imperceptible qui constitua le premier pas de l'homme en avant, ce tout, ce sont aujourd'hui toutes les conquêtes qu'une industrie merveilleuse a réalisées même sur l'espace et sur le temps, ce sont les horizons que la science va constamment en découvrant ; ce tout, c'est le pouvoir de disposer de soi-même et des choses, c'est pour le dire en un mot, la liberté, avec son extension continue, avec ses développements toujours nouveaux.

Mais jusqu'où ira-t-elle, cette liberté ? Est-elle susceptible d'un accroissement sans limites ?

Autant vaudrait demander si l'homme obtiendra jamais la souveraineté de l'univers, s'il sera jamais ce Dieu, que nos pères ont rêvé.

Puisque l'homme fait partie de l'univers, il n'est pas douteux que, comme les autres êtres, il est et il sera toujours soumis à la nécessité qui est au fond des lois de l'univers ; il n'est pas douteux qu'il n'aura jamais l'absolue possession de lui-même, jamais l'absolue domination de la nature, mais ce qui le caractérise, c'est que, mieux que l'ensemble des autres êtres sur notre petite planète, du moins, il est apte à se dégager des liens qui l'enserrent et à s'ouvrir une carrière de plus en plus large, son progrès peut et doit donc être défini d'après cette donnée, et quant à sa supériorité elle consiste en ce que c'est en lui que la puissance active de la nature arrive à une certaine conscience d'elle-même, que c'est en lui qu'elle atteint le comble et qu'elle devient ce que nous nommons la liberté.

En somme, la liberté déjà acquise ou l'aptitude à l'acquérir, voilà la vraie, l'unique mesure de la valeur relative des individus, des races et des peuples ; les races et les peuples qui sont appelés à vivre et à durer sont seulement ceux que stimulent les énergies de la liberté, ceux que le résultat de l'effort de la veille laisse toujours insatisfaits, ceux qui toujours s'en font un point d'appui et un levier pour agrandir leur sphère d'action du lendemain.

Voilà les races et les peuples auxquels l'avenir appartient.

Car, ainsi que l'a remarqué l'illustre Darwin, il en est des sociétés comme des individus ; toutes ne présentent pas, il s'en faut de beaucoup, une égale aptitude au progrès ; il y en a qui s'y montrent absolument réfractaires, il y en a d'autres qui, après avoir longtemps marché à l'avant-garde s'arrêtent en route, pionniers fatigués ! L'esprit de vie et de liberté souffle où il peut !

Sachons donc, sur ce point nous dégager des illusions qui nous tiendraient le plus au cœur ! Toutes les sociétés après avoir parcouru un certain cycle, sont condamnées à mourir, et dans le nombre, il en est qui sont destinées à ne jamais vivre ; ce n'est que pour l'Humanité prise en masse, et tant que celle-ci n'aura pas atteint le plus haut degré de sa marche ascendante que la loi de l'émancipation graduelle, que le progrès demeurera une condition permanente et nécessaire.

Et le progrès, qu'est-il finalement en lui-même ?

Et quel plus haut terme, au temps actuel, pouvons-nous lui assigner? Ce qu'est finalement le progrès? Il est le grand principe de la sélection naturelle appliquée aux sociétés humaines : aussi voyez comme il procède. Il élimine d'une façon inévitable, quoique souvent insensible, les sociétés retardataires, celles qui ne peuvent suivre les autres ou qui ne savent conserver la position prise, et toujours il pose une idée nouvelle de la destinée de l'homme, en face des réalités de la destinée des hommes, et toujours l'Humanité dans les conditions du présent, marche en avant, et chaque pas qu'elle fait l'affranchit de cette matière dont elle est issue et qui l'étreint.

Quant à l'idéal du progrès au temps actuel, il est la plus pleine possession possible de l'individu par lui-même, il est l'autonomie de la personne humaine, — et déjà j'ai montré comment, dans l'ordre du droit, on peut construire sur cette base.

Emile Acollas.

LES VIVANTS

(Fragment du *Faust moderne*)

La salle du festin, étouffante, ressemble
A quelque serre chaude où, dans tout leur éclat,
Les femmes et les fleurs resplendissent ensemble;
Exquises, ayant l'air mièvre et si délicat

(Fleurs ouvertes de nuit au son de la musique)
Que ce bouquet paré de rubans de gala
Semble une éclosion merveilleuse et magique :
Et la nature, simple en sa beauté pudique,
N'a pas su lui donner tout le charme qu'il a.

Les fleurs, que vit éclore un pays de féeries
Et qui laissent dans l'air planer leurs parfums lourds,
Semblent étinceler de folles pierreries
Et déployer des flots de soie et de velours;
Tandis qu'apparaissant sous les plis diaphanes
De l'étoffe qui flotte ou moule les contours,
Comme des Déités bravant les yeux profanes,
Pour robes vous n'avez, ô belles courtisanes,
Que pétales de fleurs envolés vers l'amour!

Près de ces femmes sont tous les vainqueurs du monde;
Grands seigneurs au parler dédaigneux et galant,
Juifs dont le cœur est vide et dont la bourse est ronde
Vers ces trésors de chair tournant un œil brûlant;
Aventuriers n'ayant pour bien qu'une rapière
Et la jeunesse avec son invincible élan;
Alchimistes déçus qui travaillaient naguère,
Et poètes à qui la faim faisait la guerre
Et qui boivent en paix dans l'or étincelant.

Quel pouvoir inconnu sur cette table immense
Pêle-mêle a jeté, pour ce soir sans pareil,
Des splendeurs que peut seule inventer la démence
Et qui feraient pâlir le ciel à son réveil?
Chandeliers d'or massif ruisselants de topazes,
Coupes de diamant où luit le vin vermeil,
Lustre aux mille couleurs dont le cristal s'embrase,
Saphirs, perles, rubis mêlés aux fleurs des vases...
On dirait qu'en morceaux s'est brisé le soleil!

Et voici qu'au milieu de ce splendide rêve,
Magicienne à qui sont soumis tous les cœurs,
Lentement, tristement, la musique s'élève,
Plongeant les âmes dans une mer de langueurs.
Au chant des violons plein de mélancolie
La flûte quelquefois mêle deux mots moqueurs ;
Et tandis qu'en pleurant le doux hautbois s'oublie
A chanter une églogue à la lune pâlie,
Les cuivres vont bondir, éclatants et vainqueurs !

Ainsi, chaque instrument laisse parler son âme
Et vient mêler sa voix au tumulte des voix ;
Toutes les passions humaines, que le drame
Invisible déchaîne et secoue à la fois,
S'emportent, sur leur cou faisant claquer les rênes ;
Mais vers un but commun elles marchent sans lois,
Et, les suivant des yeux, leur immortelle reine
L'Harmonie, au milieu de ces clameurs sereine,
Suit son chemin dans l'air comme un oiseau des bois.

Comme on voit tournoyer mille feuilles de rose
Fuyant au moindre souffle, — ainsi les notes d'or
Tourbillonnent, tandis qu'à voix basse l'on cause,
Que toute humeur farouche au fond des cœurs s'endort
Et que plus d'un roman sentimental s'ébauche.
L'amour après souper serait fou d'avoir tort !
Et, la galanterie habillant la débauche,
Nos gens savent poser la main sur leur sein gauche,
Coffre-fort précieux où seul manque un trésor.

Ceux que le vin rend gais, partant moins hypocrites,
Rient en dessous, mettant leurs masques de travers ;
Quelques belles à qui plaisent les marguerites
Consultent le hasard en écoutant des vers,
Et ce n'est que serments, protestations tendres,

Cheveux où sont pendus les cœurs, et bruits de fers,
Bruits de baisers qu'on est tout étonné d'entendre
Et charmants feux follets d'amour, de qui la cendre
S'envolera demain à l'âpre vent d'hiver!

Car ils savent la vie et la passent en joie,
Ceux-là, les débauchés robustes, dont la main
Sait manier le fer et chiffonner la soie,
Qui, le front orgueilleux, sans peur du lendemain
Marchent en souriant vers la mort qui recule
Et les guette pourtant au détour du chemin,
Masquée, et profitant du blême crépuscule ;
Ils boiraient sans pâlir dans la coupe d'Hercule
Et tendraient à la mort leurs lèvres de carmin !

O moines, sur qui pèse un éternel silence,
Moines vêtus de bure, hommes contents de peu,
Moines dont le flanc saigne encor du coup de lance
Qui sur la croix infâme a cloué votre Dieu,
Vous dont la peau bleuie est en proie au cilice,
Vous que le Diable, enfin, n'a pu tenter au jeu,
Je vous trouve moins grands, ô gens de sacrifice,
Que nos puissants buveurs dont l'âme ardente au vice
Est folle encor de clair soleil et de ciel bleu !

Si vos corps décharnés ont subi la misère,
Si vos grands yeux béants ont chassé le repos,
Si vous avez saigné nuit et jour sous la haire,
Si vous avez vécu nourris par des corbeaux
Comme dans le désert je ne sais quel prophète :
Eux, parfumés, vêtus d'étranges oripeaux,
Toujours debout au son des musiques de fête,
Sur leur cœur ont étreint la débauche — un squelette
Qui laboure les chairs avec ses maigres os.

La volupté leur est une rude jouteuse !
Mais vont-ils regarder d'un œil si désolé

La vieillesse aux yeux morts, catarrheuse et goutteuse ?
Au besoin, un poignard finement ciselé
Saura bien satisfaire à leur dernière envie.
D'aucun enchantement leur cerveau n'est troublé ;
Moines, comme la mort est par vous poursuivie,
On les voit, furieux, se ruer sur la vie
Et mordre avidement son sein rouge et gonflé.

Maurice Bouchor

SENTIMENTALISME

« For the rare and radiant maiden whom the angels name Lenore
« Nameless here for evermore ! »
EDGAR ALLAN POE, *The Raven*.

Par un soir de printemps, deux jeunes gens bien élevés, Lucienne Émery et le comte Maximilien de W***, étaient assis sous les grands arbres d'une avenue des Champs-Élysées.

Lucienne est cette belle jeune femme à jamais parée de toilettes noires, dont le visage est d'une pâleur de marbre et dont l'histoire est inconnue.

Maximilien, dont nous avons appris la fin tragique, *était* un poète d'un talent merveilleux. De plus, il était bien fait, et de manières accomplies. Ses yeux reflétaient la lumière intellectuelle, charmants, mais, comme des pierreries, un peu froids.

Leur intimité datait de six mois à peine.

Ce soir là, donc, ils regardaient, en silence, les vagues silhouettes des voitures, des ombres, des promeneurs.

Tout-à-coup Madame Émery prit, doucement, la main de son amant :
— Ne vous semble-t-il pas, mon ami, lui dit-elle, que, sans cesse agités d'impressions artificielles et, pour ainsi dire abstraites, les grands artistes — comme vous — finissent par émousser en eux la faculté de subir *réellement* les tourments et les voluptés qui leur sont dévolus par le Sort?.. Tout au moins traduisez-vous avec une gêne qui vous ferait passer pour insensibles les sentiments personnels que la vie vous met en demeure d'éprouver. Il semblerait, alors, à voir la froide mesure de vos mouvements,

que vous ne palpitez que par courtoisie. L'Art, sans doute, vous poursuit d'une préoccupation constante, jusque dans l'Amour et dans la Douleur; à force d'analyser les complexités de ces mêmes sentiments, vous craignez trop de ne pas être *vrais* dans vos manifestations, n'est-ce pas?... de manquer d'exactitude dans l'exposé de votre trouble?.. Vous ne sauriez vous défaire de cette arrière-pensée. Elle paralyse chez vous les meilleurs élans et tempère toute expansion naturelle. On dirait que, — princes d'un autre univers, — une foule invisible ne cesse de vous environner, prête à la critique ou à l'ovation. Bref, lorsqu'un grand bonheur ou un grand malheur vous arrive, ce qui s'éveille en vous, tout d'abord, avant même que votre esprit s'en soit bien rendu compte, c'est l'obscur désir d'aller trouver quelque comédien hors ligne pour lui demander quels sont les gestes convenables où vous devez vous laisser emporter par la circonstance. L'Art conduirait-il à l'endurcissement?.. Cela m'inquiète.

— Lucienne, répondit le comte, j'ai connu certain chanteur qui, auprès du lit de mort de sa fiancée et entendant la sœur de celle-ci se répandre en sanglots convulsifs, ne pouvait s'empêcher de remarquer, malgré son affliction, les défauts d'émission vocale qu'il y avait lieu de signaler dans ces sanglots et songeait, vaguement, aux exercices propres à leur donner « plus de corps. » Ceci vous semble mal ?.. Cependant notre chanteur mourut de cette séparation, et la survivante quitta le deuil juste au jour prescrit par l'usage.

Madame Émery regarda Maximilien.

— A vous entendre, dit-elle, il serait difficile de préciser en quoi consiste la Sensibilité véritable et à quels signes on peut la reconnaître ?

— Je veux bien dissiper vos doutes à ce sujet, répondit, en souriant, M. de W... Mais les termes... techniques... sont déplaisants et je crains...

— Laissez donc ! j'ai mon bouquet de violettes de Parme, vous avez votre cigare : je vous écoute.

— Eh bien, soit : j'obéis, répliqua Maximilien. — Les fibres cérébrales affectées par les sensations de joie ou de peine paraissent, dites-vous, comme détendues chez l'Artiste, par ces excès d'émotions intellectuelles que nécessite, chaque jour, le culte de l'Art ? — Moi, je ne les crois que sublimées, au contraire, ces mystérieuses fibres !... Les autres hommes semblent gratifiés de propriétés plus tendres, de passions plus franches, plus *sérieuses*, enfin ?... Je vous affirme, moi, que la tranquillité de leurs organismes, encore un peu obscurcis par l'Instinct, les porte à nous donner pour de suprêmes expressions de sentiments, de simples débordements d'animalité. Je maintiens que leurs cœurs et leurs cerveaux sont desservis par des centres nerveux qui, ensevelis dans une torpeur habituelle, résonnent en vibrations moins nombreuses et plus sourdes que les nôtres. On dirait qu'ils ne se hâtent d'évaporer en clameurs leurs impressions que pour se donner une illusion d'eux-mêmes ou se justifier d'avance de l'inertie où ils sentent bien

qu'ils vont rentrer. Ce sont des natures sans échos. Cessons d'être dupes de leurs étroites paroles. Etaler sa faiblesse dans l'espoir d'en communiquer la contagion ne convient qu'aux êtres inachevés. Au nom de quels droits réels prétendraient-ils décréter que toutes ces agitations sont de rigueur dans l'expression des souffrances ou des ivresses de la vie et taxer d'insensibilité ceux dont la pudeur s'en abstient? Le rayon qui frappe un diamant entouré de gangue y est-il mieux reflété qu'en un diamant bien taillé où pénètre l'essence même du feu? En vérité ceux-là qui se laissent émouvoir par la crudité des expansions sont de nature à préférer les bruits confus aux profondes mélodies : voilà tout.

— Pardon, Maximilien, interrompit Madame Émery : j'écoute votre analyse un peu subtile avec une admiration sincère... mais seriez-vous assez aimable pour me dire quelle est cette heure qui sonne?

— Dix heures, Lucienne! répondit le jeune homme en regardant sa montre à la lueur de son cigare.

— Ah?... Bien. — Continuez.

— Pourquoi cette inquiétude rare propos à d'une heure qui passe?

— Parce que c'est la dernière de notre amour, mon ami! répondit Lucienne. J'ai accepté de M. de Rostanges un rendez-vous pour onze heure et demie, ce soir ; j'ai différé de vous l'apprendre jusqu'au dernier moment. — M'en voulez-vous?... Pardonnez-moi.

Le comte, à ces paroles, devint un peu pâle; ses sourcils se contractèrent légèrement. Ce fut tout.

— Ah! dit-il, d'une voix égale et harmonieuse, un jeune homme des plus accomplis et qui mérite votre attachement. Recevez donc mes adieux chère Lucienne, ajouta-t-il.

Il prit la main de sa maîtresse et la baisa.

— Qui sait ce que nous réserve l'avenir? lui répondit Lucienne, souriante, bien qu'un peu interdite : — Rostanges n'est qu'un caprice irrésistible. — Et maintenant, ajouta-t-elle, après un bref silence, continuez mon ami, je vous en prie : — je voudrais apprendre avant de nous quitter, ce qui donne le droit aux grands artistes de dédaigner les façons des autres hommes.

Un instant se passa, terrible, muet, entre les deux amants.

— Nous ressentons, en un mot, les sensations ordinaires, reprit Maximilien, avec autant d'intensité que quiconque; mais nous ne voulons exprimer que leurs...*prolongements*. Ce sont les perceptions de ces prolongements occultes et merveilleux, qui, seules, déterminent la supériorité de notre race. — De là ces discordances apparentes entre les pensées et les attitudes lorsque l'un d'entre nous, par exemple, essaie de traduire, à la manière de tout le monde, ce qu'il éprouve. Songez quelle distance nous sépare de ces âges primitifs du Sentiment, depuis longtemps perdus au fond de notre

esprit! L'atonie du son de voix, l'anomalie du geste, la recherche de nos paroles, tout est en contradiction avec les sincérités ayant cours. Nous sonnons faux; nous choquons; on nous trouve de glace; qui nous prendrait au sérieux, surtout les femmes?... Nous nous efforçons en vain de rendosser toute cette défroque humaine, oubliée dans notre antichambre depuis un temps immémorial!... Nous nous sommes identifiés avec l'Essence même de la Joie! avec l'Idée-vive de la Douleur. Que voulez-vous! C'est ainsi!... Seuls, entre les hommes nous sommes parvenus à la possession d'une aptitude presque divine: celle de transfigurer, à notre simple contact, les félicités ou les tortures de l'Amour sous un caractère immédiat d'éternité. C'est là notre indicible secret! Instinctivement nous nous refusons à le laisser transparaître, — pour épargner, autant que possible, à notre prochain, la honte de nous trouver incompréhensibles. — Hélas! nous sommes pareils à ces cristaux puissants où dort, en Orient, le pur esprit des roses mortes et qui sont précieusement voilés d'une triple enveloppe de cire, d'or et de parchemin. Une seule larme de leur essence — (fortune de toute une race et que l'on se transmet par héritage comme un trésor sacré, tout béni par les aïeux), — suffit à pénétrer bien des mesures d'eau claire, je vous assure, Lucienne! Et celles-ci, à leur tour, suffisent à embaumer bien des demeures, bien des tombeaux, durant de longues années!... Mais nous ne sommes point pareils, (et c'est là notre crime), à ces flacons remplis de banales parfums, — tristes et stériles fioles qu'on dédaigne le plus souvent de refermer et dont la vertu s'aigrit ou s'évente à tous les souffles qui passent. — Ayant conquis une pureté de sensations inaccessible aux profanes, nous deviendrions menteurs à nos propres yeux, si nous empruntions les pantomimes reçues et les expressions « consacrées » dont le vulgaire se contente. Nous nous hâterions, en conscience, de le dissuader, s'il ajoutait foi, ne fût-ce qu'un instant, au premier cri que, parfois, nous arrache une incidence heureuse ou fatale. — C'est à la juste notion de la Sincérité que nous devons d'être sobres dans les gestes, scrupuleux dans les paroles, réservés dans les enthousiasmes, contenus dans les désespoirs. C'est donc la *qualité* de nos facultés affectives qui nous vaut ces inculpations d'endurcissement?... — En vérité, chère Lucienne, si nous tenions, (ce qu'à Dieu ne plaise!) à cesser d'être incompris de la plupart des individus, — à revendiquer de leurs entendements un autre hommage que l'indifférence, — il serait à désirer, en effet, comme vous le disiez tout-à-l'heure, que, dans les grandes occasions, un bon acteur vînt se placer derrière nous, passât ses bras sous les nôtres, puis parlât et gesticulât pour notre compte. Nous serions sûrs, alors, de toucher la foule par les seuls côtés qui lui sont accessibles.

Madame Emery considérait, très-pensive, le comte de W***.

— Mais, vraiment, mon cher Maximilien, s'écria-t-elle, vous en viendrez

à ne plus oser dire « bonjour » ou « bonsoir » de crainte de paraître... emprunté... au commun des mortels! — Vous avez des instants exquis et inoubliables, je l'avoue, et suis fière de vous les avoir inspirés... — parfois, vous m'avez éblouie des profondeurs de votre cœur et des douces expressions de votre tendresse; oui, jusqu'à je ne sais quels ravissements dont j'emporte à jamais l'étrange et troublant souvenir!... Mais, que voulez-vous!... vous m'échappez d'un regard où je ne puis vous suivre!... et je ne suis jamais bien persuadée que vous éprouviez ce que vous faites ressentir. — C'est à cause de ceci, Max, que je ne puis que me séparer de vous.

—Je me résigne donc à ne pas être *ordinaire*, dussé-je encourir le dédain des braves gens qui, (peut-être avec raison), se jugent mieux organisés que moi, répondit tranquillement le comte. — Tout le monde, d'ailleurs, me paraît, aujourd'hui, plus ou moins revenu d'éprouver, outre mesure, quoi que ce soit. J'espère qu'il y aura bientôt quatre ou cinq cents théâtres par capitales, où les évènements usuels de la vie étant joués sensiblement mieux que dans la réalité, personne ne se donnera plus beaucoup la peine de vivre soi-même. Lorsqu'on voudra se passionner ou s'émouvoir, on prendra une stalle, ce sera plus simple. — Ce biais ne sera-t-il pas mille fois préférable, au point de vue du bon sens?... — Pourquoi s'épuiser en passions destinées à l'oubli!... Qu'est-ce qui ne s'oublie pas, un peu, dans le cours d'un semestre?... Ah! si vous saviez quelle quantité de silenc nous portons en nous!... Mais, pardon, Lucienne. Voici dix heures et demie et je serais indiscret de ne point vous le rappeler, après votre confidence de tout-à-l'heure, murmura Maximilien, en souriant et en se levant.

— Votre conclusion?... dit-elle: — J'arriverai à temps.

— Je conclus, répondit Maximilien, que lorsqu'un quidam s'écrie, à propos de l'un d'entre nous, en se frappant les parois antérieures de la poitrine comme pour s'étourdir sur le vide qu'ils sent en lui-même: « Il a trop d'intelligence pour avoir du cœur! », il est, d'abord, fort probable que le quidam se fâcherait tout rouge si on lui répondait qu'il a, lui, « trop de cœur pour avoir de l'intelligence! » ce qui prouve qu'au fond nous n'avons pas choisi la plus mauvaise part. — Ensuite remarquez-vous ce que devient cette phrase, sous une analyse attentive? C'est comme si l'on disait: « Cette personne est trop bien élevée pour se donner la peine d'avoir de bonnes manières? » En quoi consistent les bonnes manières? C'est ce que le vulgaire, non plus que l'homme vraiment bien élevé, ne sauront jamais, malgré tous les codes de civilité puérile et honnête. De telle sorte que cette phrase n'exprime, naïvement, que la jalousie instinctive et, pour ainsi dire, *mélancolique* de certaines natures en présence de la nôtre. Ce qui nous sépare, en effet, ce n'est pas une différence : c'est un Infini.

Lucienne se leva et prit le bras de M. de W***.

— Je remporte de notre entretien cet axiôme, dit-elle, que, si contradic-

toires que semblent vos paroles ou vos manières d'être, quelquefois, dans les circonstances terribles ou joyeuses de votre existence, elles ne prouvent en rien que vous soyiez...

— De bois!... acheva le comte avec un sourire.

Ils regardaient passer les voitures lumineuses. Maximilien fit signe à l'une d'elles, qui s'approcha. Lorsque Lucienne s'y fut assise, le jeune homme s'inclina, silencieusement.

— Au revoir! cria Lucienne, en lui envoyant un baiser.

La voiture s'éloigna. Le comte la suivit des yeux quelque temps, comme de raison, puis, remontant l'avenue, à pied, le cigare aux lèvres, il rentra chez lui, au rond-point.

Quant il fut seul, dans sa chambre, il s'assit devant sa table de travail, prit, dans un nécessaire, une petite lime et parut absorbé dans le fait de se polir l'extrémité des ongles.

Puis il écrivit quelques vers sur une... vallée écossaise, dont le souvenir lui revint, assez étrangement, parmi les hasards de l'Esprit. Puis il coupa quelques feuillets d'un livre nouveau, les parcourut, — et jeta le volume. Deux heures de la nuit sonnèrent: il s'étira.

— Ce battement de cœur est, vraiment, insupportable!... murmura-t-il.

Il se leva, fit retomber les rideaux massifs et les tentures, alla vers un secrétaire, l'ouvrit, prit dans un tiroir un petit pistolet « coup de poing », s'approcha d'un sopha, mit l'arme dans sa poitrine, sourit, et haussa les épaules en fermant les yeux.

Un coup sourd, étouffé par les draperies, retentit; un peu de fumée partit, bleuâtre, de la poitrine du jeune homme, qui tomba, sur les coussins.

Depuis ce temps, lorsqu'on demande à Lucienne le motif de ses toilettes sombres, elle répond à ses amoureux, d'un ton enjoué:

— Bah! que voulez-vous! Le noir me va si bien!...

Et son éventail de deuil palpite alors sur son sein, comme l'aile d'un phalène sur une pierre tombale.

Villiers de l'Isle-Adam.

LE RETOUR

Je te reviens, malade et plein d'angoisses. Vois
Ce front déshonoré qui défaille, sois bonne,
Et que ta belle main dans la mienne abandonne
A mes baisers éteints la froideur de ses doigts.

Je ne demande plus l'ivresse d'autrefois
Au parfum de poison qui sort de ta personne,
Ni le mépris de l'heure insipide qui sonne
A la musique amère et chère de ta voix.

Mais je veux, fût-ce en vain, le poursuivre sans trêve,
L'obscur secret qui fuit dans le sein dont je rêve,
Tout certain que je sois de ne point l'entrevoir.

Et c'est pourquoi, navré du bienfait de ta vue,
J'adore lâchement l'énigme qui me tue,
Sans même avoir gardé l'excuse d'un espoir !

Henry Laujol.

L'ANNÉE THÉATRALE

I.

L'année 1875 ne paraît pas devoir compter au nombre de celles qui auront fourni à l'art dramatique un contingent bien sérieux.

Cependant, faute d'œuvres remarquables, nous devons signaler quelques changements heureux dans le goût du public. Il semble qu'il y ait à l'horizon non pas une aurore, mais je ne sais quel symptôme avant-coureur de la lumière. Si les auteurs ne cherchent pas, les spectateurs cherchent davantage. On sent partout un désir vague de belles choses, désir malheureusement inassouvi, mais qui, s'il persiste, finira peut-être par enfanter un art nouveau. Boileau a dit qu'un regard de Louis XIV suffisait à faire naître des Corneille, bien que Corneille fût né bien avant Louis XIV ; il est

sans doute plus vrai de dire que de grands hommes pourront éclore sous l'œil ardent du seul maître de l'avenir, le peuple.

Il n'y a donc pas à se désespérer du vide actuel. Il est bon que tout ce qui a vécu périsse, et que la place soit nette pour élever les monuments futurs. L'année 1875 est moins à louer pour ce qu'elle a créé que pour ce qu'elle a détruit, et ses insuccès sont plus intéressants que ses triomphes. Elle a, je crois, donné le coup de grâce à deux genres qui agonisent et qui à eux seuls avaient fourni toute la littérature impériale ; je veux parler de l'opérette et de la comédie bourgeoise.

L'opérette se transforme tout doucement en opéra-comique. Les cascades orageuses semblent avoir fait leur temps. Il est même très-curieux d'assister à cet enterrement et à cette résurrection. Tandis que le théâtre dit de l'Opéra-Comique s'est avisé de renoncer à la tradition pour rivaliser avec le grand Opéra, les scènes de genre ont peu à peu abandonné le genre bouffe pour monter à l'opéra-comique abandonné. Singulier retour des choses. Encore un peu de temps, et les chansons d'Auber n'auront fait que changer de place.

Quant à la comédie de la façon Feuillet, Dumas, Sardou, à cette comédie bâtarde qui a paru si longtemps singer le drame et qui n'était ni dramatique ni comique ; quant à ces éternelles thèses sur l'adultère, à ces conversations d'épiciers en habit noir, où l'idéal a une odeur de comptoir, et où l'on élève le parfait notaire et le séduisant concierge à la hauteur des héros, où l'amour était devenu un capital, où le mari était doué de toutes les vertus, par cela seul qu'il était mari, où la passion les ailes coupées, se traînait terre à terre entre une femme simplement débauchée et un amant simplement ridicule, tout ce fatras a dit son dernier mot. L'assistance écœurée n'a même plus le courage de siffler ; cette excroissance impure, poussée le long de notre art dramatique est enfin mûre pour le bistouri, et n'attend que l'énergique opérateur, qui nous en débarrassera pour jamais.

II.

L'un des signes les plus curieux de la tendance que je signalais tout-à-l'heure a été le succès étonnant de la *Fille de Roland*, à la Comédie-Française.

Si cette *Fille de Roland* eût été un chef-d'œuvre peut-être la démonstration serait moins forte. Mais nous ne ferons aucune injure à M. Henri de Bornier en constatant que sa tragédie, pleine de nobles sentiments dignement exprimés, ne saurait passer pour une de ces inspirations immortelles qui enchaînent la critique et dominent une époque. C'est là en somme une œuvre d'académicien très-soignée, travaillée avec goût, un peu froide par conséquent, et où ne se trouve guère matière à l'enthousiasme. Peu ou

point de couleur, une forme pure mais dépourvue de grandeur héroïque, un intérêt faible, une action à peu près nulle. Et cependant la foule s'est pressée et se presse encore à toutes les représentations.

Pourquoi ? Par une raison analogue à celle qui l'a fait se presser au *Tour du monde*, s'imaginant qu'elle y apprendrait la géographie. Parce que la *Fille de Roland* est une pièce sérieuse, parce que le but n'y est pas seulement le mariage de Jules avec Victorine comme dans tous les drames et toutes les comédies ; parce qu'on s'y adresse aux nobles facultés de l'âme ; parce qu'il y est question d'honneur, de patrie, de sacrifice ; parce qu'on y flétrit la trahison ; parce que de grands noms y sont prononcés, que Charlemagne y donne des leçons aux rois, et que cette nation meurtrie, dévastée, humiliée, aime à voir passer les ombres des héros, et à se souvenir de la gloire de ses pères.

Ce succès indique aux auteurs la voie dans laquelle ils doivent entrer. On se demande pourquoi, si la comédie s'en va, le drame n'en est pas plus brillant ; et voyant l'indifférence du public devant l'un et l'autre, on en conclut avec un directeur trop connu que ce public n'aime décidément que l'art gai. L'art gai n'est certainement pas à dédaigner, surtout quand il se nomme Molière et même quand il ne s'appelle que Labiche ou Gondinet ; mais s'imaginer qu'il suffise aux besoins du public est une preuve de peu de clairvoyance.

La vérité est que si le drame ne réussit point, c'est qu'on ne donne pas au public le drame qu'il demande. On s'obstine à vouloir l'intéresser par une intrigue quelconque semblable à tant d'autres. Encore une fois, il en a trop vu ; il est blasé. — Que lui importent ces aventures, toutes coulées dans le même moule et qui ne font que répéter, sous une forme inférieure, les charmantes fantaisies de Dumas : Ce que le public demande c'est une pièce qui le fasse penser, c'est un drame qui tienne de la tragédie, où l'intérêt soit moins dans l'intrigue que dans la grandeur des sentiments exprimés, c'est enfin l'art dramatique, tel que l'ont voulu les Eschyle, les Sophocle, les Corneille, les Shakespeare, les Hugo, art dont les créations font battre le cœur d'un peuple entier, où le jeune premier s'appelle Honneur, où l'amoureuse a nom Patrie.

On me dira sans doute : vous nous demandez simplement d'avoir du génie : Point, *la Fille de Roland* n'est pas une œuvre de génie et la *Fille de Roland* a bien tenu sa place. Malheureusement il y a un autre obstacle, je le crains, presque insurmontable, au développement de ce genre de drame, le seul possible dans un pays démocratique. Cet obstacle c'est la censure. Sur ce rocher échoueront, j'en ai peur, les barques les mieux montées.

Si cette censure se contentait de couper les grivoiseries des chansons de café-concert, il n'y aurait pas grand mal, au moins au point de vue de l'art. Mais c'est l'ouvrage auquel elle s'applique le moins. En revanche elle

interdit *le Roi s'amuse*, et jusqu'au *Lion amoureux*, elle a tué le *Cromwell* de Séjour, lequel pourtant n'était pas bien redoutable, elle ne cessera ainsi d'estropier, de mutiler tout ce qu'il peut y avoir de patriotique et d'élevé dans un drame jusqu'à ce que celui-ci meure d'épuisement, comme un prisonnier que le juge affaiblit pour l'empêcher de se révolter, et qui finit par échapper au juge en se réfugiant dans la tombe.

Ceci est le cercle enchanté, d'où nous aurons peine à sortir. Et c'est pourquoi aujourd'hui la liberté est une question de salut, non-seulement pour la société, mais pour l'art. Il ne s'agit pas de savoir s'il en a toujours été ainsi, et si les lettres ont pu autrefois fleurir sous des despotes reconnus. C'est une question à agiter; ce qui est certain, c'est qu'il n'en saurait plus désormais être de même.

En effet, l'auteur dramatique se trouve placé entre deux exigences contradictoires. D'un côté, les spectateurs qui lui demandent de s'occuper de ce qui les intéresse ; de l'autre une censure qui le lui défend. Sous un roi comme Louis XIV, sûr de son pouvoir, l'art était en réalité plus libre qu'aujourd'hui, où certainement on ne permettrait ni *Tartufe* ni *Cinna*, ni même les *Plaideurs*. N'ayant pas le droit de parler politique nous ne pouvons montrer la cause de cette situation dans l'hostilité d'une opinion et d'un gouvernement. Mais il nous sera permis de la constater, comme une barrière fatale, que le talent et le génie sont impuissants à franchir.

III

Si du théâtre Français nous passons à l'Odéon, nous trouvons là un second succès, qui est à la comédie ce que *la Fille de Roland* est au drame.

La Maîtresse Légitime, de M. Poupart-Davyl, a en effet été la pièce saillante de la saison. C'est une pièce pleine d'esprit et de verve ; mais c'est surtout une pièce dont les idées sont jeunes, et dont la thèse est généreuse.

Tandis que le théâtre-Français reprenait le *Demi-Monde*, cette comédie-type, ce modèle de toutes celles où la femme est bafouée, où la vertu consiste à payer exactement son terme et à se marier avec une ingénue, M. Poupart-Davyl émettait cette idée hardie au théâtre qu'un homme est redevable à sa maîtresse et qu'il y a telle femme tombée qu'il vaut mieux épouser qu'une fille de banquier ou de propriétaire, M. Poupart-Davyl allait même plus loin, puisqu'il fait de cette maîtresse une femme déjà mariée, et qui a trompé son mari.

L'étonnant n'est pas que l'auteur ait traité ce sujet ; l'étonnant, c'est que le public l'ait accepté. Il est vrai que la pièce est faite avec beaucoup d'art et que, si le public eût murmuré, il eût certainement grondé contre le devoir et l'honneur. Quoi qu'il en soit, nous avons vu avec plaisir une comédie où il ne suffit pas à une enfant de quinze ans de s'être donné la

peine de naître, pour venir écraser de son dédain et de la supériorité de la caisse de son père la passion d'une amante dévouée. Nous avons applaudi à des maximes d'une morale plus élevée que celles qui font de l'approbation du monde et de la considération la pierre de touche de la vertu et du vice. L'amoureux ici est un homme, qui se moque des on-dit du prochain, et les pèse à leur juste valeur, c'est-à-dire les considère comme un néant; et non un de ces petits misérables du théâtre contemporain, qui ne savent répondre qu'un mot à celle qu'ils adorent: « Qu'est-ce que les imbéciles vont penser de moi ? »

La vraie morale est dans la conscience et non dans l'opinion. Cette maxime n'est pas neuve, mais on finissait par l'oublier. Il est bon qu'on la remette de temps en temps en temps à sa place.

Avec la *Maîtresse légitime*, l'Odéon n'a donné qu'une pièce un peu importante. C'est un drame en vers, de M. de Porto-Riche. Ce drame dénote dans son auteur un talent réel qui n'est pas encore sorti des langes de l'imitation.

Pour les théâtres dits de genre, c'est-à-dire le Gymnase et le Vaudeville, ils ont l'un et l'autre traversé une rude période. Ce sont en effet ces deux scènes qui, pendant vingt ans, ont vécu presque exclusivement du genre dont je parlais en commençant, de la comédie bourgeoise, du drame intime à thèses, des théories sur l'adultère. Avoir joué pendant vingt ans la même pièce, on a trouvé que c'était assez, et on leur a demandé du nouveau. Du nouveau ! jamais hommes n'ont été plus étonnés que leurs directeurs devant de pareilles exigences. Du nouveau ! Pourquoi du nouveau? Semblables aux gymnastes des cirques, ils s'étaient si bien accoutumés à voir applaudir les mêmes exercices, en se contentant de changer de costumes, qu'ils avaient espéré qu'il en serait toujours ainsi, et qu'ils comptaient mourir en repos.

A leur stupéfaction ils se sont retrouvés précisément au même point où s'ils s'étaient vus vingt ans auparavant, quand la comédie-vaudeville épuisée avait dû rendre les armes de ses jeunes colonels, et céder la place aux Marguerite Gautier, aux Diane de Lys et autres fleurs plus ou moins fanées des jardins, réservés de la cour. Il fallait encore une fois céder les vieilles défroques, et renouveler le répertoire.

Oui: mais comment? que faire? où s'adresser? quel parti prendre? Retourner au vaudeville? Monter vers le drame? quoi? L'embarras dure encore.

Le Gymnase s'est obstiné. Les recettes ont beau faire défaut, il continue à se boucher les yeux pour ne point voir; il ne peut se résigner à croire que Dumas est bien vieux et que Sardou est mort. *Mademoiselle Duparc*, le *comte Kostia*, auraient eu du succès autrefois; le Gymnase s'est imaginé que, si ces pièces n'en avaient pas, c'est qu'elles n'étaient pas signées de

ses deux auteurs favoris. De désespoir, il a donné des tableaux vivants, puis, de comédies en comédies, de chute en chute, après *Léa*, après le *Million de M. Pomard,* après *Le baron de Valjoli*, il a fini par pousser un cri de triomphe, en s'emparant de *Ferréol*. Il tenait du Sardou; il allait vivre et prospérer. Hélas!

Le Vaudeville, lui, est tout simplement retourné à la farce, et il a obtenu cent-cinquante représentations avec *le procès Veauradieux*, un des grands succès de l'année. Quand on a appris qu'il n'était plus question d'adultère au Vaudeville, ou du moins que l'adultère y était traité gaiment ce qui est encore la façon la plus saine de s'en occuper, tout le monde s'y est précipité. Cela a été une curiosité générale ; on s'accostait dans les rues; on se disait: Vous ne savez pas ; — Non — Le Vaudeville est *désembourgeoisé* — Pas possible ? — Je vous assure — Allons-y voir — et on y allait.

IV.

Pendant ce temps, que devenaient les théâtres de drames proprement dits : On en comptait cinq, la Porte-Saint-Martin, la Gaité, l'Ambigu le Théâtre-historique et le Châtelet.

La Porte-Saint-Martin devait être le premier théâtre de drame de Paris. Ayant engagé une troupe excellente, étant admirablement organisé pour monter sérieusement une œuvre sérieuse, les directeurs se sont empressés de jouer... une féerie.

Et l'on ne saurait leur donner tort, puisque cette féerie a tenu toute l'année avec des recettes formidables.

Du succès prodigieux de ce *Tour du Monde*, une pièce qui, soit dit entre nous, n'était rien moins qu'amusante, j'ai donné plus haut la raison. Elle se résume dans le mot de ce général : « *Çà apprend.* » Le public s'est réellement imaginé qu'il allait s'instruire en se divertissant. Les journaux ont appuyé sur cette corde, et de même qu'en signalant une grivoiserie, ils attirent à l'orchestre des Variétés tous les notaires en rupture de ban conjugal, de même ils ont entraîné à la Porte-Saint-Martin toutes les vieilles dames ornées de leur progéniture. Il n'y avait pas de raison pour que cela s'arrêtât jamais. Une fois ces couches sociales atteintes, on peut y puiser éternellement. Avant que toutes les vieilles dames y eussent conduit toutes leurs filles, il pouvait très-bien s'écouler une demi-douzaine d'années; et, comme d'ici là il y aura d'autres mères et d'autres filles, nous devons savoir gré à la direction de la Porte-Saint-Martin d'avoir arrêté volontairement une série de représentations, qui n'aurait eu d'autres bornes que celles que le créateur a attribuées à la multiplication des êtres.

Maintenant pourquoi les mères se sont-elles avisées de conduire leurs filles voir cette locomotive en carton et cet éléphant? Comment l'idée ne leur est-elle pas venue d'économiser leur argent en allant simplement au Jardin des Plantes et à la gare Saint-Lazare ? C'est parce qu'elles se sont imaginées qu'il y avait dans cette locomotive et dans cet éléphant une vertu qui apprenait la géographie. Or les vieilles dames sont absolument convaincues que le vrai moyen de rendre les jeunes demoiselles vertueuses et agréables en société, c'est de leur apprendre la géographie. La géographie est le grand cheval de bataille de l'époque actuelle. « Ah ! si mes parents m'avaient mieux appris la géographie ! » disent volontiers les personnes respectables, en poussant un profond soupir. Et l'on se perd en conjectures sur ce qui aurait bien pu arriver, et sur ce qu'elles auraient pu faire dans le cas où elles auraient mieux su la géographie.

Je ne suis pas ennemi d'une sage géographie appliquée modérément et dans des circonstances favorables. Mais je me suis souvent demandé si le théâtre était un endroit bien choisi pour cette sorte d'étude, et surtout si vraiment une locomotive en carton et un éléphant avaient le pouvoir de faire faire dans cette connaissance beaucoup de progrès aux assistants. Je voudrais que, pour essayer, les mères daignassent interroger leurs filles au sortir de la représentation et, si réellement des lèvres pures de ces demoiselles s'échappe une géographie plus correcte, je ne persisterai pas dans mes déclarations.

Jusque là, je crains qu'en fait de géographie, les jeunes vierges n'aient passé la nuit à rêver sur l'effet produit par le décolletage des danseuses, et n'aient particulièrement remarqué les lorgnettes des messieurs braquées sur les maillots couleur de chair. Elles en auront conclu que beaucoup de gens, et des plus décorés, bornaient leurs études géographiques à mesurer les différents degrés de latitude des corsages et la longitude des jupons de dentelle; et je ne doute pas qu'elles n'aient trouvé qu'entendue de cette façon la géographie ne fût une belle science, digne de beaucoup plus d'intérêt qu'elle n'en avait l'air à la pension.

C'est d'une géographie semblable qu'il s'est agi pendant toute l'année à la Gaité, qui de *Geneviève de Brabant* a passé au *Voyage dans la Lune*. La Gaîté est d'ailleurs devenue théâtre-Lyrique et par conséquent le drame n'a plus rien à y voir.

L'Ambigu a eu un succès, *Rose Michel;* mais il paraît que ce succès n'a pas suffi à faire la fortune du théâtre, qui se traîne de direction en direction, et que je soupçonne fort d'imiter Panurge, c'est-à-dire d'acheter cher, de vendre bon marché, et de manger son blé en herbe.

Le théâtre-Historique, lui, paraît plein de sagesse; il semble même un peu trop sage. Il se laisse volontiers aller aux reprises qui coûtent peu et aux artistes qui coûtent moins. Cependant depuis quelque temps, il semble

aspirer à de plus hautes destinées. *Les Muscadins* et *Regina Sarpi* annoncent des tendances littéraires, dignes d'encouragement.

Reste le Châtelet. La situation de ce malheureux théâtre est lamentable. Tantôt à la remorque de la Porte-Saint-Martin, tantôt à celle du théâtre-Historique, c'est un vaste hangar, un débarras où vont mourir les pièces anémiques et s'engloutir les succès épuisés. Il ne s'est jamais relevé du coup de *Cromwell*. Rappeler ce titre, c'est rappeler les énonciations idiotes d'une certaine presse, et cette campagne faite contre des applaudissements, qui, pour la première fois, furent considérés comme troublant l'ordre.

V.

Quelques lignes suffiront à achever ce voyage autour des théâtres. L'Opéra a montré son escalier, et l'Opéra-Comique a donné *Carmen*. Aux Variétés, méchante année, ainsi qu'aux Folies-dramatiques, aux Bouffes et à la Renaissance. L'opérette n'a réussi qu'à la Gaîté, grâce à la splendeur des décors.

En revanche le seul théâtre qui n'ait pas sacrifié à cette Vénus ridée, le seul qui, avec le théâtre-Français, possède une troupe, le Palais-Royal est toujours resté le refuge de la joie et du rire, et n'a pas désempli ; son principal succès a été *le Panache*, de M. Gondinet, un vaudeville qui est presque une comédie et où il y a une fine satire des mœurs politiques et administratives.

Le théâtre de Cluny a lutté péniblement contre le mauvais sort ; mais, avec de mauvaises pièces et de méchants acteurs, il devait finir par succomber. Il est devenu une succursale de l'Ambigu, qui pourtant n'avait pas besoin de succursale. Le théâtre des Arts, tantôt ouvert tantôt fermé, a mis dernièrement la main sur une comédie gaie.

Enfin, nous devons signaler, comme trait caractéristique de l'année qui vient de finir, la première représentation d'un drame de M. Dugué au théâtre Beaumarchais. Ce drame, refusé dans tous les théâtres de drames, a obtenu à Beaumarchais un succès, qui nous force à compter cette scène parmi celles qui méritent d'occuper la critique. Nos lecteurs pourront juger eux-mêmes par ce fait et de l'intelligence des directeurs, et du flair avec lequel ils sentent ce qui plaira à leur public.

VI.

Il est impossible de terminer cette rapide revue sans parler des deux nouveautés les plus curieuses de l'année 1875.

Toutes deux viennent corroborer ce que je disais en commençant, de la

facilité qu'on trouverait maintenant, quoi qu'on en dise, à donner aux spectateurs le goût du beau et du grand.

Un jour, on a appris qu'un acteur italien de passage à Paris, allait donner une représentation d'Othello. Une représentation en italien bien entendu. Pour qu'il y eut quelques personnes, on fit de cette représention un bénefice pour les inondés.

L'acteur était célèbre en Italie; mais un étranger n'est jamais célèbre en France. On alla à la salle Ventadour, par curiosité, pour rire, pour s'ennuyer. L'acteur parut; il y eut un saisissement. Il parlait, on ne comprenait pas la langue, mais on comprenait la pièce. On le suivit avec intérêt; puis on applaudit, puis on admira. Au dernier acte ce fut une ovation immense. Le lendemain le nom de Rossi était dans toutes les bouches.

« Avez-vous vu Rossi, se disait-on sur le boulevard? — Non. — Il faut le voir. — Mais il part... Il ne pouvait pas partir, il resta.

Depuis ce moment dans Hamlet, dans le *Roi Lear*, dans *Macbeth*, dans *Roméo*, partout, le succès du tragédien n'a fait que grandir. Il parle en italien, il joue en italien, c'est du Shakspeare qu'il représente, et il fait recette: et l'on s'y presse et l'on y court, et on l'a mis dans les revues, et il est l'homme à la mode: et, grâce à lui, on commence à s'apercevoir que Shaskpeare avait du bon, et que *Geneviève de Brabant* n'est pas le dernier mot de l'art: Tiens, tiens et l'art gai? Qu'en faisons-nous, Monsieur Offenbach?

La seconde singularité, c'est la prospérité toujours croissante de ce qu'on a appelé les *matinées*, parce que ce sont des représentations qu'on donne dans l'après-midi du dimanche. Ces représentations se composent généralement de pièces anciennes. Ici, c'est la vieille tragédie qu'on ressuscite, là, c'est le drame tel que nos pères l'ont applaudi ; plus loin, voici renaître l'ancien vaudeville si gai, si sémillant, avec ses flons-flons et ses ponts-neufs tellement démodés qu'ils paraissent plus nouveaux que les nouveautés ; c'est tout l'art oublié qui revit, comme évoqué par une baguette magique.

Toutes ces pièces qui sortent du tombeau auront-elles une influence quelconque sur l'art futur? Ce n'est pas impossible. Ce qui est certain, c'est que ces représentations de jour font merveille, et que le dimanche les salles sont combles. Ne dites donc point que le théâtre va mal ; car jamais, dans aucun temps, il n'a eu un public aussi nombreux à sa disposition, jamais dans aucun siècle il n'a eu l'importance qu'il a acquise dans le nôtre. A Paris le théâtre peut seul entrer en balance avec la politique ; qui ne s'occupe pas de l'un s'occupe de l'autre et presque tout le monde des deux à la fois.

Si certains théâtres ne font point leurs affaires, c'est que ces théâtres ne jouent point ce qu'il faut, et ainsi qu'il le faut. Il est indubitable et comme vous venez de le voir, les preuves abondent, que ce ne sont pas les auditeurs qui manquent à l'art sérieux, qu'on le désire, qu'on le cherche, et que ce n'est

pas la faute du public, si, confondant l'art sérieux avec l'art ennuyeux, on le force trop souvent à courir se distraire dans des endroits peuplés de maillots couleur de chair et de gorges étincelantes. Au demeurant, une jolie femme vaut mieux qu'une mauvaise pièce ; c'est une bonne pièce que nous voulons.

VII.

En résumé, l'année 1875 a tué deux genres, et n'en a pas fait revivre un seul. Mais, par Rossi, par les matinées, par la *Fille de Roland*, par la *Maîtresse légitime*, par le *Panache*, et surtout par les chutes aussi nombreuses que les étoiles du ciel, elle a jeté un long cri d'appel aux talents inconnus ou conus. La forêt est tombée, les marais sont desséchés, la plaine est défrichée ; la terre fertile s'étend sous le ciel bleu et les ouvriers de destruction, appuyés sur leurs outils, attendent silencieusement, les yeux fixés sur l'horizon, la venue de celui qui, chargé de semences fécondes, viendra les distribuer dans les sillons béants.

Henry Maret.

TABLETTES PARISIENNES

21 *décembre.* — *La petite Mariée*, au théâtre de la Renaissance. MM. Leterrier et Vanloo réussissent suffisamment ; M. Lecocq réussit bien mieux que MM. Vanloo et Leterrier, et Mlle Granier réussit beaucoup plus que M. Lecocq.

22 *décembre.* — Presque tous les journaux de Paris et des départements annoncent avec sympathie l'apparition de notre première livraison. — La *République des Lettres* leur témoigne ici sa cordiale gratitude.

23 *décembre.* — Après les innombrables représentations du *Tour du monde*, après les caisses remplies jusqu'à se rompre, la conduite des directeurs du théâtre de la Porte-Saint-Martin était toute tracée : profiter des opulents loisirs que leur avait fait un dieu (j'entends M. d'Ennery) pour tenter quelque noble et hardie entreprise. Ils n'ont pas voulu faillir à leur devoir ! et ils nous ont donné *la Jeunesse des Mousquetaires*, qui est l'œuvre, comme on sait, de deux jeunes talents jusqu'à ce jour inconnus. — Le même soir, au théâtre des Arts, *Les flaneurs de Paris ;* il m'a paru qu'on s'amusait.

24 *décembre.* — M. Ubini exhibe ses merveilleuses puces. Le public admire, non sans se gratter un peu.—Le bruit se répand que les pensionnaires de M. Ubini sont engagés à la Porte-Saint-Martin pour la prochaine reprise du *Tour du monde;* elles figureraient dans un nouveau tableau intitulé : *la puce et l'éléphant.*

25 *décembre.* — Dans une matinée exceptionnelle, M. Ballande nous offre *Jean III Sobieski, ou le siége de Vienne*, drame en cinq actes, en vers. Un drame en vers ! à la bonne heure ! enfin ! plus d'un spectateur était en joie, — au commencement. A la fin, c'était différent. — Hasardons-nous à insinuer que, lorsque nous réclamons des drames, ce ne sont pas de mauvais drames que nous exigeons particulièrement.

26 *décembre.* — *La Vie littéraire*, dont nous recevons le nouveau numéro, est un vaillant et honnête journal, remuant, divers, bien mêlé à la vie, et, en un mot, tout-à-fait digne de son titre. — Je remarque un excellent feuilleton de M. Valery Vernier.

27 *décembre.* — Obsèques de M. de Saint-Georges. Ce « gentilhomme de lettres, » n'eut, sans doute, qu'un talent agréable. Mais il était marquis jusqu'au bout des ongles, et quelquefois jusqu'au bout de la plume On oubliera sans doute sa littérature, on se souviendra de ses fines causeries et de sa grâce courtoise.

28 *décembre.* — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin prépare *Vingt ans après.* Deux drames nouveaux, de suite, c'est peut-être bien excessif ! — Jaloux de suivre ce téméraire exemple, le Châtelet répète *Gaspardo le Pêcheur.*

29 *décembre.* — L'Académie des Beaux-Arts choisit M. Thomas pour remplacer Barye.

30 *décembre.* — *Le Donjon des Etangs*, qui avait été refusé dans un bon nombre de théâtres, obtient un très-grand succès au théâtre Beaumarchais — Ce drame aurait certainement sauvé l'Ambigu : on a préféré *le fils de Choppart.*

31 *décembre.* — *La Belle Poule* de M. Hervé, n'obtient qu'un demi-succès : c'est une moitié de trop.

1er *janvier.* — Bonne année, chers lecteurs, déjà nombreux ! Et soyez sûrs que, dans douze mois, nous serons encore là, pour vous la souhaiter de nouveau.

2 *janvier.* — On continue à discuter vivement dans les groupes littéraires le nouveau livre de M. Taine : *Les origines de la France contemporaine. La République des Lettres* consacrera une étude spéciale à cet important ouvrage.

3 *janvier.* — Un triolet charmant; de M. Albert Mérat, croyons-nous.

Le théâtre de la Gaîté
A de gentilles hirondelles.
L'hiver ! Il n'est pas dégoûté,
Le théâtre de la Gaîté.
En les retrouvant cet été
Qu'est-ce, que leurs sœurs diront d'elles ?
Le théâtre de la Gaîté
A de gentilles hirondelles.

4 *janvier.* — Ernesto Rossi remporte, dans *Roméo et Juliette*, un bruyant et légitime succès. Jamais l'admirable tragédien n'avait été aussi émouvant, aussi grand ! Mlle Cattaneo est une exquise Juliette. Parlons peu d'un funèbre Mercutio tout de jaune habillé, et moins encore d'un duc de Vérone, vêtu de papier peint, qui a trouvé moyen de se faire remarquer à côté de Rossi lui-même.

5 *janvier.* — Les Bouffes-Parisiens remettent sur leur affiche la très-morale opérette de MM. Noriac et Vasseur : *La Timbale d'argent.* Extase parmi les fauteuils d'orchestre.

6 *janvier.* — A l'Opéra-Comique, — où l'on ne joue pas *Le Timbre d'argent*, de M. Saint-Saëns, ni *Le Charriot d'or.* de M. Emile Pessard, — on reprend *Le Voyage en Chine*, de M. Bazin.

7 *janvier.* — *Belle-Rose*, à l'Ambigu, est accueilli avec froideur. M. Hostein ne se découragera pas pour un échec, fort honorable d'ailleurs. L'insuccès d'un drame ne prouve rien contre le Drame lui-même.

8 *janvier.* — *Les Danicheff*, de MM. Pierre Newski et Alexandre Dumas fils, sont applaudis à l'Odéon. Nous publierons prochainement une étude sur le Théâtre de M. Alexandre Dumas, considéré dans son ensemble.

9 *janvier.* — L'orchestre de M. Pasdeloup nous fait entendre l'*Harold* d'Hector Berlioz. Le public, en général, éprouve quelque étonnement. Après l'étonnement viendra l'admiration.

10 *janvier.* — Rien.

11 *janvier.* — Le jury de l'Eldorado donne le prix de 500 francs à M. Clerc pour sa chanson intitulée : *A la Française.* — Le jury fait très-bien, car la chanson est galante, amoureuse, guerrière, pleine de diable au corps, en un seul mot : gauloise. Des mentions avec considérants très-flatteurs, sont accordées à M. Villiers de l'Isle Adam, pour un hymne patriotique qui méritait mieux et, pour une ode, à M. Jacques Rollin, votre serviteur, qui s'enorgueillit.

12 *janvier.* — La neige fait baisser les recettes des théâtres.

13 *janvier.* — On patine avec fureur.

14 *janvier.* — Nous recevons *Erechteus*, le nouveau drame antique d'Algernon-Charles Swinburne; notre collaborateur Stéphane Mallarmé consacrera quelques pages à l'étude de ce magistral ouvrage.

15 *janvier.* — MM. Émile Blemont et Léon Valade obtiennent à l'Odéon un très-vif et très-légitime succès. Nous parlerons à loisir de leur charmante comédie : *Molière à Auteuil.* Est-ce que *Les Danicheff* ne pourraient pas se serrer un peu sur l'affiche pour faire une petite place à l'œuvre des deux poëtes ?

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la prochaine livraison
LA LÉGENDE DU PARNASSE CONTEMPORAIN, par M. HENRY LAUJOL.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

TROISIÈME LIVRAISON

20 février 1876

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.
Un an : 8 fr.
Six mois : 5 fr.
Pour l'étranger, le port en sus.

PARIS
ALPHONSE DERENNE ÉDITEUR
52, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 52

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Sciences, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef : CATULLE MENDÈS.

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL.

Livraison du 20 Février 1876.

La République des Lettres paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 à 36 pages grand in-8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction

à M. HENRY LAUJOL, secrétaire de la rédaction,

et tout ce qui concerne l'administration

à M. ALPHONSE DERENNE, éditeur, 52, boulevard Saint-Michel.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

DE NIHILO NIHIL

L'immensité t'écrase, — impasse
Dont les soleils sont l'horizon;
Regarde à tes pieds, ô Raison!
Les cieux sont hauts, ta vue est basse.

Vois! pour l'humble ciron qui passe,
L'univers est fait d'un gazon;
Une heure écoule une saison;
Le point lui-même est un espace.

De ces infiniment petits
Les impalpables sont sortis,
Les invisibles vont éclore;

Le rien se meut; descends toujours!
« — O terreur! dis-tu, c'est encore
« L'immensité, mais à rebours!»

Joséphin Soulary.

NOTE ROMANTIQUE

C'était en 1842, lorsque le romantisme, pareil à un beau soleil qui se couche, jetait ses dernières lueurs embrasées. Alors âgé de vingt ans, le poète Pierre Suzor, dont les vers ont si divinement exprimé les angoisses et les douleurs particulières à la vie moderne, ressemblait exactement au portrait qui est resté de lui ; un large front de penseur, des yeux profonds et clairs, un nez hardiment modelé, des lèvres rouges et charnues, un menton volontaire sur lequel courait une naissante barbe noire, et une longue chevelure frisée à la Paganini, faite de serpents noirs, lui donnaient, avec son teint pâle et chaud, une beauté curieusement attrayante et originale. C'était un matin du mois de mai, tiède, parfumé et chaud; les parisiens savouraient un de ces temps d'idylle classique faits pour exaspérer un amant de la nuit et un chantre de la douleur humaine : aussi en se promenant dans le Luxembourg, Pierre Suzor irrité par la splendeur des gazons, par la joie des oiseaux et par la triomphale sérénité des roses, éprouva-t-il le besoin de faire immédiatement un mauvais coup. Il ne s'agissait de rien moins que d'aller 11, rue Laffitte, chez la célèbre Rosa Valori, et de lui déclarer son amour.

Comme tous les poètes d'alors, Pierre avait obéi à la tradition du seizième siècle en se choisissant une idole à célébrer; mais quoique Rosa Valori fût la seule cantatrice qui, après Mlle Falcon, eût possédé l'art de la tragédienne, il ne l'avait jamais admirée au théâtre, car il fuyait l'Opéra comme la peste, et professait pour le drame musical une antipathie connue seulement des rimeurs lyriques. Il se bornait à la contempler quand elle passait dans sa voiture, ou lorsqu'elle sortait à pied enveloppée dans un châle, qu'elle savait rendre plus noble que le gracieux vêtement de la Polymnie. Non-seulement Suzor aimait à la passion sa tête spirituelle, pensive et farouche, mais il reconnaissait en elle son idéal, car svelte, mince et, tranchons le mot, parfaitement plate, elle était tout-à-fait cet *ami avec des hanches* qu'il se plaisait à chanter comme le type d'une maîtresse parfaite. Afin de ne pas laisser évaporer ses criminelles intentions, le poète marcha tout d'un trait jusqu'à la rue Laffitte; par un hasard malheureux, la cantatrice était sortie. Mais comme justement elle attendait quelque parent qui devait arriver d'Italie, elle avait ordonné à sa servante Giulietta d'introduire le visiteur inconnu qui se présenterait, et de lui faire de son mieux les honneurs de la maison.

Voilà comment Suzor se trouva installé dans un petit salon de satin blanc et noir, orné d'antiques dentelles d'or, autour duquel courait un divan bas,

relevé d'agréments rouges ; il avait à la portée de sa main une table d'une excellente hauteur, construite à souhait pour écrire des vers, et sur laquelle étaient placés des gâteaux d'amandes de pin et une bouteille de vin d'Espagne que Giulietta lui avait apportés. — Ah ! ça, ma chère, que fume-t-on ici ? demanda Suzor qui déjà était à mille lieues de la réalité et composait dans sa tête une ode farouche, dans laquelle il peignait une femme poignardée au milieu de ce décor raffiné et funèbre, fait à souhait pour le plaisir des yeux. — Giulietta ouvrit les tiroirs d'un cabinet antique, où le poète trouva des tabacs exquis, des papiers à cigarettes et de blonds cigares très-secs; mais cette gênoise, belle comme un jeune diable, ne s'en allait toujours pas, comme attendant quelque post-scriptum. Et en effet, au milieu de sa fièvre créatrice, Suzor, buvant à petites lampées son vin d'Espagne et roulant furieusement des cigarettes, était tourmenté par la vision de ses blanches dents de faunesse riant dans des lèvres de pourpre ; si bien que, dans sa distraction, il prit dans ses bras Giulietta et couvrit de baisers son cou et sa tête renversée, dont la chevelure dénouée l'inonda d'une toison fauve. Mais tout-à-coup, ayant trouvé deux rimes vraiment extraordinaires et qui se voyaient accouplées pour la première fois, il repoussa loin de lui la jeune fille en lui criant d'une voix formidable : « Laisse-moi travailler ! »

Giulietta, sans demander son reste, s'enfuit comme une biche blessée, et Suzor qui se mit à noircir les feuilles d'un grand papier azuré, savoura pour la première fois depuis longtemps le plaisir d'exécuter une œuvre en même temps qu'il la concevait, et de l'écrire dans un milieu qui lui fût exactement approprié, car pour encadrer sa femme poignardée, il décrivait sans y changer une torsade, le décor qu'il avait sous les yeux. La chambre, littéralement pleine de fumée, se trouvait dans les justes conditions du lointain poétique, la plume courait sur le papier avec une fièvre ordonnée et rhythmique, la figure de femme s'arrangeait à souhait, et les agréments rouges du divan, correspondant au sang versé par la blessure de la victime, faisaient un rappel de couleur d'une harmonie vraiment musicale, lorsque le bruit irritant d'une robe de soie éveilla le poëte en sursaut. C'était Madame Valori qui rentrait chez elle.

— Qu'est-ce encore que cela? cria Suzor éperdu. Vous savez que je ne veux pas être dérangé quand je fais des vers !

— Mais Monsieur, dit Madame Valori, il me semble que c'est vous qui n'êtes pas chez vous.

— Ah pardon ! dit Suzor à qui la mémoire était revenue et qui s'était levé avec les meilleures façons d'un homme du monde. Voilà, je me rappelle, il y a très-longtemps que je suis amoureux de vous, et je venais vous faire une déclaration d'amour.

— Giulietta, dit Madame Valori à sa camériste qui venait d'entrer, emmène ce Monsieur qui est fou.

Suzor jeta sur la cantatrice un regard de pitié, doux et amer, mais il ne se mit pas moins à plier ses feuillets avec le soin minutieux que les bons poëtes apportent à ce genre d'occupation. Cependant Rosa lisait par dessus son épaule, et d'une voie courroucée encore, mais dejà un peu adoucie par l'admiration, elle murmura à son oreille :

— Mais, lisez-moi donc ça, ça a l'air joli.

— Madame, hurla Suzor furieux, en mettant son poëme dans sa poche et en saisissant fièvreusement son chapeau, apprenez que je n'écris rien de joli et que je ne fais que des vers féroces ! Et il regarda Rosa Valori comme pour la dévorer, mais la voyant si belle, d'une beauté raffinée et intellectuelle, il ne voulut pas avoir tout perdu, et saisissant comme une proie la main longue et pâle de la cantatrice, il y posa d'ardents baisers, exempts de toute affectation. Puis il s'élança dans l'escalier, tandis que Rosa, un peu rêveuse, ouvrait toutes grandes les fenêtres du petit salon, pour y laisser entrer l'air parfumé des jardins voisins.

Deux ans plus tard, Pierre Suzor était devenu célèbre et dans tout Paris il n'était question que de ses poëmes. Comprenant bien qu'en lisant ces vers tout remplis d'elle, on s'imaginait naturellement qu'elle avait aimé Suzor, Rosa sentit qu'il y avait là une situation fausse, qu'il fallait faire cesser, et, par un soir d'hiver, elle alla droit au monstre, c'est-à-dire à l'hôtel Pimodan, où le poëte habitait un appartement meublé avec une richesse farouche et singulière. Le portier avait l'ordre de donner la clef aux personnes qui se présenteraient ; Rosa la prit, et résolument monta dans l'antre de Suzor, où un grand feu de tapaze et d'azur brûlait dans la cheminée. Elle s'amusa de l'étonnant papier de tenture à ramages rouges et noirs, des dorures flamboyantes, des cuivreries, de la tête sombre et douloureuse peinte par Delacroix et du tapis de Smyrne fait de carrés rapportés, où contrastaient des oiseaux violents et absurdes. Puis elle eut soif et but de l'eau pure dans un verre de Venise ; puis elle trouva un Pétrarque en italien, délicieusement relié, et se mit à lire. Puis elle ôta son manteau de fourrure ; mais comme elle était très-frileuse, ayant aperçu une robe chinoise dont la pourpre et le violet étaient d'une splendeur tragique, elle la passa par dessus ses vêtements. Alors elle sentit un bien être délicieux, oublia tout et continua sa lecture en laissant fuir les heures. Elles avaient fui en effet d'un vol bien rapide et bien silencieux, car deux heures du matin sonnaient aux églises quand la porte s'ouvrit et livra passage au poëte. Alors Rosa Valori, montrant ses blanches dents, leva vers lui ses beaux yeux de flamme, et d'un ton de reproche excessivement tendre :

— Ah ! mon cher Pierre, lui dit-elle, savez-vous que vous rentrez joliment tard aujourd'hui !

Théodore de Banville.

NOCTURNE (*)

La nuit écoute et se penche sur l'onde
Pour y cueillir rien qu'un souffle d'amour;
Pas de lueur, pas de musique au monde,
Pas de sommeil pour moi ni de séjour.
O mère, ô Nuit, de ta source profonde
Verse-nous, verse enfin l'oubli du jour.

Verse l'oubli de l'angoisse et du jour;
Chante; ton chant assoupit l'âme et l'onde;
Fais de ton sein pour mon âme un séjour,
Elle est bien lasse, ô mère, de ce monde,
Où le baiser ne veut pas dire amour,
Où l'âme aimée est moins que toi profonde.

Car toute chose aimée est moins profonde,
O Nuit, que toi, fille et mère du jour,
Toi dont l'attente est le répit du monde,
Toi dont le souffle est plein de mots d'amour,
Toi dont l'haleine enfle et réprime l'onde,
Toi dont l'ombre a tout le ciel pour séjour.

(*) La lettre, par laquelle Algernon Charles Swinburne annonçait l'envoi de ces vers à notre collaborateur Stéphane Mallarmé et que celui-ci nous montre, nous a paru si heureusement écrite, si cordialement française, que, malgré son caractère intime et quelques phrases empreintes d'une bienveillance excessive, nous n'avons pas hésité plus que lui à la publier.

N. de la Réd.

HOLMWOOD
HENLEY ON THAMES
... janvier 1876.

Cher Monsieur,

Voici déjà dix jours que je diffère les remercîments que j'aurais dû vous adresser le jour même de l'an, en recevant comme étrennes vos paroles cordiales et chargées d'une invitation si flatteuse qu'elle caresse en moi quelque chose de meilleur, je l'espère, qu'un vain orgueil. J'ai toujours senti que les liens de race et de reconnaissance qui rattachent à la France les rejetons d'une famille autrefois proscrite par nos guerres civiles, qui a deux fois et pendant des générations entières trouvé en elle une nouvelle mère-patrie, me donnaient le droit de réclamer ma part de joie ou de douleur dans toutes ses gloires et dans tous ses malheurs; mais jamais je n'aurais songé à réclamer la place que vous voulez bien m'accorder auprès de ses poëtes contemporains. C'est vous dire combien je serai fier de me trouver votre collaborateur, et combien je suis heureux de vous adresser, comme à M. Mendès, les grâces que je vous dois d'avoir songé à moi quand se fonda la République des Lettres. *On m'a dit que M Catulle Mendès avait publié il y a quelques ans une étude sur mes poésies que je n'ai pu jusqu'ici me procurer par le moyen des libraires; je n'ai pas besoin de vous dire combien cette défaite m'a chagriné, et combien j'ose encore espérer aussi bien que souhaiter de lire un jour ce qu'un poëte dont j'admire ardemment le talent a bien voulu dire de moi à* notre *France — permettez-moi le mot, en faveur de la parenté dont j'ai déjà eu l'égoïsme de me vanter.*

Je vous envoie un petit poëme d'un genre que je croyais nouveau quand je l'ai fait, mais dont je crois avoir depuis vu des échantillons en français comme en italien. Après avoir

La misère humble et lasse, sans séjour,
S'abrite et dort sous ton aile profonde ;
Tu fais à tous l'aumône de l'amour ;
Toutes les soifs viennent boire à ton onde,
Tout ce qui pleure et se dérobe au jour,
Toutes les faims et tous les maux du monde.

Moi seul je veille et ne vois dans ce monde
Que ma douleur qui n'ait point de séjour
Où s'abriter sur ta rive profonde
Et s'endormir sous tes yeux loin du jour ;
Je vais toujours cherchant au bord de l'onde
Le sang du beau pied blessé de l'amour.

La mer est sombre où tu naquis, amour,
Pleine des pleurs et des sanglots du monde ;
On ne voit plus le gouffre où nait le jour
Luire et frémir sous ta lueur profonde ;
Mais dans les cœurs d'homme où tu fais séjour
La douleur monte et baisse comme une onde.

ENVOI

Fille de l'onde et mère de l'amour,
Du haut séjour plein de ta paix profonde
Sur ce bas monde épands un peu de jour.

Algernon Charles Swinburne.

---

introduit dans la poésie anglaise cette forme qui m'avait plu surtout dans la traduction faite par M. Rossetti d'un poëme apocryphe de Dante — en y ajoutant l'entrecroisement des rimes à chaque strophe, ce qui m'a paru de toute nécessité pour une sextine *écrite dans une langue moins douce que celle de ses inventeurs — je me suis hasardé à tenter cette même entreprise en français. Maintenant, j'ai à vous demander une faveur ; c'est de me faire savoir s'il n'y a pas par hasard dans mes vers français quelque anglicisme, quelque phrase louche ou dure, quelque chose enfin qu'un poëte né en France ne se serait point permis ou bien qu'il aurait tout de suite effacé de son texte. Pour rien au monde je ne voudrais encourir la juste peine du ridicule qui châtierait une faute pareille. Un ami m'a fait voir autrefois une lettre d'ailleurs fort bienveillante à mon égard, dans laquelle un éminent critique français qualifiait quelques vers inédits de moi qu'on lui avait montrés* d'efforts d'un géant barbare. *Cette phrase ne froissa point en moi une vanité ridicule, mais elle éveilla une juste méfiance de moi-même ; c'est pourquoi je vous prie instamment de m'indiquer la moindre faute qui pourrait frapper vos yeux. Ce n'est qu'à cette condition que je pourrais écrire ou dépêcher avec confiance les contributions que je voudrais offrir à la Revue, dont j'attends impatiemment le premier numéro, et plus impatiemment encore l'arrivée des deux livres que vous voulez bien m'adresser. J'espère que vous aurez déjà reçu des mains de mon éditeur l'offrande du poëme hellénique que je viens de publier, et que je l'ai prié de vous envoyer en mon nom?*

Croyez, cher Monsieur, à toutes mes sympathies et à toute ma reconnaissance

A. C. SWINBURNE.

LE THÉATRE ACTUEL

I.

M. ÉMILE AUGIER.

Après un silence de plusieurs années, M. Émile Augier est rentré dernièrement dans l'arène dramatique par un coup d'éclat. La comédie qu'il a donnée au théâtre du Vaudeville est dans la bonne manière de l'auteur des *Effrontés*. Le sujet en est dramatique et saisissant, il s'agit de la situation faite à une femme et aux enfants de cette femme par la séparation de corps. Sans thèse et sans plaidoyer, le drame conclut à la moralité, à la nécessité du divorce.

Le divorce est en effet une des questions capitales de notre époque. Il existe on le sait, dans la plupart des pays de l'Europe, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Belgique, en Russie, partout excepté dans les pays ultra-catholiques, dont la France fait partie. Quand on parle ici du divorce, les conservateurs, ces gens qui, si on les écoutait, en seraient encore aux procédés de nourriture et de combat de Caïn et d'Abel, jettent les hauts cris, et jurent que c'en est fait de la famille et de la société. Pour ce qui regarde la société, on ne voit pas que les pays où le divorce est établi soient beaucoup plus bouleversés que les autres, et quant à la famille, ce que M. Émile Augier cherche précisément à nous prouver, c'est qu'il y a des cas où elle gagnerait au divorce en bonheur et en dignité.

M. Émile Augier a pris cette fois franchement parti pour le droit contre la loi, pour la passion contre ce qu'il appelle lui-même *le préjugé*; ce n'a pas été jusqu'ici son habitude, et il faut lui savoir gré de ce retour vers l'idéal. Les personnages de *Madame Caverlet* sont d'honnêtes gens, de grands cœurs, des âmes fières qui souffrent; cela repose du grand et du petit demi-monde, milieu ordinaire de la comédie moderne.

Madame Caverlet, ou pour mieux dire madame Merson, est une des plus honnêtes femmes qui soient. Elle a été mariée toute jeune à M. Merson, un vicieux bien près d'être un coquin, qui ne l'a épousée que pour sa dot, parce qu'il n'avait plus d'argent pour sa maîtresse, et qui a encore mangé avec cette maîtresse la fortune de sa femme. Ce n'est qu'après avoir été ruinée et abreuvée d'avanies et de douleurs de toutes sortes que madame Merson a demandé et obtenu la séparation de corps, et la justice a condamné le mari en confiant à la mère les deux enfants issus du mariage, un fils et une fille.

La femme séparée est allée se réfugier à Avranches, chez une tante millionnaire et dévote. Là elle a rencontré M. Caverlet, le plus généreux, le plus chevaleresque des hommes. Elle l'a aimé mais elle l'a repoussé, voulant se garder tout entière à ses enfants. Seulement, sa tante l'a chassée et la malheureuse mère, sans asile et sans ressources, a suivi alors Caverlet,

et s'est cachée avec ses enfants en Suisse, où depuis quinze ans elle vit sous le nom de madame Caverlet.

Chacun la respecte et l'honore. On croit qu'elle avait épousé en première noce un Anglais, et qu'elle s'est réellement remariée à Caverlet, après avoir divorcé avec sir Merson. Henri et Fanny, les enfants, devenus grands, partagent eux-mêmes cette erreur. Mais l'heure vient où le secret ne pourra plus être gardé : Fanny aime et est aimée, le père de celui qu'elle aime vient pour la demander en mariage, et il faut bien lui avouer la situation. En apprenant la vérité, ce père, juge de paix à Lausanne, un homme *posé*, comme on dit, tout en continuant à regarder madame Caverlet comme un ange, rempoche sa demande, se souciant peu que son fils épouse la fille d'une femme qui vit avec un amant.

Ce juge de paix est un type de bourgeois très-réussi. On reconnaît là ce genre d'hommes qu'on rencontre partout, aussi hardis dans leurs discours que timorés dans leurs actions, méprisant les préjugés comme pas un, mais leur obéissant en toute occasion, ayant l'air, quand on leur parle de gens que le respect humain n'atteindra jamais, et vous glissant dans les doigts pour se cacher dans des trous le jour où il s'agit de braver en face cette opinion publique dont ils faisaient si bon marché la veille.

La situation se complique par l'arrivée de Merson. Il vient d'apprendre la mort de la vieille millionnaire, qui, réconciliée avec sa nièce, lui laisse son million. Il en veut sa part pour lui, ses maîtresses et ses créanciers ; et avant que sa femme sache la nouvelle, il vient généreusement lui offrir de régulariser sa situation et de sauver l'avenir de ses enfants en réintégrant le domicile conjugal. Tout d'abord, il se rencontre avec Henri, à qui il apprend la vérité sur les relations de sa mère avec Caverlet. Henri, qui admire la magnanimité de son père, devient fou de rage, et il insulte Caverlet dans une belle scène, où, par devant le fils à qui il a enseigné l'honneur, l'amant plaide sa cause en comparant sa conduite à celle du vrai mari et en prenant Henri pour juge.

Cet entretien qui termine le second acte et après lequel on a rappelé trois fois les acteurs, La Fontaine et Berton, est le point culminant de la comédie. Ce dialogue entre le fils et l'amant de la mère est original, audacieux, et en même temps traité avec un tact et un sentiment exquis, tout ce qu'il y a de pénible dans la situation est sauvé par la forme ; or, si la pièce entière était difficile à faire et demandait, pour ne point choquer le public, une habileté scénique que peu d'hommes possèdent, de toute la pièce cette scène était certainement la plus malaisée ; tous ceux qui ont étudié quelque peu l'art dramatique en admireront la composition ; il est impossible de mieux dire tout ce qu'il faut dire, sans aller au-delà ni rester en-deçà ; et c'est vraiment plaisir de voir avec quelle dextérité l'auteur se balance au-dessus du gouffre où un mot impropre peut le faire tomber.

Ici la pièce est nouée. Grâce à la séparation de corps, cette contrefaçon

du divorce, des deux enfants de madame Merson, l'un, le jeune homme, se voit déshonoré, comment continuera-t-il à vivre dans la maison, en tiers avec cet adultère, devant cet homme qu'il appelait son père, qu'il était habitué à respecter, et qui pour lui maintenant représente l'opprobre de sa mère ?... L'autre, la jeune fille, qui à la vérité ne sait rien, ne peut épouser l'homme qu'elle aime et la situation fausse de ses parents lui rend tout mariage impossible.

Il y a deux façons de sortir de cette situation délicate. La première est celle qu'indique Merson qui finit par rencontrer sa femme et lui soumet sa proposition. Madame Caverlet refuse avec indignation. Alors Merson lui déclare qu'il en appellera à la justice, qui lui permettra d'emmener ses enfants, quand elle connaîtra la conduite de leur mère. Sur ces entrefaites, on apprend la mort de la vieille tante ; l'odieux calcul de Merson est évident ; les yeux de Henri sont dessillés, et, quand sa mère lui demande si elle doit en effet rentrer chez Merson, il est le premier à lui répondre : Jamais!

Reste le second moyen, c'est la séparation volontaire de Merson et de madame Caverlet. Madame Merson peut retourner en France avec ses enfants, et ne plus revoir son amant, tous deux peuvent se condamner à la solitude et au désespoir; le lien divin peut se briser et céder la place à la chaîne rivée par les hommes ; l'un des deux peut même mourir et ils y pensent sérieusement.

La mort, voilà donc le dernier mot, le seul salut que la société laisse à la famille. C'est là qu'aboutirait le drame si M. Émile Augier n'avait eu soin de préparer la possibilité du divorce indiquant ainsi le remède comme dénouement au mal. C'est Reynold, l'amoureux de la jeune fille, qui imagine au quatrième acte, d'abandonner la moitié de la fortune de la tante à Merson ; et à ce prix, celui-ci consent à se faire naturaliser Suisse. Comme en Suisse le divorce est établi, Monsieur et Madame Merson divorceront, et Madame Merson deviendra légalement et légitimement madame Caverlet.

Oui : mais il a fallu pour cela une position spéciale, et l'exemple n'en est que mieux trouvé. Ceux-ci sont sauvés, mais les autres? On le voit, le plaidoyer est admirablement mené, et entraîne avec lui la conviction.

Cette pièce est simple, attachante; elle est écrite en un style pur, net où tous les mots sont des idées ; le comique y est spirituel, le sentimental y est vrai. Ces quatre actes abondent en détails bien trouvés, et en scènes bien faites. Les amours de Reynold et de Fanny ont de la fraîcheur et de la grâce ; les deux personnages de Caverlet et de Madame Caverlet sont très-nobles et très-grands. Le choc de l'amant et du fils au second acte, les querelles attendries de Reynold et de son père au troisième, l'entretien de la mère et de la fille, les adieux des deux victimes du préjugé, tout cela est admirable. La physionomie de Merson est seule odieuse, mais elle est dessinée avec mesure ; ce coquin va très-loin, non trop loin, ses infamies sont indiquées plutôt que soulignées, et ce qui est charmant, c'est que la jeune

fille traverse toute cette intrigue sans y rien comprendre et se trouve arrachée à la tempête sans savoir que le ciel a cessé d'être bleu et que le tonnerre a grondé.

C'est là un grand succès, dont une bonne part revient aux acteurs, qui tous ont été remarquables. La Fontaine et mademoiselle Rousseil ont élevé la comédie au drame ; ils ont vécu, souffert et donné à leur désespoir des accents de vérité tragique.

II.

M. ALEXANDRE DUMAS.

Il y a dans l'*Étrangère*, de M. Alexandre Dumas fils, une certaine parenté avec la comédie de M. Émile Augier. Dans l'une et l'autre de ces deux œuvres, une femme est mal mariée; dans l'une et l'autre de ces deux œuvres, l'amant est un noble cœur, et le mari un gredin, ce qui prouve, soit dit en passant, un grand changement dans la tendance contemporaine à réhabiliter l'époux ; enfin, dans l'une et l'autre de ces deux œuvres, la rupture du mariage est une condition absolue du dénouement. Seulement, ce qui se dénoue dans l'une par le divorce est dans l'autre délié par la mort du mari.

Là s'arrête la comparaison qui, si on la poursuivait, serait d'ailleurs tout à l'avantage de M. Émile Augier. Non-seulement la pièce de ce dernier est claire, on sait ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a voulu faire il l'a fait ; mais encore l'intrigue en est intéressante, bien conduite, vraisemblable ; la comédie s'enchaîne naturellement, les caractères sont étudiés, les épisodes se tiennent et concourent au but final. Madame Caverlet en un mot possède toutes les qualités qui manquent à l'*Étrangère*.

Il est tout d'abord impossible de découvrir ce qu'a voulu M. Alexandre Dumas fils. A force d'étude, on finit par s'expliquer le décousu de son nouvel ouvrage. Il est évident que ce sont là deux pièces enmêlées et enchevêtrées l'une dans l'autre. M. Alexandre Dumas a employé ici son procédé de travail habituel. A force de fondre et de refondre son œuvre, il a perdu de vue l'idée première, une seconde est venue se greffer sur l'ancienne ; tout s'est confondu dans un accouplement bizarre, et, s'il y a quelque chose d'admirable dans cette pièce c'est indubitablement la peine qu'a dû se donner l'auteur pour relier ensemble des incidents, qui n'ont aucun rapport apparent.

D'un côté, c'est ainsi que je l'ai dit *madame Caverlet*, et plus encore *le gendre de M. Poirier* poussé au noir. Comme dans cette dernière comédie nous avons affaire à une certaine demoiselle Moriceau, fille d'un commerçant enrichi, et que son père a voulu transformer en grande dame. Il l'a donc mariée à un duc de Septmons, le personnage le plus vil et le plus odieux qu'il soit possible d'inventer. Ce duc de Septmons ruiné, perdu de débauches, capable de tout et peut-être de pis, ressemble fort au Mersor

du Vaudeville : seulement là où l'autre paraît peu celui-ci paraît trop ; non-seulement il appuie sur ses gredineries jusqu'au dégoût, mais encore il manque de logique, et me semble faire le mal sans but, à tort et à travers.

C'est ce monsieur qui donne lieu à la fameuse théorie des *vibrions*, un pendant peu brillant à la comparaison des oranges du *Demi-Monde*. L'auteur, qui se perd toujours hors de ses sujets, en théories recherchées, nous fait une longue conférence sur la physique et la chimie, conférence de laquelle il résulte que le corps social ressemble aux autres corps, et qu'il donne parfois naissance à certains insectes invisibles qui lui mangent ses parties saines. Mais, comme la nature a horreur de la mort, elle se rebelle d'elle-même contre ces *vibrions*, qu'elle immole de temps en temps à son salut. C'est pourquoi M. le duc de Septmons, qui est un *vibrion*, sera immolé, grâce à l'intervention des Dieux, attendu que le vice est toujours puni et la vertu toujours récompensée, que lorsque des amants s'adorent, ils finissent toujours par s'épouser, que la chimie du mariage veut qu'un élément nouveau vienne aider à la fusion des éléments contraires, et que l'amour étant de la physique, autant la physique est supérieure à la chimie, autant l'amour est supérieur au mariage. Et voilà pourquoi la pièce finira bien, pourquoi les mélodrames ont raison et pourquoi votre fille est muette.

Ce *pathos*, qui eût particulièrement réjoui Molière, s'est pour la premıere fois étalé sérieusement dans sa maison. Je vous assure que personne n'a ri : peut-être cela tient-il à ce qu'on ne s'amusait pas.

Quoi qu'il en soit, le vibrion continue à manger les parties saines de sa femme, ainsi que celles d'un nommé Gérard, un amoureux platonique et transi, qui passe son temps à régaler la duchesse d'une morale austère et l'engage à rester, quoi qu'il arrive, fidèle au vibrion. Son ambition, à lui, consiste à aimer sa maîtresse dans les cieux au sein de Dieu. Il faut que le vibrion ait bien mauvais caractère pour vouloir quand même manger un si brave homme. Il s'y obstine cependant et rien ne l'empêcherait d'arriver à ses fins, si les dieux ne suscitaient un Américain, à qui tout cela doit être parfaitement égal, mais qui remplace avantageusement la cheminée qui pourrait tomber sur la tête du vibrion alors qu'il se rend à son cercle. Supposons une intrigue bien nouée, un auteur qui ne sait pas comment la dénouer, et qui, pour se débarrasser du personnage qui le gêne, ne trouve rien de mieux que de le faire tomber dans un trou. Cela ne peut-il pas arriver ? Certainement. Il peut aussi arriver autre chose.

La cheminée Clarkson tombe donc sur la tête du vibrion et la duchesse épouse Gérard. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Là-dedans vous ne voyez pas encore d'*Étrangère*. C'est que l'étrangère c'est une autre pièce, ou, pour mieux dire, un commencement d'autre pièce, et qu'il n'est pas indispensable de les raconter ensemble. Au beau milieu de sa comédie, M. Alexandre Dumas s'arrête pour s'engager dans un mélodrame. Il nous présente mistress Clarkson.

Mistress Clarkson est une femme comme heureusement on en voit peu par ce temps d'élections démocratiques. Figurez-vous une ancienne esclave, fille d'esclave. Sa mère a été remarquée par le maître, et comme elle le dit crûment, elle est née de cette remarque. Sa mère et elles ont été vendues séparément comme dans l'oncle Tom. La pauvre fille a grandi, est devenue belle et a juré de rester vierge pour se venger des hommes. Elle se fait appeler *la vierge du mal*, un joli titre de romance en 1829. Elle commence par faire semblant d'épouser M. Clarkson qui est bon enfant et s'en contente; puis elle rend les deux fils du colon, ses deux frères, amoureux d'elle. Furieux de ne pouvoir accomplir leur inceste, l'un assassine l'autre et est pendu. Depuis ce moment, mistress Clarkson traverse l'existence et les continents en ruinant, déshonorant, égorgeant et torturant les hommes. le tout en restant plus vierge que jamais. Ce petit métier paraît d'ailleurs lui rapporter beaucoup d'argent. Comme elle n'exerce que sur un sexe, elle ne reçoit chez elle que des messieurs, ce qui fait jaser. Cependant elle consent à faire une exception en faveur de la duchesse de Septmons, à qui elle conte son histoire, à seule fin de lui dire que c'est fini de rire, que pour la première fois elle a senti son cœur battre, qu'elle est amoureuse de Gérard, l'amoureux transi, et qu'il faut que la duchesse le lui laisse.

Celle-ci s'y refusant, mistress Clarkson la menace des vengeances les plus épouvantables. Malheureusement cela se trouve au moment précis où M. Dumas a réfléchi que son mélodrame ne lui servirait à rien au Théâtre-Français, en sorte qu'il abandonne mistress Clarkson à sa rage et qu'on n'en entend plus parler. Cette mistress Clarkson n'est pas sans avoir une vague ressemblance avec les farouches Brésiliens, qui sont le triomphe de Brasseur au théâtre du Palais-Royal.

Il n'y a donc dans *l'Etrangère* ni vraisemblance ni enchaînement naturel. Les caractères des personnages sont tous au-dessus ou au-dessous de la réalité. Les uns, comme Septmons et mistress Clarkson sont plus noirs que l'enfer; les autres, comme l'amant Gérard et un autre gentilhomme dévoué jusqu'à se donner l'air d'un entremetteur, sont plus blancs et plus roses que les anges bouffis des tableaux de Rubens. Avec tous ces défauts, l'*Etrangère* n'a pas été un insuccès.

Cela tient à toutes sortes de détails imprévus et de mots spirituels. La fin du premier acte est belle; il y a au quatrième des scènes de colère superbement enlevées. — Enfin, si naïve qu'elle soit, l'intervention de l'Américain au dénouement est présentée d'une façon si pittoresque, qu'elle a enlevé tous les suffrages.

L'interprétation a été aussi d'un grand secours. Mademoiselle Sarah Bernhardt a si bien composé le rôle de l'Etrangère, qu'elle lui a ôté tout son ridicule. Mademoiselle Croizette a eu, dans l'épouse, des accents de révolte d'un réalisme saisissant. Quant à Febvre, on ne saurait trouver un américain plus accompli.

L'Etrangère n'en restera pas moins comme une des œuvres les moins heureuses de l'auteur du *Demi-Monde* et de la *Dame aux Camélias.* Ou nous nous trompons fort, ou cette pièce sera fort dédaignée par une postérité, qui n'est pas loin de nous. Il en sera malheureusement de même de bien d'autres comédies du même écrivain, qui joint à un talent incontestable et incontesté le défaut si grave de voir faux et de créer constamment des types sans existence réelle, pareils à ces vibrions dont il parle, et qui ne sauraient résister au souffle le plus léger de la réflexion. De tous les auteurs dramatiques sérieux, il est resté des noms d'hommes ou de femmes, qu'il suffit de prononcer pour évoquer devant notre souvenir des êtres qui ont vécu ; pas un nom, pas un type ne survivra à Alexandre Dumas fils.

Que reste-t-il de son œuvre? Des mots...

Des mots, des mots, encore des mots, disait Hamlet avec le dédain que lui prêtait Shakespeare.

Henri Maret.

AVRIL

LA COLLINE

Avril revient. Salut à son jeune réveil !
Les paupières du ciel se rouvrent, longtemps closes,
Et les fleurs de pêcher comme des lèvres roses
Se tendent au baiser de flamme du soleil.

La colline s'émeut du renouveau vermeil,
Et douce elle sourit de la douceur des choses,
Voyant avec le froid fuir les brouillards moroses
Et les bois composer un bouquet sans pareil.

En Avril, la colline est une jeune fille :
Un léger vêtement d'émeraude l'habille,
Le plus fin qu'elle puisse avoir, et le premier.

Pour chevelure elle a le vert frisson des branches,
Pour souffle le parfum des aubépines blanches
Et porte à son corsage une fleur de pommier.

LE MOULIN

C'est par eau qu'il faut y venir.
La berge a peine à contenir
Le fouillis d'herbes et de branches,
Ce monde petit et charmant,
La grande roue en mouvement,
Les vannes et leurs ponts de planches.

Un bruit frais d'écluses et d'eau
Monte derrière le rideau
De la ramure ensoleillée.
Quand on approche il est plus clair ;
Le barrage jette dans l'air
Comme une odeur vive et mouillée.

Pour arriver jusqu'à la cour
On passe, chacun à son tour,
Par le moulin plein de farine,
Où la mouture en s'envolant
Blanche et qui sent le bon pain blanc
Réjouit l'œil et la narine.

Voici la ferme, entrons un peu.
Dans l'âtre on voit flamber le feu
Sur les hauts chenets de cuisine.
La flamme embaume le sapin,
La huche de chêne a du pain,
La jatte de lait est voisine.

Oh ! le bon pain et le bon lait !
Juste le repas qu'on voulait ;
On boit, sans nappe sur la table,
Au tic-tac joyeux du moulin,
Parmi les bêtes, dans l'air plein
De l'odeur saine de l'étable.

Lorsque vous passerez par là,
Entrez dans le moulin. Il a
Des horizons pleins de surprises,
Un grand air d'aise et de bonté,
Et contre la chaleur d'été
De la piquette et des cerises.

LES FLEURS DE POMMIER

Les champs sont comme des damiers
Teintés partout du blé qui lève.
Avril a mis sur les pommiers
Sa broderie exquise et brève.

Avant que les soleils brutaux
Aient fait jaunir l'herbe et la branche,
C'est la gloire de nos côteaux
D'avoir cette couronne blanche.

Malgré les feuillages légers,
Les jardins sont tout nus encore,
Mais les fleurs couvrent les vergers
Qui rayonnent comme une aurore.

La campagne gaie est vraiment
Belle et divinement coiffée;
Les pommiers ont un air charmant
Avec leur tête ébouriffée.

Une étoile blanche est leur fleur
Qu'avril peut brûler d'une haleine.
Le Chinois en peint la pâleur
Sur les tasses de porcelaine.

Elle n'a pas d'odeur; elle est
Délicate, charnue et grasse;
Blanche et mate comme le lait,
Aussi légère que la grâce.

Elle semble s'enorgueillir
Du fragile trésor du germe.
Il faut la voir sans la cueillir
A cause du fruit qu'elle enferme.

Cependant sur le front aimé
Qui s'éclaire de l'embellie,
Pas une seule fleur de mai
N'est, à vrai dire, aussi jolie.

J'ai là, tout au fond de mon cœur,
Un souvenir de matinée :
Des fleurs prises d'un doigt moqueur...
Mais je ne sais plus quelle année !

LE MATIN

Fraîches, d'un rose vif et pâle tour à tour,
Les heures du matin sont l'enfance du jour.
Du ciel elles ont vu la ville, leur amie,
Et donnent un baiser à la belle endormie.
Faites de transparence et de virginité,
Nul souffle impur ne touche à leur frêle beauté.
Ces heures ont encor des souvenirs d'étoiles;
De la pensée obscure elles lèvent les voiles,
Et, sereines, touchant le front comme un flambeau,
Elles en font jaillir l'étincelle du beau.
O blanche vision des formes reparues !
Si, l'esprit délié, l'on marche par les rues,
Ce ne sont point les sots que l'on rencontre encor,
La femme, oiseau d'amour, allant d'un vague essor,
Ni le loisir qui flâne ou le vice qui rôde.
— La bonne odeur du pain, inattendue et chaude,
Vous invite du seuil ouvert des boulangers ;
Les laitières ont fait leurs mélanges légers,

Et le lait baptisé des petites vachères
Bleuit encore un peu sous les portes cochères.
On rencontre déjà les voitures de fleurs:
Tous les parfums issus de toutes les couleurs,
Les roses, les bluets, cueillis avant d'éclore,
Qui nous viennent des blés et que Paris adore.
Parfois une charrette et son lourd attirail;
Sur les trottoirs, des gens qui s'en vont au travail,
Des filles en sarrau, la mine chiffonnée...
Paris vaillant et fort commence sa journée.
Comme la rue est vide, ou peu s'en faut, les pas
Sonnent distinctement et ne se mêlent pas;
Et c'est plaisir d'entendre, à bruits vifs et rapides,
Ces soldats du devoir simplement intrépides,
Allant au même but par le même chemin
Qu'ils avaient fait hier et referont demain.

Puis le Louvre, les ponts, la belle mise en scène
Des arbres en bouquets au loin, et de la Seine
Attirant le regard à ses deux horizons.
D'un côté le palais immense, les maisons,
La Cité, proue énorme, et les deux tours jumelles,
Et le ciel découpant un clocher de dentelles;
Et de l'autre, aussi loin que porte le regard,
Les ponts échelonnés l'un sur l'autre, l'écart
Et la courbe que font les bords, et les collines,
Et le vent du matin qui tord les mousselines
De la brume légère au-devant du soleil.

Ainsi le jour nouveau, magnifique et vermeil,
Brûlant à ses rayons l'aile verte du rêve,
Beau comme un jeune dieu, sur la ville se lève.

Albert Mérat.

LA LÉGENDE
DU PARNASSE CONTEMPORAIN

LETTRE DEUXIÈME.

Vous vous imaginez facilement, cher monsieur et ami, que le groupe né un beau jour de la poignée de main échangée entre un comédien de province et l'ancien feuilletoniste du *Courrier des artistes* de Toulouse, ne fut pas tout d'abord un groupe d'hommes graves et ne ressembla qu'imparfaitement à une académie. Plus d'un parmi les nouveaux venus, dans l'impertinente exubérance de sa vingtième année, taquina trop vivement les pontifes des antiques préjugés littéraires. Vous sourirez avec moi de ces folies d'adolescents. Mais cette jeunesse, en dépit de son apparente inconscience, savait bien ce qu'elle voulait, et je vais vous parler aujourd'hui de l'important service qu'elle a rendu à la poésie contemporaine.

Oui, ce groupe fut utile.

Les maîtres d'alors travaillaient solitaires, je l'ai dit, et pourquoi ne pas l'avouer? méconnus. Un jour ou l'autre, je ferai, en passant, une courte descente dans les bas-fonds de la critique de ce temps. Peut-être n'est-il pas inutile de rééditer certaines sottises. En tout cas, forcer de temps en temps les juges inamovibles des choses de l'Art à mettre le nez dans leurs anciennes sentences, est un amusement légitime. On verra comment les initiateurs de toute poésie ont été encouragés dans leur saint labeur par ces gens heureux, qui prennent les poètes pour des joueurs de luths à leurs gages, chargés d'égayer la fête banale de leur tranquille existence. Quant au public, docile au mot d'ordre de ses chefs de file, il fermait l'oreille à la voix des maîtres et buvait complaisamment les paroles *des autres*.

Et de quels autres! De ceux qui, négligemment, et avec un frais sourire sur les lèvres, tuaient la poésie de leur siècle.

Qu'ils soient sans crainte, je ne les nommerai pas, n'ayant pas de temps à perdre à les tirer de l'oubli poussiéreux où ils reposent. Que le poids de leurs accordéons crevés leur soit léger! Qu'ils dorment en paix dans les mémoires profondes des philanthropes et des huissiers élégiaques dont ils ont charmé les pères! Mais quelle singulière idée se faisaient de la poésie ces malencontreux rimeurs!

En ce temps là, « *un barde* » était tenu, avant toutes choses, de pleurer sans fatigue pendant au moins deux cents vers, et dispensé largement du reste d'expliquer pourquoi il pleurait. Ce qu'a mouillé de mouchoirs cette génération est incalculable! Pauvres gens, quelle tristesse était la leur! mais en retour, que de dames se sont évanouies délicieusement à la lecture

des « *poète malade* » ou des « *jeunes filles mourantes* » qu'on entendait le soir dans ces salons littéraires d'aspect sépulcral où l'eau sucrée coulait comme les larmes ! Devant un auditoire choisi, composé de colonels en retraite, traducteurs d'Horace, de diplomates ensevelis dans d'opulentes redingotes pareilles à des linceuls, de professeurs tournant le petit vers, de philosophes éclectiques intimement liés avec Dieu, et de bas-bleus quinquagénaires rêvant tout bas, soit l'œillet de Clémence Isaure, soit l'opprobre d'un prix de vertu, un jeune homme pâle, amaigri et se boutonnant avec désespoir comme s'il eût collectionné dans sa poitrine tous les renards de Lacédémone, s'avançait hagard, s'adossait à la cheminée, et commençait d'une voix caverneuse la lecture d'un long poème, où il était prouvé que le ciel est une patrie et la terre un lieu d'exil, le tout en vers de douze ou quinze pieds ; ou bien encore, quelque vieillard chargé de crimes, usurier peut-être à ses heures, ayant en tout cas pignon sur rue, femme et maîtresse en ville, chantait les joies de la mansarde, les vingt ans, la misère heureuse, l'amour pur, le bouquet de violettes, le travail, Babet, Lisette, Frétillon, et finalement tutoyait « *le bon Dieu* » et lui tapait sur le ventre dans des couplets genre Béranger.

Et alors triomphaient à la fois la tristesse et la gaité françaises !

Nul ne s'était occupé d'examiner si ce qu'on venait d'entendre était écrit dans une langue seulement décente. Qu'importait cela, pourvu qu'on fût ému et qu'on sentit battre les viscères sous la flanelle ? L'essentiel en poésie n'est-il pas de ressentir une émotion vraie, et quel plus bel éloge pourrait-on faire d'un poète, que celui-là : « Il fit pleurer les dames de son temps. »

Le plus triste est que ces malheureux avaient souillé la Nature en la rendant complice de leurs sanglots; ils invoquaient la lune; les astres étaient de moitié dans leurs pleurnicheries ; ils déshonoraient les petits oiseaux.

Ce n'est pas tout ! Il y avait encore l'école utitilaire, pratique, qui méprisait la vaine harmonie des mots et ne s'attachait qu'au « fonds », la forme étant une question secondaire. Ah certes ! respect aux esprits qui, dans la langue des prophètes, enseignent à l'humanité ses grands devoirs ! mais pour ceux dont nous parlons, la poésie était d'instruire les masses en développant des vérités usuelles, quotidiennes, banales. Résultat : les poèmes sur la direction des ballons, la télégraphie sous-marine, et le percement de nouveaux canaux, avec dédicace menaçante au souverain : « *Cesse de vaincre ou je cesse d'écrire* ! » — et les morceaux de haut goût où il suffit de s'écrier : « L'âme est immortelle » ou « Le chien est l'ami de l'homme » pour être considéré comme un penseur.

Parlerai-je aussi de ceux qui jugeaient bon d'informer leurs contemporains de l'amour qu'ils portaient à leurs mères ? Les poètes *bons fils* ont été innombrables. Nous en avons encore quelques-uns de cette sorte. Aujour-

d'hui même, un poète est mal vu dans le monde quand il n'a pas au moins une vieille tante à pleurer.

Mais, de tous ces mauvais poètes, les plus exécrables assurément étaient les derniers débraillés restés fidèles aux traditions du cénacle d'Henry Mürger. Ceux-là étaient les apôtres du désordre. Désireux, avant tout, de passer pour originaux, ils se distinguaient, d'abord par la malpropreté voulue de leurs vêtements et ensuite, par leur absence de talent poétique. Sur leurs crânes vides croissaient de véritables forêts vierges, inexplorées du peigne; dans leurs vastes poches, jaunissaient des manuscrits mort-nés. Ces jolis messieurs étaient persuadés qu'une chemise crasseuse et un gilet rouge à boutons de métal remplaçaient avantageusement le génie. Mais laissons-les: il n'est resté d'eux qu'un mauvais souvenir.

J'entends déjà les gens de bon sens et de bonne foi s'écrier : « Ah oui! La théorie parnassienne? La poésie sans passion et sans pensée? Le mépris des sentiments humains? *Le culte des vers bien faits qui ne veulent rien dire*? » Non.

Nul plus que nous, sachez-le, n'admire ces purs et mélancoliques poëmes semblables à de beaux lys au fond desquels tremble une goutte de rosée qui est une larme humaine; dans cette goutte *un poëte* fait tenir tout un océan de douleurs, et c'est son triomphe d'éveiller dans l'âme de ceux qui le lisent un émotion fraternelle, mais pudique, voilée, mystérieuse, et s'exhalant simplement dans un soupir. La passion! elle est une source éternelle de poésie. La pensée! elle a ridé le front de tous les artistes dignes de ce nom. Lequel de nous a dit que l'art poétique pouvait se passer de ses éléments principaux de force et de grandeur, et dans quel monde inconnu trouver un poëte qui ne soit pétri d'humanité? Mais encore une fois, s'il est nécessaire d'être homme et *mieux* homme qu'un autre pour être un créateur, cela ne suffit pas. L'art existe-t-il, oui ou non? S'il ne faut qu'avoir beaucoup de chagrin pour mériter le nom sacré de poète, le digne homme qui vient d'accompagner au cimetière une jeune et adorée fille unique, n'a plus, pour dépasser les artistes célibataires, qu'à faire mention, sur une feuille de papier trempée de ses larmes, de la douleur qu'il éprouve! Misérable confusion entre les choses du cœur qui appartiennent à tous, et la rare faculté de les exprimer idéalisées par l'imagination! Être capable de ressentir et plus profondément que quiconque, mais avoir en surcroît, le don inné, puis développé par le travail, de communiquer dans une forme parfaite ce qu'on a ressenti, voilà ce qui est indispensable pour être poëte et voilà aussi pourquoi les vrais poëtes sont si rares! En un mot, puisque vous êtes homme, aimez, espérez, souffrez, (cela est fatal, d'ailleurs!) mais pensez et rêvez et sachez mettre en usage, du plus noble au plus humble, du rhythme à la ponctuation, tous les moyens de votre art.

Il n'est peut-être pas inutile de répéter ces vérités presque banales, tant

est grand encore le nombre de ceux qui ne demandent aux poëtes que la *constatation simple et directe* des faits élémentaires de la pensée ou de la passion, sans exiger d'eux le souci de l'idée, de l'image, du rhythme, de la rime, en un mot de la conception et de la forme poétique. *La forme* ! Voilà le grand mot lâché. Aujourd'hui encore il existe des gens qui la considèrent comme secondaire en poésie. D'aucuns même ont prétendu qu'elle nuisait au libre développement de la pensée et s'opposait au libre essor des facultés lyriques. Charles Baudelaire a longuement traité la question dans des pages immortelles où il s'est montré le plus sage des docteurs en esthétique. « La forme et la pensée ne font qu'un » dit-il quelque part. Et cela est si vrai que le mépris de la forme, loin d'aider la pensée, la condamne fatalement à croupir dans une banalité désolante : les poëtes, qui n'ont pas joint à leurs facultés lyriques le perpétuel souci de *faire beau*, ont toujours honteusement péché contre le goût, et les vers qui doivent rester d'eux sont les seuls où ils ont joint à l'idée qu'ils voulaient émettre l'harmonie qu'il lui fallait pour exister poétiquement. Je n'en veux pour preuve que les aberrations dont est rempli Rolla, ce poème dangereux pour ceux qui admirent dans Musset plutôt sa paresse que son incontestable génie. Si Rolla est un ouvrage plein de faiblesses et d'un lyrisme si court d'haleine, c'est que le poëte l'a écrit paresseusement, d'un seul jet, sans s'inquiéter de le composer et avec « cette mollesse naturelle aux inspirés. » N'en déplaise aux admirateurs béats d'Alfred de Musset, je n'hésite pas à déclarer que les invocations à Voltaire, à Jesus-Christ, aux nègres de Saint-Domingue, etc., etc., me font penser aux soupirs d'un homme poussif qui prend son élan plutôt qu'aux mouvements lyriques d'un vrai poëte. Et la demoiselle de maison publique qui, son travail fini, fait sa prière,et dort aux côtés de son acquéreur, avec la croix de sa mère dans la main, m'a toujours paru une des idées les plus malpropres et les plus ridicules de ce siècle fécond en sottises. Il est incroyable qu'une intelligence, aussi hautement poétique que celle d'Alfred de Musset ait pu concevoir une pareille vilenie ! Voilà pourtant où la négligence et l'indolence mènent ceux qui « lancent des mots en l'air et attendent ensuite qu'ils retombent en poèmes sur le tapis. » Lorsqu'on n'a pas le respect des mots et qu'on écrit au courant de la plume les premières choses venues, on ne peut rencontrer que des pauvretés, tant l'idée et le mot sont incapables d'exister l'un sans l'autre.

Quand les poètes dont je veux raconter les efforts ont écrit leurs premiers vers, la théorie de l'*inspiration* triomphait. Rien d'étonnant à cela : c'est une théorie commode pour les paresseux et qui les dispense de tout travail. Se mettre à sa table, comme une Pythonisse sur son trépied, et attendre nonchalamment que l'Ange vienne vous saisir aux cheveux pour vous porter sur sa montagne, c'est là un exercice dont le premier imbécile venu est capable. Généralement l'Ange ne bouge pas, ayant affaire ailleurs, et l'œuvre vient

ridicule et chétive comme l'homunculus dont s'enorgueillit ce vieux fou de Wagner et dont Faust mourrait de honte. Pendant ce temps-là, ceux qui soignent leur œuvre, et entreprennent patiemment avec l'idée et le verbe la lutte dont sort presque toujours la victoire, donnent naissance à de nobles poèmes qui voleront sur la bouche des hommes, quand la postérité fera justice.

Comme le métier poétique est facile quand on fait si bon marché des difficultés, les mauvais poètes abondaient et se montraient tout disposés à voir d'un mauvais œil les nouveaux venus qui leur offraient la lutte. Le public leur prêtait l'appui de son incompétence et beaucoup de critiques celui de leur mauvaise foi. Mais les obstacles n'étaient faits que pour irriter davantage toute cette jeunesse éprise du beau véritable. De sincères études et le commerce quotidien des devanciers avaient assis fermement les convictions: un combat allait s'engager entre les défenseurs de l'*inspiration quand même* et ceux qui considéraient l'effort qui la développe et la dirige comme indispensable et salutaire.

Mais les maîtres ne suffisaient-ils pas pour ce combat? Les maîtres, fatigués de souffler pour des sourds dans leurs clairons d'or se montraient peu désireux d'entreprendre une lutte qu'ils dédaignaient, et poursuivaient en silence leur œuvre incomprise. Il leur manquait des disciples; il fallait qu'une phalange de jeunes soldats vînt relever de leur faction ces imposantes sentinelles du beau. Un élément jeune, ardent, militant, exagéré même, était nécessaire.

Et voilà pourquoi le groupe parnassien fut utile.

Lorsqu'Albert Glatigny et Catulle Mendès se furent rencontrés, ce groupe ne tarda pas à se former et la *Revue Fantaisiste* dont je parlerai la prochaine fois eut bientôt une longue liste de collaborateurs; groupés autour de leurs maîtres, comme du Bellay, Remi Belleau, Baïf, Dorat, Pontus du Thyard et Jodelle autour de Ronsard, ces jeunes artistes venaient dans leur époque comme l'avaient fait leurs devanciers de la pléïade, sauver la poésie française d'un long naufrage.

S'ils ne firent pas comme du Bellay, dans son *Illustration de la langue française*, un manifeste en faveur de leurs idées, c'est qu'ils le jugèrent inutile en un temps où l'attention publique était détournée des questions d'Art; mais ils auraient pu dire, et mieux que je ne le fais, ces simples paroles :

« Victor Hugo, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, Théophile Gautier, Lamartine, Alfred de Musset, Théodore de Banville, Alfred de Vigny ont donné à notre poésie française un éclat que nul de nous n'a l'outrecuidance de vouloir éclipser. De ces maîtres, les uns ont été applaudis, les autres à peine écoutés. Ceux qui aujourd'hui élèvent la voix après eux semblent n'avoir pour but que d'imiter leurs défauts et rabâchent, dans une langue honteuse, des vieilleries capables de déshonorer l'art des vers. Nous croyons

avoir une conception plus haute de la poésie. Si nous admettons sans difficultés que pour être un poëte il faut naître tel, nous croyons aussi qu'on ne devient un bon poëte que par le travail et l'effort vers le *mieux*. Le désordre, le verbiage, l'incorrection nous paraissent incompatibles avec la beauté que tout artiste doit chercher à réaliser dans la mesure de ses forces. Gaspiller ses facultés poétiques est un crime que nous ne voulons pas commettre. Respect aux mots ! Ce sont des symboles ! Et maintenant nous nous mettons à l'œuvre bien décidés à suivre la route qui nous paraît sûre, sans nous préoccuper des obstacles du chemin, quand même ces obstacles s'appelleraient Indifférence, Haine et Mépris ! *Laboremus* ! »

Et la devise qu'ils auraient pu écrire sur leur drapeau, un des leurs l'a plus tard formulée en quatre beaux vers :

« La cuirasse à nos reins bouclée,
Dans une lutte sans merci,
Nous nous sommes jetés ainsi
Que des Bretons dans la mêlée ! »

Henry Laujol.

DANS LES FLEURS

Mignonne, allons-nous-en dans un pays de songe,
Joli, capricieux, absurde, comme vous,
Azuré d'impossible et fleuri de mensonge,
Où les arbres, les eaux, et le ciel seront fous.

Regardez. Le soleil sort de chez sa maîtresse
En galant négligé du matin, pâli, las,
Tandis qu'à l'horizon tirant sa noire tresse
Elle lui jette au nez des bouquets de lilas.

Lilas de l'aube, blancs lilas semés de perles !
Mettez à votre front ce nimbe gracieux.
La diane déjà chante au gosier des merles.
Les feuilles au réveil s'ouvrent comme des yeux.

Le ruisseau qui gazouille a pour vous des cascades
De diamants ou bien des miroirs de cristal,
Les cailloux du sentier roulent des noix muscades,
Et l'écorce du bois est en bois de santal.

Le vent luxurieux sur vos lèvres dérobe
L'arôme des baisers et le vol des chansons,
Et le désir troublant qui dort sous votre robe
Fait courir un frisson d'amour dans les buissons.

Ah ! sous vos pieds, vos mains, vos regards, votre haleine,
Tout va fleurir dans la forêt d'enchantement.
De fleurs aux mille noms pour que l'herbe soit pleine,
O fée, il vous suffit de m'aimer un moment.

L'héliotrope sombre embaumant la vanille,
L'aspérule au relent de musc, le romarin,
La marjolaine en blanc qu'on nomme la gentille,
La sauge qui dans l'air met un souffle marin,

L'encens du basilic, la myrrhe des glycines,
L'œillet qui sent le poivre et l'anis plein de miel,
La gueule ouverte rouge et or des capucines,
Le bleu myosotis, goutelette du ciel,

La mauve, le muguet, les lis, les violettes,
Le chèvrefeuille avec ses coraux blanc-rosés,
La lavande, l'iris, le thym, ces cassolettes,
Tous les pois de senteur, ces papillons posés,

L'hyacinthe, l'arum, l'ache, les amarantes,
Les clochettes sonnant l'ambre des liserons,
Les roses, firmament d'aurores odorantes,
Tout va s'épanouir quand nous nous baiserons.

Au printemps de nos cœurs tout se mêle et s'enivre.
Etreintes de parfums, de formes, de couleurs !
Notre baiser d'aveu comme un clairon de cuivre
Sonne la charge en rut aux batailles des fleurs.

Mignonne, nous voici noyés dans cette foule.
Pour te sauver d'aimer c'est en vain que tu cours.
Les fleurs aiment encor sous ton pied qui les foule,
Sous nos corps enlacés les fleurs aiment toujours.

Leur sang coule embaumé du cœur de leurs calices,
Bu par les vents pareils à des chiens maraudeurs
Qui traînent dans l'air chaud saturé de délices
Des lambeaux de couleurs, de formes et d'odeurs.

Elles meurent d'aimer. Elles aiment, qu'importe ?
Mort d'amour, ô le plus savoureux des trépas !
Et leur dernier soupir est un souffle qui porte
L'âpre besoin d'aimer à ceux qui n'aiment pas.

O mignonne, mourons comme ces fleurs qui s'aiment,
Donnons tout notre sang de désirs parfumé,
Et que les vents, grisés par nos baisers qu'ils sèment,
Aillent dire partout que nous avons aimé.

Qu'ils le disent au bois, au champ, à la ravine,
Le disent à la nuit et le disent au jour,
Qu'ils disent par sanglots notre extase divine
Au monde fatigué qui ne sait plus l'amour.

Qu'ils le disent au ciel, à la nature entière,
Qu'ils racontent que nous nous sommes épousés
Et que l'éternité de toute la matière
A fleuri ce jour-là dans un de nos baisers !

Jean Richepin.

LES VOYAGES D'UNE AME

. . . .

La preuve ! la preuve ! c'est juste, je vous dois compte de tout ce que j'ai avancé — venez !...

Il me saisit la main — sans mot dire — et m'entraîna presque malgré moi. — Marchions-nous, courions-nous, je ne sais. Deux heures venaient de sonner à une horloge voisine — le calme le plus parfait régnait autour de nous ; le bruit seul de nos pas troublait la solitude. Une lune étincelante découpait la silhouette des maisons et donnait aux becs de gaz l'apparence de points jaunes trouant la nuit des ombres.

Combien de temps dura cette course?... où s'arrêta mon compagnon? je ne l'ai jamais su depuis.

Tout à coup une porte s'ouvrit devant nous, elle tourna silencieusement sur ses gonds; « Entrez, me dit-il. » Je le suivis. — Montez, maintenant, ajouta-t-il. » Je le suivis encore.

Jusqu'où allâmes-nous? — J'avais perdu la notion des distances. — Je m'arrêtai quand il me dit : C'est ici!

La porte s'ouvrit mystérieusement encore et sans bruit. Nous nous trouvions dans l'obscurité la plus profonde.

En une seconde la lumière se fit, pénétrante, éblouissante : quatre foyers électriques versaient autour de nous leurs ondes lumineuses.

J'étais dans le laboratoire du maître.

Malgré moi et pendant qu'il se débarrassait des vêtements qui le gênaient, je ne pus m'empêcher de songer aux fantastiques demeures des alchimistes d'autrefois. Quel changement! Ici l'ordre le plus parfait. Point de crocodiles empaillés, point d'oiseaux déplumés, point de chat symbolique : — l'ordre, la clarté, au lieu du fouillis et de l'obscurité antiques.

Dans un coin, sur une table, entouré d'appareils inconnus un objet recouvert d'un drap.

— Ceci, me dit le maître, c'est un cadavre — oh! si peu!... ajouta-t-il, en souriant étrangement.

Ce rire narquois me fit mal et il le vit.

— Je ne plaisante point, je ne ris point de la mort. J'ai, tout comme vous, le respect dû à l'instrument merveilleux qu'une âme a abandonné. Si je vous ai dit que celui-ci n'était pas tout-à-fait mort, c'est qu'en effet il a encore toutes les qualités du vivant, à une près. C'est celle-là que nous allons tâcher de remplacer pour un moment.

Je ne comprenais pas.

Il ôta le drap. Je vis alors, nu, sur une table de marbre, un corps si semblable d'apparence à un homme endormi que je le touchai, par curiosité instinctive. — Il était glacé.

— Cet homme, dit le maître, est mort, prétendent les médecins, depuis hier. — Mais il est mort si l'on veut. Comment l'a-t-on classé dans la catégorie des non-vivants? C'est bien simple. On a constaté un arrêt prolongé dans l'organisme.. Mort! a-t-on dit. — Il est ici maintenant. J'ai, par des moyens à moi connus, arrêté la décomposition qui résulte de l'arrêt de la machine, eh bien! je dis qu'on peut remettre une âme en possession de cet instrument. Sera-ce la sienne? — Sera-ce une autre? Je n'en sais rien, mais vous allez entendre l'instrument rendre un son, vous jugerez par là que l'artiste est présent, qu'il est revenu ou qu'il a été remplacé.

Tout en parlant, il entourait le tronc et les membres du cadavre de con

ducteurs multipliés — Quant tout fut prêt il lia une dernière communication avec une source d'un fluide inconnu.

J'étais tellement surexcité par l'étrangeté de l'aventure et aussi par une sorte de terreur dont je ne me rendais pas compte que je ne compris pas tout d'abord ce qui se passait.

Bientôt je vis la poitrine du cadavre se soulever, la respiration se faire, lente d'abord, pénible, puis régulière et calme.

— Venez ici, me dit le maître, touchez ce bras — il est chaud maintenant. Sentez-vous le sang courir?...

En effet, le cadavre redevenait homme. — Voyez, la machine était arrêtée par un grain de sable — elle fonctionne de nouveau. Pourquoi? parce que le grain de sable ne suffit plus maintenant pour contrebalancer la force que j'ai mise à la disposition de cet organisme — l'obstacle est broyé peut-être, — alors la vie continuera — sinon l'arrêt se refera sitôt que je cesserai de fournir la puissance nécessaire.

Pourquoi une âme ne reprendrait-elle pas possession de cet instrument puisqu'il est en état de fonctionner? pourquoi? — Et du doigt, il appuya sur l'œil à demi-ouvert du cadavre.

La paupière s'abaissa pour protéger l'œil.

— Encore un instant et nous obtiendrons plus. Je ne chercherai pas à faire exprimer à ce masque ce qu'on est convenu d'appeler les impressions de l'âme, l'étonnement, la peur, la joie, la tristesse; ce sont jeux de muscles qui n'apprennent rien si ce n'est la topographie des nerfs. Mais ceci!... — et d'une aiguille il piqua le bras du sujet. — Un brusque mouvement de retrait montra que la sensibilité était revenue. — Plusieurs fois il répéta l'expérience avec le même résultat. Enfin, un soupir se fit entendre. — Cet homme vit! m'écriai-je.

— Vous avez raison, voilà que maintenant une âme le possède, mais n'oubliez pas dans quelles conditions, car d'un moment à l'autre tout ceci va disparaître comme une vision.

Raconterai-je ce qui suivit : je vis le cadavre se lever sur son séant, regarder autour de lui, faire des signes, montrer qu'il comprenait, en un mot, à la parole près, agir comme en pleine possession de la vie.

Il voyait, il entendait, il sentait. — Le maître toucha un de ses appareils : le cadavre retomba inerte sur la table — la respiration, la circulation s'arrêtèrent. Il lui donna de nouveau la vie ; il la lui ôta de même, et ainsi plusieurs fois de suite; le cadavre obéissait, vivait et mourait à tour de rôle.

— Êtes-vous convaincu maintenant? me dit-il, en replaçant le drap qui recouvrait le corps à notre entrée. Voyez-vous ce qui fait la vie, ce qui fait la mort? Naître et mourir, sont des phénomènes identiques mais se passant

dans un ordre inverse. Voyez-vous ce que fait l'âme — d'où elle vient — où elle va ?

— Et d'abord, qu'est-ce que l'âme ?...

— L'âme !... c'est vrai, — encore un mot — cela ne se définit pas plus qu'on ne décrit une chose immatérielle, insaisissable. — C'est une force, une portion de la force infinie et éternelle, immuable et incommutable. Cela ne se définit pas autrement qu'une force, c'est-à-dire par ses effets, ses lieux d'élection, ses modes d'action.

L'âme est une force comme la pesanteur, comme l'affinité ; la pesanteur suppose la matière ; l'âme suppose le corps : la pesanteur n'est qu'un cas particulier de l'attraction universelle, l'âme n'est qu'un cas particulier de la force infinie de même ordre qu'elle-même.

Comment une âme se manifeste-t-elle ? D'où vient-elle ? Où va-t-elle ?

Elle se manifeste par les transformations qu'elle fait subir aux sensations. L'estomac change le pain en sang, grâce à une force spéciale qui *fait* digérer ; la cellule nerveuse transforme la sensation en sentiment, en idée, en mouvement, grâce à une force spéciale qui est l'âme. Quel rapport y a-t-il entre cette sensation et cette idée, ce mouvement ? Un rapport analogue à celui qui existe entre le pain et le sang — plus subtil — plus difficile à saisir, mais il existe. Car point d'idée, point de mouvement sans sensation ancienne ou récente, — ancienne c'est-à-dire venue d'un magasin spécial de sensations où l'âme puise dans certaines circonstances : la mémoire.

D'où vient-elle ? Elle vient d'où vient toute force — de partout et de nulle part. Elle est là, près de nous, toute prête à s'exercer quand l'occasion s'en présente, quand un organisme se constitue et qu'elle peut en saisir le maniement.

Où va-t-elle ? Partout et nulle part — force libre, elle s'agrège à la force infinie quand l'instrument qu'elle animait est brisé et inapte à recevoir son action.

Quelle est-elle ? Unique pour tous les êtres vivants. — Homme ou chien la force motrice est la même, l'instrument seul varie et la preuve c'est que tous les phénomènes psychiques *que l'on peut comparer* sont identiques chez les uns comme chez les autres ; ils sont plus ou moins nombreux mais ils se ressemblent quand la correspondance est possible à établir.

Comprenez-vous maintenant comment se développe ce qu'on appelle l'intelligence ? Ce n'est pas elle qui grandit c'est l'instrument qui se perfectionne. Concevez-vous comment l'âme en prend possession, graduellement, consécutivement au développement de l'être ?

Une cellule nouvelle née, c'est un moyen d'action de plus, de nouvelles manifestations possibles. Ainsi s'expliquent les intelligences d'élite, les esprits atrophiés, les cerveaux étroits et toute la série des anomalies, en bien comme en mal ; question d'instrument.

Quand l'âme prend-elle possession d'un corps? — problème difficile à résoudre, à coup sûr, mais sur lequel on a une donnée cependant. Lorsqu'au début de l'existence tout est confondu on ne peut guère plus dire d'un animal que d'une plante qu'il a une âme — l'âme, la vie se manifeste par un mouvement; c'est à cet instant qu'on peut dire que l'âme entre en possession du corps — le mouvement, si faible qu'il soit chez un être qui doit être pourvu d'intelligence, marque le commencement de la vie consciente. A dater de cet instant la force mystérieuse vit dans son centre. Elle est là, condensée, si on peut ainsi parler, imprégnant les centres nerveux au fur et à mesure de leur apparition et de leur développement, se localisant, s'infiltrant, s'étendant partout, et présidant tout d'abord aux phénomènes élémentaires, plus tard à des phénomènes plus complexes. C'est le développement de la vie, l'adolescence, l'âge mûr. Supposez la série inverse des phénomènes, l'âme se repliant se concentrant, sur elle-même, abandonnant les centres qu'elle occupait : c'est la décrépitude, la vieillesse, la mort.

L'âme retourne alors dans le tout d'où elle est sortie, reste force qu'elle était, prête à agir de nouveau à la première occasion.

— Alors une âme, la même âme a pu animer plusieurs corps?

— Et pourquoi non? Croyez-vous qu'une force choisit ce sur quoi elle s'exerce — son temps — son heure? — Elle agit toutes les fois que certaines circonstances se produisent; — quand elle cesse d'agir elle ne s'annihile point pour cela. — elle a une intermittence et voilà tout.

—Alors aussi je suis exposé à voir mon âme aller dans le corps d'un animal?

— Pourquoi pas? En quoi dérogera-t-elle — s'amoindrira-t-elle? — non : — elle n'aura pas les moyens de s'utiliser comme sur vous, mais elle agira sur ce qui sera à sa disposition, d'après les mêmes lois et le même mode de fonctionnement que lorsqu'elle animait votre corps.

— Alors Pythagore avait raison?

— Certes, oui, et c'est vous qui avez tort de croire que votre espèce est la seule bâtie sur un modèle spécial. Vous êtes un organisme plus parfait si vous voulez, mais de même ordre que tout ce qui a vie et mouvement. Vous êtes portion du grand tout, vous évoluez comme tous les êtres et vous tournez dans le même cercle, comme tout ce qui est immuable et éternel.

. . . .

. . . .

Les foyers qui nous éclairaient s'éteignirent brusquement — le maître avait déjà disparu et je me trouvai dans ma chambre, seul, épuisé, abattu, dans une prostration complète, et incapable de lier deux idées ensemble...... sur ma table un reste d'opium se consumait..... j'avais fumé, dormi, rêvé.

Ulysse Saulnier.

LES LIVRES

ERECHTHEUS

TRAGÉDIE PAR SWINBURNE (*).

Sous un ciel de deuil stagnant et d'hiver, l'âme nationale célébrant le Noël chrétien, voici qu'à l'ère même fêtée antérieur, magnifique, religieux aussi, l'écho de quelques beaux vers (fragment resté le seul d'une tragédie d'Euripide qu'un discours de l'orateur Lycurgue enchâsse) a fourni à la voix la plus grande de l'Angleterre actuelle quelque dix-sept cents vers, qui feront compter par ce pays la fin de l'autre année entre les temps de fastes de sa littérature. L'Œuvre du jeune poëte dont la *République des Lettres*, avide de la suivre à travers le déroulement du futur, présenta en sa première livraison un extrait dès longtemps célèbre, s'ouvre et se ferme dans sa magistrale plénitude d'aujourd'hui par deux drames antiques, *Atalanta à Calydon*, puis *Erechtheus*. Toute entière fascinée par la prodigalité éblouissante d'imagination qui éclate dans l'une de ces pièces, la génération poétique contemporaine attendait, non sans émoi, que l'autre apparût : différente, neuve, suprême. L'intérêt, quel en serait-il ; et le ton et le concept : impatience, non doute. Seul le fait qui devait se produire dans la carrière parfaite du génie même le plus libre d'allures ! m'invite à le constater : par une régularité aisée à dire en peu de phrases consolant du peu de temps que j'ai à parler. Abstraction faite de l'éclat puisé à sa richesse pour ces tragédies d'ère presque moderne, *Chastelard* et *Bothwell*, tout le débordement de fougue précoce envahissant le drame de début a trouvé un cours naturel en deux recueils de chants lyriques, extasiés d'amour et de liberté, *Poëmes* et *Ballades* et *Chants avant l'Aurore* : à la tragédie de la maturité spirituelle restait donc la fortune nouvelle d'une inspiration savante, pure quoiqu'enthousiaste, conforme davantage à quelque chose de grec.

Suivez la marche paisible de l'action. Erechtheus, roi d'Athènes, invoque cette terre sainte qu'a foulé l'ennemi Eumolpus ; et bientôt, énigmatique, il annonce à sa femme Draxithea que le destin, pour le salut de la ville, veut le sacrifice de leur enfant Chtonia, laquelle reçoit de la bouche maternelle l'oracle : simplicité et tendresse, rien que d'ineffable entre la mère et la fille et des adieux calmes comme l'acquiescement. Personnages autres, un héraut, il a jeté le défi d'Eumolpe ; un messager qui dit l'immolation au pied du même autel de la vierge parmi ses sœurs offertes d'elles-mêmes au couteau ; un héraut athénien pour proclamer l'honneur d'Erectheus par la foudre frappé après la défaite de l'envahisseur. Le spectacle finit avec la survivante demandant aux dieux de lui accorder à elle aussi, Praxithea, épouse et mère, le bienfait de la mort : Athenor favorable au souhait, verse sa protection à jamais sur la cité appelée de son nom. Le tragique, très-contenu, demeure aux régions supérieures de l'idée : tandis que dans la parole et les actes règne l'auguste nudité des sentiments antiques et leur délicatesse suave. Odes maintenant, à strophes et antistrophes, puis épodes de chœurs ajoutés à tout ce long hymne, l'un notamment dépeignant et imitant le passage épouvantable du Vent du Nord, composent une sublime musique de trompettes ou de flûte lente qui, longtemps après sa cessation, se mêle encore à la voix du personnage en scène et la soutient. Je signale aussi dans des proportions parfois presque inconnues, le silence : profond, divin, gisant dans l'âme des lecteurs ; et d'où se détachent par moments tel vers de l'un à l'autre envoyé par un homme ou une femme puis des distiques ou des tercets, comme autant de motifs purs vibrent sur un fond d'émotion la plus subtile et la plus noble. A trop grands traits écrite et hâtive, telle (un peu) l'impression causée par l'ensemble.

Quiconque ouvre un livre pour *chanter au-dedans de soi*, le vrai lecteur de vers a, depuis dix ans, en Angleterre, comme avant ce temps, en France, il le fera, emprunté pour son âme le déploiement d'ailes de chacune des stances de l'œuvre lyrique de Swinburne Ces poëmes (indépendamment de tout ce qu'ils comportent *d'humanité* dans un sens supé-

(*) Erechtheus, a Tragedy, by Algernon Charles Swinburne : crown 8 v°. Chatto and Windus, London, 1876.

rieur) ont donc humainement satisfait à leur visée; en est-il de même des quatre drames: à savoir doivent-ils, eux, prendre vie sur les planches et au lustre et se communiquer par la scène, immédiatement, à un auditoire? Question qui s'impose à l'esprit d'un Français, tout d'abord: car,chez nous, la grande lutte a été livrée et la victoire gagnée par le Poëte de ce temps; elle l'est encore un peu chaque jour depuis Victor Hugo et le sera demain. Les maîtres en Angleterre, pudiques ou hautains, quoi? mais réservés, ont à côté du tréteau triste qu'absout presque seul la longivité glorieuse de Shakespeare et de son groupe, créé tout un autre théâtre, extraordinaire aussi, fait des majestueux fantômes qui hantent l'esprit du siècle; mais dont on n'est le spectateur que chez soi, un tome ouvert où les yeux fermés Shelley, Byron souvent et avec eux Bedos, d'autres (je ne nomme pas) ainsi que notre ami Horne, ont inauguré et entretenu cette fête idéale, à quoi parut d'abord voué l'œuvre dramatique de Swinburne: et si ce n'est pas douteux que plusieurs des vastes compositions dues à ces génies ou à leurs successeurs soient en état d'affronter le décor et l'acteur, il est certain que la plus récente *Erechtheus* saurait, dans une solennité exceptionnelle, y prétendre. « Nous voulons un théâtre quotidien et national (diront les bien intentionnés) et non une résurrection, même égale à la vie, de l'art grec », soit : mais, tant que ce théâtre ne se produit pas chez vous à l'heure qu'il est, jubilez, aux reprises du XVIe siècle ; ou de ce qu'il y a eu de notoire auparavant, c'est l'antiquité (évoquée surtout par l'heure actuelle). Tracée avec d'impeccables lignes sur le modèle ancien, mais s'inspirant d'un souffle de maintenant, la pièce de Swinburne, hors quelques longueurs délicieuses, peut devant tous ceux-là qui la lisent se jouer et les ravir (même dans leur sens critique intime), ne fût-ce qu'un soir ce qui est l'éternité. Ce peu de vers à omettre, seuls, que ne m'est-il loisible de les réciter, enchantement véritable. Rien, de par l'espoir qu'une fois ici apparaîtra quelque étude totale de la poésie de là-bas, n'a été présentement fait, que procurer une notion générale jusqu'au vague, de l'importance triple d'*Erechtheus*, en soi, parmi l'Œuvre de Swinburne et quant à l'art anglais contemporain : trois mots dans l'espace d'une carte de visite répondant à l'envoi que de son livre daigna faire le Maître voisin; à moi, non pas, mais à la Rédaction toute entière et tant soit peu maintenant aux lecteurs de la Revue.

Stéphane Mallarmé.

TABLETTES PARISIENNES

22 *janvier*. — Première représentation au théâtre Cluny, de *Jean Raisin*, drame en six actes. Insuccès assez vif.

23 *janvier*. — Aux matinées dominicales de la Porte Saint-Martin, *Hugues Capet*, pièce historique, en vers, de M. Crémieu, reçoit un accueil honorable. L'action, maladroitement conduite, ne manque pas, çà et là, de quelque vigueur; les vers, où se montre clairement, et successivement pour ainsi dire, l'influence des diverses écoles poétiques qui ont dominé depuis 1830, les vers ont par instants une très-fière allure et une noble sonorité. — Mlle Karoly a joué avec des brusqueries un peu trop soldatesques un rôle qui avait été écrit, nous dit-on, pour Rachel. M. Fraisier a été remarquable dans une scène insignifiante.

24 *janvier*. — Nous recevons un volume de vers fort agréable : *Les Écolières*, de M. Marc Amanieux. Si nous apprenions que l'auteur a quarante ans, nous serions fort étonnés. Il y a toujours quelque chose d'aimable dans ces vers de jeunesse, floraison printannière de l'homme, — même quand ils n'ont pas une haute valeur artistique. Il n'y a pas de vilaines fleurs.

25 *janvier*. — Deux bonnes nouvelles ! On parle de reprendre *l'Œil Crevé*, aux Folies Dramatiques, et *la suite du philosophe sans le savoir*, à la Comédie Française.

26 *janvier.* — Frédéric-Lemaître, le plus grand comédien Français du XIX[e] siècle, meurt après une douloureuse maladie. Que nos longs regrets accompagnent l'artiste de génie qui avait le droit de dire, en parlant de Rachel elle-même : « La perfection ! mais rien de plus. »

27 *janvier.* — Rien. — Nous relisons les *Amours profondes*, de M. Adelphe Froger. Il est singulier qu'à son apparition ce livre n'ait pas appelé l'attention de la critique. Nous ne sommes pas éloigné de croire qu'il contient les promesses d'un bel avenir poétique. Nous en parlerons quelque jour.

28 *janvier.* — Victor Hugo parle sur la tombe de Frédéric-Lemaître. — Hélas ! Adieu, Ruy Blas !

29 *janvier.* — On annonce la prochaine reprise, au théâtre du Châtelet, du *Naufrage de la Méduse.* Le soir de la première représentation, des entrées de faveur seront offertes à MM. les pensionnaires de Sainte-Périne.

30 *janvier.* Une pénible nouvelle se répand : Rubinstein, le savant compositeur, l'admirable virtuose, est menacé de perdre la vue.

31 *janvier.* — La librairie Dentu met en vente la nouvelle édition des *Courbezon*, par Ferdinand Fabre. Vous ne connaissez pas ce livre ? Courez l'acheter. Vous l'avez lu ? Relisez-le.

1[er] *février.* — *Nerone*, une assez médiocre comédie dramatique, de M. Piétro Cossa, fournit à Ernesto Rossi l'occasion d'un immense et légitime triomphe ! — Le même soir, *Madame Caverlet*, de M. Emile Augier, obtient au Vaudeville un succès considérable.

2 *février.* — On met en répétition au théâtre de la Gaîté, devenu théâtre lyrique, *les Erynnies*, de notre maître Leconte de Lisle. Cet admirable drame antique, avec des accompagnements d'orchestre par M. Massenet, attirera la foule aux Matinées de M. Vizentini.

3 *février.* — Nous recevons le nouveau numéro de *la Vie Littéraire*. Ce journal, un des mieux faits qui soient, est absolument digne de réussir, et réussit en effet.

4 *février.* — Il pleut, et, sous la pluie, rien.

5 *février.* — Au Théâtre du Palais-Royal, première représentation du *Prix Martin*, de MM. Emile Augier et Labiche. Il nous semble qu'on rit peu, mais on applaudit beaucoup.

6 *février.* — Résultat du concours Michaëlis. Un prix de deux mille francs est donné à notre collaborateur et ami Villiers de l'Isle Adam, pour son drame : *le Nouveau Monde*, nommé le premier par décision spéciale du jury. MM. D'artois et Lafaille obtiennent un prix égal. Un troisième prix (1000 fr.), est accordé à l'auteur de *l'Amérique libre*.

7 *février.* — *Le Nouveau Monde* est reçu par M. Hostein, au théâtre de l'Ambigu.

8 *février.* — Première représentation de *Miss Multon*. La pièce, en dépit des deux actes ajoutés, n'a pas cessé d'être un drame fort larmoyant, et Mlle Fargueil n'a pas cessé d'être une admirable comédienne.

9 *février.* — Vente des bronzes de Barye.

10 *février.* — M[me] Judic rentre aux Bouffes dans *la Timballe d'argent*. Vous saviez qu'elle en était sortie ?

11 *février.* — M. Ernest Legouvé témoigne, avec politesse, quelque ennui. Sa pièce du Gymnase, décidément, ressemble beaucoup trop à *Mme Caverlet*, du Vaudeville.

12 *février.* — Sept matinées, — maigres, — le même dimanche. C'est beaucoup ! et bien peu.

13 *février.* — A la Comédie Française, première représentation de *l'Étrangère*.

14 *février.* — On continue de répéter, au Théâtre Historique, *les Chevaliers de la Patrie*, de M. Albert Delpit. — La Censure aiguise ses ciseaux, qui, pourtant, coupent déjà si bien !

15 *février.* — Si le théâtre de Cluny, qui est un théâtre de drames, préparait un drame nouveau, ce serait fort étrange. Mais il annonce *l'Ecaillère du Mardi-Gras*, pièce carnavalesque ; quoi de plus naturel ?

Jacques Rollin.

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

Chaque livraison : 60 centimes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS. . . . . Six mois : 5 francs. Un an : [illegible] francs.
DÉPARTEMENTS. . . . — 5 — — [illegible] —
POUR L'ÉTRANGER : *Le port en sus.*

On souscrit à PARIS :

AUX BUREAUX DE LA REVUE, 52, boulevard Saint-Michel, 52.

Agen............ Allègre.
Aix.............. Aubin.
Alger............ Juillet St-Lager.
Auxerre.......... Lanier.
Avignon.......... Clément St-Just.
Bayonne.......... Cazals.
Bordeaux......... Libraire nouvelle.
Dijon............ Lamarché.
Grenoble......... Drevet.
Le Hâvre......... Poinsignon.
Lyon............. Mégret.
Marseille........ Camoin.
Mayenne.......... Poirier.
Montpellier...... Lonjon.
Nantes........... Vier.
Nice............. Visconti.
Nîmes............ Borely.
Pau.............. Cazaux.
Tonnerre......... Chanot.
Toulouse......... Armaing.

Et chez les principaux Libraires et Directeurs des Postes et Messageries.

ALSACE-LORRAINE

Metz............. Sidot.
Strasbourg....... Treuttel & Würtz.

AUTRICHE-HONGRIE

Cracovie......... Friedlin.
Lemberg.......... Gubrynowiez & Schmist.
Pesth............ Pfeiffer.
Prague........... Calve.
Vienne........... Gérold & Cie.

DANEMARCK

Copenhague....... Hœst.

ESPAGNE

Madrid........... Bailly-Baillière.

PORTUGAL

Lisbonne......... Silva.

ITALIE

Rome............. Bocca.
Gênes............ Beuf.
Florence......... Lœseher.
Naples........... Dethen & Rocholl.
Venise........... Ongania.
Milan............ Dumolard.

ROUMANIE

Bucarest......... Sotschek et Cie. / Szollozy & Græve.

SUÈDE & NORWÉGE

Stockolm......... Fritze.

GRANDE-BRETAGNE

Londres.......... Baillière, Tindall & Cox. / Williams & Norgate / Trubner & Cie.

BELGIQUE

Bruxelles........ G. Mayolez.
Liége............ Emile Decq.
Anvers........... Max Kornicker.

TURQUIE D'EUROPE

Constantinople. Weiss.

TURQUIE D'ASIE

Smyrne........... Travi & Cie.

ÉGYPTE

Le Caire......... Jules Barbier.

SERBIE

Belgrade......... Lazarewitch.

ÉTATS-UNIS

New-York......... Christern.
Nouvelle-Orl..... Hébert et Cie.

SUISSE

Genève........... Georg.
Berne............ Dalp.

RUSSIE

St-Pétersbourg. Mellier.
Moscou........... Gautier.
Odessa........... Rousseau.
Varsovie......... Gebethner & Wolff.

GRÈCE

Athènes.......... Wilberg.

PAYS-BAS

Amsterdam........ Van Bakkenes.
Rotterdam........ Kramers.
La Haye.........

NOTA. — On peut envoyer le prix de l'abonnement en mandats ou en timbres-poste à M. ALPHONSE DERENNE, boulevard Saint-Michel, 52.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

QUATRIÈME LIVRAISON

20 mars 1876

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.
Un an : 8 fr.
Six mois : 5 fr.
Pour l'étranger, le port en sus.

PARIS
ALPHONSE DERENNE ÉDITEUR
52, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 52

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Sciences, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef : CATULLE MENDÈS. *Secrétaire de la rédaction :* HENRY LAUJOL.

Livraison du 20 Mars 1876.

La République des Lettres paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 à 36 pages grand in-8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction
à M. HENRY LAUJOL, secrétaire de la rédaction,
et tout ce qui concerne l'administration
à M. ALPHONSE DERENNE, éditeur, 52, boulevard Saint-Michel.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LES CAPTIVES

Oh ! le savoir stérile ! Oh ! vivre après tant d'autres,
Tant d'amants, de héros, de citoyens, d'apôtres !
Et dans un cœur lassé des transports violents,
Comme des jougs de plomb, sur tous les grands élans
Porter ce long passé dont le poids nous oppresse,
Ce siècle, et la stupeur de vivre sans ivresse !
Ah ! notre cœur ressemble à ces frileux jardins
Qui montrent sans danger aux pâles citadins
Les fils des chauds soleils et des gorges sauvages,
Usant leur instinct libre aux barreaux de leurs cages,
Avec des cris anciens par la chaîne étranglés !
O passions ! La peur tourne de brusques clés
Sur vos soifs d'autrefois, vos réveils faméliques,
Sur vos sourds grondements dans les antres tragiques !
Nous sommes comme un parc tout rempli d'écriteaux,
Et nous tremblons encor sous nos épais manteaux
Quand vous vous agitez, ô passions ! pareilles
A ces troupeaux captifs qui dressent les oreilles,
Et hument dans le soir la fièvre des galops
Aux senteurs des pampas qui traversent l'enclos !

Léon Dierx

LE ROYAUME DU POT-AU-FEU

Fragment

D'UNE FÉERIE INÉDITE

Le théâtre représente la place de ville en hémicycle. Toutes les rues y aboutissent, de façon que l'on peut apercevoir d'un seul coup-d'œil la ville entière. Les maisons toutes pareilles et d'une architecture pitoyable, à façade nue, sont peintes en couleur chocolat, avec des rechampis blancs. Au milieu de la place, porté par un trépied et sur des charbons embrasés, bouillonne un gigantesque Pot-au-feu. — Autour du pot-au-feu, il y a, rangés en demi-cercle, des fauteuils de bureau en acajou, dans lesquels se tiennent assis les Épiciers, tous en serpillère et en casquette de loutre. — Derrière eux, des deux côtés de la scène, debout, les différentes corporations de la ville portent des bannières où l'on voit écrit: Bureaucratie, Sciences, Littérature, etc. Les Savants ont des toques et des abats-jours verts, les Littérateurs, un mirliton et un encrier passé en bandoulière sur la hanche, les Bureaucrates, des bouts-de-manches de percale noire, avec une plume de fer à l'oreille. Tous les concitoyens portent la barbe en collier, et ont (à l'exception des Épiciers) des redingotes à la propriétaire et des chapeaux-tromblon sur la tête. — Le Grand Pontife au milieu de la scène, derrière le Pot-au-feu, faisant face au spectateur, et monté sur un escabeau, dépasse la multitude. Des deux côtés, sur le devant, un groupe de collégiens coiffés de képis, joue de l'accordéon. Aux fenêtres des maisons, il y a des femmes à bonnets tuyautés et en robe de laine brune; sur les toits à tuiles rouges, des chats ; au-delà, un ciel gris.

SCÈNE PREMIÈRE.

La toile se lève aux sons mélancoliques des accordéons joués par les collégiens, et qui se prolongent quelque temps encore, après qu'elle est entièrement levée. — Puis, il se fait un silence. On entend bouillonner le pot-au-feu, tout doucement, et enfin le Grand Pontife commence :

LE GRAND PONTIFE (*un écumoir à la main*).

Citoyens, Bourgeois, Croutons! En ce jour solennel où nous sommes réunis pour adorer le trois fois saint Pot-au-feu, emblême des intérêts matériels, autrement dit des plus chers! — si bien que grâce à vous, le voilà maintenant presque une divinité! — c'est à moi, le grand pontife de ce culte sage, qu'il incombe de vous remémorer vos devoirs et de vous relier tous par un acte commun, à la vénération, à l'amour, à la frénésie du Pot-au-feu!

Vos devoirs, ô bourgeois, nul d'entre vous (je le déclare) n'y a transgressé! Vous vous êtes tenus dans vos maisons, ne pensant qu'à vos affaires, à vous-mêmes seulement; et vous vous êtes bien gardés de lever les yeux vers les étoiles, sachant que c'est le moyen de tomber dans les puits. Continuez votre petit bonhomme de chemin, qui vous mènera au repos, à la richesse et à la considération! Ne manquez point de haïr ce qui est exorbitant ou héroïque, — pas d'enthousiasme surtout! — et ne changez rien à quoi que ce soit, ni à vos idées, ni à vos redingotes; car le bonheur

particulier comme le public ne se trouve que dans la tempérance de l'esprit, l'immutabilité des usages et le glou-glou du Pot-au-feu. (*Accordéons*). A vous d'abord, colonnes de la patrie, exemples du commerce, base de la moralité, protecteurs des arts, — Épiciers ! (*Les épiciers se lèvent*) Jurez-vous de mettre toujours de la chicorée dans le café ?

LES ÉPICIERS (*en chœur*).

Oui !

LE GRAND PONTIFE.

Et de ne pas quitter le comptoir, sauf, bien entendu, pour venir sur votre seuil indiquer aux badauds la route qu'il faut suivre — enfin de vous infusionner dans le monde par toutes sortes de moyens, alliances et propagande, de manière à faire prévaloir vos principes, et à demeurer ce que vous êtes, les potentats de l'Humanité, les dominateurs universels !

TOUS LES ÉPICIERS (*debout la main étendue vers le pot-au-feu*).

Nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE.

Et vous, Bureaucrates ?

LES BUREAUCRATES.

Présents !

LE GRAND PONTIFE.

Êtes-vous bien résolus à travailler toujours le moins possible, en ne songeant toujours qu'à votre avancement ?

LES BUREAUCRATES.

Oh ! oui !

LE GRAND PONTIFE.

Jurez-vous de toujours brûler effroyablement de bois dans vos poëles, de vous montrer incivils, de maudire vos chefs en vous plaignant de l'existence, et de dépenser pour cent écus d'écritures dans une affaire de vingt-cinq centimes, dont vous ferez attendre la solution pendant quinze ans?

LES BUREAUCRATES.

Nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE.

Messieurs les Savants, lumières du pays, à votre tour.

(*Les Savants se présentent à demi-courbés, avec un tremblement sensible*).

LE GRAND PONTIFE (*d'un ton familier*).

Vous vous engagez, comme par le passé, à ne faire que des petites recherches innocentes, qui ne troublent rien ?...

TOUS LES SAVANTS (*levant les mains*).

Oui, oui ! n'ayez pas peur ! nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE.

Cela suffit. — Venez, maintenant, vous, talents honnêtes qui charmez nos soirées de famille. L'Art étant fait pour récréer, vous nous récréez. Allons !

LES POÈTES-COMIQUES (*étendent tous la main vers le Pot-au-feu, en faisant*):

Cocorico !

(*Ricanements dans l'Assemblée*).

LE GRAND PONTIFE (*souriant aux épiciers qui l'entourent*).

Encore un peu d'excentricité dans la forme, mais les intentions sont si pures ! (*Il frappe avec son écumoir sur le pot-au-feu, pour réclamer l'attention*). Un dernier mot, Messieurs. A la Jeunesse, au printemps de la vie !

(*Sur un signe qu'il leur fait, les collégiens s'avancent avec leurs accordéons sous le bras.*)

Approchez, Ephèbes, approchez ! Jeunes gens, notre espoir, vous allez entrer dans l'âge des passions ; prenez gardes, c'est comme si vous pénétriez dans une poudrière ; la moindre étincelle tombant sur vos cerveaux, peut faire sauter l'édifice ! On a eu soin d'écarter de vous toutes les torches, je le sais, n'importe ! il n'en faut pas moins se défier des ardeurs du sang et de l'imagination ; elles ne produisent que des crimes et des folies ! — Ou plutôt, utilisez vos vices ! Employez profitablement vos mauvais instincts ! Que ceux, par exemple, qui savent gagner au jeu, rapportent leur argent à la maison, et qu'ils le placent ! Amusez-vous en cachette, optez pour une profession lucrative et ne rentrez jamais passé dix heures du soir. Voilà le secret. Jurez-vous de l'observer ?

LES COLLÉGIENS.

Nous le jurons ! (*ils retournent à leur place*).

LE GRAND PONTIFE.

Je suis ému, Messieurs, tant de raison dans cet âge, m'a touché, et si la fête n'était pas terminée, je succomberais à mon émotion. Elle est terminée, car il n'est pas besoin de vous demander de serment, à vous.. (*il s'adresse aux femmes qui sont aux fenêtres*). Gardiennes et cause de notre félicité, épouses, ménagères, petites mamans pot-au-feu ! C'est par vos soins qu'il mijotte ! Donc, persévérez dans vos deux préoccupations chéries : 1° Raccommoder les chaussettes de vos légitimes ; 2° Être toujours en garde contre les séductions de la gaudriole. Ne songez même qu'à cela, incessamment, exclusivement. Bref, n'oubliez pas que l'attitude la plus belle pour une femme, sa position idéale, si j'ose m'exprimer ainsi, est de se tenir quelque peu agenouillée, avec un écumoir à la main, un bas de laine passé dans le bras gauche, tournant le dos à Cupidon et la tête perdue dans la vapeur du Pot-au-feu. Et vous, chats, inconstants quadrupèdes, bohémiens des toîts, si vous n'employez pas tout votre temps, et la force de votre gueule à nous prendre des souris, on vous mettra des muselières, et l'on vous empalera avec la broche, puisque la nature vous a créés pour nous être utiles. Mais que si

vous devenez sédentaires et zélés à nous servir, on vous laissera au fond de l'assiette quelques gouttes froides du pot-au-feu ! Et toi, soleil, puisses-tu, brillant toujours modérément, te transformer en un vaste paquet de chandelles, pour nous économiser l'éclairage, et que tes rayons fassent tomber dans le creux des mers une pluie de graisse, afin que, le globe tout entier ne soit plus qu'un immense pot-au-feu !

TOUS *(crient):*

Vive le Pot-au-feu !*(En retirant leurs chapeaux, ce qui laisse voir distinctement leurs crânes étroits et très-allongés, en forme de pain de sucre).*

LES FEMMES, *(aux fenêtres)*

Comme nos maris sont bien !

(Les autres corporations qui n'ont pas été nommées, s'empressent autour du Pot-au-feu, et le Grand-Pontife décrivant mystiquement un cercle dans l'air, les asperge tous avec son écumoir. Après quoi, la séance étant levée, on retire les siéges, on se cherche et l'on s'aborde avec une certaine animation).

LES BOURGEOIS.

Ah ! une belle fête ! un remarquable discours ! Et quelle musique ! On a fait des progrès dans les arts ! C'est incontestable !...

La confusion et la rumeur peu à peu s'apaisent et tous se mettent à observer les horloges qui sont au-dessus de la porte, devant chaque maison. L'aiguille marque 5 *heures* 55 *minutes. — Ils attendent, le nez en l'air, et quand* 6 *heures sonnent, ils disent tous en même temps*);

Allons dîner ! *(ils entrent dans les maisons).*

(La scène reste complétement vide. — D'abord, on entend à l'intérieur un bruit de gros baisers, ensuite un bruit de chaises, presque aussitôt un bruit de cuillères sur les assiettes, et quelque temps après):

DES VOIX *(s'élèvent et disent)* :

Ah ! ça fait bien ! *(Un petit silence, puis cliquetis de couteaux et de fourchettes).*

LES MÊMES VOIX.

Voilà ce qu'on ne trouve pas au restaurant !... *(Le bruit des couteaux et des fourchettes continue. On entend déboucher des bouteilles de vin, puis)*

LES MÊMES VOIX.

Nous sommes entre la poire et le fromage. *(Alors petits rires de satisfaction).*

LES VOIX DES HOMMES *(seulement).*

Donne-nous un verre de liqueur, hein ?

LES VOIX DES FEMMES.

Mais tu vas te faire mal !

LES VOIX DES HOMMES.

C'est pour mon estomac, une fois n'est pas coutume !... *(Ensuite un fort remuement de chaises, et)* :

TOUS LES BOURGEOIS, *(apparaissent à leurs fenêtres, étendent la main et disent)*:

Il fait chaud !

UNE FEMME *(arrive à chaque fenêtre)*

Oui ! mais le fond de l'air est froid.

TOUS LES BOURGEOIS.

C'est vrai !

(Ils se détournent un peu, et tapent sur le baromètre accroché en dehors de la fenêtre).

Ça va-t-il se maintenir ?... *(après quelque réflexion)* Oui !... Oui... On peut prendre le frais !

(Les croisées se referment et bientôt tous les bourgeois rentrent en scène, et s'installent devant leur porte sur des chaises, chaque ménage étant flanqué d'un petit garçon habillé en Turco et d'une petite fille habillée en Suissesse).

Ah ! on est bien, ici !

. . . .

Gustave Flaubert.

AU BORD DE L'EAU.

I.

Un lourd soleil tombait d'aplomb sur le lavoir;
Les canards engourdis s'endormaient dans la vase;
Et l'air brulait si fort qu'on s'attendait à voir
Les arbres s'enflammer du sommet à la base.
J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux bateau,
Où des femmes lavaient leur linge. Des eaux grasses,
Des bulles de savon qui se crevaient bientôt
S'en allaient au courant, laissant de longues traces;
Et je m'assoupissais lorsque je vis venir,
Sous la grande lumière et la chaleur torride,
Une fille, marchant d'un pas ferme et rapide,
Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir
Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.
La hanche large avec la taille mince, faite

Ainsi qu'une Vénus antique, elle avançait
Très-droite, et sur ses reins, un peu, se balançait.
Je la suivis, prenant l'étroite passerelle
Jusqu'au seuil du lavoir, où j'entrai derrière elle.

Elle choisit sa place et dans un baquet d'eau
D'un geste souple et fort abattit son fardeau.
Elle avait tout au plus la toilette permise;
Elle lavait son linge, et chaque mouvement
Des bras et de la hanche accusait nettement,
Sous le jupon collant et la mince chemise,
Les rondeurs de la croupe et les rondeurs des seins.

Elle travaillait dur; puis, quand elle était lasse,
Elle élevait les bras, et superbe de grâce
Tendait son corps flexible en renversant ses reins.
Mais le puissant soleil faisait craquer les planches;
Le bateau s'entrouvrait comme pour respirer;
Les femmes haletaient; on voyait sous leurs manches
La moiteur de leurs bras par places transpirer.

Une rougeur montait à sa gorge sanguine.
Elle fixa sur moi son regard effronté,
Dégrafa sa chemise; et sa ronde poitrine
Surgit, double et luisante en pleine liberté,
Écartée aux sommets, et d'une ampleur solide.
Elle battait alors son linge, et chaque coup
Agitait par moment d'un soubresaut rapide
Les roses fleurs de chair qui se dressent au bout.

Un air chaud me frappait comme un souffle de forge
A chacun des soupirs qui soulevaient sa gorge.
Les coups de son battoir me tombaient sur le cœur!

Elle me regardait d'un air un peu moqueur;

. . . .

J'approchai, l'œil tendu sur sa poitrine humide
De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser.
Elle eut pitié de moi me voyant très-timide,
M'aborda la première et se mit à causer.
Comme des sons perdus m'arrivaient ses paroles.
Je ne l'entendais pas tant je la regardais.
Par sa robe entr'ouverte au loin je me perdais,
Devinant les dessous et brûlé d'ardeurs folles;
Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas
De me trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce qui m'emplissait s'éloigna sur ses pas;
Mon passé disparut ainsi qu'une eau tarie;
Pourtant j'étais joyeux, car en moi j'entendais
Les ivresses chanter avec leur voix sonore.
Vers le ciel obscurci toujours je regardais,
Et la nuit qui tombait me semblait une aurore!

II.

Elle était la première au lieu du rendez-vous;
J'accourus auprès d'elle et me mis à genoux;
Et promenant mes mains tout autour de sa taille
Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva,
Et par les prés baignés de lune se sauva.
Enfin je l'atteignis, car dans une broussaille
Qu'elle ne voyait point son pied fut arrêté.
Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie,
Auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.
Elle que j'avais vu impudique et hardie
Était pâle et troublée et pleurait lentement;
Tandisque je sentais comme un enivrement
De force qui montait de sa faiblesse émue.

Quel est donc et d'où vient ce ferment qui remue

Les entrailles de l'homme à l'heure de l'amour ?

La lune illuminait les champs comme en plein jour.
Grouillant dans les roseaux, la bruyante peuplade
Des grenouilles faisait un grand charivari.
Une caille très-loin jetait son double cri,
Et, comme préludant à quelque sérénade,
Des oiseaux réveillés commençaient leurs chansons.
Le vent me paraissait chargé d'amours lointaines,
Alourdi de baisers, plein des chaudes haleines
Que l'on entend venir avec de longs frissons
Et qui passent roulant des ardeurs d'incendies.
Un rut puissant tombaït des brises attiédies ;
Et je pensai « Combien, sous le ciel infini,
Par cette douce nuit d'été, combien nous sommes
Qu'une angoisse soulève et que l'instinct unit
Parmi les animaux comme parmi les hommes. »
Et moi j'aurais voulu, seul, être tous ceux-là !

Je pris et je baisai ses doigts ; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavende
Et de thym, dont son linge était tout embaumé ;
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres.
Elle se débattait; mais je trouvai ses lèvres :
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse ;
Sa poitrine oppressée, et dure de tendresse,
Haletait fortement avec de longs sanglots ;
Sa joue était brûlante et ses yeux demi clos ;
Et nos bouches, nos sens, nos soupirs se mêlèrent.

Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort

Un cri d'amour monta, si terrible et si fort
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'envolèrent.
Les grenouilles, la caille, et les bruits, et les voix
Se turent; un silence énorme emplit l'espace.
Soudain, jetant aux vents sa lugubre menace,
Très-loin derrière nous un chien hurla trois fois.

Mais quand le jour parut, comme elle était restée,
Elle s'enfuit, j'errai dans les champs au hasard.
La senteur de sa peau me hantait; son regard
M'attachait comme une ancre au fond du cœur jetée.
Ainsi que deux forçats rivés aux mêmes fers,
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

III.

Pendant cinq mois entiers, chaque soir, sur la rive,
Plein d'un emportement qui jamais ne faiblit,
J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un lit
Cette fille superbe, ignorante et lascive.
Et le matin, mordus encor du souvenir,
Quoique tout alanguis des baisers de la veille,
Dès l'heure où le bourgeois calme et chaste s'éveille,
Nous trouvions que la nuit tardait bien à venir.

Quelquefois, oubliant que le jour dût éclore;
Nous nous laissions surprendre embrassés, par l'aurore
Vite, nous revenions le long des clairs chemins,
Mes deux yeux dans ses yeux, ses deux mains dans mes mains
Je voyais s'allumer des lueurs dans les haies,
Des troncs d'arbre soudain rougir comme des plaies,
Sans songer qu'un soleil se levait quelque part;
Et je croyais, sentant mon front baigné de flammes,
Que toutes ces clartés tombaient de son regard.

Elle allait au lavoir avec les autres femmes;
Je la suivais, rempli d'attente et de désir;
La regarder sans fin était mon seul plaisir,
Et je restais debout dans la même posture,
Muré dans mon amour comme en une prison.
Les lignes de son corps fermaient mon horizon :
Mon espoir se bornait aux nœuds de sa ceinture.
Je demeurais près d'elle, épiant le moment
Ou quelque autre attirait la gaieté toujours prête;
Je me penchais bienvite, elle tournait la tête,
Nos bouches se touchaient, puis fuyaient brusquement.
Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe;
J'allais la trouver dans quelque champ de vigne;
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux.

Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les allées.
Grave, elle ramassait ces petits amoureux
Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos têtes
Se becquetaient sans peur; et les couples des bêtes
Ne nous redoutaient point car nous faisions comme eux.

Puis, le cœur tout plein d'elle, à cette heure tardive
Où j'attendais, guettant les détours de la rive,
Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers,
Le désir allumé dans sa prunelle brune,
Sa jupe balayant tous les rayons de Lune
Couchés entre chaque arbre au travers des sentiers,
Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,
Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,
Eperdus et suivant leurs formes impudiques,
Des anges qui passaient dans les ombres du soir.

IV.

Un jour que le patron dormait devant la porte,
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.
Le sol brûlant fumait comme un bœuf essoufflé
Qui peine en plein soleil; mais je trouvais moins forte
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.
Aucun bruit ne venait que des lambeaux de chants
Et des rires d'ivrogne au loin sortant des bouges,
Puis la chute parfois de quelque goutte d'eau,
Tombant on ne sait d'où, sueur du vieux bateau.

Or, ses lèvres brillaient comme des charbons rouges
D'où jaillirent soudain des crises de baisers,
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles,
Jusqu'à l'affaiblissement de nos deux corps brisés.
On n'entendait plus rien, hormis les sauterelles,
Ce peuple du soleil aux éternels cris-cris
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris.
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles,
Si pâles tous les deux que nous nous faisions peur,
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébriles,
Que nous étions frappés de l'amour dont on meurt,
Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas
Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pas.

Mais, à l'heure ordinaire, une invincible envie
Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé
Rêver aux voluptés de ce corps tant aimé,
Promener mon esprit par toutes nos caresses,
Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir.

Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses,
Elle était là, debout, me regardant venir.

Depuis lors, envahis par une fièvre étrange,
Nous hâtons sans répit cet amour qui nous mange.
Bien que la mort nous gagne, un besoin plus puissant
Nous travaille et nous force à mêler notre sang.
Nos ardeurs ne sont point prudentes ni peureuses,
L'effroi ne trouble pas nos regards embrasés,
Nous mourons l'un par l'autre, et nos poitrines creuses
Changent nos jours futurs contre autant de baisers.
Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme
Il n'est qu'un cri d'amour ; celui du cerf qui brame.
Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau
Qui m'emplit d'un désir toujours âpre et nouveau,
Et si ma bouche a soif ce n'est que de sa bouche !
Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat
Dans cet accouplement mortel comme un combat.
Le gazon est brûlé qui nous servait de couche,
Et, désignant l'endroit du retour continu,
La marque de nos corps est entrée au sol nu.

Quelque matin, sous l'arbre où nous nous rencontrâmes,
On nous ramassera tous deux au bord de l'eau,
Nous serons rapportés au fond d'un lourd bateau,
Nous embrassant encore aux secousses des rames.
Puis, on nous jettera dans quelque trou caché,
Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent,
Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers ;
Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent,
En nous voyant passer l'un à l'autre liés,
Diront, en se signant, et l'esprit en prière :
« Voilà le mort d'amour avec sa lavandière. »

Guy de Valmont.

LE SERMENT

EAU FORTE

D'après la manière de DAVID.

MARCUS BRUTUS, CASSIUS, ATTILIUS CIMBER, RÉFUGIÉS DANS UNE MAISON DE SUBURRE, JURENT DE MOURIR POUR LA RÉPUBLIQUE.

De loin en loin, les gémissements, les imprécations, toutes les clameurs du peuple arrivaient jusqu'à eux : assis sur un lit d'ivoire où des armes avaient été jetées pêle-mêle, Cassius, impénétrable, grave, Cassius songeait; Attilius Cimber debout, appuyé contre une colonne, conservait cette expression de farouche allégresse qui s'était gravée sur ses traits, dès qu'il avait vu César s'abattre expirant sur le piédestal de la statue de Pompée ; les bras croisés sur sa poitrine, les cheveux en désordre, les yeux fixés à terre, Brutus, lui, marchait à grand pas; son laticlave en lambeaux le couvrait à peine, ses flancs portaient l'empreinte des mains vengeresses qui s'y étaient cramponnées; il respirait avec force et à de longs intervalles, et chaque nouvel éclat de la fureur populaire le faisait tout à coup frissonner de pied en cap et pâlir. Il était nuit; tout, au dehors, était environné d'ombres, et les ombres, au milieu desquelles s'agite et parle un peuple, tout un peuple, épouvantent les cœurs même inaccessibles à la crainte, et sont sinistres. Sur une table de marbre, auprès d'une lampe mourante, étincelait et miroitait un glaive tout ensanglanté; de temps à autre les regards de Brutus s'y reposaient douloureusement ; et des frissons le parcouraient alors, et ses bras meurtriers et meurtris se jetaient en avant comme pour écarter une redoutable image; au fond de ses yeux, des lueurs s'allumaient soudaines, et, si nul son ne sortait de ses lèvres, elles remuaient cependant; à la dérobée, il examinait Cassius toujours taciturne, toujours impassible, toujours pensif. *Heu! Tu quoque, fili!* murmura-t-il enfin, d'une voix profonde et longue, — poignante comme un sanglot. Cassius tressaillit dans la pénombre et releva le front. *Tu quoque, fili! Tu quoque, fili!...* Ces paroles sonnèrent une seconde ou troisième fois dans le silence, plus plaintives, plus désolées, amères ; et Brutus s'agenouilla. Tout à coup ce cri : *Patrem patriæ vindicemus Cæsarem!* mille fois répété par la grande bouche du peuple, remplit le quartier de Suburre ; il se rapprochait sans cesse, de plus en

plus menaçant, de plus en plus nombreux. Enfin, il cessa, mais une rumeur sourde, énorme comme le mugissement des flots de la mer, vint battre les murailles derrière lesquelles s'étaient réfugiés les tyrannicides, et lentement très-lentement elle montait vers eux, elle montait! Attilius Cimber appuya souriant la pointe d'un glaive contre son sein; Brutus écoutait, retenant son haleine, hagard, toujours prosterné sur les dalles de marbre, échevelé, triste; un remord l'assiégeait peut-être, et peut-être il osait aussi s'accuser d'avoir commis un crime, lorsqu'une main se posa lourde sur son épaule; il rejeta son front en arrière et vit la tête inexorable de Cassius. Sous l'œil de l'infaillible et rigide républicain, les anxiétés de Brutus s'évanouirent et Brutus se retrouva: vainement la fureur publique tonnait de nouveau, tonnait comme un ouragan : *Patrem patriæ vindicemus Cæsarem!* de viriles pensées l'avaient visité, il se sentait grand, il s'estimait pur, il avait bien agi. S'étant mis debout, il eut un mouvement superbe et se laissa tomber dans les bras et sur la poitrine de Cassius : Cimber y était déjà. Longue fut l'étreinte. Immobiles dans leurs blanches toges flottantes, maculées de sang et de boue, que le peuple avait lacérées ; magnifiques et fermes comme un groupe de héros sculptés dans la pierre, intrépides, n'éprouvant nul remords du bien accompli, calmes, pleins de l'amour de la patrie, inébranlables, défiant la mort et l'insulte, orgueilleux, l'œil rayonnant et levé vers le ciel, augustes, ils attendaient la punition de leur vertu. Mais le peuple en délire s'était répandu dans Rome, le péril était détourné, la liberté vivrait peut-être: Octave n'était pas encore dictateur, les justiciers respiraient! Ils vivaient. Vainqueur enfin de son âme trop généreuse, désormais fermée à de pusillamines et coupables terreurs, fort de sa conscience, certain du droit, digne de la grandeur du devoir, Brutus, Marcus Brutus saisit le glaive, où le sang du tyran immolé commençait à se figer, et de sa bouche sortirent ces paroles sacramentelles : *Væ regibus!* Solennels, tragiques, religieux comme des pontifes, Attilius Cimber et Cassius apposèrent à leur tour les mains sur la rouge lame et dirent : *Pro républica moriamur!*

Léon Cladel.

LES HAUTS FAITS
DE M. DE PONTHAULT

(*Henrico Quarto regnante*)

Fragments

I.

La chambre à coucher d'Henriette d'Entraygues. — Le jour papillonne gaîment à travers les rideaux. Henriette et le comte de Ponthault sont étendus sur un lit en désordre.

M. DE PONTHAULT (*s'éveillant*)

Malédiction ! où suis-je ?

HENRIETTE (*s'éveillant*)

Quel cauchemar t'oppresse ? Bonjour, Jacques, embrasse-moi.

M. DE PONTHAULT (*sautant à bas du lit et s'habillant en grande hâte*)

Oh ! quelle honte !

HENRIETTE (*avec un éclat de rire*)

Le matin n'a pas encore les yeux très-ouverts. Recouche-toi. On ne t'attend nulle part. D'ailleurs, je vaux bien un rendez-vous banal. — Ton visage est altéré, souffres-tu ?

M. DE PONTHAULT (*s'habillant*)

Quelle honte !

HENRIETTE.

Laisse de côté tous ces vilains vêtements. Tu ne peux t'en aller si tôt. Regarde la pendule. Tandis que je contemplais ton sommeil, il n'y a qu'un instant, cinq heures ont sonné. J'ai froid depuis que tu n'es plus là ; viens vite.

M. DE PONTHAULT

Madame, je me demande si je ne dois pas vous étrangler.

HENRIETTE

Ne parle pas ainsi, tu finirais par m'effrayer. Prends garde, sinon je te demande raison au sujet de tes inconséquences d'hier au soir. Voyons, ne sois pas méchant, n'aie pas de regrets. Les regrets sont des inutilités. Veux-tu que j'aille te chercher?

M. DE PONTHAULT

Etes-vous mariée, madame?

HENRIETTE

Non, monsieur. Tranquillise-toi ; tu as donc une maladie de conscience. Quel malheur ! te voilà presque habillé ! moi qui voulais si bien t'aimer et

te caresser avant que tu ne me quittasses. Approche, mon gentilhomme, apporte-moi ton épée, je tiens à la ceindre autour de tes reins vaillants. — Quoi ! tu refuses de m'obéir ? soit, je vais te chercher, nous verrons si tu auras le courage de me résister. (*elle se lève et s'approche de lui*).

DE PONTHAULT (*sautant sur sa rapière et dégaînant*)

Vous tenez donc à mourir ?

HENRIETTE (*atterée*)

Ah ! quel changement !

M. DE PONTHAULT

Retournez à votre lit. (*Henriette recule et se recouche. De Ponthault se met à pleurer*). Ma tête bat sous le fardeau de vos derniers baisers. O prostituée ! je suis un être méprisable comme toi. Mon âme n'est plus qu'une immondice fangeuse tout au plus bonne à être accrochée aux fourches infernales. Je suis un être faible et désordonné, incapable désormais, de distribuer les palmes divines. Je me suis vautré sur votre corps comme les vers du cimetière s'y vautreront un jour. — Ne pouviez-vous donc me laisser accomplir ma mission ? De quel droit vos séductions sont-elles venues me tendre un piége ? Créature du démon, croyez-vous par hasard qu'il existe une expiation pour chacun de nos crimes ? Comment voulez-vous que j'aille prêcher la chasteté, moi qui vous ai touchée, moi qui ai dormi entre vos bras ?— Je ne vous aime pas, je ne vous ai pas aimée ; quel phyltre avez-vous employé contre mon énergie ? Misérable femme, je ne te reverrai jamais qu'avec un sentiment d'horreur, car tu as enfanté un remords dans ma vie. Je ne puis plus marcher la tête haute maintenant ; je suis un criminel comme les autres et comme eux je baisserai les yeux malgré moi devant l'ombre même du crime. Adieu les tournois en l'honneur de la vérité ! Adieu les prières qui montaient vers le ciel, portées par les tourbillons sonores du vent ! Adieu le sommeil austère ! Adieu les baisers chastes et lumineux que les étoiles déposaient sur mon front au nom du Tout-puissant ! Adieu les conversions solennelles ! Adieu les extases muettes ! Je suis damné.

HENRIETTE

Jacques, ne me fais pas souffrir inutilement.

M. DE PONTHAULT

Damné ! comprenez-vous l'immensité de ce mot ? J'ai failli, et l'éternité m'échappe au moment où j'allais m'en rendre maître et lui sauter en croupe avec la bannière de Dieu à la main. Orgueil, orgueil, c'est donc toi qui me guidais ! Comment se fait-il que tu aies été assez puissant pour m'élever au-dessus des autres hommes ? Que deviendrai-je à présent ? Pourquoi me reste-t-il une croyance assez forte pour m'empêcher de me punir par le suicide ? O mon corps, que ne puis-je te condamner à dormir pendant des

siècles au fond d'une rivière infâme, les cheveux tordus par quelque racine grotesque, avec la vision du ciel, bien loin de toi, au-dessus des eaux turbulentes et du tressaillement des nénuphars! (*il sanglotte*).

HENRIETTE

Jacques, mon bien-aimé, ne pleure pas, tu me déchires les entrailles. Ta douleur me surpasse. En quoi t'ai-je blessé? quelle infamie ai-je commise? Pourquoi le mot «Dieu» apparaît-il, à chaque instant, terrible et implacable, sur ta bouche? Jacques, pourquoi voulais-tu me tuer, moi qui t'aime tant, moi qui suis prête à te suivre partout où ton désir me conduira? Cher, cher ami, as-tu quelque forfait à oublier? Viens dans mes bras. As-tu quelque pensée sinistre dont tu ne puisses te débarrasser? Reste auprès de moi, je serai ton amie. As-tu quelque secret profond à ensevelir? Dépose-le dans mon cœur, je suis l'amour et je suis la solitude; mais, je t'en supplie, ne t'enveloppe pas ainsi d'un nuage impénétrable.

M. DE PONTHAULT

Je n'ai rien à vous expliquer.

HENRIETTE

Vraiment, tu es étrange!

M. DE PONTHAULT (*solennel*)

Croyez-vous en Dieu?

HENRIETTE

Oui... cependant, je t'avouerai que je n'ai jamais beaucoup réfléchi ...

M. DE PONTHAULT

Par quelle religion avez-vous été baptisée?

HENRIETTE

Par la religion romaine.

M. DE PONTHAULT

Malheur sur moi! j'ai mérité deux fois les tourments éternels, et vous en êtes cause!

HENRIETTE

J'en suis cause..., pardonne-moi....

M. DE PONTHAULT

Non!

HENRIETTE

Si, pardonne. J'accepte tous tes reproches, bien que je ne les comprenne pas. Pardonne-moi.

M. DE PONTHAULT

Jamais!

HENRIETTE

Est-ce ainsi que vous me récompensez de vous avoir choisi entre tous?

M. DE PONTHAULT

Misérable femme, c'est cela même que je vous reproche! Et maintenant,

je pars, non sans vous lancer une dernière imprécation !..—Rendez grâc à votre sexe et à votre faiblesse, car, sans eux, j'aurais vengé ma religion par votre mort.

HENRIETTE

Par ma mort? je ne te crains pas. Va! il y a longtemps que je me suis aperçue que tu ne me voulais point de mal. Ta religion? Nous n'avons donc pas la même religion? Oh! si c'est cela qui te rend si colère, je suis prête à embrasser la tienne. Elle vaut certainement mieux que toutes les autres, puisque tu y crois et puisque je t'aime.

M. DE PONTHAULT (*avec une joie ineffable*)

Serait-il vrai! — Dieu juste, ta puissance est sans bornes; tes moyens de convertir surgissent aussi nombreux et aussi inattendus que les vagues de l'Océan!

HENRIETTE

Tu sais bien que je suis ton esclave et que tu peux faire de moi tout ce que tu voudras.

M. DE PONTHAULT (*très-calme*)

Mettez-vous à genoux, madame, et priez. (*Il verse de l'eau dans une coupe et vient se placer devant Henriette qui s'est agenouillée*). A partir de la cérémonie que je vais accomplir, vous serez notre sœur, la sœur de persécutés! N'oubliez pas que vous devez prêter votre assistance à vos frères malheureux et que vous prenez l'obligation de n'être plus pour personne un objet de scandale. Considérant que votre vie passée dort maintenant dans un sépulcre et que vous renaissez blanche de toute erreur pour une vie nouvelle, moi Ezéchiel, autrement nommé Jacques comte de Ponthault, je vous baptise dans la religion réformée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et vous pardonne le mal dont vous m'avez fait la victime. (*Il verse l'eau sur Henriette frissonnante*). Adieu, madame!

HENRIETTE

Quand te reverrai-je?

M. DE PONTHAULT

Jamais.

HENRIETTE

Comme tu me quittes froidement!

M. DE PONTHAULT

Que la paix soit avec vous! (*Exit*).

II

Une chambre chez le Comte de Ponthault

JONATHAS (*Se promenant et chantant avec d'énormes gestes*)

Mes yeux sont deux grands lacs où scintillent des larmes;
Le désespoir a fait de mon âme un cercueil;
J'ai creusé dans la terre un lit doux pour mes armes.
Le ciel est plein de nuages en deuil.

M. DE PONTHAULT (*entrant*)

Pas si fort, Jonathas. Pour quels auditeurs invisibles beugles-tu ce cantique?

JONATHAS

Ah! monsieur, vous voilà?

M. DE PONTHAULT

Crois-tu?

JONATHAS

Vous avez découché.

M. DE PONTHAULT

Il paraît. Qui te demande des réflexions?

JONATHAS

Personne, monsieur, personne.

M. DE PONTHAULT

Est-ce toi qui es à mon service ou moi qui suis au tien?

JONATHAS

Vous vous mettez en colère; donc, vous avez quelque chose à vous reprocher. — Monsieur, j'ai la désolation de vous faire mes adieux.

M. DE PONTHAULT

Dépêche-toi.

JONATHAS

Me suis-je toujours montré bon, fidèle et courageux?

M. DE PONTHAULT

Oui.

JONATHAS

C'est tout ce que je voulais savoir. — J'espère, monsieur, que mon départ ne vous laissera aucun ressentiment?

M. DE PONTHAULT

Aucun.

JONATHAS

Si, par hasard, vous me rencontrez dans la rue, puis-je compter sur un geste amical?

M. DE PONTHAULT

Au revoir.

JONATHAS

Puisque vous le prenez aussi gaîment, je reste.

M. DE PONTHAULT

Reste.

JONATHAS

Je ne veux pas vous abandonner.

M. DE PONTHAULT

Ne m'abandonne pas.

JONATHAS

Le diable n'aurait qu'à vous emporter à l'aide d'une vapeur de soufre et personne ne serait là pour l'en dissuader.

M. DE PONTHAULT

Ah! Ah!

JONATHAS

Car, vous l'avez mérité, monsieur, n'en doutez pas.

M. DE PONTHAULT

Je crains Dieu et je n'ai pas peur du diable.

JONATHAS

Voyons, monsieur, quel doute m'est-il encore permis d'avoir? Est-il vrai que les femmes ont sur vous un pareil empire? Elle était donc bien belle et bien appétissante, monsieur? Racontez-moi ça.

M. DE PONTHAULT

Je ne pourrais rien te conter que tu ne saches déjà.

JONATHAS

Alors, je comprends l'orage de la nuit dernière. Il y avait quelqu'un là-haut, qui n'était pas content.

M. DE PONTHAULT

Si jamais de pareils billets m'arrivent suivis de semblables velléités de courir la nuit, je t'ordonne de m'enfermer soit par la force, soit par la ruse.

JONATHAS

Comment voulez-vous que je pense à vous arrêter, monsieur, quand vous partez en me disant : Jonathas, j'ai l'intention de conquérir une âme à Dieu. Puis-je soupçonner que.... que.... Je n'ose pas continuer.

M. DE PONTHAULT

J'ai baptisé pour le compte de la religion protestante la malheureuse qui m'avait donné un rendez-vous d'amour.

JONATHAS

Victoire! monsieur, pourquoi me taisiez-vous cette particularité?

M. DE PONTHAULT

Parce que, à l'exemple de beaucoup de capitaines, j'ai subi une défaite avant de remporter une victoire.

JONATHAS

Ouais ! *(Il réfléchit)* Ma foi, monsieur, sur l'honneur, je crois que vous n'êtes pas coupable et que c'est au ciel que vous devez cette chute.

M. DE PONTHAULT

Au premier abord, j'ai eu la même pensée que toi ; mais, tout-à-l'heure, en revenant ici, j'ai pu songer à loisir. Le résultat de mes réflexions a été que Satan avait creusé un gouffre à mon intention et que Dieu m'avait secouru.

JONATHAS

Puissamment raisonné, monsieur. Néanmoins, j'en reviens à certain côté de mon dire qui arc-boute certain côté du vôtre : le Seigneur ne vous en veut pas.

M. DE PONTHAULT

Tu te trompes ; mon repentir m'a valu un regard et rien de plus. A présent, il s'agit d'obtenir mon pardon. Ote-moi mon pourpoint.

JONATHAS

En effet, vous devez avoir besoin de dormir.

M. DE PONTHAULT

Ote-moi mes vêtements de manière à ce que mon torse demeure nu.

JONATHAS

Le soleil n'est pas chaud aujourd'hui, monsieur.

M. DE PONTHAULT

Obéis.

JONATHAS

Quelle est votre intention ?

M. DE PONTHAULT

Regarde. *(Il tire son poignard et avec la pointe se fait une longue entaille du sein droit au sein gauche).*

JONATHAS *(effrayé)*

Vous allez vous tuer ?

M. DE PONTHAULT

Non. Miserere mei, Domine ! *(Il se fait une seconde entaille du cou au ventre de façon à ce que les deux blessures forment une croix).*

JONATHAS *(tremblant et très-pâle)*

Cette fois, le poignard est entré profondément. Monsieur, votre sang coule à flots. Cessez, maître, cessez ce châtiment déplorable.

M. DE PONTHAULT

Tu voix cette croix sanglante qui déchire ma poitrine, eh bien ! ne la perds pas de vue. Je cesserai de me punir, lorsque mes blessures seront assez nombreuses pour qu'on ne distingue plus le symbole de la rédemption. *(Il continue à se déchirer.)*

JONATHAS

Puisqu'il en est ainsi, je vais vous prouver ce que vaut Jonathas ! *(Il se déshabille jusqu'à la ceinture avec vivacité et prend sa dague).* Votre sang coupable

doit vous obtenir le pardon; maître, combien l'obtiendrez-vous plus facilement si ma main meurtrit ma chair innocente et si mon sang coule en votre faveur! — Seigneur, pitié pour Monsieur de Ponthault!

M. DE PONTHAULT (*se labourant la poitrine*)

Bien Jonathas!

(Un long silence pendant lequel on n'entend que le bruit des poignards dans la chair et le miserere des deux hommes. Le sang coule jusque sur le plancher).

JONATHAS

J'ai compté jusqu'à soixante-cinq, monsieur.....

M. DE PONTHAULT

Et moi jusqu'à cent. Il suffit, Jonathas, allons nous reposer.

JONATHAS

Monsieur (ne prenez pas mes paroles pour un reproche), je crois que nous avons gagné du repos au moins pour quinze jours.

M. DE PONTHAULT (*défaillant*)

Brave Jonathas! — Veux-tu que je panse tes blessures?...

. . . .

Léon Hennique

LES ÉTAPES

Je vous ai vue un jour d'été.
Votre beau rire avait jeté
Sur chaque arbre et sur chaque haie
Une explosion de clarté.
    Vous étiez gaie.

Je vous ai vue un soir d'hiver.
Vous pleuriez auprès du feu clair.
Je vous ai dit : Dieu vous assiste !
Vous pleuriez sur un amour cher.
    Vous étiez triste.

Je vous ai vue une nuit d'août.
Rêve, dieux, j'avais perdu tout.
Mais votre âme surnaturelle
Semblait encor rester debout.
    Vous étiez belle.

Je vous ai vue un jour de mai.
O fin d'un rêve bien-aimé !
Je pleurais auprès de la porte.
On clouait un cercueil fermé.
Vous étiez morte.

ÉPHÉMÈRES CHOSES

Lorsque vous dormirez dans la tombe, Maîtresse,
Sous le suaire aux plis étroits
Où nul divin baiser d'amour, nulle caresse
Ne réchauffera vos pieds froids,

Si vous pouvez rouvrir vos yeux pleins de lumière
Dans l'obscurité du tombeau,
Alors vous jetterez un regard en arrière
Sur le passé qui fut si beau.

Vous vous rappellerez les jours de votre enfance.
Où vous luttiez avec fierté
Sans autre arme de guerre et sans autre défense
Que votre immortelle beauté ;

Vous vous rappellerez les ivresses légères
Dans les beaux soirs de juin bénis,
Et nos doux chants mêlés aux chansons étrangères
Qui tombaient des cieux infinis ;

Vous vous rappellerez les caresses sans nombre
Dont je couvrais vos bras si doux,
Et mes yeux où vos yeux ne voyaient que de l'ombre
Quand je pleurais à vos genoux ;

Et, par les claires nuits de juin, les confidences
De nos deux cœurs apprivoisés,
Les sourires, les voix, les chansons et les danses,
Et la lenteur de nos baisers.

Vous vous rappellerez les longues solitudes
Sur les monts ou dans les grands bois,
Et nos moindres regards, nos moindres attitudes,
Tous ces souvenirs d'autrefois !

Puis, dans la brume où l'âme invisible frissonne,
Vous refermerez vos doux yeux,
Et vous écouterez l'Éternité qui sonne
A la grande horloge des cieux.

Alors vous vous direz que tout ce que l'on pleure
N'a peut-être point existé,
Et que les plus beaux ans ne durent pas une heure
Quand on songe à l'Éternité !

Adelphe Froger.

MARGINALIA

PAR EDGAR ALLAN POE

(Traduits pour la première fois).

Le grand conteur américain, Edgard Poe, se préoccupait beaucoup, en achetant des livres, de l'ampleur des marges. Il aimait à annoter. « C'est sans doute une manie, dit-il, et il se peut qu'elle soit oiseuse; j'y persiste cependant, parce qu'elle me procure du plaisir. » De cette habitude résulta une œuvre singulière : les MARGINALIA. *Ce sont des morceaux de philosophie, de morale, d'esthétique, des pensées écrites sur la page même qui les avait suggérées, des souvenirs, des espérances, des tristesses, des ironies. C'est le journal d'un esprit et d'une âme. Or, quel esprit et quelle âme sont plus intéressants à étudier intimement que ceux du complexe et subtil Edgar Poe, qui descendit ou monta, on ne sait lequel des deux il faut dire, plus avant qu'aucun autre dans le royaume des cauchemars et des songes, et dont l'art à se diriger clairement dans ces ténèbres rappelle ce qu'on raconte de la lucidité des somnambules ? Les* MARGINALIA *donc, qui, au point de vue littéraire, méritent d'être placés parmi les meilleurs ouvrages d'Edgar Poe, offrent en outre l'intérêt incontestable de montrer à nu la pensée d'un des originaux les plus réels de notre temps. Ici il se révèle plus évidemment que dans les Contes, étant débar-*

rassé des masques de la fiction. Son langage est plus personnel, ses opinions sont plus sincères. Il traite le lecteur en ami. Enfin, penseur mélancolique, rêveur minutieux, bouffon morose, il apparaît tout entier, semblable à lui seul. De sorte que, si ce petit livre, fait de bribes précieuses, n'est pas un, du moins, comme eût dit Edgar Poe lui-même, il est unique. Quant à la traduction de ces pages, nous en dirons seulement qu'elle est littérale, et que nous avons été heureux de remplir, si humble qu'elle fût, une tâche qui nous a valu deux précieux salaires : la certitude de faire œuvre agréable à tous ceux que charme l'étrange dans l'exquis, et la joie d'entrer en communion plus familière avec une admirable intelligence. *C. M.*

I

Si quelque ambitieux a la fantaisie de révolutionner, d'un seul effort, le monde universel de la pensée humaine, de l'opinion humaine, et du sentiment humain, l'occasion lui est offerte ; — la route vers un immortel renom s'ouvre devant lui, directe et sans encombres. Il n'a qu'à écrire et à publier un très-petit livre. Le titre serait simple, — fait de très-peu de mots : « MON COEUR MIS A NU. » Mais il faudrait que ce petit livre ne mentît pas à son titre.

Eh bien ! malgré la soif furibonde de notoriété qui distingue tant d'individus de l'espèce humaine,— tant d'individus même qui ne se soucient pas plus que d'une figue de ce qu'on pensera d'eux après leur mort, — eh bien, on ne trouvera pas un seul homme doué d'une intrépidité assez grande pour écrire ce petit livre. L'écrire, dis-je. Certes, il y a dix mille personnes qui, le livre une fois écrit, riraient fort à l'idée d'être troublées par sa publication de leur vivant, et qui ne pourraient même pas concevoir *pourquoi* elles feraient la moindre objection à ce qu'il fût publié après leur décès. Mais, l'écrire, *voilà* la difficulté. On n'ose pas l'écrire. On n'osera jamais l'écrire .On ne pourrait pas l'écrire même si on l'osait. Le papier se recroquevillerait et flamberait à chaque contact de la plume dévorante.

II

Est-il rien de plus flatteur pour la conscience et pour l'orgueil de l'homme quand il tire de ses ennemis vengeance d'une *in*justice, que la conviction qu'il leur fait *justice* ?

III

Voir distinctement le mécanisme, les roues et les ailes d'une œuvre d'art quelconque, est indubitablement un plaisir en soi, — mais ce plaisir, nous ne pouvons l'éprouver qu'en proportion de notre insensibilité à l'effet, légitime voulu par l'artiste : — et, en réalité, il arrive trop souvent que

réfléchir analytiquement sur l'Art, c'est réfléchir à la façon des miroirs du temple d'Ephèse, — qui représentaient difformes les plus parfaites beautés.

IV

Pour parler d'inscriptions, combien admirable était celle qui circulait à Paris, à propos de la statue équestre de Louis XV, exécutée par Pigalle et Bouchardon : STATUA STATUÆ !

V

Tout ce qu'il faut à l'homme de génie pour être exalté, c'est de la matière morale en mouvement. Le *sens* — favorable ou contraire — de ce mouvement n'importe pas, et la *qualité*, de sa matière est absolument sans conséquence.

VI

Un Français, — Montaigne, peut-être, — dit : « On parle beaucoup de la réflexion ; pour ma part, je ne réfléchis jamais, sinon quand je m'assieds pour écrire. » Ne jamais réfléchir, sinon lorsqu'on s'assied pour écrire, — telle est la cause de tant de compositions médiocres. Mais il y a peut-être, dans la remarque de l'auteur français, quelque chose de plus *enveloppé*. Il est certain que le simple acte d'écrire tend puissamment à rendre la pensée logique. Chaque fois que je suis mécontent, à cause de son vague, d'une conception de mon cerveau, j'ai immédiatement recours à la plume, afin d'obtenir par son aide la forme, l'enchaînement et la précision nécessaires.

Que de fois nous entendons dire que telles et telles pensées sont au-delà de la portée des mots ! Je ne crois pas qu'une pensée quelconque, vraiment digne de ce nom, soit hors de la capacité du langage. Je m'imagine plutôt que, lorsqu'on éprouve de la difficulté à exprimer, c'est qu'il y a dans l'intelligence un défaut de résolution ou de méthode. Pour ma part, je n'ai jamais eu une pensée que je n'aie pu traduire en paroles plus clairement même que je ne l'avais conçue : —comme je l'ai fait observer plus haut, la pensée devient logique dans l'effort vers l'expression (écrite).

Il y a cependant une classe d'idées, d'une délicatesse exquise, qui ne sont *pas* des pensées, et auxquelles, *jusqu'à ce jour*, j'ai trouvé radicalement impossible d'adapter un langage. Je me sers du mot *idée* au hasard et simplement parce qu'il faut bien que je me serve d'un mot *quelconque* ; mais le sens communément attaché à ce terme n'a aucun rapport, même très-lointain, avec les ombres d'ombres en question. Elles me semblent plutôt psychiques qu'intellectuelles. Elles se lèvent dans l'âme (hélas, si rarement) seulement aux époques de la placidité la plus intime, — quand les santés corporelle et mentale sont parfaites, — et seulement à ces *points* du temps

où les limites du monde réel se confondent avec celles du monde des rêves. Je ne m'aperçois de ces Idées que lorsque je suis sur le bord même du sommeil, avec la conscience d'y être. Je me suis convaincu que cette *condition* n'existe qu'en un *point* inappréciable du temps ; — cependant, ce *point* est encombré de ces « ombres d'ombres ; » et, pour une pensée véritable, il faut une *durée*. De ces Idées émane une extase délicieuse, aussi supérieure aux délices des mondes réels et des rêves, que le paradis de la théologie septentrionale est supérieur à son enfer. Je regarde ces visions, au moment où elles se lèvent, avec un frisson qui, dans une certaine mesure, modère ou pacifie l'extase, — je les regarde aussi à travers la conviction (laquelle semble faire partie de l'extase même) que cette extase en soi est d'une essence supérieure à la nature humaine, — est une échappée de vue sur le monde extérieur de l'Esprit ; et j'arrive à la conclusion, — si un tel mot est applicable à l'intuition instantanée d'une perception, — que les délices ressentis ont pour seul élément l'*absolu de la nouveauté*. Je dis l'*absolu*, parce que dans ces Idées, — laissez-moi les appeler maintenant impressions psychiques, — il n'y a réellement rien qui se rapproche des impressions ordinairement reçues. C'est comme si les cinq sens étaient remplacés par cinq myriades d'autres sens étrangers à l'humanité.

Eh bien, si entière est ma foi dans la puissance de la parole que, souvent, j'ai cru possible de donner un corps aux ombres éphémères d'idée que j'ai essayé de décrire. Mes expériences dans ce ce but ont été poussées assez loin pour qu'il me soit possible (quand mes santés physique et intellectuelle sont bonnes) de contrôler l'existence de la *condition*, — c'est-à-dire que maintenant je puis (à moins que je ne sois malade) être sûr que la *condition* surviendra, quand je le désirerai, au *point* du temps déjà mentionné ; — auparavant, même dans les circonstances les plus favorables, je ne pouvais jamais être certain qu'elle se produirait. Je veux simplement dire que, maintenant, j'en suis certain quand toutes les circonstances sont favorables ; — je me sens même le pouvoir de l'amener ou de la contraindre ; — mais les circonstances favorables ne sont pas les moins rares ; — sans cela j'aurais déjà, par force, jeté le ciel sur la terre.

D'autre part, je suis allé assez loin pour pouvoir empêcher la chute du *point* dont j'ai parlé, — le point où se confondent la veille et le sommeil, — pour pouvoir, dis-je, empêcher à volonté la chute de ce terrain-frontière dans le domaine du sommeil ; non que je puisse maintenir la *condition*, non que je puisse faire que le point soit plus qu'un point, mais je peux me rejeter en sursaut dans l'état de veille, — et ainsi *transférer le point lui-même dans le royaume de la mémoire*, — transporter ces impressions, ou, à proprement parler, leur souvenir dans une situation où (pendant une période toujours fort brève, à vrai dire), il m'est possible de les surveiller avec l'œil de l'analyse. Pour ces raisons, c'est-à-dire parce que j'ai été rendu

capable d'accomplir ces choses, — je ne désespère pas tout-à-fait d'incorporer dans la parole un nombre de ces Idées assez grand pour fournir de leur essence une notion figurée à une certaine classe d'esprits. En parlant de la sorte je ne veux pas donner à entendre que, dans mon opinion, ces idées, ces impressions psychiques, sont confinées en mon Moi individuel ; — ne sont pas, en un mot, communes à toutes les créatures ; il m'est absolument impossible de me faire une opinion sur ce point. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un souvenir même partiel de ces impressions effarerait l'entendement universel de l'humanité par la *nouveauté suprême* de la matière mise en œuvre et de ses suggestions logiques. En un mot, si je dois jamais écrire un article sur ce sujet, le monde sera forcé de reconnaître que, enfin, j'ai fait une chose originale.

VII

Celui-là n'est pas véritablement brave, qui a peur de paraître ou d'être, quand il lui convient, un lâche.

VIII

Elle n'est pas du tout irrationnelle, l'idée que, dans une existence future, nous considérerons ce qui nous paraît être notre existence actuelle, comme un rêve.

IX

En louant la Beauté, le Génie manifeste seulement une affection filiale. Au Génie la Beauté donne la vie, — et reçoit en récompense l'immortalité.

X

Je ne peux pas m'empêcher de croire que la plupart des romanciers pourraient, par-ci par-là, trouver leur compte à prendre conseil des Chinois, lesquels, bien qu'ils bâtissent leurs maisons de haut en bas, ont pourtant assez de bon sens pour commencer leurs livres par la fin.

XI

Si j'étais appelé à définir très-brièvement « l'art », je l'appellerais « la reproduction de ce que les sens perçoivent dans la nature à travers le voile de l'âme ». La simple imitation, quelque exacte qu'elle soit, de ce qui *est* dans la nature, n'autorise personne à prendre le nom sacré d'artiste. Denner n'était pas un artiste. Les grappes de Zeuxis étaient inartistiques, — si ce n'est à des yeux d'oiseaux ; et le rideau de Parrhasius ne pouvait même pas cacher l'insuffisance du peintre au point de vue du génie. J'ai dit : « le voile de l'âme » ; quelque chose d'analogue paraît indispensable en art. Nous pouvons, en tout temps, doubler la vraie beauté d'un paysage réel en fer-

mant à demi nos yeux quand nous le regardons. Seuls, les sens voient quelquefois trop peu, — mais, alors, ils voient *toujours* trop.

XII

Avec quelle obstination inexplicable nos meilleurs écrivains eux-mêmes persistent à parler du « courage moral ! » comme s'il pouvait y avoir un courage qui ne fût pas moral. L'épithète est improprement appliquée au sujet, et devrait l'être à l'objet. L'énergie qui surmonte la peur, — que ce soit la peur d'un mal menaçant la personne, ou celle d'un mal menaçant les conditions impersonnelles au milieu desquelles nous vivons, — cette énergie, naturellement, ne peut être qu'une énergie mentale, ne peut être, naturellement, que morale. Mais, en parlant d'un « courage moral », nous impliquons l'existence d'un « courage physique », — expression tout aussi raisonnable que le seraient celles de « pensée physique » ou « d'imagination musculaire. »

XIII

Le goût le plus châtié et la sensibilité la plus profonde Lui prodiguaient les applaudissements. Le triomphe humain, dans tout ce qu'il a de plus excitant et de plus délicieux, n'est jamais allé au-delà de ce qu'elle éprouvait, — jamais, si ce n'est dans le cas de la Taglioni. Que sont en effet les adulations extorquées qui échoient à un conquérant? — Que sont même les amples honneurs de l'écrivain populaire, — sa réputation étendue au loin, — sa profonde influence, — et la plus dévotieuse appréciation de ses œuvres par le public, — qu'est tout cela comparé à cette approbation extatique de la femme personnelle, — à cette applaudissement spontané, insistant, présent et palpable, — à ces inextinguibles acclamations, — à ces soupirs et à ces larmes éloquentes que la Malibran, idolâtrée, écoutait et voyait à la fois, en sentant profondément qu'elle les méritait ? Sa courte carrière fut un rêve miraculeux; — quelques tristes intervalles de chagrins n'étaient que de la poussière dans la balance de sa gloire. Dans ce livre, on parle beaucoup des causes qui ont abrégé son existence. Mais, telles qu'on les présente ici, elles semblent flotter dans une ombre vague que la belle mémorialiste essaye en vain d'illuminer. Je ne crois pas qu'elle approche de la vérité même. Elle ne semble pas réfléchir à ceci que le prompt décès était la condition de la vie extatique. Toute créature pensante qui entendait chanter la Malibran ne pouvait plus hésiter à croire qu'elle mourrait dans le printemps de ses jours. Elle entassait des âges dans des heures. Elle quitta le monde à vingt-cinq ans, ayant vécu des milliers d'années.

Edgar Poe.

(La suite prochainement).

POUR PARAITRE DANS LA PROCHAINE LIVRAISON

LES ROMANCIERS NOUVEAUX

I. — **Alphonse Daudet.**
II. — **Émile Zola.**
III. — **Léon Cladel.**
IV. — **Ferdinand Fabre.**

TABLETTES PARISIENNES

21 *février*. — Retour des choses d'ici-bas : une agence de courses devient salle de théâtre. Boulevard des Italiens, les Fantaisies vont faire de la « fantaisie en littérature et en musique. » Aimable périphrase. Lisez : operettes et pièces à maillots.

22 *février*. — Les élections et les malheurs inénarrables de M. Buffet font seuls du brouhaha dans les rues. Aucun livre n'a eu le courage de se montrer, ni aucune pièce nouvelle.

23 *février*. — Suite d'hier. On reprend *Madame l'Archiduc*.

24 *février*. — Je ne vois encore rien venir; mais demain, dit-on, est plein de promesses.

25 *février*. — Les *Petits Cadeaux* se donnent de mari à femme, au Gymnase, et c'est M. Jacques Normand qui les fournit. Petite chose, petit succès.

26 *février*. — Aujourd'hui, par exemple, c'est le réveil de la littérature. Un miroitier authentique, ennuyé du *doit* et *avoir*, a cherché et trouvé ce titre charmant : *Fleur-de-Baiser*. Mais entre méditer une pièce et la faire, la distance est plus grande que de Paris à Pékin. M. Chabrillat survient, qui aide M. Alexandre ; M. Cœdès arrive, qui prête son renfort ; et à eux trois, ils s'embourbent comme un seul homme. Le brave miroitier a juré qu'on ne l'y reprendrait plus.

27 *février*. — *Vingt ans après* reparaissent à la Porte-Saint-Martin. Personne ne s'en plaint, ni le public, ni les directeurs La première représentation eut lieu en 1845, et ces trente années n'ont pas creusé de rides. Combien de dramaturges voudraient seulement être joués trente jours ! — M. Coppée et M. de Porto-Riche ont lu chacun, au Théâtre-Français une pièce en un acte. On ne dit pas quel a été le jugement du comité. Bonne chance à tous les deux !

28 *février*. — Matinées partout. Genre classique, genre débraillé, il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. La *Fille de madame Angot* a fait annoncer qu'elle n'avait pas encore perdu la voie, et que qui voudrait pourrait l'entendre : on a refusé du monde au guichet. Les conférenciers n'ont pas tiré leur frac de l'armoire : qui les aurait écoutés, un jour de carnaval !

29 *février*. — Que dire du *Bal du Sauvage* ? Rien... Ah ! si ; les tigres et les ours ont très-bien joué leur rôle.

1er *mars*. — On apprend tous les jours du nouveau. MM. Clairville et Henri Gillet s'aperçoivent que les *Petits Cadeaux*, de M. Normand, ressemblent tout-à-fait aux *Amendes de Timothée*, dont ils sont les auteurs. Ce plagiat, réel ou non, m'en rappelle un autre qui n'est pas contestable. Il n'y a pas beaucoup d'années, un jeune écrivain (1) qui n'aimait sans doute point la peine, fit accepter et représenter comme sien un vieux vaudeville où il n'avait changé mot ni virgule. Il faut de l'aplomb pour réussir, ce brave garçon en avait.

2 *mars*. — M. John Lemoinne va s'asseoir dans le fauteuil de Jules Janin. L'Académie pouvait choisir mieux, elle pouvait choisir pis, mais je me demande par quoi les immortels élus depuis quelque temps seront immortalisés. Si l'*homme rouge* avait prévu ce qui arrive, il n'aurait certes pas fondé l'Académie. Le public parisien fait ses adieux à Ernesto Rossi ; la Muse, elle aussi, lui envoie un joli sourire... Mais chut ! Nous sommes dans un endroit où il est défendu de parler.

3 *mars*. — M. John Lemoinne a lu son discours ; M. Cuvillier-Fleury a décoché le sien. La critique donne la palme au premier ; la critique est bien honnête. Autant brille l'un,

autant brille l'autre, voilà mon avis tout franc. En général, du reste, les élucubrations académiques ne sont pas du superfin; c'est cousu à gros fil. ça baille par ci, ça bouffe par là, et cette fois non plus il n'y a pas de quoi faire la belle jambe. — M. Jacques Normand repousse l'accusation de plagiat, MM. Clairville et Gillet ne veulent pas en démordre. Nous attendrons la fin. — *L'Ami Fritz* est reçu à l'unanimité par les sociétaires de la Comédie-Française. MM. Erckmann et Chatrian aspirent aux fumées capiteuses du théâtre; ils sont bien capables de s'en passer heureusement la fantaisie.

4 mars. — De nouvelles élections nous talonnent, comme disait jadis M. le duc d'Audiffret-Pasquier. On ne pense qu'aux élections.

5 mars. — Élections encore, élections toujours. Si l'arsenic est la mort aux rats, la politique est la mort à bien d'autres.... choses.

6 mars. — On demande comment les candidats se sont trouvés des ballottages. Il pleut à verse par surcroît. C'est trop !

7 mars. — S'il vous faut des paroles pour mettre sous des dièses et des bémols, adressez-vous à M. Louis Gallet: il tient cette spécialité. M. Camille Saint-Saëns, tout récemment, lui a demandé un poëme biblique, et l'Association Artistique a exécuté le *Déluge* au théâtre du Châtelet. Déluge de notes, a dit un mauvais plaisant. Mais M. Saint-Saëns ne se troublera pas pour si peu. Être discuté, c'est la preuve quel'on vaut quelque chose.

8 mars. — On s'occupe de renflouer l'Opéra-Comique. M. Campocasso se charge de le remettre à flot : y réussira-t-il ?

9 mars. — Tous les yeux regardent du côté de Versailles. Sénateurs et députés sont les lions du moment, tant il est vrai que chacun a son jour de gloire.

10 mars. — Pièces de théâtre tirées de romans, c'est la mode. *Fromont et Rissler* s'est fait ouvrir la porte du vaudeville : Qui donc s'en plaindra ? — Ce soir, *Lord Harrington*, au théâtre Cluny : nous irons voir.

11 mars. — Les ruisseaux débordent, les rivières débordent, les fleuves débordent; on commence à craindre des malheurs. Il n'y a que les nouveautés qui ne débordent pas.

12 Mars. — *Lord Harrington*, comme les coquettes, a fait attendre le public. Mais un jour de plus, un jour de moins, ce n'est pas une affaire. L'auteur, M. Crisaffulli, n'a pas été heureux. Une seule belle scène dans quatre actes, et tout le reste du temps, on le passe à pleurer. Le théâtre Cluny a fait des frais, la pièce est remarquablement jouée. Nous félicitons la nouvelle direction

13 mars. — M. Campocasso a renoncé au sauvetage de l'Opéra-Comique; M. Perrin tente décidément l'aventure. Enflammés par le dévouement de leur directeur, les sociétaires de la Comédie-Française organisent une représentation au profit des ténors et des basses de la rue Favart. « Admirable matière à mettre en vers français. » M. Sarcey la mettra en prose de conférence.

14 mars. — Le *Hammam* annonce son ouverture : avis aux amateurs de bains à vapeur. On ira suer au *Hammam*, et les humeurs peccantes s'évaporeront par transpiration. Quel siècle de civilisation tout de même ! on se mouille sans se tremper dans l'eau. Gribouille demeure rêveur. MM. Hennequin et Delacour ont fait ensemble le *Procès Veauradieux*; ensemble ils ont fait l'*Oncle à espérances* : c'est tomber du sixième sur le pavé. Le Gymnase aura moins de profit avec eux que le Vaudeville. Puisse la leçon servir aux deux auteurs !

15 mars. — Les débordements se changent en désastres. Maisons écroulées, caves noyées, familles sans asile ! Et la pluie tombe toujours ! Pas un sourire dans le ciel ! pas une espérance !

16 mars — Représentation au bénéfice des artistes de l'Opéra-Comique. On joue le *Philosophe sans le savoir*. Le dix-huitième siècle, à l'imitation des fleuves aujourd'hui, déborde dans le dix-neuvième. Je ne sais pas si c'est votre avis, mais il me semble qu'on abuse des vieilles chansons. Et des vieilles pièces aussi. Voilà qu'on reprend la *Vie parisienne*. Pourvu que les chanteurs de cours et les orgues de Barbarie ne reprennent pas : *J'ai un pied qui r'mue.*

17 mars. — Je finis par une triste nouvelle : M[me] Mélanie Reboux, l'artiste charmante, est morte d'une péritonite. C'est un deuil pour les théâtres et pour le tout-Paris. Vieux et jeunes, depuis un an, la mort a terriblement fauché. Quel long nécrologe si nous comptions toutes les victimes !

Jacques Rollin.

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

Chaque livraison : 60 centimes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS.	Six mois : **5** francs.	Un an : **8** francs,
DÉPARTEMENTS. . . .	— **5** —	— **8** —

POUR L'ÉTRANGER : *Le port en sus.*

On souscrit à PARIS :

AUX BUREAUX DE LA REVUE, 52, boulevard Saint-Michel, 52.

Agen............ Allègre.
Aix.............. Aubin.
Alger............ Juillet St-Lager.
Auxerre......... Lanier.
Avignon......... Clément St-Just.
Bayonne........ Cazals.
Bordeaux....... Libraire nouvelle.
Dijon........... Lamarché.
Grenoble........ Drevet.
Le Hâvre....... Poinsignon.
Lyon..... ...... Mégret.
Marseille....... Camoin.
Mayenne........ Poirier.
Montpellier..... Lonjon.
Nantes.......... Vier.
Nice............. Visconti.
Nîmes........... Borely.
Pau.............. Cazaux.
Tonnerre....... Chanot.
Toulouse........ Armaing.

Et chez les principaux Libraires et Directeurs des Postes et Messageries.

ALSACE-LORRAINE

Metz............ Sidot.
Strasbourg...... Treuttel & Würtz.

AUTRICHE-HONGRIE

Cracovie........ Friedlin.
Lemberg........ Gubrynowiez & Schmist.
Pesth............ Pfeiffer.
Prague.......... Calve.
Vienne.......... Gérold & Cie.

DANEMARCK

Copenhague.... Hœst.

ESPAGNE

Madrid.......... Bailly-Baillière.

PORTUGAL

Lisbonne........ Silva.

ITALIE

Rome............ Bocca.
Gênes........... Beuf.
Florence........ Lœseher.
Naples........... Dethen & Rocholl.
Venise........... Ongania.
Milan............ Dumolard.

ROUMANIE

Bucarest........ Sotschek et Cie. / Szollozy & Græve.

SUÈDE & NORWÉGE

Stockolm........ Fritze.

GRANDE-BRETAGNE

Londres......... Baillière, Tindall & Cox. / Williams & Norgate / Trubner & Cie.

BELGIQUE

Bruxelles....... G. Mayolez.
Liége............ Emile Decq.
Anvers.......... Max Kornicker.

TURQUIE D'EUROPE

Constantinople. Weiss.

TURQUIE D'ASIE

Smyrne......... Travi & Cie.

ÉGYPTE

Le Caire........ Jules Barbier.

SERBIE

Belgrade........ Lazarewitch.

ÉTATS-UNIS

New-York....... Christern.
Nouvelle-Orl.... Hébert et Cie.

SUISSE

Genève.......... Georg.
Berne .... Dalp.

RUSSIE

St-Pétersbourg. Mellier.
Moscou......... Gautier.
Odessa.......... Rousseau.
Varsovie........ Gebethner & Wolff.

GRÈCE

Athènes......... Wilberg.

PAYS-BAS

Amsterdam..... Van Bakkenes.
Rotterdam...... Kramers.
La Haye........

NOTA. — On peut envoyer le prix de l'abonnement en mandats ou en timbres-poste M. ALPHONSE DERENNE, boulevard Saint-Michel, 52.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

CINQUIÈME LIVRAISON

20 avril 1876

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.

Un an : 8 fr.

Six mois : 5 fr.

Pour l'étranger, le port en sus.

PARIS

ALPHONSE DERENNE EDITEUR

52, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 52

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Sciences, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef : CATULLE MENDÈS.

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL.

Livraison du 20 Avril 1876.

La République des Lettres paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 à 36 pages grand in-8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction
à M. Henry Laujol, secrétaire de la rédaction,
et tout ce qui concerne l'administration
à M. Alphonse Derenne, éditeur, 52, boulevard Saint-Michel.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

LE SALON DE POÉSIE [1]

Troisième série

DU PARNASSE CONTEMPORAIN.

Le troisième salon des poètes vient d'être ouvert au public. Je l'ai parcouru avec la ferme intention d'étudier les tableaux, eaux-fortes et esquisses de chacun, et j'étais bien décidé, si, parmi les œuvres qui figurent pour la première fois sur la cimaise, je découvrais celle d'un artiste original, à la signaler de suite aux lecteurs de cette Revue.

Je le dis franchement, mon espoir a été trompé ; car, si j'excepte deux ou trois pièces curieuses, je ne trouve chez les débutants ni franchise d'allures, ni saveur nouvelle ; ce ne sont que réminiscences trop visibles, maquillages trop hâtivement plaqués. On pourrait réunir en deux groupes distincts les néophytes : groupe Leconte de Lisle et groupe Coppée avec çà et là quelques beaux-semblants de Catulle Mendès et de Sully-Prudhomme. Je vois encore une élève de Lamartine, Madame Blanchecotte, je retrouve un faux air de Musset et d'Hugo (voir *la Coupe et les lèvres* et *le Régiment du baron Madruce*) dans l'*Hymne à la Suisse* de M. Grenier qui n'expose cependant pas pour la première fois ; et l'arome subtil et pénétrant de Baudelaire se dégage à bouffées vagues d'une pièce de M. Richardot, *Les vieux amoureux.*

Mais d'artistes qui soufflent dans leur clairon ou dans leur fifre — s'ils n'ont à eux qu'un fifre — point ! J'en suis venu dès lors à me demander à quoi pouvait servir d'éditer d'aussi gros volumes, si les seuls poèmes qui méritent d'être lus portent la signature d'artistes hors concours ou exempts du jury d'admission ? Ceux-là, illustres ou célèbres, organisent des expositions permanentes de leurs œuvres, et le prix d'entrée est certainement moindre que celui de ce capharnaüm où gisent, pêle-mêle sous des vitrines, un ramas de galoubets et de pipeaux crevés.

Un fait à noter, hélas ! c'est que le poëte qui a fait le plus de prosélytes est François Coppée. Ils sont à sa suite une ribambelle qui oublient que si leur maître a commis l'abominable lithographie des Humbles, il a su du

1. A propos de cet article qui se signale par la vivacité de certaines critiques et de certaines louanges, il n'est pas inutile de faire observer qu'une entière liberté d'appréciation étant laissée à chacun de nos collaborateurs, les opinions personnelles de M. Huysmans ne sauraient engager en rien la responsabilité de la Revue. N. de la Red.

moins dessiner cette exquise vignette : le Passant, et que, même lorsqu'il se trompe dans le choix des sujets, il demeure un subtil et précieux artiste. Le mauvais côté de son talent, l'affectation du simple et le sentimentalisme à outrance, les a séduits par son apparente facilité, et tous, à la queue-leu-leu, ils tapotent avec des bouchons sur leurs harmonicas de verre, ils vous chantent leur mignonne endormie, la promenade à deux dans les grands bois, le ciel d'azur, les étoiles, la brise ; c'est une vraie turlutaine pour accordéons, une couverture de dragées à pétards qui ratent, mouillés qu'ils sont par leurs larmes !

Vous voulez faire simple, être naïfs, vous vous êtes trompés d'école, mes amis, il fallait aller frapper à la porte du vieux poëte Auguste de Châtillon, et encore à quoi cela vous eût-il servi, est-ce que la naïveté vraie peut s'apprendre ?

Et cependant, ce poëte qui, suivant Théophile Gautier, sut concilier la simplicité et l'art, semble avoir servi de maître à un débutant, M. Gabriel Vicaire.

Sa ballade à frère Panuce, son sonnet à un bon raillard trépassé, Jeanne, la fine mouche, sont ravissants de bonhomie et naïvement enluminés avec les couleurs de son terroir. Je lui suis reconnaissant d'ailleurs de n'évoquer pas des Amaryllis et autres déités plus ou moins chlorotiques. Ses compagnons me peignent des fillettes d'après les formules d'Ary Scheffer, ce singe du sentiment, comme l'appelait Baudelaire, et lui me trousse des gaillardes à la Van Ostade ! A la bonne heure, au moins ! Non que je préfère les rustaudes joufflues aux faunesses de Paris avec leurs hanches qui bougent et leurs yeux en braise, mais entre une poupée anémique et banale et la paysanne qui rit, poings aux flancs et dents à l'air, je n'hésite, pardieu ! pas.

Quand j'aurai parlé de M. Saint Cyr de Raissac, dont l'apostrophe à Musset contient de très-beaux vers, quand j'aurai remarqué l'absence, l'abstention peut-être, de MM. Maurice Bouchor et Jean Richepin, deux nouveaux venus, sur qui, depuis quelque temps, l'attention se porte, il ne me restera plus qu'à citer parmi les jeunes quelques noms inconnus qui, à défaut d'une originalité bien personnelle, savent du moins ouvrer joliment un poëme : M. de Bonnières, l'auteur des sonnets russes ; un bon élève de Leconte de Lisle, M. de Fourcaud, le tresseur de sonnets hiératiques ; M. Plessis qui frappe bien ses rimes et n'appartient à aucune école parce qu'il flotte entre toutes ; M. Bourget, M. Pigeon, un élève de Coppée, M. Marrot, dont j'irais volontiers marchander les vieilles assiettes peintes dans les ghettos de la rue de Rennes, le refuge du bric à brac, M. Grandmougin, un poëte délicat doublé d'un fin critique musical, et puis..... et puis..... toute la cohue des lamentables !

Et quand je pense que lorsque j'ouvris ce volume, je voulais établir un parallèle entre les nouveaux venus et leurs prédécesseurs immé-

diats, tenter d'expliquer en quoi les débutants différaient, quelles notes nouvelles ils nous avaient apportées, je ne sais vraiment plus ni que dire ni que faire. Voyons, là, sincèrement, croyez-vous que cette étude soit possible? Je fais la grimace comme un commis de l'entrepôt qui, après avoir percé d'un coup de foret toutes les barriques pleines et avoir dégusté le sang des vignes qui jaillit et pétille dans son verre, s'aperçoit que ces vins, qui portent le nom de tant de crûs, ne diffèrent que par la quantité d'eau qu'on y a versée. Je demande de la piquette, du Suresnes ou de l'Argenteuil, du clairet ou du reginglat, si âpres qu'ils puissent être, tout, excepté ces vins de la Comète qui s'allongent outre mesure!

Mais allons voir les tableaux des maîtres ou des artistes déjà célèbres.

Lettre A. — La première œuvre qui tombe sous nos yeux a pour auteur une femme, Mme Ackermann. Dans un long article écrit en ce style particulier à la Revue des Deux Mondes, le camaïeu gris, le style monochrome qui mène à tout, même aux honneurs, M. Caro, de l'Institut, fit à cette poètesse un titre de gloire de ne point faire partie de l'école qui reconnaît comme chef suprême le maître invincible Hugo.

Bien. Mais alors il faut avoir un fier talent pour pouvoir, tout en gardant son originalité propre, faire de beaux vers sans suivre la route que notre souverain à tous a tracée ! Je considère, pour ma part, cet éloge comme peu flatteur, et je crois que la désespérance perpétuelle de Mme Ackermann méritait mieux.

Je signale en passant une belle grisaille de M. Autran, intitulée *Une vieille servante*, et j'arrive aux rondels composés à la manière de Charles d'Orléans par l'excellent poète Théodore de Banville.

Si miséricordieux pour les beaux rhythmes tombés, il avait relevé déjà la ballade et comme dans ces revues où une jeune fée, embossée dans la vieille défroque d'une centenaire, jaillit dans sa robe étincelante et diaprée en pleine lumière d'apothéose, la ribaude de Villon rejette au loin ses jupes d'autan et sourit à nouveau, vivante et belle !

Le rondel, cette broderie faite avec deux fils de couleur différente qui se croisent et s'entre-croisent et forment une trame si légère que le moindre mouvement de doigt la déchirerait, a été tissé avec un art infini par le vaillant rimeur. Quelle habileté de main ! quelle souplesse de fuseau, comme ces couleurs s'accordent et se font valoir ! les unes éclatent avec la pompeuse magnificence du pourpre, la splendeur glorieuse du jaune d'or, les autres ravissent avec leurs teintes alanguies et comme calmées : le rose, le vert d'eau, le mauve.

Mais poursuivons la route, car les noms vont se pressant sous notre plume : Émile Bergerat dont les strophes portent le titre de « Paroles Dorées », et l'auteur des Poëmes d'Italie, M. Emile Blémont, qui expose une pièce très-curieuse et très-naïvement ciselée, la Chanson de Marthe. On dirait d'une

mélodie savante dans laquelle reviendrait, en alternances habiles, le chant d'un rouet.

Nous entrons dans la salle C. — M. Cazalis ouvre la marche ; son envoi contient quelques pièces vigoureusement enlevées, entre autres un Christ qu'on dirait peint par Ribéra. Vient ensuite un riche et puissant athlète, un romancier qui est poète quand bon lui semble, Léon Cladel.

Après le *Bouscassié*, cette merveilleuse idylle, où se trouvent réunis, comme par miracle, le jet premier de l'ébauche, la fleur de ton de l'esquisse, et le fini de style de l'œuvre la plus parfaite, il a su accomplir un prodigieux tour de force, la *Fête de Saint Bartholomée-Porte-Glaive* et créer coup sur coup deux chefs-d'œuvre, les Auryentis et l'Hercule.

Ah ! Cladel, Cladel ! vous êtes le Millet des paysans et des grands bois, le non pareil ouvrier du grand style agreste ! Qu'ils soient langoyeurs ou mages, que, meurt-de-faim et va-nu-pieds, ils pataugent dans la boue de Paris, leur sept en main et leur carquois d'osier au dos, ou qu'enivrés par la tourmente des combats, ils se ruent sur les canons, cabrant sous une grêle de mitraille et de balles leurs chevaux dont le poitrail saigne, tous vos héros vivent de cette vie prestigieuse que créent la plume et le pinceau des maîtres !

Et, c'est chose étrange ! après des teintes si vives et si pittoresques qu'on les reconnaîtrait entre toutes, il y a des touches d'une délicatesse et d'un flou inouis ! après la fonte du roman qu'il pétrit et tord à pleins poings, le voilà qui du bout des doigts vous effile l'or du vers ! On dirait de ces vieux artistes forgerons, qui, après avoir battù dans une pluie d'étincelles des blocs de fer rouge, s'amusaient, pour se délasser, à ciseler des bijoux frêles !

Quelle antithèse ! après Cladel, Coppée ! Sa première toile : *l'Amazone* est un joli keapsake, la dernière, la *Prise de voile* contient quelques beaux vers. J'y retrouve avec joie le talent du poëte !

Mais arrêtons-nous, car les paysages de Léon Dierx sont tout simplement splendides. Ah ! celui-là est un grand peintre et ses arbres ont la puissance des chênes séculaires qui se dressent dans l'œuvre du plus grand des paysagistes modernes, Théodore Rousseau. Il a une ampleur et une sonorité de vers vraiment admirables. Son poème : *la Forêt d'hiver*, est beau, absolument beau, et Victor de Laprade qui donne au Parnasse ses adieux aux Alpes n'a dans toute son œuvre qu'une pièce qui égale celle-ci : *La Mort d'un Chêne*.

Faisons halte aussi devant les Noces Corinthiennes de M. Anatole France. Celui-ci ne recherche pas ces hosannas de couleurs que nous verrons flamber plus loin ; mais aussi quelle finesse de tons, et puis comme toutes ses teintes sont harmonieuses ! Il y a dans ses vers une pureté de lignes et une placidité d'expression qui font involontairement songer aux plus beaux marbres grecs. En voilà assez pour nous faire ardemment désirer les deux

autres parties de son poème; mais, dans tous les cas, tel qu'il est, ce fragment sera sans contredit l'une des œuvres les plus remarquées du présent Salon.

Je mentirais si je n'avouais mon enthousiasme pour les sonnets héroïques de José Maria de Hérédia. Quelle fierté d'allure ! quelle richesse de coloris ! quelle savante contexture du vers ! ils se déroulent, superbement drapés, les rimes sonnent glorieusement avec l'éclat des timbales, on dirait d'une marche triomphale, d'un hallali de pourpre et d'or, d'une fanfare éclatante de couleurs ! quels beaux sonnets que: *Soleil couchant*, *Bacchanale*, *Fleur séculaire*, *Blason céleste*, mais il faudrait les citer tous et la place me manque; mon espoir est que M. de Hérédia les réunira prochainement en un volume et que nous pourrons alors nous occuper d'eux seuls.

Après les bugles sonores et les trompes bruyantes, une mélodie charmeresse et, qui plus est, originale. L'auteur des *Baisers* et du *Harem* a brodé à son chiffre, si reconnaissable entre tous, quelques pièces exquises.

La marque de cet artiste est curieuse à étudier. On dirait d'un tortis de lettres tantôt contournées en volutes comme pouvait seul les broder ce fin Parisien, tantôt simplement humoristiques et railleuses, dessinant dans leurs entrelacs un visage où l'attendrissement ne fait que poindre et où le sourire voltige comme une flamme. Ces contrastes ont une étrange saveur et me semblent assigner à M. d'Hervilly une place tout-à-fait à part dans les rangs du Parnasse.

Que de salles il me reste à parcourir! je n'en suis qu'à la lettre L, et l'espace m'échappe; je cite, en courant, MM. Lacaussade et Lafenestre, et je ne puis que saluer au passage un grand nom, Leconte de Lisle.

L'Epopée du Moine contient des vers sublimes. Ce maître est, après Hugo, le seul qui ait eu assez de souffle pour aborder le grand style épique; mais à quoi bon faire ici son éloge? Le poëte qui a fait Kaïn est l'un des plus grands poëtes de tous les temps. Sa gloire n'est plus à célébrer.

Comme contraste des grandes épopées, les jolis riens de M. Lemoyne, un orfèvre en poésie, et les lourdes machines de M. Manuel. D'aucuns aiment ces vers-là, eh bien, mais, les voilà servis ! M. Manuel a peluré ses oignons, qui, pour comble de malheur, n'ont jamais eu ces teintes vernissées et couleur de cuivre qui enchantent les peintres. Pleurez, mes frères, pleurez, si le cœur vous en dit, je trouve pour ma part ces rabâcheries larmoyantes absolument minables.

J'aime mieux regarder les paysages du peintre Breton, les gouaches de M. Marc-Mounier de Genève, mais, à côté de ces petits tableaux, une grande toile couvre le mur, *Le Soleil de Minuit*, de Catulle Mendès.

La pièce débute par un paysage polaire, blême et sinistre, de tout point admirable. Sur ce fond de neige et de brume, se détachent les personnages de la légende dramatique. Snorra, sorte de Phèdre septentrionale, hurle,

incendiée par tous les feux de l'amour et de la haine, et ordonne à son amant, d'assassiner son mari. La scène est d'une férocité magnifique. Puis le drame se développe, poignant et terrible, entrecoupé de paysages, dont il n'est, semble-t-il, que l'expression agissante, — jusqu'à l'heure où tombe la tête de l'époux en même temps que se lève le soleil de minuit ! Confusion des êtres et des choses. Le remords symbolisé par les aspects de la nature. Alors la scène change. Sous l'astre qui se fond en longues traînées rouges, la neige rosoie, les rochers dressent leurs pics écarlates, les cavernes flamboient comme des gueules de forges, les nuages croulent et saignent. Il y a là, — contraste superbe au camaïeu neige du prologue,—un camaïeu rouge d'un prestigieux effet; toutes les ressources de cette gamme splendide, depuis le sang carminé des laques jusqu'à l'intensité pompeuse des vermillons et des cinabres, ont été maniées avec une dextérité sans égale ! Le dirons-nous ? ces paysages sont pour nous la partie principale de l'œuvre de Catulle Mendès, et certainement nous aurions préféré qu'il se fût borné à ces descriptions, qu'il n'eût pas essayé de transporter dans la Poésie des effets qu'on doit laisser au Théâtre. Il y a là, malgré l'ingéniosité de la fusion, un mélange arbitraire, choquant. Le public, ému ou épouvanté par les péripéties du drame, absoudra en vain l'auteur du *Soleil de Minuit*; les artistes lui reprocheront d'avoir attenté à la pureté du poëme. D'ailleurs, un souffle d'ardente passion circule dans les scènes qui nous paraissent déplacées, et vous enlève ! point de bavochures, point de scories, l'alexandrin sort de l'enclume, net, superbe, éblouissant comme un éclair d'épée, Après M. Mendès, M. Claudius Popelin, un maître émailleur et un sertisseur de rimes, M. A. Renaud l'auteur des *Nuits Persanes*, M. L. X. de Ricard qui n'expose qu'un fragment où s'entrechoquent avec leurs bourguignottes et leurs pourpoints de buffle, catholiques et huguenots, M. L. Ratisbonne, un fabricant de poésies pour mioches, Joséphin Soulary, le précieux joaillier de Lyon, Mme Louisa Sieffert, une poétesse du même pays; et je m'arrête devant les envois de MM. Armand Sylvestre et Sully-Prud'homme.

Le premier de ces poètes est habile à ciseler un flacon et à y jeter une goutte de fine essence qui pénètre d'une douce mélancolie lorsqu'on la respire ; quant au second, il ne nous a donné qu'une pièce « le Zénith », où une fâcheuse tendance au didactisme entrave l'essort des plus hautes facultés poétiques. Je passerai de suite à MM. Theuriet, Albert Mérat et Antony Valabrègue.

Ce n'est pas sans motifs que j'ai réuni ces trois poëtes; ni les uns, ni les autres, n'emploient les couleurs fastueuses : la pourpre de fassius et le jaune de cadmium. Mais il faut avouer que s'il répudie les teintes vives, M. Theuriet surtout manie à ravir toute la gamme des tons adoucis, depuis

la discrète pudeur du bleu tendre jusqu'à la morbidesse charmante du vert d'eau, jusqu'à la tendresse infinie du rose !

La même observation peut s'appliquer à M. Mérat qui, aux rêveuses faiblesses du gris perle, sait ajouter parfois le réveil adorable du maïs ! Ce poète qui dans ses « Villes de Marbre » a tressé de si jolies pièces (Venise, les fruits de Naples, le vieux Palais, pour n'en citer que trois) s'est pris d'amour pour les pauvres campagnes de notre banlieue, et il vient célébrer dans le *Parnasse* leurs grâces trop méconnues.

M. Antony Valabrègue a suivi la route tracée par ses deux devanciers. Les couleurs qu'il préfère sont le lilas et le jaune clair de Naples; la note varie peu, mais, il faut bien le dire, il sait en tirer de très-jolis effets.

Plus original et plus vigoureux, M. Valade, qui tortilla au temps jadis un sonnet mirifique, « Pierrot », nous en donne comme un pendant avec sa « pantomime. » Les *Rues de Venise, Mai, Bouquets* sont de petits bijoux dignes d'être enchâssés dans son écrin « à mi-côte. »

Il ne me reste plus qu'à nommer M. Aicard, un poëte de Provence, qui chante, en de beaux rhythmes, son pays ensoleillé, et M. Franck, qui n'a pas collaboré au *Parnasse* — pourquoi ? — et qui vient de publier les *Poëmes de la jeunesse*. Je recommanderai tout spécialement : *la Mandragore*, *le Val profond*, *à l'Orée du bois* et surtout *l'Orgue de Barbarie*, qui nous semblent donner la note dominante du poëte, une certaine tendresse un peu mélancolique.

En résumé, le *Parnasse* contient des pièces très-inégales. Beaucoup de beaux vers forgés par des mains connues, mais ainsi que je l'ai dit plus haut, trop de rapetasseries grecques ou sentimentales de la part des nouveaux venus ! O Dieu ! il ne se trouvera donc pas, parmi tous les débutants, un homme qui me campe sur ses pieds une vraie femme, qu'elle soit blanchisseuse ou princesse, artisane en godailles, ou fille honnête, une femme enfin dont le ventre tendu de peau rose ne soit pas rempli de son et dont les yeux d'émail ne soient pas trempés de larmes ! Je demande que ces travailleurs effacent de leur échoppe cette enseigne : « fait le neuf. » Semblables à ces orfèvres en cuir que d'aucuns appellent des savetiers, ils ont tous entre les mains une vieille mule de soie pâle, et ils ne cherchent qu'une chose : y ajuster des lacets plus ou moins foncés. Je le dis, en toute franchise, cette cordonnerie poétique m'afflige, et comme l'auteur d'*Albertus*, je crie :

> Donnez-moi la pincette et dites qu'on m'apporte
> Un tome de Pantagruel.

J. K. Huysmans.

FRATERNITÉ

O Frère ! en qui la force à la candeur s'allie,
Gorille monogame et point luxurieux !
Qu'est-ce donc qui les blesse ou qui les humilie
Dans ce fait d'avoir eu les Singes pour aïeux ?

Parmi nous, que la mort doit, tout entiers, reprendre,
Qui peut, même un instant, demeurer indécis,
Quand son esprit lui donne à choisir de descendre
D'un pauvre Homme des bois, ou d'Alexandre six ?

Probre et brave amoureux des forêts innocentes,
Tu hais le sang malgré tes canines puissantes,
Discret mangeur de fruits, de racines et d'œufs ;

Et tu ne fis jamais expirer dans les flammes
Pour quelque dogme vain des vieillards et des femmes,
Gorille aux yeux d'enfant, athée et vertueux.

EN REVENANT DE CHEZ DESTREM

A UN LIÈVRE EN TAPISSERIE

Depuis combien de temps, sans savoir où tu vas,
Lièvre, te sauves-tu sur ce vieux canevas ?
Oui, sur ce canevas dont se ronge la laine,
Et que je vois chez un marchand de bric-à-brac,
Entre une assiette à fleurs et les restes d'un frac,
Depuis combien de temps cours-tu donc, hors d'haleine ?

O Lièvre poursuivi seulement par les vers
Dans des guérets plantés d'arbres jaunes et verts,
Tu me sembles dater du beau temps romantique ?
On peut te trouver l'air d'un chien.... mêlé de veau,
Mais c'est le vent de l'art, en son grand renouveau,
Qui tordit ton oreille, âpre et systématique !

Vieille tapisserie aux gros points inégaux,
Sans doute une fillette en manches à gigots,
Coiffée à la chinoise, un jour t'a commencée,
Pleine d'enthousiasme, avec des doigts tremblants :
Le roi d'alors portait de forts pantalons blancs,
Et sa chemise auguste était mal repassée.

Bon Lièvre, tu naquis promptement sous sa main,
Mais arriva le jour d'un convenable hymen :
Tu t'en allas courir dans le fond d'un armoire,
Et le cher canevas ne fut jamais repris
Sous ce roi qui portait d'étonnants chapeaux gris.
Le terrier de l'oubli s'ouvrit pour ta mémoire.

O Lièvre bousingot, tu n'obtins nul succès !
Plus tard, on te vendit, sans doute après décès,
Perdu dans un amas d'incroyables défroques ;
Tu t'en allas courir le long des boulevards
Avec des spencers bleus, avec des bolivars,
Des *pépins* sans poignée et des paires de socques !

C'est ainsi que tu vins chez ce noir brocanteur,
Et que ton drame trouve en moi son spectateur,
Un spectateur lyrique, et dépourvu de rente !
Combien de temps encor, sans être, hélas, fini,
Toi qu'eussent bien aimé Grandville et Gavarni,
Te sauveras-tu donc, Lièvre-dix-huit-cent-trente ?

AUTOMNE DES CHAMPS

Le cœur des charbonniers entre en sa floraison.
Le bonhomme Hiver met son caban qu'il boutonne
Et siffle, par instant, derrière l'horizon.

Déjà le chat frileux le soir se pelotonne.
Le ciel est gris. Le vent pleure dans la maison,
Ou tord subitement les arbres. C'est l'Automne.

Au fond de trous secrets rentrent les escargots,
Les cimes des forêts deviennent toutes chauves;
Les buissons défleuris prennent l'air de fagots.

Voici que l'on remet les rideaux aux alcôves.
Et le long des chemins une heure ensoleillés,
Volent des tourbillons épais de feuilles fauves.

Les oiseaux migrateurs quittent leurs nids mouillés.
On les voit, par milliers, soudain, sur chaque route,
Fuir pêle-mêle avec les feuillages rouillés.

Un paysan, tordu comme un vieux cep, écoute
Ce grand bruit de rameaux et d'ailes dans les bois,
En fouillant les taillis que la mousse veloute.

Tu l'écoutes, vieillard, et froissant dans tes doigts,
Les derniers champignons que, muet, tu recueilles,
Tu regardes en l'air, et doutes si tu vois

La chute des oiseaux ou le départ des feuilles.

LES TUMULI DE LA HAGUE

A la Hague, pays des âpres poésies
De la terre sauvage et de la rude mer,
Dans une lande immense où croît l'ajonc amer,
Mêlant ses trèfles d'or aux grappes cramoisies
De la bruyère, il est sept larges *Tumuli*.

Sept soldats gisent là, sept chefs de haute taille,
Dont le front aux cheveux fauves n'a point pâli,
Sous le regard de Mars un matin de bataille.
Ils dorment, incrustés dans le sable amolli
Par la brume et la pluie à chaque noir octobre.

Les fiers monceaux de terre où leurs corps sont placés
Devaient aux jours futurs vanter les jours passés,

L'homme d'éternité ne pouvant être sobre;
Mais sous les siècles lourds ils se sont affaissés
Jusqu'à l'humble niveau du gazon de la plaine.

Leur souvenir se perd comme un flocon de laine
Au vent. L'oubli muet s'en approche à pas lents.
Et des moutons crasseux et leur berger vulgaire
Souillent, indifférents depuis plus de mille ans,
Les tombeaux orgueilleux de ces hommes de guerre.

MOUTARDS

En ce mois de Juillet aux longs jours étouffants,
Je m'assis dans un square où des essaims d'enfants
Jouaient, bruyants et vifs, tandis que leurs familles
Devisaient et suaient près des maigres charmilles.

Le soleil s'éteignait dans un brouillard doré.
Et parfois l'air brûlant semblait édulcoré
Par quelque souffle frais venu de la banlieue
Et qui gardait encore depuis près d'une lieue
Une odeur de jardins que l'on vient d'arroser.

Une petite claque, ou bien un gros baiser,
Descendait, par instants, sur la bande folâtre
Qui criait près de nous sur la terre grisâtre.

Et je les regardais ces petits compagnons,
Tous innocents, tous gais, tous drôles, tous mignons,
Fleurs humaines que l'âge aura bientôt fanées:

Le plus âgé d'entre eux n'avait pas cinq années.

Nu-jambes, tous en robes et tous tondus de près,
Tous hâlés, tous ayant les mêmes légers traits,
Et si peu de nez tous! — et tous jouant aux billes,
Nul n'aurait distingué, là les garçons des filles

Parmi tous ces moutards aux mêmes yeux malins,
Aux mêmes sons de voix pleurnicheurs ou câlins,

Si l'on n'eût aperçu, çà et là, des oreilles
(Aux autres pour la forme exactement pareille),
Mais qu'un père voulut un beau jour qu'on ornât
D'une petite perle ou turquoise ou grenat.

Or dans le tas confus de ces embryons d'âme,
Ce bijou de poupée indiquait — une dame !

Une future dame, exquise au pied nerveux,
Dont on célébrera la taille et les cheveux,
En prose, et même en vers, — mais pour qui ma prunelle
N'émettra qu'une œillade, hélas bien paternelle,
Si jamais elle vient, plus vive qu'un chevreuil,
Honorer d'un regard souriant mon vieux seuil.

Car alors je serai, — montrons de la franchise,
Triste et rhumatisant comme le père Anchise,
Et fort humilié par son jeune air ducal.

Oui, tel un matelot manchot, borgne et bancal,
Qui regarde sortir du port les goëlettes,
Quand vous arborerez, Madame, ces toilettes
Que l'on déploie ainsi qu'un pavillon vainqueur,
Je n'aurai qu'un soupir de regret dans le cœur.

Ernest d'Hervilly.

L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE

PAR

STÉPHANE MALLARMÉ

Deux cordonnets de soie, noir celui-ci, celui-là rose, traversent la couverture et se rejoignent au bas dans une frêle rosette, — ajoutant ainsi un peu de mystère frivole à cette enveloppe en carton de Japon, grise d'un gris ensoleillé, soyeuse, molle et résistante à la fois, charnue, dirait-on, comme

si elle était faite de la pulpe d'un lys tigré, et où s'incrustent à peine les lettres d'or d'un titre ancien.

Dénouez le mystère de soie.

Sur une feuille transparente et légère au point qu'elle va s'envoler si vous ne retenez votre haleine, un FAUNE bestial et avide, élégant aussi, le buste en avant, la main au genou, poursuit de l'œil à travers les roseaux les nudités évanouies. Il est teinté de rose comme si la couleur de son désir lui était monté à la peau.

Ce dessin de Manet précède quelques pages d'admirable papier de Hollande, (de papier de Japon pour les bibliophiles qui peuvent ne se refuser aucune joie !) où s'étale en caractères antiques, qui n'ont rien de commun avec les « elzévirs » des imprimeurs banals, l'ÉGLOGUE sensuelle et rêveuse, très-païenne et si moderne, de Stephane Mallarmé.

Raconter ce poème ? Il serait plus aisé peut-être de noter le chant d'un rossignol. L'impression qu'on en garde c'est d'avoir été, pendant la lecture, faune soi-même, de s'être mêlé aux voix des eaux amoureuses, aux langueurs de l'heure fauve, à la luxure des roseaux souples qui gardent, depuis la disparition des baigneuses, la forme d'un enlacement vide ; et l'on est sur le point de s'écrier avec le rôdeur des marécages siciliens :

Tache donc instrument des fuites, ô maligne
Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends !
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps
Des déesses ; et, par d'idolâtres peintures,
A leur ombre enlever encore des ceintures :
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,
Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide,
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

O nymphes, regonflons des souvenirs divers.

Ces vers, — où est rendue avec un art infini une image exquise et *neuve* ! — sont-ils de ceux qui font dire à quelques-uns que Stéphane Mallarmé parle une langue peu compréhensible ? La vérité me semble que l'auteur d'HÉRODIADE et de l'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE est ce qu'on appelle au collège un « auteur difficile. » Il exige parfois, pour être entendu, une certaine application d'esprit. Par suite de sa faculté de percevoir les plus lointaines analogies, et par une légitime horreur de la banalité, il abonde en images singulières dans leur justesse, consent à des inversions, se complaît dans des tours de phrases d'un maniérisme curieux. De là, des surprises pour le lecteur qui, s'il est intelligent, relit, et comprend, ou qui, dans l'autre cas, proclame : « c'est obscur ! »

Ce n'est pas obscur : c'est étrange, subtil, ténu, tourmenté, contourné,

nouveau, rare, — et clair ! oui, clair, pour quiconque consent à s'efforcer un moment. Quoi? les inventions d'un délicat esprit,les tendresses d'un cœur discret, les visions d'un œil d'artiste, sont-elles choses si communes qu'elles ne vaillent pas la peine d'être *cherchées* ? Tout lecteur lettré doit être un peu le faune de ces nymphes, les idées. Lorsqu'elles tiennent, ces coquettes, à se faire quelque peu désirer, prêtez-vous à leur manége aimable ; poursuivez-les, elles vont se rendre, et l'exaspération du désir augmentera les délices.

En un mot, nous concevons, — sans nous y conformer, — le système poétique de Stéphane Mallarmé. Les idées ont leur pudeur. Alfred de Massel enviait, lui, poète, la langue du musicien,

Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile, et sans craindre les yeux !

Cette langue est sœur de la musique parlée que l'on entend dans le monologue du FAUNE. Mais la pensée de Stéphane Mallarmé lève son voile pour qui l'aime, et lui sourit délicieusement.

Catulle Mendès.

VIRGINIE ET PAUL

Per amica silentia lunæ.

C'est la grille des vieux jardins du pensionnat. Dix heures sonnent dans le lointain; il fait une nuit d'avril, claire, bleue et profonde. Les étoiles semblent d'argent. Les vagues du vent, faibles, ont passé sur les jeunes roses; les feuillages bruissent : le jet d'eau retombe, neigeux, au bout de cette grande allée d'acacias. Au milieu du grand silence, un rossignol, âme de la nuit, fait scintiller une pluie de notes magiques.

Alors que les seize ans vous enveloppaient de leur ciel d'illusions, avez-vous aimé une toute jeune fille ? Vous souvenez-vous de ce gant oublié sur une chaise, dans la tonnelle ? Avez-vous éprouvé le trouble d'une présence inespérée et subite ? Avez-vous senti vos joues brûler lorsque, pendant les vacances, les parents souriaient de votre timidité l'un près de l'autre ? Avez-vous connu le doux infini de deux yeux purs qui vous regardaient avec une tendresse pensive ? Avez-vous touché, de vos lèvres, les lèvres d'une enfant tremblante et brusquement pâlie, dont le sein battait contre votre cœur oppressé de joie ? Les avez-vous gardées, au fond du reliquaire, les fleurs bleues cueillies le soir près de la rivière en revenant ensemble ?

Caché, depuis les années séparatrices, au plus profond de votre cœur, un tel souvenir est comme une goutte d'essence de l'Orient, renfermée en un

flacon précieux. Cette goutte de baume est si fine et si puissante, que si l'on jette le flacon dans votre tombeau, son parfum, vaguement immortel, durera plus que votre poussière.

Oh ! s'il est une chose douce, par un soir de solitude, c'est de respirer, encore une fois, l'adieu de ce souvenir enchanté.

Voici l'heure de l'isolement : les bruits du travail se sont tus dans le faubourg, mes pas m'ont conduit jusqu'ici au hasard. Cette bâtisse fut autrefois une vieille abbaye. Un rayon de lune fait voir l'escalier de pierre, derrière la grille, et illumine à demi les vieux saints sculptés, qui ont fait des miracles et qui, sans doute, ont frappé, contre ces dalles, leurs humbles fronts éclairés par la prière. Ici les pas des guerriers de Bretagne ont résonné autrefois, alors que l'Anglais tenait encore nos cités angevines. — A présent des jalousies vertes et gaies rajeunissent les sombres pierres des croisées et des murs. L'abbaye est devenue une pension de jeunes filles. Le jour, elles doivent y gazouiller comme des oiseaux dans les ruines. Parmi celles qui sont endormies, il est plus d'une enfant qui, aux premières vacances de Pâques, éveillera dans le cœur d'un jeune adolescent la grande impression sacrée, et peut-être que déjà.... — Chut ! on a parlé. Une voix très-douce vient d'appeler : (tout bas) — « Paul ! Paul !... » Une robe de mousseline blanche, une ceinture bleue ont flotté, un instant, près de ce pilier. Une jeune fille semble parfois une apparition. Celle-ci est descendue maintenant. C'est l'une d'entr'elles : je vois la pèlerine du pensionnat et la croix d'argent du cou. Je vois son visage. La nuit se fond avec ses traits baignés de poésie ! O cheveux si blonds d'une jeunesse mêlée d'enfance, encore ! O bleu regard où l'azur est si pâle qu'il semble tenir de l'éther primitif !...

Mais quel est ce tout jeune homme qui se glisse entre les arbres ! Il se hâte : il touche le pilier de la grille.

— Virginie ! Virginie ! c'est moi ?

— Oh ! plus bas ! me voici, Paul !

Ils ont quinze ans, tous les deux !

C'est un premier rendez-vous ! C'est une page de l'idylle éternelle : comme ils doivent trembler de joie l'un et l'autre ! Salut, innocence divine ! Souvenir ! Fleurs ravivées !

— Paul ! mon cher cousin !

— Donnez-moi votre main à travers la grille, Virginie. Oh ! mais, est-elle jolie, au moins ! Tenez, c'est un bouquet que j'ai cueilli dans le jardin de papa. Il ne coûte pas d'argent, mais c'est de cœur.

— Merci, Paul. — Mais comme il est essouflé ! Comme il a couru !

— Ah ! c'est que papa a fait une affaire, aujourd'hui, une affaire très-belle ! Il a acheté un petit bois à moitié prix. Des gens étaient obligés de vendre vite : une bonne occasion. Alors, comme il était content de la jour-

née, je suis resté avec lui pour qu'il me donnât un peu d'argent ; et puis je me suis pressé pour arriver à l'heure.

— Nous serons mariés dans trois ans si vous passez bien vos examens, Paul !

— Oui, je serai un avocat. Quand on est un avocat, l'on attend quelques mois pour être connu. Et puis, on gagne aussi un peu d'argent.

— Souvent beaucoup d'argent !

— Oui. Est-ce que vous êtes heureuse au pensionnat, ma cousine !

— Oh ! oui, Paul. Surtout depuis que Madame Pannier a pris de l'extension. D'abord, on n'était pas si bien ; mais, maintenant, il y a ici des jeunes filles des châteaux. Je suis l'amie de toutes ces demoiselles. Oh ! elles ont de bien jolies choses. Et alors, depuis leur arrivée, nous sommes bien mieux, bien mieux, parce que Madame Pannier peut dépenser un peu plus d'argent.

— C'est égal, ces vieux murs... ce n'est pas très-gai d'être ici.

— Si ! On s'habitue à ne pas les regarder. — Mais, voyons, Paul, avez-vous été voir notre bonne tante ! Ce sera sa fête dans six jours ; il faudra lui faire un *compliment*. Elle est si bonne !

— Je ne l'aime pas beaucoup, moi, ma tante ! Elle m'a donné, l'autre fois, de vieux bonbons du dessert, au lieu, enfin, d'un vrai cadeau : soit une jolie bourse, soit des petites pièces pour mettre dans ma tirelire.

— Paul, Paul, ce n'est pas bien. Il faut être toujours bien aimant avec elle et la ménager. Elle est vieille et elle nous laissera, aussi, un peu d'argent...

— C'est vrai. Oh ! Virginie, entends-tu ce rossignol ?

— Paul, prenez bien garde de me tutoyer quand nous ne serons pas seuls.

— Ma cousine, puisque nous devons nous marier ? d'ailleurs, je ferai attention. Mais comme c'est joli, le rossignol ! Quelle voix pure et argentine ?

— Oui, c'est joli, mais ça empêche de dormir. Il fait très-doux ce soir : la lune est argentée ; c'est beau.

— Je savais bien que vous aimiez la poésie, ma cousine.

— Oh ! oui ! la poésie !... j'étudie le piano.

— Au collége, j'ai appris toutes sortes de beaux vers pour vous les dire, ma cousine : je sais presque tout Boileau par cœur. Si vous voulez, nous irons souvent à la campagne quand nous serons mariés ? Dites ?

— Certainement, Paul ! D'ailleurs, maman me donnera, en dot, sa petite maison de campagne où il y a une ferme, nous irons là souvent passer l'été. Et nous agrandirons cela un peu, si c'est possible. La ferme rapporte aussi un peu d'argent.

— Ah ! tant mieux. Et puis l'on peut vivre à la campagne pour beaucoup moins d'argent qu'à la ville. C'est mes parents qui m'ont dit cela. J'aime la

chasse et je tuerai aussi beaucoup de gibier. Avec la chasse, on économise, aussi, un peu d'argent!

— Puis, c'est la campagne, mon Paul! Et j'aime tant tout ce qui est poétique!

— J'entends du bruit là-haut! hein?

— Chut! il faut que je remonte: Madame Pannier pourrait s'éveiller. Au revoir, Paul.

— Virginie, vous serez chez ma tante dans six jours.... au dîner?.... J'ai peur, aussi, que papa ne s'aperçoive que je me suis échappé: il ne me donnerait plus d'argent.

— Votre main, vite.

Pendant que j'écoutais, ravi, le bruit céleste d'un baiser, les deux anges se sont enfuis: l'écho attardé des ruines vaguement répétait: « Un peu d'argent! Un peu d'argent. »

O jeunesse, printemps de la vie! Soyez bénis, enfants, dans votre extase! vous dont l'âme est simple comme la fleur! vous dont les paroles, évoquant d'autres souvenirs *à peu près* pareils à ce premier rendez-vous, font verser de douces larmes à un passant!

Villiers de l'Isle-Adam

PAYSAGE MINÉRAL

Le point de vue est pris entre mille, au hasard.
Tandis qu'à la chaleur baille comme un lézard
Le gondolier ravi de déposer la rame,
Mon rêve flotte, pris aux fils de cette trame
Lumineuse parmi l'eau sombre du canal,
Où s'éparpille l'or du soleil matinal....
Et puis, levant mes yeux étonnés, que captive
Par degrés la bizarre et fraîche perspective,
Je suis l'humide rue en ses détours étroits
Qu'enjambe sans effort une arche.... — En voici trois
Que leur courbe inégale offre à l'œil d'enfilade.
Sur ces ponts, que toujours quelque pas escalade,
Gravissent et soudain redescendent, croisant
Saluts, rires, propos en un bruit amusant,
Les gens, — porteuses d'eau, mariniers, rats d'église,
Grands *facchini* chargés d'une mince valise,

Marchands, filles du peuple allant à leur travail
En châle, tête nue, aux doigts un éventail....
Ces passants vont sans hâte, ayant le temps de vivre.
Parfois l'un d'eux s'accoude au parapet, pour suivre
Le sillage embaumé de quelque lourd chaland :
Rustre dont le gros ventre et dont le marcher lent
Amusent le dédain des gondoles agiles;
Mais sûr d'un bon accueil lorsqu'il revient des îles
Avec son chargement d'herbages et de fruits.
— L'eau, clapotante, porte et mouille mille bruits :
Chansons de bateliers, appels de toute sorte,
Cris, injures parfois! — puis, du seuil d'une porte
Le son mat d'un plongeon brusque : c'est un bambin
Tout nu, qui sans souci d'un plus limpide bain
S'ébat comme un triton dans les vases natales;
Et prompt à se garer des atteintes brutales,
Nageur preste, parfois grimpe à l'un des poteaux
Bariolés où l'on amarre les bateaux,
Ou bien de ses deux mains moqueuses éclabousse
Les mufles de lions noirs et verdis de mousse
Qui décorent la pierre au bas des vieux palais
— Telle est la scène, étroite et longue, où je me plais
A bercer mon loisir tandis que l'eau me berce :
Ou si dans les coussins ma tête se renverse,
J'observe la hauteur sombre des vieux logis;
Le beau hâle des murs éraillés, et rougis
En dégradations exquises d'aquarelle;
Les ogives ouvrant leur dentelure frêle
Sur les balcons hardis sculptés d'un style fin;
Le métal ouvragé des ferrures; enfin
Les tuiles, d'un étage en planches dominées;
Et parmi l'azur clair les rouges cheminées
Dont le cône s'évase en forme de turban....
Une église, là-bas, laisse entrevoir un pan
De façade au fronton massif. Le campanile
Penche visiblement de faiblesse sénile,

Et son ombre sur l'eau s'allonge obliquement.
Au-delà le canal se coude : un bâtiment
Flanqué de sa tourelle en encoignure, ferme
L'horizon de la rue.
Ailleurs, en terre ferme,
Même dans les cités riches sous l'azur gai,
L'architecture humaine a vite fatigué
Nos yeux de ses tons crus et de ses lignes dures;
Et les passants chagrins aspirent aux verdures
De la campagne fraîche et des grands bois ombreux.
Ici, plus douce à voir que nos pavés poudreux,
Partout s'étale l'eau fugitive, suivie
D'ombres et de rayons, animant d'une vie
Aimable les grands murs sans cesse reflétés.
Ici le soleil fond toutes les âpretés
Et prête des rougeurs palpitantes aux marbres;
Et l'on goûte, oublieux de la vigne et des arbres
Qui végètent le long des sables du Lido,
Ces paysages faits de ciel, de pierre et d'eau.

Léon Valade

LES ROMANCIERS NOUVEAUX[1].

I.

ÉMILE ZOLA

Crébillon disait : — « Corneille a pris le ciel, Racine a pris la terre, il ne « me restait plus que l'enfer, et je m'y suis jeté à corps perdu. » M. Émile Zola s'est décidé pour le choix de Crébillon : il ne travaille que dans le hideux. On jurerait qu'il s'est donné mission de faire exécrer l'une par l'autre les deux moitiés du genre humain. Toutes les verrues, il vous les découvre ; tous les vices, il vous les étale ; et il y savoure l'âcre plaisir d'un vieux médecin convaincu qui détaille à ses élèves les horreurs d'une pustule bien conditionnée. C'est une procession, dans ses livres, de vilains personnages et d'événements odieux. Vous marchez, à sa suite, dans une fange toujours plus souillante; il vous promène à travers un monde qui enferme pour le

1. Ce que nous avons dit à propos de l'étude sur le *Parnasse contemporain* s'applique également à l'article de M. Auguste Saulière. N. de la Réd.

moins, comme l'enfer d'Alighieri, sept ou huit cercles de chenapans avérés. A l'en croire, dès que vous remuez, vous posez chaque pied sur une vipère, et malgré toutes les précautions, sans cesse vous serez mordu. On frissonne d'entendre ce romancier découragé, on veut se coller les mains sur les oreilles ; lui, tranquille, continue : — « Vous n'avez pas regardé le plus dégoû-« tant, le plus infâme. Laissez-moi ouvrir ce rideau, soulever ce coin de « voile ; attendez encore, nous ne sommes pas au bout. » C'est une véritable manie, déclarée depuis longtemps, et peut-être incurable.

Cela, si je ne me trompe, a commencé par la *Fortune des Rougon.* Et d'abord, arrêtons-nous sur une remarque qui n'est pas inutile. Le grand Balzac a tenté de planer à large envergure sur toute la société contemporaine ; son aile a faibli quelquefois, mais presque toujours il s'est soutenu à une magnifique hauteur. Plus modeste, M. Émile Zola se contente d'observer une seule famille. Par exemple, il l'observe à la loupe, de père en fils, de branche en branche, sans oublier les plus minuscules ramifications ; petits-fils, cousins, arrière-neveux, tout y passe. C'est décrit avec un minutieux, un souci de l'exactitude qui attestent la conscience de l'auteur. Il photographie, je crois que c'est le mot juste, tous les aspects des choses et des caractères ; et vous pouvez aller voir, tout de suite vous vous y reconnaîtrez.

Le dessein formel de l'écrivain, d'ailleurs, ne se dissimule aucunement ; dès la couverture du premier volume, voici la tendance qui s'affiche : LES ROUGON-MACQUART, *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire.* Ce sous-titre en dit autant qu'il est long ; sans tourner la page, on devine que M. Zola médite d'appliquer au roman les procédés scientifiques, et il le confesse sans ambages dans sa préface : — « Je veux expliquer com-« ment une famille, un petit groupe d'êtres se comporte dans une société, « en s'épanouissant pour donner naissance à dix, à vingt individus, qui « paraissent, au premier coup d'œil ; profondément dissemblables, mais que « l'analyse montre intiment liés les uns aux autres. L'hérédité a ses lois « comme la pesanteur. — Je tâcherai de trouver et de suivre, en résol-« vant la double question des tempéraments et des milieux, le fil qui con-« duit mathématiquement d'un homme à un autre... — Physiologiquement « ils (les Rougon-Macquart) sont la lente succession des accidents nerveux « et sanguins qui se déclarent dans une race à la suite d'une première lésion « organique, etc... » Je ne vous ai pas menti, le romancier se fait anatomiste, mathématicien, chimiste, et même un peu alchimiste. L'entreprise est certainement d'un vaillant esprit mais rien n'est parfait, et tout a ses inconvénients. Avec cette méthode, où l'on tient un compte rigoureux des infiniment petits, l'intérêt s'éparpille, l'attention se lasse, l'on s'embrouille, et l'on patauge comme en pleine nuit. Il faut vraiment un « fil conducteur » pour se retrouver dans un tel labyrinthe, et le fil casse ou vous échappe plus d'une fois.

Puisque j'ai en mains la *Fortune des Rougon*, je n'irai pas chercher plus loin mes exemples. Nous sommes à Plassans, sur l'aire Saint-Mittre. — C'est une occasion de description, a dû penser l'auteur, ne la manquons pas. — Et il commence : — « L'aire Saint-Mittre est un carré long, d'une certaine « étendue, qui s'allonge au ras du trottoir de la route, dont une simple ban- « de d'herbe usée la sépare. D'un côté, à droite, une ruelle, qui va se ter- « miner en cul-de-sac... etc... » Notez que le coup de pinceau est bien donné, mais la description s'allonge, elle aussi, autant que l'aire Saint-Mittre ; il y a huit pages là-dessus, en lignes serrées. Puis vient la filiation complète des Rougon-Macquart, traitée d'après le même système. Ici, non plus, M. Zola n'est point Lacédémonien. L'Évangile, racontant les origines de Jésus-Christ, se contente de nous dire : — « Abraham engendra Isaac, « Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères. » Ce laconisme, j'en conviens, est plus que spartiate, mais le romancier saute, lui, au bout opposé : il nous apprend l'âge, la taille, les torts, les mérites de chaque individu de la parenté, qui est innombrable. Nul greffier n'a jamais mieux détaillé le signalement des gens, et le lecteur, dans ce fouillis de choses, est terriblement empêtré.

C'est un parti pris, du reste, chez M. Zola, et il faut bien l'accepter tel qu'il veut être. Mais nous causons, nous pouvons traduire nos impressions particulières.

Dans la *Faute de l'Abbé Mouret*, si le jeune desservant dit la messe, l'auteur dit la messe avec lui ; il ne vous épargne rien, ni les génuflexions, ni les oraisons, ni les bénédictions ; il a habillé le prêtre ornement à ornement, ornement à ornement il vous le déshabille. Aux premiers feuillets de *Son Excellence Eugène Rougon*, le voilà qui se transforme en reporter ; il vous narre une séance parlementaire, et il compte les moindres coups de clochette du président, les éternuements des députés, jusqu'au nombre de verres d'eau sucrée que boit l'orateur !

Cette exagération d'observation se rencontre partout, acharnée, tenace, dans l'analyse des sentiments, dans les conversations des personnages ; abondance de menus faits, de menus mots, qui crispent parfois et vous pousseraient à escamoter, par ci, par là, quelques pages. Je ne saurais mieux comparer M. Zola qu'à un arbre puissant qui craque de tous côtés sous l'effort de la sève : feuillu à la cime, feuillu au tronc, feuillu au pied. Emondé, ne perdant rien dans les branches basses, il frapperait et charmerait la vue bien davantage.

Quelqu'un, jugeant l'ensemble de ses œuvres, a prononcé une sentence qui n'est peut-être pas pas sans appel, mais qui paraît méritée. « Il manque d'idéal, » m'a-t-on dit. Véritablement, sa misanthropie naturelle ou affectée lui renfrogne toujours le visage. Sauf Silvère et Miette, morts tout enfants, incapable par conséquent de malice, il n'y a pas une seule honnête

figure dans tous ses livres. Plus coquin l'un, plus coquin l'autre, et alors, que nous importe qui triomphe? De quelque façon que se dénoue l'histoire, c'est un des sept péchés capitaux qui attrapera le succès : on en est sûr d'avance, et l'on suit le cours des événements d'un œil très-détaché.

Et ici, monsieur Zola, je vous attaque. Je ne suis pas beaucoup plus fier que vous du roi de la création, de cette image de Dieu. L'homme est né avec tous les instincts de la bête, je vous l'accorde; mais la société est-elle un ramas exclusif de brigands ? Toutes les familles sont-elles gangrenées dans tous leurs rejetons? C'est la conclusion dernière qui se tire de votre œuvre; conclusion lamentable, exagérée comme vos procédés de style, et qui rebute forcément les délicats. Quelques rares vertus fleurissent encore sur cette terre, et quand on les transplante dans un livre, le livre en est tout embaumé.

Une autre question se présente : comment commencer et finir un roman? Grouper les principaux personnages d'un tableau, combiner les situations, dramatiser les attitudes, attirer tout l'intérêt au centre, c'est ce que les peintres appellent la composition. Les romanciers, eux aussi, composent. Ils ne s'assoient pas devant un bureau, la plume à la main, sans avoir mûri ce qu'ils vont dire. Il leur faut d'abord chercher un sujet, le plus neuf, le plus beau possible, et enrouler tout autour des accessoires intéressants. Le style, c'est déjà beaucoup; mais la *forme* a besoin d'être soutenue par une solide charpente. Eh bien ! avec tout le respect que l'on doit à un écrivain comme M. Emile Zola, ses plans de construction littéraire ne me semblent pas correctement tracés. Et tenez, si l'abbé Mouret a commis une faute, l'auteur en a une autre à se reprocher. Dans ce livre intempérant qui raconte une faiblesse de prêtre, les raffinés ne trouveront certainement pas leur compte. Si la place ne m'était pas ici mesurée, j'en dirais toutes mes raisons. Ainsi, ce triste abbé tombe malade, on le transporte au bout de la paroisse, et ses ouailles ont l'air de croire qu'il vit au fin fond de la Chine. Un curé et ses fidèles sont unis par des liens plus étroits ; dans un cas pareil, ne fût-ce que par curiosité, ce serait auprès du valétudinaire un continuel pèlerinage. Et puis ce parc où l'abbé respire de nouveau la santé, et où déborde d'ailleurs une si furieuse efflorescence de poésie, comme il encombre le roman ! Et puis ce dénouement inconcevable, cette amante qui meurt de désespoir, sans troubler le calme intérieur ni même la tranquillité matérielle du sacrilége malfaiteur ! Il redevient prêtre, après avoir failli être homme ? Soit, mais on ferme le livre avec un désappointement qui approche de l'irritation; on n'est pas content, on ne peut pas l'être. *Son Excellence Eugène Rougon* ne finit pas davantage, ou plutôt même il ne finit pas du tout. Ce politique sans scrupules était ministre à la première page, il l'est encore à la dernière, et le lecteur, ahuri, se demande : Est-ce que l'histoire est vraiment terminée ? On répondra : Est-ce que dans la vie de l'homme, quel-

que chose, avant la mort, se termine, et le roman ne doit-il pas être le miroir de la vie elle-même? Il y a là une confusion entre la réalité naturelle et la réalité artistique. L'art, c'est la mise en lumière du vrai, mais d'une certaine façon, c'est le groupement, c'est le choix! La *Curée*, le *Ventre de Paris*, la *Conquête de Plassans* sont écrits d'après les mêmes règles, oserai-je dire : d'après la même absence de règles ?

Ce dévergondage d'imagination surchauffée n'étouffe pas cependant chez M. Zola ses qualités extraordinaires. Sous son tumulte de mots coulent beaucoup d'excellentes choses et il se tire avec éclat du menu fretin de nos modernes romanciers. Son œuvre honore la littérature française. On est obligé de lui reconnaître le talent d'observation, la passion, la virilité, la conscience dans l'effort, le mouvement dans la phrase, l'énergie dans la pensée, une imagination rare, et, comme s'exprimait M. Louis Veuillot à propos de Mme George Sand, le don des dons, la vie. Mais il a voulu, pour rappeler encore un mot célèbre, plutôt frapper fort que juste, et il frappe fort, c'est incontestable : incontestablement aussi, il dépasse souvent le but. Je suis persuadé, pour ma part, que s'il serrait un peu plus le frein à son esprit, le concert d'approbations serait plus nourri sur son passage. Il n'est pas nécessaire, sans doute, qu'il devienne académicien de tournure ; on ne l'y condamne point, Dieu du ciel ! Seulement, mes propres critiques, je les ai entendu articuler par d'autres, et de plus compétents; ce « consentement universel » m'a solidifié dans mon avis, et je l'exprime ingénûment, sans prétendre l'imposer.

N'importe ! M. Emile Zola ne marche pas sur une trace banale, c'est déjà une originalité. Il voit par ses yeux, il parle à sa façon, et beaucoup seraient fiers de s'appeler Emile Zola. Je l'ai lu, je me ferai un plaisir et un profit de le lire encore, il manie crânement la plume, et s'il peint à la manière noire, il donne du moins à tout un relief saisissant.

Je n'ai parlé ni de *Thérèse Raquin*, ni de *Madeleine Férat*; mais l'Émile Zola actuel ne date véritablement que des *Rougon-Macquart*, et c'est un esprit si complexe qu'en si peu de marge on ne peut vous le montrer sous toutes ses faces. Il a donc fallu se borner. Il est un point, toutefois, que je me croirais coupable d'oublier. Comment étudier un écrivain sans examiner son style? J'en ai bien déjà touché quelque chose, mais il convient de mieux spécifier. Dans cette série de six volumes, on se heurte tout de suite à une abondance qui, de son vrai nom, s'appellerait superfétation. Vous entrez dans un taillis où les branches s'entre-croisent, où les ronces barrent le chemin, où l'herbe épaisse dérobe à vos pas tous les sentiers. Ou encore, pour employer une comparaison non moins sensible, c'est un flux, un torrent, une marée montante de paroles. Tout est noyé là-dessous, et l'on reste aussi stupéfié de cette inondation que de la force intellectuelle qui a su la produire. C'est le défaut dominant, c'est aussi la qualité dominante. Il fau-

drait en prendre et en laisser; mais M. Emile Zola, sans ses rugosités, ne serait peut-être plus lui-même. J'ajouterai que cette abondance si luxuriante nuit souvent, selon moi, à la précision. On se laisse aller, les mots se précipitent, on ne les pèse pas tous à la balance, et il en arrive un manque d'équilibre entre le sens et l'expression. J'ajouterai encore que sous cette énorme frondaison qui est le bien particulier de M. Emile Zola, l'ombre est froide, la terre est sèche, feuilles et fleurs paraissent pousser avec mauvaise grâce, et le lecteur ne s'y repose qu'avec un frissonnement intérieur. Le velouté n'y est pas, voilà ce que je veux faire comprendre. C'est un des côtés faibles de la photographie : si le rendu est parfait, le charme ne se colle pas toujours sur la plaque.

Auguste Saulière.

(Sera continué).

LES PAGES DE LA REINE

Messieurs les Pages de la Reine
Sont des muguets blonds et frisés.
On ne sait pas tous les baisers
Que leur garde la nuit sereine.

Sous leurs pourpoints fleurdelisés
Leur grâce devient souveraine;
Messieurs les Pages de la Reine
Sont des muguets blonds et frisés.

C'est eux qui sont les courtisés,
Et leur bouche vermeille égrène,
Avec un charme de Sirène,
Des sonnets tendres et rosés;
Messieurs les Pages de la Reine
Sont des muguets blonds et frisés.

RONDEL DES DOIGTS

Parmi vos blancheurs, Léonor,
Je suis fol de vos doigts d'ivoire
Qui se détachent sur la moire,
Sveltes, chargés de bagues d'or.

Dans tous les châteaux de la Loire,
Nulle main n'eût pareil trésor;
Parmi vos blancheurs, Léonor,
Je suis fol de vos doigts d'ivoire.

Oh! laissez que je baise encor
Ces mignons qui font votre gloire;
Ils ont pris, c'est à n'y pas croire,
Mon cœur volage en son essor.
Parmi vos blancheurs, Léonor,
Je suis fol de vos doigts d'ivoire.

JONGLEUR EN PLACE DE GRÈVE

Bazané comme un matador,
Un jongleur lance dans l'azur
D'un soir d'été, trois boules d'or,
Que l'on voit se découper sur
La façade de Boccador.

Un grand pître, étique gaillard,
Qui n'a que les os et la peau,
Vêtu de vert comme un lézard,
La plume de coq au chapeau,
Souffle dans un cuivre criard.

Une Tzigane, au teint vermeil,
Dont le court jupon pailleté
Brille aux derniers rais du soleil,
Se cambre, la main au côté,
Devant les galants en éveil.

Tandis qu'assis sur un tambour,
Un singe, solitaire amant
Privé des douceurs de l'amour,
Se pâme, avec acharnement,
En regardant finir le jour.

Raoul Gineste.

LA LÉGENDE DU PARNASSE CONTEMPORAIN.

LETTRE TROISIÈME

La Revue Fantaisiste.

En l'an de grâce 1861, le passage des Princes s'appelait passage Mirès : l'opinion publique rendait cet hommage à un riche spéculateur qu'elle devait un jour traîner dans la boue. C'est là, sous les auspices d'un des dieux de la finance, que se fonda la Revue Fantaisiste, escalier C. au deuxième étage.

A cette époque, M. Catulle Mendès avait dix-huit ans, une somme énorme d'illusions et d'espérances, et derrière lui cinq ou six cents vers dont la majorité parlait du printemps et des étoiles, ainsi qu'il convient à tous les premiers vers d'un poète lyrique qui se respecte. Frais débarqué de sa province, assez ignorant encore de lui-même et des autres, il possédait pour tout bagage un ardent amour de son art et quelque culture des maîtres.

Que faire à dix-huit ans quand on est poète et aimé des dieux?

Une seule chose. fonder un journal. Fonder un journal est un des grands besoins de la nature humaine: tout bon élève de seconde a eu plusieurs journaux tués sous lui, c'est-à-dire confisqués. Tout le monde a donc été journaliste dans sa vie ; il y a des avoués et des notaires qui ont rédigé des premiers-Paris entre deux dictionnaires. Je pourrais les faire rougir en les nommant. M. Catulle Mendès avait déjà goûté cette joie dans sa bonne ville de Toulouse : mais, en vrai Parisien qu'il était, il comprit vite que la situation exigeait impérieusement qu'il créât en plein Paris une feuille quelconque pour y livrer ses vers à la légitime impatience d'un public que son jeune âge lui permettait de supposer avide de ces sortes de joie. Il fut décidé dès lors dans son esprit qu'une Revue naîtrait, qu'elle s'intitulerait Fantaisiste, et qu'elle aurait une couverture saumon en papier glacé, pour qu'elle fût séduisante à l'œil et se distinguât de la *Revue des deux Mondes* qui a l'air triste et terne comme un rayon de lune.

Il ne manquait plus désormais à l'aventureux jeune homme qu'une liste de collaborateurs, j'allais presque dire, de complices. Malheureusement, à cette époque, les relations littéraires de M. Catulle Mendès se composaient exclusivement d'un jeune chansonnier que je ne nommerai point par un excès de pudeur, mais dont l'œuvre principale a volé longtemps dans la bouche des hommes ; j'en appelle à toutes les mémoires, fidèles trésorières des grands morceaux lyriques, qui ont dû retenir pieusement ces vers de haute saveur où le poète insinue qu'un de ses pieds lui fait le chagrin de s'agiter convulsivement tandis que l'autre ne bat plus que d'une aile. Or,

quelles que fussent les voluptés intimes que goûtât Catulle Mendès dans le commerce et la collaboration de ce jeune maître, il n'en comprenait pas moins qu'il devait choisir une esthétique différente et marcher dans une autre voie. Et il se sépara de ce camarade compromettant. Se sont-ils revus depuis? Je ferai des recherches sur ce point. Toujours est-il que l'opinion a prononcé entre eux : c'est le chansonnier qui est « *arrivé* ! »

Connaître des hommes de lettres, des *vrais*, voilà ce que désirait ardemment le futur rédacteur en chef de la *Revue fantaisiste*. La simple vue d'un écrivain le remplissait de trouble et de joie : il raconte même aujourd'hui s'être évanoui délicieusement quand on lui montra Alphonse Duchesne à la Brasserie des Martyrs. Le hasard le servit heureusement; en peu de temps, il put élargir ce cercle de connaissances, hier encore si restreint. Le procédé qu'il avait employé était simple, mais infaillible : il consistait à prévenir le plus de monde possible de la prochaine apparition d'une feuille nouvelle dirigée par lui.

Et les poètes arrivèrent en foule.

Les poètes arrivent toujours en foule quand ils ont l'espoir de publier leurs vers. En 1861 les grands journaux étaient peut-être moins inhospitaliers que maintenant ; ils publiaient volontiers des *pièces de poésie*, mais ils n'en publiaient que de mauvaises; et bien des jeunes gens qui avaient le malheur d'avoir trop de talent virent leur nom imprimé pour la première fois grâce à M. Catulle Mendès et à sa tentative.

Le bureau de rédaction du Passage Mirès, coquettement meublé avec un luxe de bon aloi, devint bientôt un lieu de rendez-vous pour tous ceux qui s'obstinaient encore en cet âge de prose à parler une langue oubliée.

Quels furent les premiers qui vinrent ? Parmi eux se distingue tout d'abord un jeune homme couvert d'opulentes fourrures et semant l'or d'une façon princière, qui rêvait de rendre illustre le nom fameux qu'il portait. Je suis d'autant plus à l'aise pour dire d'Auguste Villiers de l'Isle Adam tout le bien que je pense de lui, que, depuis peu, nous avons acquis *le droit* d'admirer ses œuvres sans nous faire rire au nez par tout ce qu'il y a dans Paris de reporters et d'imbéciles. Son drame *Le Nouveau Monde*, couronné par un jury international, verra bientôt le feu de la rampe. Mais des bureaux de la Revue Fantaisiste où Villiers apparaissait toujours par surprise et comme par hasard, au salon de Victor Hugo où des juges illustres ont récemment donné à l'œuvre et à son auteur, un témoignage de haute estime, quelle longue et douloureuse étape a fournie l'artiste, et quels titres il a acquis à faire valoir aujourd'hui ses droits à ce tardif salaire ! Je raconterai ici cette pénible lutte ; pour aujourd'hui je me contente de serrer en passant la main d'un ami ; rien de plus.

Villiers de l'Isle Adam se livrait alors avec rage à la poésie lyrique : il avait même déjà publié chez un éditeur lyonnais un premier volume de

vers dont je compte bientôt parler. Il fréquentait les salons littéraires, et Catulle Mendès le vit pour la première fois dans une soirée, comme il disait des vers devant des dames. Tous deux comprirent de suite qu'ils devaient se lier et devenir combattants du même combat. Depuis lors ils ne se sont pas quittés.

J'ai déjà parlé de Glatigny qui vint aussi, des vers plein les poches, grossir le groupe qui se formait ; d'Alphonse Daudet qui avait déjà chanté ses délicates *Amoureuses*, etc.... Mais ce qui doit avant tout fixer notre attention, c'est la présence de deux maîtres qui vinrent en camarades et apportèrent tout simplement leurs chefs-d'œuvre à ce débutant dont la veille encore ils ignoraient l'existence: Charles Baudelaire et Théodore de Banville.

Le poète des *Fleurs du Mal* se présenta un jour, tel qu'on l'a connu dans ses années heureuses, affable, discret, plein de dandysme et de malice, avec son grand front qu'encadrait une chevelure élégante, le col très-blanc et un peu lâche de sa chemise, son sourire calme et troublant, aux lèvres minces, et sa figure rasée comme celle d'un abbé de cour. Tel il apparut, dans le négligé savant de sa tenue, alors qu'il était en pleine gloire, et qu'il jouissait, non sans une pointe de satanisme, de l'étonnement qu'il causait partout. Les *Fleurs du Mal* venaient de paraître. Qu'on n'attende pas de moi une définition quelconque de ce livre indéfinissable ! Il faudrait pour juger le grand poète qu'a été Baudelaire être le grand critique qu'il fut aussi. Mais je me fais facilement une idée de ce que dut éprouver Catulle Mendès, quand il vit venir à lui ce monsieur bien mis et de manières exquises, qui était un homme de génie. Baudelaire devint l'hôte quotidien de la *Revue Fantaisiste*. Pourtant, en général, la société des jeunes gens lui plaisait peu: son esprit merveilleusement équilibré souffrait du cahos des jeunes intelligences et sa sérénité s'offusquait du désordre des âmes neuves. Mais il comprit vite le cas qu'un homme comme lui devait faire des jeunes gens qui se trouvaient là. Je tiens de M. Léon Cladel des détails sur l'intimité intellectuelle dans laquelle il a vécu avec le grand poète : ils démontrent que Baudelaireen affirmant dans la préface des Martyrs Ridicules qu'il n'aimait pas les jeunes, voulait dire seulement qu'il prétendait choisir parmi eux.

Son influence fut prépondérante et salutaire.Ce serait une erreur de croire que les premiers fondateurs de l'école parnassienne possédassent déjà une notion bien nette de leurs aspirations et de leurs aptitudes : exercer le métier d'homme de lettres suivant un bel idéal entrevu, tel était leur vague et impérieux désir; mais il appartenait aux maîtres de leur enseigner par le précepte et l'exemple de quelle façon ce métier s'exerce. Nul homme ne fut plus suggestif et meilleur conseiller que Charles Baudelaire : « Il faut rester chez soi, méditer, et barbouiller beaucoup de papier »;

voilà ce qu'il disait tous les jours à ses dociles auditeurs, et cela tout simplement, avec un peu d'ironie paternelle, quand ils s'avisaient de lui demander étourdiment de leur indiquer son secret.

Quant à Théodore de Banville il était là pour éblouir, étonner et griser de son étincelante parole la génération nouvelle. Causeur infatigable et compagnon toujours souriant, sachant être aussi l'ami consolateur des jours mauvais, il trônait là un peu comme un roi, ou comme un florentin du seizième siècle, parmi sa cour de disciples, et conduisait l'insoucieuse théorie des poëtes à toutes les fêtes du rêve et du rire. L'artiste convaincu, le grand lyrique, l'écrivain merveilleux qu'il était, ne l'est-il pas encore ? Je le revois, dans les récits qui m'ont été faits, se levant de table tout à coup pour écrire sur le mur une de ces improvisations bouffonnes ou sublimes qu'on sait encore par cœur aujourd'hui. Il était celui qu'on aimait, qu'on eût suivi partout en disciples aveugles, même sur les hauteurs vertigineuses où se perdait parfois son paradoxe. Le jour où il vint pour la première fois il remit à Catulle Mendès, un de ses plus radieux chefs-d'œuvre, *L'âme de Célio*. Il devait encore embellir la future collection de la revue de contes parfaits et poignants comme l'*Armoire* et de l'incomparable Salon de 1861, où purent se satisfaire en toute liberté sa fantaisie de parisien incorrigible et son délire de jeune grec inspiré.

Le milieu était créé, la *ligne* trouvée : le premier numéro pouvait paraître. Il parut le 15 février 1861, et voici quel était son sommaire.

Tout d'abord, en vedette, je lis, avec un étonnement sur lequel je n'insisterai pas plus qu'il ne convient, une lettre de Jules Noriac. Mais voici *les Lunettes* d'Edgar Allan Poë, traduites par William L. Hughues, *Le Dernier Londrès* du jeune maître de la maison, Catulle Mendès, un conte d'un parisianisme échevelé, écrit d'une seule verve et avec un dandysme railleur; puis les débuts littéraires de Jules Claretie alors inconnu et préludant aux six cents volumes qu'il laissera à nos fils, par les poétiques Amours d'une Cétoine ; après, je vois un nom de maître, Auguste Vacquerie, au bas de vers touchants et tristes ; un sonnet gaiment troussé de Charles Monselet et de pures et mélancoliques strophes de Villiers de l'Isle-Adam qui chantait comme on chanta jadis en 1830, dans la langue des fiers lyriques. Je m'arrête sur une pièce intitulée : *Le Gibet de John Brown*, inspirée par le célèbre dessin de Victor Hugo ; elle n'est pas certes une des pages les meilleures qu'ait écrites M. Catulle Mendès, et nous en avons ri ensemble, maintenant que quinze années ont passé là-dessus, et que le poëte a mis dans son vin cette eau du Gange dont parle Théophile Gautier; il y est dit, entre autres choses, que le cadavre du grand martyr est une porte, et je crois n'avoir pas besoin d'insister sur l'inouisme de cette métaphore. Ce que j'en dis, c'est pour montrer quel fut le point de départ :

ceux qui ont assez de loisirs pour s'occuper des choses de l'art, peuvent s'amuser aujourd'hui à se rendre compte du chemin parcouru par l'artiste. Je crois avoir eu raison d'écrire dans mon dernier article qu'il ne suffisait pas de naître poëte.

Ce premier numéro donnait aussi les noms des principaux collaborateurs : Philoxène Boyer qui mourut trop vite pour l'art et pour l'amitié ; Alphonse Daudet qu'aujourd'hui l'Académie couronne pour donner tort à ceux qui l'accusent de se tromper toujours dans ses choix ; Léon Cladel que j'ai nommé tout à l'heure, dont il me faudra parler longuement, pour mon plaisir d'abord, et pour que cette histoire des premières années soit complète ; Théophile Gautier qui, sans venir assidûment comme Baudelaire et Banville, eut sa grande part d'influence et donna royalement *Carmen*, une merveille. Mais un nom surtout m'arrête, celui de Richard Wagner, et tout un coup je songe à cette grande bataille de *Tannhæuser* sur laquelle j'ai le droit de revenir et un peu aussi le devoir, aujourd'hui qu'un autre lutteur, d'un ordre différent, vient de tomber sur l'arène musicale entraînant *Jeanne d'Arc* dans sa chute. Il y a là un rapprochement qui s'impose. Quelle que soit la tendance générale de l'opinion au sujet de l'œuvre et du génie de Richard Wagner, dont le crime principal est, pour la majorité de ses détracteurs, d'être né de l'autre côté du Rhin (comme Meyerbeer qu'on représente et qu'on applaudit trois fois par semaine), quoique le verdict brutal des auditeurs affolés de Tannhæuser n'ait pas été infirmé en France, je suis plus à l'aise pour en parler, au lendemain d'une autre soirée où l'ancienne formule lyrique est bêtement morte de vieillesse sans exhaler son chant du cygne, mais avec le cri d'une oie qu'on égorge. A la Revue fantaisiste, les wagneristes avaient à leur tête MM. Champfleury et Gasperini qui sortirent un soir enthousiastes du concert que donna Richard Wagner à son arrivée, Baudelaire qui plus tard devait défendre Tannhæuser de la façon qu'on se rappelle et Catulle Mendès plus ardent encore que les autres, comme il seyait à un jeune provincial qui avait vu trois cents fois les *Diamants de la Couronne* au Grand Théâtre de Toulouse. La Revue fut donc un des rares journaux qui osèrent dire, au lendemain de cette mémorable soirée où fut brisé l'éventail désormais immortel de Mme de Metternich, que Tannhæuser était un chef-d'œuvre que venait de vaincre pour un jour l'éternelle et toute-puissante Bêtise.

Mon intention n'est pas de réviser ce grand procès. Mais je crois bon de rappeler ceci : La *Revue Fantaisiste* rédigée en grande partie par de très-jeunes gens s'est trouvée seule dans la presse à soutenir que le triomphe de l'art musical n'est point de reprende *La Favorite* a perpétuité, comme elle a été seule ou à peu près à défendre avec plus de ferveur encore *Les Funérailles de l'Honneur* contre *Le Pied de mouton*, Auguste Vacquerie contre M. Marc Fournier, c'est-à-dire le Drame contre les pièces à femmes.

Henry Laujol.

(à continuer)

TABLETTES PARISIENNES

20 *mars.* — Chaque fois que l'Ambigu se noie, il tâche de se raccrocher au *Courrier de Lyon.* L'innocence de Lesurques a le don d'apitoyer éternellement les masses; on va s'attendrir sur ce Calas moderne. et les pleurs des assistants ramènent le sourire sur les lèvres plissées du caissier. Pauvre Ambigu! toi qui reprends si souvent les vieilles pièces, que ta vieille fortune te reprenne!

21 *mars.* — Vous souvient-il du concours Offenbach? « Futurs grands hommes, avait-il dit en substance, apportez-moi vos œuvres, je les comparerai et je récompenserai les meilleures. » Cette annonce avait attiré les auteurs comme le miel les abeilles; il était arrivé des monceaux de manuscrits. Mais les directeurs passent, quand ce n'est pas leur bonne volonté. Par bonheur, M. Vizentini succède à M. Offenbach, et le nouvel impresario jouera certainement ceux que l'ancien aurait couronnés.

22 *mars.* — Veille de la mi-carême. Et puis? .. Et puis, rien!

23 *mars.* — Matinées partout, autrement dit: la fête des reprises. On reprend, entre deux et cinq heures de relevée: la *Petite Mariée*. le *Courrier de Lyon*, la *Timbale d'argent*, *Madame l'Archiduc* et le *Voyage dans la Lune.* Il est vrai que ces choses là se « représentent » dans les prix doux; les tarifs sont abaissés à la portée des petites bourses. — Saint-Germain quitte le théâtre du Vaudeville. — On apprend aussi que l'Hipodrome ne restera pas sans directeurs; Lafont et Cie partis, B azimet et Dehagues arrivent avec leur raison sociale. Allons, il y a encore de beaux jours pour les écuyères.

24 *mars.* — Verdi arrive à Paris. Il vient pour surveiller les répétitions d'*Aïda*, dont la première est annoncée pour le 20 avril, irrévocablement. Mais on connaît, depuis longtemps, ce que valent ces adverbes. Je ne sais quel plaisantin a dit que tous les mots qui se terminent par *ment* sont des menteurs; c'est bien un peu véritable. Attendons le 20 avril. — Théodore de Banville fait recevoir à l'unanimité, par les sociétaires du Théâtre-Français, une comédie en un acte et en vers, intitulée *Socrate.* Nous irons voir bientôt comment le vieux philosophe s'accorde avec Xantippe, sa trop acariâtre légitime. Parions que Théodore de Banville s'accordera fort bien avec le public.

25 *mars.* — Le directeur de l'Odéon reçoit un drame en cinq actes et en vers de M. Paul Deroulède. Titre: l'*Hetman.* Il va sans dire que le patriotisme, dans cette pièce, fera vibrer son clairon. L'auteur nous mène droit chez les Cosaques; ce n'est pas Saint-Pétersbourg, mais c'est encore la Russie, comme dans les *Danicheff* Aimez-vous les Russes? on en mettra partout.

26 *mars.* — L'heureux et joyeux compositeur de *Madame Angot* communique à ses amis... la nouvelle de son prochain mariage avec Mlle Caroline Sinquin, ex-pensionnaire des Variétés. Accourez donc, gens de la noce!

27 *mars.* — M. Cantin engage, pour les *Mirlitons*, toute une troupe de.. patineurs. La grande attraction, ce n'est plus maintenant l'*ut dièse;* regarder des gens qui roulent comme des voitures, voilà le plaisir. J'aime mieux les papillons et les oiseaux des féeries.

28 *mars.* — La répétition générale de *Jeanne d'Arc* est remise au 30, pour cause d'indisposition: Faure est enroué. Avez-vous remarqué comme il grêle de rhumes sur les théâtres qui montent une pièce nouvelle? Tous les acteurs s'enrouent tour à tour, et le rideau jamais ne se lève.

29 *mars.* — Rien ne se montre à l'horizon. Je referme mon encrier et ma besogne est faite.

30 *mars.* — Rien de plus qu'hier.

1er *avril.* — Mme Nathalie donne sa représentation de retraite, après 27 ans de services. — Le Châtelet adopte le système des prix réduits et fait son *Tour du monde en 80 jours*, absolument comme la Porte-Saint-Martin. — Les Bouffes donnent le *Mariage d'une étoile*, opérette en un acte, de MM. Granget et Bernard, musique de M. Legouix.

2 *avril.* — On entend retentir le cor de Vivier. J'aime mieux le cor d'Hernani.

3 *avril.* — Le soleil d'avril fait évaporer les rhumes, et *Jeanne d'Arc* ne tardera plus guère à délivrer Orléans. C'est du moins ce que l'on annonce. — Autre nouvelle. A l'Opéra-Comique, *Piccolino* lancera ses notes quelques jours après la pièce de l'Opéra. On attend et l'on espère.

4 *avril.* — Première représentation du *Roi d'Yvetot.* Le petit théâtre Taitbout se paie des étoiles, comme les grands théâtres. La pièce marche aussi bien que l'âne de ce bon roi, « célèbre dans l'histoire. » — On commence à croire que le Théâtre-Italien sera prêt pour le 20 avril; on donne déjà la distribution d'*Aïda*, et l'on nous chuchote à l'oreille qu'il y aura deux ballets. Que va dire le Grand-Opéra?

5 *avril.* — Les théâtres renouvellent plus souvent leurs affiches que les libraires leurs catalogues. Si l'on excepte *Son Excellence Eugène Rougon*, qui de feuilleton est devenu volume, aucun livre n'a paru depuis un mois. Rien à se mettre sous la dent, rien à inscrire dans nos *Tablettes.*

6 *avril.* — *Jeanne d'Arc !* Nous y voici ! Cet opéra est composé depuis une dizaine d'années; reçu avant la guerre, le manuscrit brûla avec la salle Le Peletier. Tout vient à point, dit-on, à qui sait attendre; mais M. Mermet n'a pas lieu de se féliciter que son jour soit venu. Pauvre Jeanne d'Arc! Attachée au bûcher par l'Angleterre et suppliciée plus terriblement une seconde fois par un Français ! Quel dommage que le musicien ait gardé un double de sa partition ! On aurait pu croire que l'incendie avait dévoré un immortel chef-d'œuvre.

7 *avril.* — M. Louis Davyl n'est pas aussi heureux, au Gymnase, avec les *Vieux amis* qu'à l'Odéon avec la *Maîtresse légitime.* MM. Delacour et Hennequin lui ont soufflé leur déveine, et deux grands succès ont été suivis de deux autres bien petits. Attention, ô Gymnase! Votre prestige s'efface, il est temps d'y songer.

8 *avril.* — M. Alexandre Dumas a terminé le sixième tableau de *Joseph Balsamo,* qui sera joué l'hiver prochain, et la Fontaine créera le principal rôle. — Les Folies-Dramatiques ne se contentent plus de leurs patineurs ; il leur faut des clowns, des clowns anglais, et c'est ainsi que l'on relèvera la littérature française.

9 *avril.* — Des matinées, et c'est tout !

10 *avril.* — C'est la semaine des concerts. Les *bémols* pleurent un peu partout, et à toutes les heures. C'est aussi la semaine du maigre et de la morue, et des maigres recettes... pour les bouchers. — Demain, *Piccolino*, le *Verglas*, le *Premier Tapis*, la *Sortie de bal.*

11 *avril.* — *Piccolino* ne se montre pas encore, mais les trois autres pièces ont fait leur apparition. Le *Verglas* est la meilleure... par comparaison. C'est le peintre Vibert qui l'a commise, et il n'a pas trop maladroitement glissé. — Le *Premier Tapis* est assez bien tissé aussi et la *Sortie de bal* se passe à peu près comme il faut. — MM. Jules Dornay et Maurice Coste font recevoir au Théâtre-Historique le *Mousquetaire noir.*

12 *avril.* — M. Emile Perrin a tiré un meilleur numéro que M. Halanzier. *Piccolino* triomphe, tandis que *Jeanne d'Arc*... Ne réveillons pas les mauvais souvenirs. — J'ai oublié de vous dire qu'hier le *Requiem*, de Gounod, a valu presque une ovation à l'illustre musicien. Mais oubli n'est pas crime, et, comme vous voyez, ce qui est différé n'est pas perdu

13 *avril.* —Le succès de Piccolino s'affirme, et M. Guiraud, l'auteur de la musique, est sacré compositeur. — Le *Moulin du Vert-Galant* est joué aux Bouffes, avec Mlle Paola Marié. Mlle Luce, au moment d'entrer en scène, apprend la mort de sa mère, Mme Couturier, plus connue sous le nom de Cornélie, et s'évanouit. Heureusement, Mlle Paola Marié a de la mémoire, et du courage, et même de l'aplomb, et l'on n'est pas obligé de rendre l'argent au contrôle. Mme Théo a été acclamée; M. Serpette, le compositeur, a eu part au triomphe.

14 *avril.* — Vendredi-Saint. Concerts spirituels. *Requiem* de Gounod. Relâche dans tous les théâtres.

15 *avril.* — Veille de Pâques, c'est tout ce que je puis vous dire.

16 *avril.* — Malgré le temps humide et froid, Paris est à la campagne.

17 *avril.* — Le Vaudeville a été si content du *Procès Veauradieux* qu'il s'est empressé de prendre aux mêmes auteurs les *Dominos roses.* La seconde pièce semble sur le chemin du succès de la première; MM. Delacour et Hennequin ont eu la main heureuse encore cette fois.

18 *avril.* — Notre collaborateur Auguste Saulière va publier chez l'éditeur Lesclide, 61, rue Lafayette, les *Solutions Conjugales.* L'ouvrage paraîtra de quinze jours en quinze jours, par livraisons de 24 pages, avec une magnifique eau-forte hors texte chaque fois, culs de lampe, papier de luxe, caractères elzéviriens et jolie couverture. Ceux qui aiment les choses lestes, lestement écrites, la plaisanterie gauloise un peu vive sans être trop épicée, les histoires neuves, les conclusions gaies, passeront de bons moments à lire ces cinquante ou soixante contes. — Il y aura dix livraisons à 1 *franc.*

Jacques Rollin.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

SIXIÈME LIVRAISON

20 mai 1876

LE SALON DE 1876

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.

Un an : 8 fr.

Six mois : 5 fr.

Pour l'étranger, le port en sus.

PARIS

ALPHONSE DERENNE ÉDITEUR

52, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 52

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Sciences, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef :
CATULLE MENDÈS.

Secrétaire de la rédaction :
HENRY LAUJOL.

Livraison du 20 Mai 1876.

La République des Lettres paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 à 36 pages grand in-8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction
à M. HENRY LAUJOL, secrétaire de la rédaction,
et tout ce qui concerne l'administration
à M. ALPHONSE DERENNE, éditeur, 52, boulevard Saint-Michel.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'OUVERTURE DU SALON

C'est aujourd'hui spectacle et c'est une première!
Seulement ce n'est pas le soir, ni la lumière
Du gaz qui fait valoir la scène et le décor,
Mais le soleil de Mai charmant et pâle encor.
Les grands salons sont peints de nymphes peu vêtues,
Les massifs du jardin blanchissent de statues,
Et rien n'est plus joli que toutes ces couleurs,
Ces groupes sur les murs, ces gestes dans les fleurs,
Ces tons clairs et précis ou ces notes voilées
Dans un vague lointain de salles et d'allées.

Devant un bon tableau dont on connaît l'auteur
La foule est immobile, ou passe avec lenteur;
Et l'on dirait aussi quelque fête choisie
Où l'on est habillé selon sa fantaisie,
Dans la mise uniforme et le triste habit noir.
Les femmes qui s'en vont souriantes, sans voir,
Marquant un nom d'un trait délicat ou facile,
Portent tout simplement la toilette de ville,
Cette toilette fraîche et frêle que l'été
Fait encore plus belle en sa légèreté,
Si savante, malgré sa façon ingénue
Que le velours tenant sur une épaule nue
Si peu, dans un hasard de chute qu'on attend
N'a rien de moins sévère ou de plus irritant.
L'étoffe modelée à la courbe des hanches
Est une trahison sous les dentelles blanches.
Les chapeaux sont des fleurs et même des oiseaux
Et les fins oiseleurs prennent à leurs réseaux
Les rêveurs éblouis, qui, toute une journée,
Vivent d'une figure exquise ou chiffonnée.

Lorsque l'on sort, lassé d'avoir vu sur les murs
Des villages, des ciels étincelants et purs,

De blanches nudités sincères ou menteuses,
Ou suit, sans y penser les blondes visiteuses,
Les robes que les pas rhythment comme un essor,
Les belles nuques d'ambre où court un frisson d'or;
Et quand, les yeux éteints et les jambes brisées,
On revoit le printemps dans les Champs-Élysées,
Tout ce monde factice et créé disparaît.
Les grands maronniers sont comme un peu de forêt;
Le vrai soleil rayonne et peint avec des flammes
Un caprice nouveau de toilette de femmes.

Albert Mérat

L'ART ET L'ÉCOLE

Assurément l'étranger qui fait son tour d'Europe trouvera encore le Salon de 1876 bien supérieur, dans sa moyenne, aux exhibitions de toutes les autres contrées. Notre sculpture lui paraîtra toujours sans rivales. Mais pour peu qu'il y ait vingt ans, dix ans même seulement, qu'il soit venu en France, combien changée, appauvrie, débilitée jugera-t-il notre école de peinture!

Il n'est malheureusement pas nécessaire d'être cet étranger pour rester frappé des mêmes faits et inquiet des mêmes avenirs. Il suffit de parcourir ce Salon, en ne s'arrêtant que devant les envois des artistes cotés et les essais des débutants. Les réflexions générales viennent en foule. Les souvenirs se pressent. On compte les morts. On cherche les arrivants. L'inquiétude vous prend. Cette décrépitude solennelle, ces minauderies précoces, jusqu'à quand vivoteront-elles? Qu'est-ce qui leur succédera? Qu'est-ce que réclame le public? Où sont les peintres?

Je ne veux point abuser de la place que m'ont offert ceux de mes collaborateurs qui se sont chargés du détail de la critique. En allant pas à pas, il n'est pas douteux qu'ils s'attendriront, — et ils auront raison — sur l'énergie de quelques efforts individuels. Mais ces efforts sont emportés dans le flot d'eau sucrée d'académie et d'orgeat de soirées de notaire, qu'on eût pris en principe pour le trop plein d'une baignoire, et qui, grâce à la complicité des fantaisies administratives a pris les proportions d'une inondation.

Qui faut-il accuser d'abord ? l'État. Puis qui? Les Mœurs.

Oui, c'est l'État qui détenant jalousement la soi-disant direction de ce qui est le moins dirigeable au monde, a amené le Salon au point où nous le voyons aujourd'hui. En reconstituant, en 1816, l'ancienne Académie royale sous la forme de section de peinture, sculpture, architecture et musique à l'Institut, la Restauration lui a donné en plus le monstrueux privilége de diriger les exhibitions annuelles, c'est-à-dire ce qui doit le moins relever de l'administration, ce qui doit le plus inviter les esprits à l'initiative et à l'indépendance. L'Institut a essayé d'étouffer le Romantisme, plus tard le Réalisme, de nos jours l'Intransigeance. Cela n'est rien. Ce

qu'il y avait de généreux dans le Romantisme, de vrai dans le Réalisme, de hardi dans l'Intransigeance a survécu et survivra. Delacroix et Rousseau ont fait leur œuvre, Courbet aussi, et les jeunes font le leur. Daumier ne sera jamais vu au salon. Qu'est-ce que cela fait? Les murs de Paris ne sont-ils point une façon de Musée depuis que Chéret les tapisse de ses chromo? Le croquis ne suffit-il pas à Morin? Est-ce que Méryns n'a pas gravé son Paris et Bracquemond ses canards et son Erasme? et Ianjkindt est-il décoré ?

Non, l'inconvénient n'est pas dans ces brutalités officielles. Manet annonce son Salon chez lui, quatre mille personnes font queue pendant quinze jours. Le groupe de « la Nouvelle Peinture » se serre les coudes chez Durand Ruel. Il recueille des serrements de main efficaces, des injures utiles, plus d'argent qu'il n'en faudra pour recommencer avec l'expérience des exhibitions privées.

Le mal — il y en a réellement — c'est que l'Institut a déshabitué le public français de l'initiative de jugement. Qu'adviendrait-il s'il n'y avait qu'un théâtre à Paris, que ce théâtre appartînt au gouvernement et que l'on n'y laissât représenter que les Tragédies et les Vaudevilles des membres de l'Académie française, des élèves de l'École normale ou des camarades des élèves de l'École? Tel est exactement le cas.

Et malgré toutes ces savantes combinaisons, l'édifice est si vermoulu qu'il va s'écrouler, qu'il s'écroule. Tout tourne contre cet art d'émasculer les caractères par l'enseignement de l'école, de se déclarer les sacristains d'une église qui prie le cierge éteint, de poursuivre jusqu'à la mort par la famine quiconque résistera aux croix, au fauteuil, aux commandes officielles. Le Nouvel-Opéra a bien dégrisé le public. Il a payé, mais il ne chante pas. Il se sent mal à l'aise sous la menace de ces chardons poussés dans les ateliers de la villa Médicis, ennuyé devant cette mythologie de dictionnaire de Champié, humilié par cette magnificence de Casino. C'est cependant l'École qui s'était partagé l'impériale brioche ! Aujourd'hui il sort plus étonné, plus accablé encore de ces Salons que le nombre ne rendrait que bêtes et que les exclusions rendent odieux. Il erre dans ces salles, qui veulent faire concurrence aux rayons du Bon-Marché. Il a rencontré M. Gérôme et son ethnographie des Folies-Bergères ; M. Fromentin et ses femmes de Fellahs, abonnées à la *Revue des Deux mondes* ; Bonnat qui donnait des varices au Christ et qui prête des ognons aux anges; Cabanel, qui épousette le Cantique des Cantiques, et Bouguereau au pinceau suave....

A-t-il poussé plus loin, il a vu les malins de l'École proclamant que Regnault avait trouvé la formule cherchée par Delacroix.

Plus loin encore, un artiste délicat jusqu'à l'impondérable, fixait sa palette comme un ascéte son nombril, et cherchait à épeler dans ce monde flottant, incorporel, de figures des héros, des pages d'céxgèse et des profils de bibelots.

Où est le mouvement ? Où est la vie? Car il faut ne tenir pour rien les rats de sacristie ni les culottiers pour féeries. Le public n'est-il pas en droit de dire qu'il ne rencontre ici rien de ce qui l'éblouit, le charme, l'instruit dans le livre qu'il ouvre chaque jour, qu'il soit du poète, de l'historien, du mythologue, du savant, du voyageur, du politique, du romancier? Par la plus singulière des rencontres, les deux meilleures toiles du Salon de 1876, la première au point de vue technique, la seconde au point de vue du sentiment, sont de deux sculpteurs : l'*Abel et Caïn*, de M. Falguière, et le *portrait de ses deux enfants*, par M. Dubois.

Mais si aucun grand idéal ne se dresse aujourd'hui devant les peintres

du Salon, ni celui des grandes pensées, ni celui des émotions profondes, ni celui de la couleur, ni celui de dessin, il n'en est pas de même pour les sculpteurs. Si je descends au jardin, je me sens dans un atelier sérieux où pose le modèle, où l'artiste s'attaque résolument et patiemment à une matière hautaine, où le penseur reste de longues heures à combiner les moindres plans d'une terre molle ou d'un marbre pour leur faire dire le dernier résumé de sa pensée. Dans des données bien diverses, presque contradictoires, le *Masque*, de Christophe ; la *Charité*, de Dubois ; le *Monde*, de Leroux ; *l'Ophélie* de Préault et bien d'autres œuvres prouvent la force qu'acquiert l'idée en se concentrant et perpétuent le sain combat des écoles et des caractères.

Tout ce qui arrive devait arriver. Notre école de sculpture déjà grande au moyen-âge, grande sous la Renaissance en face des Italiens, grande sous Puget pendant le XVIIIe siècle et jusqu'à nos jours, n'a jamais abandonné l'étude directe de la nature, n'a jamais rien attendu que de ses travaux, ne s'est point désintéressée de la lutte civique. La plus belle œuvre des temps modernes, si l'on accepte cette vérité que la Beauté plastique ne se peut distraire de la hauteur morale, n'est-elle pas la *Marseillaise* de Rude ? Les sculpteurs—qui ne sont pas encombrants—s'arrangent entre eux, et, à cela, n'ont point perdu la notion de l'honneur et des responsabilités professionnelles. Leur part sera grande dans la répartition des travaux futurs. Les pauvres peintres auront tout à oublier et tout à apprendre.

Il y en a qui se consolent en se faisant vaudevillistes. Mais les autres ? L'œuvre de J. F. Millet a passé presqu'incompris. Qui donc se présentera pour décorer ces édifices de l'avenir où les démocraties vont venir à leur tour lire l'histoire, épeler les tables de la Loi, boire l'ivresse de la liberté?

O salon de 1876, je vous le demande ?

P. Burty.

PREMIÈRE VISITE

AU SALON DE PEINTURE

« Qu'est-ce qu'un bon peintre ? » me demandais-je en courant effaré, les yeux éblouis par les laques, les carmins, les cinabres et les ors, à travers les interminables pièces du palais. « Un bon peintre est celui qui, connaissant toutes les ressources de la palette et du pinceau, sait combiner l'art et la réalité. » J'eus beau m'interroger encore, je ne sus trouver d'autre formule pour me répondre à moi-même. Or, la répétant mentalement, j'allais examinant avec curiosité les toiles qui rutilaient autour de moi. Tantôt mon œil était sollicité par quelque œuvre réalistique (ce néologisme savoureux est de Charles Baudelaire, maître critique ès-arts) , où l'ouvrier s'efforce de rendre servilement l'extériorité des êtres et des choses, tantôt par quelque élucubration picturale où l'étude de la nature est remplacée par on ne sait quelle recherche fantasmagorique. Ici, je rencontrais des figures *rêvées*, mais non *vues*, et là des images exactes, mais nullement composées, et je ne m'arrêtais pas. La première toile où je découvris peut-être mon désidératum est signée de M. INGOMAR, peintre hongrois : les personnages y sont à la

fois chimériques et réels et réunissent en eux le double caractère que doit avoir selon moi toute œuvre d'art. On a vu quelque part évidemment ces CHIFFONNIERS hirsutes et fétides, leur physionomie est telle qu'il convient, mais ils ont, en outre, je ne sais quoi d'inventé qui leur donne une originalité singulière; voyez, par exemple, ce *gosse* frais et naïf qui mange une tartine à côté d'une hotte bourrée de détritus de toutes sortes, et voyez cette *gonzesse* aux dents de perle qui met tant d'éclairs dans son sourire; ils sont l'un et l'autre, si vous voulez, originaires de Mouffetard ou de Clignancourt, mais un cerveau de poète les a choyés et c'est une habile main d'artiste qui les a traduits; sinon, ils seraient autres, vrais ou faux, mais point faux et vrais à la fois, ainsi que doivent être et que sont toutes les fortes créations *spirituelles*. Une réflexion en passant : pourquoi ce tableau, qui mérite à tous égards d'être vu de près, a-t-il été placé tout là-haut, sous la corniche? Pour quel motif aurait-on voulu par hasard exiler loin de la cimaise et dérober aux amateurs le tableau et le nom de M. Ingomar ?..... un pensée me vient, mais en vérité de telles pratiques seraient un peu bien mesquines, il est donc probable que je m'abuse..... et pourtant *chi lo sa*?

Qui sait aussi pourquoi le radieux CRISPIN de M. ANDRÉ GILL a été relégué à une hauteur telle qu'il est invisible à l'œil nu ? Fort heureusement j'avais une lunette d'approche et j'ai presque distingué le bon luron en pourpoint noir et ganté de peau de buffle ; aussi j'adresse ici mes compliments à notre caricaturiste populaire, en passe de devenir un peintre *di primo cartello*, si j'en crois d'ailleurs ceux de mes amis qui ont vu le REQUIEM DU ROSSIGNOL, refusé, m'a-t-on affirmé, par ces MM. du Jury, et exposé depuis quelques jours rue Notre-Dame-de-Lorette, 44, chez M. L. Rotschild ; oui, mais restons aux Champs-Elysées. Un assez curieux DETAILLE, représentant l'entrée d'un régiment de ligne dans un village de la banlieue parisienne, abandonné récemment par les Uhlans prussiens, mérite, quoique un peu trop pourléché peut-être, un certain nombre de bons points, et plus loin, plus loin, les deux VUILLEFROY valent une mention particulière : les *Vaches sous le hangar*, que trait un montagnard auvergnat, sont bien moulées, elles vivent, leur pelage rouge d'ocre qui caractérise la grosse bête à cornes du Cantal, est bien rendu, et mieux rendue encore la buée chaude et lumineuse qui plane au-dessus de la PLACE DU MARCHÉ DE CLERMONT-FERRAND, où des bœufs s'abreuvent à la fontaine publique, tandis que d'autres, couchés nonchalamment sur le sol crevassé par le soleil, regardent de leurs yeux énigmatiques l'éclatante foule paysanne qui moutonne autour d'une rangée de maisons blanchies à la chaux, recouvertes de briques qui paraissent plus saignantes que des chairs crues sous ce ciel ardent et bleu comme les ciels espagnols à la canicule !... Allumé par cette chaude atmosphère méridionale de laquelle il m'est si difficile de me dégager, je reprends ma course interrompue et je vois défiler successivement sous mes yeux, des campagnes et des villes, des arbres et des palais, des rois et des va-nu-pieds ; — Le LAVOIR AU PAYS BASQUE de M. GUSTAVE COLIN m'attire et me retient, mais CYNIQUE ET PHILANTHROPE de M. Auguste Barthélemy GLAISE m'appellent et je les admire tous les deux car, bien qu'ils soient drapés à l'antique, je les connais à merveille, ils fréquentent le boulevard de Gand que je traverse plusieurs fois par jour ; bonsoir, philosophes ! et je repars ; chemin faisant je me heurte au CHAR A BOEUFS DANS LA NEIGE et aux LABOUREURS AUX COLOMBES de M. SCHENCK, dont je me rappelle les moutons éperdus et les chevaux échevelés du dernier Salon. Un ami m'arrache à la contemplation où je m'abîmais devant ce vigoureux et sagace animalier allemand et m'amène devant le portrait d'un camarade de-

lettres, ALPHONSE DAUDET, qui ne trône pas en vainqueur dans un beau cadre d'or. FEYEN PERRIN, vous avez trop mélancholisé le chantre si cordial et si rayonnant de *Tartarin de Tarascon*, et j'aime mieux, vos CANCALAISES si noblement décrites en graves alexandrins par Armand Silvestre, poëte lyrique s'il en fut.

Les hommes sont partis : sur le bord de la mer,
Jusqu'à l'heure où viendront s'y pencher les étoiles,
Les femmes resteront ; leurs doigts tissent des toiles,
Mais leur rêve tantôt charmant, tantôt amer,
Suit dans l'azur profond l'aile blanche des voiles.

Il y a là, sur cette falaise, une adorable créature blonde que les lourds travaux n'ont pas encore fanée et qui déjà sourit au fiancé dont la barque mobile et légère comme une mouette sourd à l'horizon ; elle est vraiment exquise, cette jeune fille normande, quoique terrestre et beaucoup plus angélique que l'ange d'à côté. Je crains, ah ! je crains bien que, dans sa LUTTE DE JACOB, M. BONNAT ne se soit trompé : son ange a des ailes, fort heureusement, sans quoi, personne ne reconnaîtrait en ce robuste et nerveux adolescent, qui s'efforce et se crispe, un être surnaturel doué d'une vertu divine à laquelle l'homme ne doit pouvoir résister ; Eugène Delacroix, dont les belles peintures murales triomphent à Saint-Sulpice, avait pourtant bien indiqué la manière de traiter un tel sujet : y toucher après lui, c'était de l'audace, une louable audace, j'en conviens, mais le proverbe : *Audaces fortuna juvat*, est quelquefois menteur ! Et, d'autre part, il faut bien l'avouer, les timides ne réussissent pas mieux que les téméraires, témoin M. JEAN PAUL LAURENS qui expose cette année FRANÇOIS DE BORGIA DEVANT LE CERCUEIL D'ISABELLE DE PORTUGAL : « *François de Borgia, fut chargé par l'Empereur Charles-Quint d'accompagner à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle. Après la solennité des funérailles, il fit ouvrir le cercueil, afin de reconnaître le cadavre de sa souveraine défunte. A la vue de ce visage, autrefois pleins d'attraits, à présent défiguré.....* (Vie des Saints). Hélas ! le peintre toulousain est ici resté bien inférieur au poète sans peur et sans reproches qui proféra ces effroyables et savantes strophes :

Oui, telle vous serez, ô la reine des Grâces,
    Après les derniers sacrements,
Quant vous irez sous l'herbe, et les floraisons grasses
    Moisir parmi les ossements ;

Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
    Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
    De nos amours décomposés !

Si M. Laurens n'était point un des peintres dont s'honore à juste titre la nouvelle génération, je serais peut-être plus indulgent pour lui, mais « noblesse oblige, » et l'auteur du *Pape Formose*, au lieu d'atténuer l'horreur qu'inspire le cadavre en putréfaction, devait, au contraire, étaler consciencieusement au plein soleil « la hideuse pourriture humaine ! » et se rappeler que l'impeccable ouvrier des *Fleurs du Mal*, a gravé dans son livre des vers impérissables : la CHAROGNE, chef-d'œuvre entre tant de chefs-d'œuvre. Il est vrai que les poètes sont de rudes jouteurs et que rivaliser avec la plume n'est point toujours facile au pinceau. Cette réflexion me revint en présence du CAÏN de M. FALGUIÈRE. Il est louche, il est sinistre, il est

fauve dans ce tableau, le premier fratricide qui trébuche parmi les ronces et les pierres sous le cadavre d'Abel de qui le crâne fendu laisse fluer un liquide noirâtre qui ruisselle au long des membres du maudit et souille la rude toison dont il est ceint, mais combien plus grand, combien plus suggestif surtout le Kaïn de Leconte de Lisle :

Kaïn, Kaïn, Kaïn ! Dans la nuit sans aurore,
Dès le ventre d'Héva maudit et condamné,
Malheur à toi par qui le soleil nouveau-né
But, plein d'horreur, le sang qui fume et crie encore,
Pour les siècles, au fond de ton cœur forcené !

« Hé ! me dira-t-on, la peinture diffère essentiellement des belles-lettres et le propre du peintre est avant tout de traduire fidèlement les lignes et contours de la matière, êtres ou choses ! » Soit ! j'entends à merveille, mais je ne pense pas cependant que notre Delacroix, par exemple, en magnifiant l'Entrée des croisées à Constantinople, n'ait eu d'autre but que de nous présenter la configuration de quelques paladins casqués et cuirassés du temps jadis. Un peintre, tout comme un écrivain, a bien le droit, je suppose, de penser et de nous faire penser, et certes il ne perd rien à cela, lorsque par aventure, il est doublé d'un poëte, ainsi que Vollon. ANTOINE VOLLON ! hier célèbre, illustre aujourd'hui !... Mais voici : La SARAH BERNHARD de GEORGES-JULES-VICTOR CLAIRIN, élève de Picot et de Pils, imitateur du très-regrettable Henri Regnault; cette Sarah m'avait arrêté au passage et je me sentais vraiment séduit par cette gentille poupée vivante qui se tord mignarde, languide, morbide, capiteuse, amoureuse et blasée dans un étroit peignoir à queue de paon : « Eh ! quoi, me disais-je, cette maigre miniature aux pieds de qui soupire et rampe un grand lévrier roux, emblême affligeant de tous nos appétits serviles, cette mièvre princesse d'un monde artificiel se trouve ici déifiée, et pas un peintre amant de la grande nature, n'aura su, dans la fièvre généreuse qui bouillonne au cœur des suprêmes artistes, immortaliser une vraie femme, la femme éternelle, celle qui souffre réellement de la vie et qui lutte pour conquérir le pain de chaque jour... » Une voix stridente interrompit ma songerie et j'ouïs ces mots violemment martelés : « Avez-vous vu la PÊCHEUSE DE CREVETTES de VOLLON ? elle est sublime ! » « allons ! », me dis-je, « celle que tu veux est peut-être là ! Voyons » et j'allai et je vis. O quelle auguste apparition ! grande, forte noble, saine, douce et farouche comme nos primitives aïeules, elle va les pieds nus dans des socques de bois dur et la manne d'osier aux épaules, elle va vers les grèves marines, elle court au travail comme les bacchantes au plaisir, cette tacheronne, cette plébéienne, cette vertueuse ! Est-ce une fille, est-ce une femme ? Je l'ignore, mais ses jambes nerveuses qui tricottent fièrement sous le pauvre jupon de laine récoquevillé n'ont jamais étreint ou n'étreindront jamais que l'époux, et ses seins ! ses seins puissants et salubres qui flottent au-dessus de sa chemise que les faix gluants ont flétris, ses seins toujours chastes n'ont allaité et n'allaiteront jamais que de rudes fils de la terre, et les enfants qu'elle a conçus ou concevra seront des hommes.

Léon Cladel

LES PEINTURES SACRÉES

Ce qui paraît gêner le Saint-Sébastien sur fond rouge et or de M. Ferdinand Gaillard, ce ne sont par ses liens, et ce n'est par sa blessure où le sang mousse légèrement comme une sève rose, mais c'est l'auréole traditionnelle que le peintre lui a mise au-dessus de la tête ! Le vol rond d'une mouche autour de votre front ne vous agacerait pas davantage que cette auréole ne semble agacer ce Saint-Sébastien. L'œil levé, il la regarde avec une sorte de colère railleuse, et l'on sent qu'il se demande : « Qu'est-ce que c'est que cela? Qu'ai-je à faire de cette ligne d'or qui cercle mes cheveux? Je ne suis ni un ange ni un saint, que diable! Ai-je rien de sacré dans les lignes de ma face ou dans les attitudes de mon corps? le monsieur qui passe en ce moment et qui me regarde après avoir consulté le livret, ne diffère de moi que parce qu'il a une redingote. Mon indécence est tout ce que j'ai de divin. Une auréole! quelle imagination! Un chapeau de feutre, à la bonne heure, et je crois même que j'aurais meilleur air encore sous une casquette à visière de cuir. »

Hélas, le tableau de M. Ferdinand Gaillard n'est pas seulement un tableau, c'est un symbole. La Peinture Sacrée, qui se ravale de plus en plus dans la réalité humaine, est en révolte ouverte contre son propre idéal, et les tableaux religieux sont surtout reconnaissables à ceci qu'ils n'ont rien de religieux.

Elle est d'une vigueur superbe, *la Lutte* de M. Léon Bonnat. Les muscles des deux combattants saillent robustement, l'effort tend bien les nerfs, les chairs se renflent, la peau se colore, tout concourt à exprimer l'intensité de l'acharnement. Mais qui donc croira que cette lutte est celle de Jacob contre l'Ange? A quoi reconnaître l'héroïque fureur de l'un, l'impassibilité sereine de l'autre? On s'étonne que Jacob ne porte pas un caleçon rouge, orné de quelque image allégorique, et l'on se demande par quel caprice le peintre a collé des ailes aux terribles épaules de Marseille le jeune.

La toile de M. Bouguereau intitulée *Pieta* est empreinte, je l'avoue de quelque dévotion, mais d'une dévotion modérée qui sait se contenir dans de justes limites, d'une dévotion de bon goût, en un mot. Sainte-Thérèse n'eût pas contemplé sans quelque étonnement le correct désespoir de cette Mère Douloureuse. Certains peintres trouvent bon que l'angoisse intérieure ne trouble pas les plis du manteau et que l'on soit inconsolable avec distinction. Un rare sentiment d'élégance — qui le nie? — coordonne harmonieusement les compositions de M. Bouguereau; les contours diversifiés avec habileté s'enchassent heureusement dans le dessin général; les tons, prudents, savent se faire valoir l'un l'autre; mais les brusques étrangetés que la joie ou la douleur donne aux attitudes, les heurts superbes de couleur, représentatifs des commotions intimes, en un mot, tous les beaux hasards de la passion demeurent inconnus à cet artiste agréable et circonspect. Son inspiration est méticuleuse, rangée, sobre; et si jamais le caprice lui vient de peindre — sans dessein d'humilier Paul Véronèse, — les noces de Cana où l'eau fut changée en vin, c'est au rebours, cette fois, que se produira le miracle.

Le petit Saint-Jean-Baptiste de M. Pierre Fritel, dessiné et peint d'ailleurs avec un art très-subtil, a l'air le plus effaré que l'on puisse imaginer, et il serait impossible de s'expliquer sa stupéfaction épouvantée, si l'on ne sup-

posait qu'il se regarde dans un miroir invisible, où il aperçoit la mine étrange qu'il fait. Ce n'est pas de cette bouche qu'elle sortira, la voix du précurseur, mêlée aux voix mystérieuses du désert!

M. Alexandre Falguière, le sculpteur excellent, est un excellent peintre. Entre les verdures sombres du chemin, que brusquement troue un morceau de ciel bleu, son Caïn porte sans repos, selon la belle légende islamique, le pâle cadavre de l'enfant assassiné, d'où le sang fraternel suinte en larmes rouges. C'est un groupe terrible et frappant; un grand effet, par des moyens simples, est incontestablement obtenu. Mais quoi! ce meurtrier qui s'efforce de ne pas chanceler sous le fardeau de sa victime, a-t-il bien la grandeur farouche dont la légende a revêtu le plus ancien des criminels? Est-il Caïn, en effet, au point qu'en le voyant, on ne puisse pas ne pas dire: « c'est lui! » Et le jeune homme d'Hébron,—selon la tendre expression de Leconte de Lisle,—est-il bien exprimé par ce pâle corps aux bras abandonnés? « Hé! dira-t-on, Caïn est un assassin, Abel est un cadavre. On a peint un assassin, et on a peint un cadavre, que faut-il de plus? » Je ne sais. Fermez les yeux, revoyez dans votre esprit les péripéties du plus ancien drame que se rappelle l'humanité juive et catholique; ressuscitez pour l'œil de votre pensée les deux Frères, les deux symboles de l'éternel duel humain; l'un avec sa férocité grandiose, l'autre avec sa douceur mourante; puis, brusquement, rouvrez les yeux devant la toile de M. Falguière: reconnaissez-vous votre rêve?

La *Mater Dolorosa* de M. Gabriel de Cool est l'œuvre d'un bon élève de M. Cabanel, comme la vierge de M. Alfred Delobbe est l'ouvrage d'un bon élève de M. Bouguereau. J'aime peu les deux maîtres.

Tout d'abord, on demeure ébloui devant *l'Entrée de N. S. Jésus-Christ à Jérusalem*, par Gustave Doré. « Tous ceux qui le précédaient et le suivaient, criaient: Hosanna au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au plus haut des cieux! » Il s'avance monté sur la douce ânesse, l'humble triomphateur pour qui les cris de haine remplaceront bientôt les acclamations de bienvenue, et qui expiera sous la couronne d'épine la caresse verte des palmes. Le premier aspect de cette immense toile éclatante et douce, toute baignée d'une splendeur souriante d'aquarelle, charme le regard et l'attendrit. Autour du fils de David, paisible et résigné à sa gloire comme il le sera un jour à sa honte, la fête populaire se groupe extasiée dans une pure joie. C'est peut-être le Fils de Dieu, en effet, qui est entré dans Jérusalem! Mais peu à peu l'ingénuité de la première impression, est troublée par les préoccupations artistiques, trop visibles, du peintre. Ai-je voulu, en parlant ainsi, faire mépris du métier et des procédés indispensables au plus inspiré créateur? Non pas, mais l'art suprême, c'est de cacher l'art. Je vois trop vite que pour M. Gustave Doré l'affaire principale n'a pas été de peindre la bienvenue de Dieu parmi l'humanité qui l'acclame. Les somptuosités des costumes, la variété des attitudes et des groupes, la belle majesté des architectures, toutes ces choses qui n'auraient dû être que des moyens, je vois trop qu'elles ont été le but. L'ingéniosité de l'artiste m'attire vers trop de points à la fois; trop de complaisance aux détails, il me détourne de la vision simple de l'ensemble, et si j'étais chrétien, j'admirerais encore, mais je n'adorerais plus.

La Vierge au Lys de M. Stanislas Torrents, toute rouge, d'un rouge éteint, est charmante dans sa robe semée de pierreries confuses. La tendre niaiserie de la tête se détache bien sur un fond violet; l'ensemble est doux, apaisé, joli. Mais la candeur de la Marie se complique d'un peu de maniérisme et les esprits curieux ne manquent pas de trouver quelque dépravation dans cette innocence.

Parlerons-nous des Jeanne d'Arc banales et soldatesques comme un

chœur religieux de M. Mermet, et des martyres chrétiennes pareilles à Jenny l'ouvrière, à qui des tortionnaires romains peu différents des forts de la halle, montrent des bêtes féroces qui ressemblent aux animaux peints sur les boîtes de Spa ? Il serait trop facile de montrer que l'idéal de la peinture sacrée, insuffisamment réalisé par des peintres puissants, n'a pas même été entrevu par leurs imitateurs.

Mais peut-être les types formidables ou gracieux, nés de l'imagination païenne, ont-ils été pour quelques-uns des sources meilleures d'inspiration? Artistiquement, une idée de la divinité, quelle qu'elle soit, et sous quelle forme qu'elle se présente, est l'égale de toute autre idée de la divinité. Pour les peintres et pour les poètes, les temples tombés valent les églises encore debout, et le bûcher d'Héraclès sauveur qui fume éternellement sur la montagne n'est pas indigne d'être comparé à la croix de Jésus sur le divin Golgotha.

« Hélas, je ne t'appartiens plus ! » crie Eurydice dans la noble toile de M. Léon Glaize ; vainement Orphée la retient ; tout enveloppée de voiles, et déjà redevenue fantôme, elle va disparaître dans les implacables ténèbres rouges. Ils ne se tiennent plus liés, l'éloignement qui va s'espacer entre eux au point qu'ils ne pourront plus ni se voir ni s'entendre, se montre déjà, plein d'ombre, entre la fuite de l'épouse et l'épouvante désespérée de l'époux. Ce tableau, où s'affirment d'ailleurs de sérieuses qualités de dessinateur et de coloriste, est surtout remarquable par la belle trouvaille d'avoir fixé la minute horrible du premier désembrassement. Il offre cela de saisissant que séparés à tout jamais, les amants pourraient en tendant les bras se toucher encore, et que leur éternelle séparation est toute voisine de leur enlacement. Par quelle malechance manque-t-il au tableau de M. Léon Glaize une qualité moins haute, peut-être, que toutes celles qui le recommandent, et qui, présente, l'eût rendu presque parfait ? Je veux parler du charme, de la grâce, compagne inséparable de toute conception païenne. La grâce, même dans la force et dans l'horreur, c'est tout le paganisme, comme la charité est toute la religion chrétienne.

Ixion se tord terriblement sur la roue dans le tableau de M. Elie Delaunay ; un python le maintient par l'enroulement de ses anneaux visqueux, et de son dard le lèche. Des filets de sang coulent des membres de la victime dans les profondes ténèbres teintes de feu. Mais l'horreur ici n'est qu'horrible ; il faudrait qu'elle fût belle.

Cela est donc vrai que même chez les rares peintres inquiets encore des légendes divines, le sentiment de l'idéal de plus en plus s'affaiblit, et va se perdant par la recherche exclusive du vrai. Le vrai, certes, est un but sublime, mais il y a différentes façons de le concevoir, selon les différents points de vue où l'on se place. Il y a le vrai divin, comme il y a le vrai humain et si l'homme peut dire en un juste orgueil « *homo sum* » etc., il peut dire aussi « *divus sum, et mihil divinum a me alienum puto.* »

« Soyons modernes ! » dit-on. « Ils ne sont plus, les jours où l'on croyait les dieux charmants ou forts, entrevus sur les hauts lointains de l'Olympe ; et les temps sont proches où les divinités plus récentes s'effaceront de la raison des hommes. » Qui donc vous demande de croire ? N'importe que la foi défaille, si la pensée, par sa pureté et par sa hauteur, se sent l'égale de la foi. Sans doute aucun de nous, peintres ou poètes, ne peut espérer d'avoir la ferme ingénuité des artistes primitifs. Les heures sont lointaines, en effet, et ne reviendront jamais où les rhapsodes anciens chantaient paisiblement dans la certitude de leur rêve, où les moines italiens peignaient les séraphins et les Maries, véritablement apparus dans l'extase. Mais les pen-

seurs que nous devons être peuvent dans la spère de l'art ne pas demeurer inférieurs aux croyants que nous ne saurions redevenir. Il nous appartient de vénérer et d'exprimer dans leur idéale beauté les dieux qui ont cessé d'être des dieux. La divinité s'évanouit, soit, mais l'idée de la divinité subsiste éternellement! car elle est l'homme même, projeté hors de soi et sublimé par l'effort vers l'idéal. C'est au respect, c'est à l'amour de cette exaltation de nous-mêmes que nous devons demander la puissance de faire revivre les pures idées dont le culte est mort.

Il y a là un acte intellectuel tout-à-fait moderne, car il eût été impossible à toute autre époque que la nôtre. C'est à l'heure où la raison plus sûre de soi-même a pu renoncer au sarcasme, c'est dans un temps où, l'esprit voltairien ayant fait son œuvre, les savants comme Burnouf et les poètes comme Leconte de Lisle ont été possibles, c'est dans ce temps seulement que l'esprit humain hors de la geole des antiques croyances et n'ayant plus à lutter contre elles, peut admirer ce qu'il y avait d'éternellement beau dans ce qu'il a dû renverser.

Un seul homme parmi les artistes actuels semble avoir conservé un peu de la simplicité des artistes anciens. Ces légendes, qu'il excelle à nous rendre vivantes selon la loi de leur vie personnelle, on dirait qu'il y croit encore. Je veux désigner M. Puvis de Chavannes. Est-ce par un instinct, est-ce par une volonté puissante qu'il s'est délivré de l'heure et des lieux présents? Est-ce à force de respect pour le cher passé qu'il est devenu pareil aux créateurs des jours évanouis? Il est récompensé de sa simplicité naturelle ou acquise par une réussite étrange dans l'exécution de ses œuvres archaïques. Sa *Sainte-Geneviève* est une composition d'une incomparable pureté.—Mais, vous, allez, un tel exemple n'est pas contagieux ; peignez les Saints, les dieux, ou les déesses, il n'y a pas à craindre que vous les adoriez désormais.

Jean Prouvaire.

FRA ANGELICO

Ils vivaient en commun vêtus de laines blanches.
Ils creusaient leurs tombeaux, et plantaient des pervenches.
Ils propageaient, errant des chaumes aux châteaux,
La paix restée aux plis pesants de leurs manteaux.
Ils étaient purs et forts, sévères et tranquilles.
Loin des sueurs des champs et des hontes des villes
Ils avaient l'ombre auguste et fraîche des arceaux
Délicats, près des cours aux grêles arbrisseaux.

N'ayant point d'amitiés, ils n'avaient point de haines.
De faciles pardons leurs âmes étaient pleines.
Ils se laissaient mourir, calmes, sans y songer,
Disant : « c'est un agneau de plus pour le Berger. »
Parfois, l'un d'eux peignait des saintes et des anges :
La Vierge et le Bambin innéfable aux beaux langes,
Pour l'artiste, tremblant d'amour, venaient poser ;
Et Jésus lui tendait son pied rose à baiser.

Allegri

LA LUTTE DE JACOB

LÉON BONNAT *pinxit.*

Le gué passé, Jacob vit sur la rive même
Surgir un être énorme et grave aux yeux divins,
Qui lui dit : « Lutte, et sois béni si tu me vaincs. »
Car c'est ainsi qu'il faut gagner tout ce qu'on aime.

Ils luttèrent. Parfois, dans la nuit, las et blême,
Jacob tombait et puis sous les noirs tamarins
Se relevait, plus fort toujours, droit sur ses reins.
La force que Dieu donne aux justes est suprême.

Moi de même, marcheur de l'ombre, nuit et jour
J'enserre dans mes bras, extasié d'amour,
D'effroyables géants aux monstrueux visages,

Pour leur ravir, parmi les horribles clameurs
Que font autour de moi les siècles et les âges,
L'obscur secret du rêve éternel dont je meurs.

Adelphe Froger

LES PEINTRES ÉPIQUES

Nulle mission n'est plus noble que celle de remuer les cendres antiques, de conquérir comme Prométhée le feu qui donne la vie et de faire souffler au visage de ses contemporains sstupéfiés l'ouragan des conquêtes retentissantes, l'haleine des amours tranquilles, le vent des passions bouleversées, le déchaînement des cruautés impassibles et la brise chantante des heures écoulées depuis des siècles.

Grâce aux peintres épiques, malgré le temps, malgré la difficulté des recherches, nous avons vu passer tour-à-tour Romulus, le berger farouche; Alexandre, le grand macédonien; César, qui fut glorieux entre tous et qui mourut justement assassiné; Cléopâtre, reine cruelle et courtisane adorable, Phryné, dont la splendeur fut sans égale; Néron cabotin sanguinaire et médiocre, empereur plus médiocre encore, et d'autres et d'autres !

Les travailleurs infatigables ont tout recréé. Rien n'a pu échapper à leurs investigations réfléchies. Le génie donne aux hommes une puissance absolue sur le passé. L'histoire a fouillé tous les sépulcres et le talent a recouvert les squelettes blanchis de chairs épurées par le rêve et de visages reconnaissables. Les têtes coupées par la hache des bourreaux ou tombées sous le couteau de la guillotine ont refleuri sur les corps avec des sourires empreints de nescience comme si elles n'avaient jamais été frappées. Les poignards nous sont apparus triomphants dans les blessures. Les vieillards dont l'expérience était la seule gloire, on nous les a montrés jeunes, musclés , amoureux. La justice fut personnifiée. La terre nous montra ses mamelles fécondes. Les naufrages nous étalèrent leurs désastres ; les batailles leur horreur.

La trahison fut perpétuée afin qu'on en ressentît un dégoût complet. Les fêtes éblouissantes en l'honneur des dieux, des victoires et des découvertes nous firent admirer leur foule bariolée, ivre de joie et leur philosophie bienheureuse sous les ruissellements du soleil. Les prisons s'entr'ouvrirent, et l'on entendit des voix ténébreuses, des hurlements plaintifs, des hymnes, des sanglots de femmes. La pourpre des bûchers crépita sinistrement et des trésors, beautés terrestres et surnaturelles, colliers précieux, armes conquises, étoffes d'or, ambitions anéanties, voluptés disparues, larmes diamantées, chevelures éparses sur des hanches et sur des poitrines de marbre s'en allèrent en fumée.

Hélas! David, Géricault, Prudhon, Ingres, Delacroix, avez-vous donc épuisé tous les grands sujets ? Ou mieux serait-ce que les grands peintres sont devenus plus rares? Combien avons-nous vu de tableaux à ce deriner Salon, dont la valeur, la conception et la vertu grandiose soient incontestables? Peu, très-peu. A quoi cela tient-il ? Quelle est donc la raison majeure qui empêche les envergures puissantes de se déployer ? Les peintres modernes sont-ils épuisés ? Se trompent-ils de route? Considèrent-ils que leur talent d'exécution étant merveilleux, personne n'a le droit de leur en demander plus? Ont-ils trouvé la pierre philosophale, la mine d'or qui leur permet de s'enrichir en très-peu de temps? Toutes ces hypothèses sont plausibles.

Le goût du jour étant très-passionné pour l'opérette, j'ai peur que la peinture ne subisse le goût du jour. Depuis quelques années, le salon est encombré de tableaux microscopiques, mignards, léchés, pommadés, puant le musc. Le moment de crier : holà! haro sur les baudets ! est venu. Le Christ n'eut pas tort lorsqu'il chassa les marchands du temple à grands coups de

lanières. Le sanctuaire de l'art est envahi ; la peinture épique se meurt ; Henri Regnault est mort et les soldats du beau véritable ne forment pas une phalange nombreuse. A celui qui viendra se plaindre de notre sévérité, à celui qui viendra nous dire que tous ces tableautins sont charmants, nous répondrons : oui, charmants ! mais voilà tout. Et l'exécution sera faite ! Il n'est personne d'assez méticuleux pour s'inquiéter du perroquet ou de l'ibis gravés sur les boutons d'un drôle poudré à frimas. Une foule de gens se soucient aussi peu de la forte moitié des tableaux du Salon que de la marquise de X***, lorsqu'ils lisent dans leur journal que la veille au soir elle s'est rendue chez sa bonne amie la baronne de Z**** afin de prendre le thé. Certaines maiseries ne devraient pas se montrer et la peinture n'est plus qu'un art de second ordre le jour où elle n'est plus qu'une affaire de métier. Je ne veux nullement dire que le métier doive être considéré comme qualité secondaire. M. Henner m'en préserve ! mais je tiens à affirmer une fois de plus qu'il doit marcher gravement auprès de la pensée, sans la quitter d'un pas, comme un enfant en lisière. Il semble que la plupart des peintres qui se servent d'une idée poétique et qui la développent prennent à charge de la choisir mesquine et surannée ou de la défigurer. Libre à eux, mais aussi, libre à nous de nous plaindre. Ils ont vraiment l'air de ne pas se douter qu'un nombre incalculable d'événements journaliers renferme des enseignements profonds et gros d'intérêts. J'en arrive donc à conclure que les peintres d'histoire et que les peintres en quête de la beauté intellectuelle sont dignes de tous les respects et de tous les coups de chapeaux, quoi qu'on en dise !

A tout seigneur, tout honneur : je salûrai d'abord M. Jean-Paul Laurens. Le tableau de ce nouveau maître représente François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal : F. de Borgia avait été chargé par Charles-Quint de conduire le cadavre de l'impératrice à Grenade. Après avoir accompli sa mission, il fit ouvrir le cercueil afin de reconnaître sa souveraine, et l'artiste nous montre l'ambassadeur vêtu de noir, atterré, pâle, tremblant devant le cadavre décomposé de celle qui avait été impératrice par la beauté plus encore que par la naissance. Couvert de riches parures, enveloppé d'étoffes merveilleuses, le corps est étendu dans une bière de marbre. Un oreiller rouge soutient la tête lamentable de la morte. Un encensoir fume piteux en longues traînées lourdes devant le cercueil. Le cierge qui brûle non loin de là jette un vif éclat. Les assistants sont muets.

Ce tableau est exécuté avec une vigueur et une richesse de tons incomparables. Voilà ce qu'on peut appeler, de la peinture solide. Le luxe qui entoure le cadavre est un rappel terrible et saisissant de l'époque où vivant il se promenait au milieu des génuflexions de sa cour. Un évêque qui porte une étole sombre ajoute encore à l'aspect lugubre de ce drame silencieux.

M. Benjamin Constant, à qui l'on a trouvé spirituel de reprocher la grandeur de sa toile, a trouvé en compensation le moyen de produire une magnifique œuvre, riche en couleurs et largement peinte. C'est un artiste qui connaît son métier, qui l'apprécie et qui en a conscience ; aussi en résulte-t-il un enthousiasme admirable et la capacité de marcher hardiment vers un but très-élevé. « Mohammed II ayant appris que Constantinople était au pouvoir de ses troupes, y fit son entrée, vers le milieu du jour, par la porte Saint-Romain, entouré de ses vizirs, de ses pachas et de ses gardes. La marche fut triomphale. » Ainsi parle Jean de Hammer. Le sultan est monté sur un magnifique cheval gris couvert d'ornements en argent. Il porte son costume de guerre. La joie du succès illumine son visage de bronze et sa main brandit un étendard surmonté du croissant, tandis que

devant lui, sous les pieds de son coursier est étendue la croix auprès d'un diacre mort. Le bourreau marche à sa droite, orgueilleux, fort, le yatagan au poing, son caltan vert maculé de sang. Rien ne saurait donner une idée de la majesté du cortége qui entre sous la porte de la ville, précédé à peine par le soleil. Une forêt de piques et de drapeaux s'avance derrière Mohammed et s'agite dans la lumière. Au loin, la fumée d'un immense incendie monte et s'enlève sur le ciel bleu. Des cadavres gisent çà et là ; chevaliers tués pour la foi; guerriers maures, jeunes filles naguère souriantes. Un évêque, un vieillard étendu sur le dos nous montre son profil profondément balafré. Si quelqu'un mérite une récompense hors ligne, c'est M. Benjamin Constant. Qui encouragerait-on, sinon lui?

On lui oppose un concurrent, M. Sylvestre. Dans le tableau de cet artiste, Locuste essaie en présence de Néron le poison préparé pour Britannicus. Le groupe formé par l'empoisonneuse et par l'empereur est très-réussi. Locuste, vieille mais cependant robuste appuie le bras familièrement sur les genoux de son illustre complice. Un esclave aux larges épaules se meurt à leurs pieds dans des souffrances atroces. Nous n'apprécions pas beaucoup, je l'avouerai, le procédé de M. Sylvestre. Ce genre de peinture nous paraît un peu faux au point de vue de la réalité et de la perception visuelle. Cependant, et nous nous empressons de le dire, le corps de l'esclave est très-bien modelé; la tête seule nous semble peut-être un peu moderne et un peu banale. Pour ce qui est du dessin, M. Sylvestre est inattaquable.

Le tableau de M. Albert Aublet, offre le même sujet que le précédent. Il n'a qu'un défaut, mais il est capital : son esclave a l'air, non pas de mourir, mais d'apprendre à nager.

A Plessis-les-Tours, un soir de l'an 1479. Beaucoup de recherches, M. Hellvigst; le coucher du soleil à travers les arbres symbolise d'une façon piquante le déclin de l'âge du roi Louis XI. Votre pendu a quelque chose d'agréable. Messire Tristan ne manque pas de valeur à mes yeux. Quant au côté dramatique, il est extraordinaire !

Nous avons remarqué une toile très-intéressante de M. Henri Motte : « Baal dévorant les prisonniers de guerre à Babylone. » Une tête de Dieu sert de fournaise et l'on y précipite des prisonniers enchaînés. La file des dévoués s'allonge. L'effet est très-empoignant; souvenons-nous que cette coutume barbare existe encore au Dahomey en plein XIXe siècle. M. Henri Motte a le talent d'intéresser son public, de plus il a de solides qualités de peintre. Nous lui prédisons un succès.

Et maintenant, avant de terminer, citons la toile de M. Rixens : le cadavre de César. N'oublions pas le tableau de M. Hillemacher : entrée des Turcs dans l'église de Sainte-Sophie, lors de la prise de Constantinople en 1453. M. Albert Maignon s'est distingué avec un « Frédéric Barberousse aux pieds du Pape.» Je m'arrête, j'ai trouvé si peu de tableaux d'histoire au Salon que j'en suis demeuré consterné. Leur nombre diminue tous les ans. La faute en revient à la modicité des prix que l'on offre de ces tableaux : Vendre mal, perspective affreuse! Il serait peut-être honorable de ne pas reculer devant elle.

L. Hennique.

LA CAMPAGNE ET LA MER

Quelle récolte de pommes fait cette année M. Daubigny ! Elle n'est comparable qu'à la récolte de gloire qu'il a justement faite jusqu'ici.

Un de ces vergers où les pommiers, ployant sous les fruits, traînent leurs branches à terre, comme ces porcs ou ces volailles bondés de graisse balayent du ventre le sol : voilà la toile de M. Daubigny. L'impression en est puissante; nous ne croyons pas avoir jamais vu de verdure plus sombre, plus éteinte et, en même temps plus vraie. Il y a quelque chose de sacré dans ce riche et gras verger. Les fruits doivent y être étouffés par l'épaisseur de la végétation comme par des tentures, et le demi-jour qui y règne rappelle la demi-nuit qui règne dans les temples. Le peintre nous introduit dans le sanctuaire du cidre où des milliers de fidèles peuvent venir communier sous les espèces de la pomme.

Tel père, tel fils. Le soleil qui se couche au fond du tableau de M. Karl Daubigny a des tons oranges mêlés d'éclairs sanglants admirables, et cette plaie rayonnante du ciel s'ouvre béante, à l'horizon, au-delà d'un coin d'océan bleu, à peine entrevu à travers une cloison d'arbres noirs. Au premier plan, des vaches baignées d'ombre boivent à une source, dans un renfoncement de terrain.

Quelqu'un pourrait-il nous dire, à propos d'océan, comment un peintre de beaucoup de talent, M. Robert Mols, a pu consentir à dresser un pareil procès-verbal de la ville d'Anvers, et à faire de son pinceau une plume de greffier? Nous avons cru, d'abord, en nous arrêtant devant cet immense parallélogramme bas et large que nous étions dans une gare de chemin de fer, à Bruxelles, à Genève, où l'on voudra, et que nous avions, devant nous, ces énormes réclames pinturlurées représentant des hôtels ou des magasins de nouveauté. Nous nous attendions même à lire sur quelque pancarte : « *Hôtel du Beaurivage, à Lausanne* » ou : « *Grands magasins du bon marché,* » lorsque nous sommes tombés sur cette légende : « commandé par la ville d'Anvers. » Voilà donc la ville d'Anvers! Mais on dirait une rangée de derrières de maisons ! Comment la ville d'Anvers, une des plus belles du monde, et si pleine de délicieux et magiques points de vue, a-t-elle pu se faire prendre en pareille posture ?... Après cela, ces Flamands !....

Deux tableaux de M. X. de Cock, deux toiles pleines de lumière, d'étincellement et de verdure superbement tapageuses! L'an passé, M. X. de Cock avait exposé un de ces spendides fourrés qu'il excelle à peindre, vert, avec des branches ça et là mouchetées de bourgeons roses, et tout ruisselant d'un soleil d'été, du sein duquel émergeaient les têtes étonnées d'un couple de chevreuils..... cette année, M. X. de Cock expose le même fourré, au même feuillage brillant et métallique, mais à la place des deux têtes, on voit sortir du bois, avec les casquettes de deux chasseurs, les canons de deux fusils.

M. Français expose un paysage qui soulèvera peut-être de vives critiques de la part de ses confrères, parce qu'il a, outre les qualités picturales, de grandes qualités littéraires. Les peintres, en général, s'inquiètent peu, aujourd'hui, du côté intellectuel de la nature. M. Français qui, d'ailleurs, est un nom illustre, a su exprimer une chose qui n'est pas sans réalité ni sans authenticité, bien qu'elle soit sans contours, et n'existe qu'à l'état flottant. Il y a certains coins de paysage qui sont, en quelque sorte, imma-

tériels, tant ils sont vagues, brumeux, impondérables : tout y est bleuâtre, fantastique ; on dirait, tant chaque objet y semble un personnage merveilleux, tant çet arbre a l'air de penser, tant ce rocher a l'air de rêver, tant cette source où se reflètent les branches a l'air de se souvenir, que la nature veut donner raison aux panthéistes. Le paysage de M. Français est de ceux-là. Une rivière coule brumeuse, sous une voûte de verdure. Le soleil va se coucher et pique, tout au fond du tableau, la crête d'une montagne de petits points roses. L'eau de la rivière se confond d'abord avec la brume, puis la brume se confond avec les branchages ; tout cela vague, bleuâtre, profond, vaporeux. Le peintre s'est fait poëte.

Notons de bonnes marines de M. Guillemet qui a hardiment exécuté un ciel tragique, gros de tempête ; de M. Emile Vernier qui fait bien clapoter les vagues autour d'une charrette à trois roues, et de M. Thiollet qui a exprimé d'une manière saisissante la solitude de la mer et des lagunes.

Arrivons à M. Coignard. Voilà, certes, une toile qui orne singulièrement le Salon, et qui vaudra, nous l'espérons, la croix d'honneur à son auteur. Figurez-vous un bouquet de bois couleur acajou, des vaches couleur acajou, des reflets couleur acajou, des ombres couleur acajou.., enfin, tout un ameublement de notaire. Si encore, tout cela était en acajou massif, mais non ! Ce n'est qu'un placage; le corps des meubles doit être du simple bois blanc. Nous ne savions pas qu'au Salon de cette année on eût admis les ébénistes.

Mais admirez le nº 1816 ! Au milieu d'un ravin sombre, au fond duquel se couche le soleil, se tient droite comme un piquet, une ombre que découpe le crépuscule. L'idée, assurément, est aussi bonne qu'elle est neuve. Seulement, le ravin à l'air d'une dégelée de chocolat, et le soleil couchant d'un pot de confitures de groseilles renversé sur une nappe. Entourée de toutes ces choses lugubres, l'ombre tragiquement drapée dans un manteau couleur de muraille, les talons joints, et le chapeau inquiet, semble dire d'une voix caverneuse : « Quoi ! serions-noustrahis ! »

M. Gary a fait, cette année, preuve d'un vigoureux talent de paysagste. L'une de ses toiles représente un champ où quelques oies à demi cachées dans les hautes herbes errent çà et là autour d'une petite paysanne adossée à un arbre. L'autre est un chemin creux, très-accidenté ; un enfant donne de grands coups de gaule dans un buisson, et fait sauver des oies, le col tendu, l'air effaré et les ailes ballantes. La lumière fourmille allègrement dans ces deux toiles, qui ont, toutes deux, un vif caractère de sincérité.

M. Destrem, lui aussi, nous fait respirer la vraie nature, la nature pleine d'air et de soleil. L'un de ses envois représente un sentier ombragé de grands arbres, où une petite paysanne semble attendre quelque chose, ou quelqu'un, dans une attitude souriante : au fond, arrivent, noyés dans les branches, un bouvier et ses bœufs. Le second tableau, plus considérable, montre les paysans, lourdement endormis sous bois à l'heure lourde de midi. Rarement, nous avons vu des paysages d'un vert plus franc et plus doux. Le feuillage, clair, et chaudement baigné de grand air, a quelque chose de léger et de virginal. On pense à ce beau vers de Tragaldabas :

Elle est chaste et légère, un oiseau dans l'azur.

Nous sommes obligés de passer rapidement devant les toiles de MM. Yan-d'Argent, Beauverie, Edmond Yon, dont les joncs, l'eau et le ciel sont d'un sentiment exquis ; Huguet, dont le paysage africain est bien curieux ; Monchot, qui expose une vue de Venise ; Poirson, qui expose un sauvetage,

dans lequel les personnages ont l'air d'aller, en dansant, à la chasse aux papillons; Olise, dont la mer, couleur sulfate de cuivre, est assez belle; Rapin, dont le paysage d'hiver a des tons rosés très-fins ; Richet, Camille Paris, Rosier, Rossano, dont les paysages gris-perle sont très-coquets.

Signalons, en dernier lieu, *les Environs de Honfleur* de M. Paul Rossert. Enfin, donnons à M. Pelouze tous les applaudissements qu'il mérite, et auxquels il est, d'ailleurs, habitué. L'homme qui ramasse des branchages morts, dans cette profonde et claire forêt dénudée par l'hiver, est saisissant de mise en scène et de vérité. Derrière lui, le ciel rose et froid prête sa transparence à l'entrelacement inextricable des arbres.

Maurce Talmeyr.

LA PEINTURE ANECDOTIQUE.

Quand le grand Comité de la *République des lettres* (Section C: Industrie et Beaux-Arts) me confia la peinture anecdotique dans la critique générale du Salon de 1876, je ne pus modérer une joie bruyante et déplacée. « Bon! me disais-je, voilà qui me dispense d'aller au Salon! ce genre de peinture est immuable; ce sont les mêmes tableaux qui servent depuis dix ans; chaque année on les change de place pour détourner les soupçons des critiques sérieux, et c'est tout! Je n'ai pas besoin d'aller revoir ces chers petits soldats de plomb que M. Detaille m'a donnés jadis, et qui manœuvrent si gentiment dans la fumée des cigarettes en traînant des canons *microscopiques* qui ne partent jamais, jamais, même pas à midi comme leur camarades du Palais Royal..... »

— Ceci, m'a-t-on répondu, rentre dans la peinture d'histoire ; ce n'est pas votre affaire.....

— Alors, je ciselerai des madrigaux aux poupées élégantes qui trottinent le long des magasins, ou se mêlent aux fleurs du marché de la Madeleine, triomphantes dans le soleil d'avril avec leurs chapeaux invraisemblables qui tiennent comme la tour de Pise par un miracle d'équilibre.

— Pardon! un collaborateur spécial est chargé de ce soin; les *Parisiens* ne vous regardent pas.

— Que me reste-t-il donc à exalter?

— L'anecdote en province, à l'étranger, et dans le règne animal.

— S'il me reste l'étranger, je suis sauvé. Chère Espagne d'étagère où tout le monde se lave les mains dans l'essence de roses, je tresserai d'immortelles couronnes à tes brunes en mantilles et à tes torreros minuscules, mais gentils à croquer comme du sucre qu'ils sont, à tes moines souriants et proprets, à tes mules fringantes!... Ah! que j'en ai vu de ces tableaux espagnols où l'on danse! depuis que ce petit monde coquettement mis frétille à la cimaise il doit être bien fatigué. Je les ais revus cette année encore, ces éternels *tra los montes* car je dois avouer que, par scrupule, je suis allé un peu au Salon. Ils sont les mêmes; l'immuable sourire des joujoux heureux éclaire toujours leurs faces rosées. Il en doit être ainsi, et nos fils reverront ce carnaval lilliputien, car les bonnes traditions ne doivent point se perdre, et tant qu'il y aura des anecdotiers il s'en trouvera, pendant tout le cours des siècles, pour créer et mettre au monde de ces jolis petits êtres qui roulent

des yeux enamourés, dansent la habanera et savent chanter des sérénades comme d'autre savent dire « papa » et « maman, » pour quinze francs de plus.

N'oublions pas les caravanes qui traversent sous un soleil que couvrirait une pièce de dix sous un petit désert bien balayé. Je les ai revues aussi, et « toujours avec un nouveau plaisir » comme disait ce roi défunt sous lequel Delacroix et Decamps peignirent un Orient plus grandiose, que brûlait un autre soleil. Et les incroyables se pâmant de rire dans le gouffre de leurs cravates, ma pa'ole d'honneu, ils y étaient aussi, fidèles au rendez-vous, les chers petits bonshommes frisés en cadenettes ! Gloire aussi aux reitres de trois pouces, couverts de buffletteries, auxquels de coquettes servantes, mises comme des duchesses, versent le coup de l'étrier ! Honneur à vous tous, ô jouets dont s'amusaient nos pères, vous qui nous ravissez aujourd'hui et trouverez encore moyen de mettre la joie aux cœurs de nos fils, jusqu'au jour où vous partirez pour le pays des vieilles lunes et des enthousiasmes défunts, quand Mlle Berthe Morisot sera du jury et n'acceptera plus que les tableaux où seront rendues « les impressions que l'on peut ressentir en regardant voler une mouche dans l'éther incolore. »

Dans ce genre aimable de peinture dont je ne veux pas médire, M. Vibert est depuis longtemps passé maître : son tableau de cette année, n'est ni meilleur, ni pire que les autres. M. Vibert est un auteur dramatique qui fait de la peinture en amateur et met dans ses tableaux l'esprit qui n'est pas toujours dans ses pièces. On le vénère au cercle des Mirlitons, et c'est justice ! Je voudrais avoir cent tableaux de lui, car ils se paient au poids de l'or. Passons.

Mais, voici un nom célèbre, celui de M. Gérôme qui se reposait depuis le jour mémorable où le jury, jaloux d'encourager les jeunes talents, lui décerna la médaille d'honneur. Cette année, M. Gérôme, a sculpté en ivoire d'adorables baigneuses de sérail ; un gourmand passerait sa langue sur la toile. Comme ça doit être bon à manger, ces petites femmes-là ! Telle est l'impression générale du public. Ce n'est pas moi qui parle ; j'adore, la peinture de M. Gérôme, parce qu'elle est très-instructive.

M. Adrien Moreau expose une kermesse flamande très-finement peinte, avec un soin minutieux des détails qui n'est pas sans charme. Ses personnages sont vivants et se trémoussent bien dans la verdure au son des chansons joyeuses. Au premier plan, on remarque un personnage vêtu de velours vert, sorte de bourgeois paterne et réjoui, sur lequel l'œil s'arrête avec complaisance tant il est joliment fait et réellement vivant. J'aime beaucoup ce tableau et le public, par extraordinaire, semble partager mon opinion. Il y a encore au Salon beaucoup de villageois de tous les pays dansant sur l'herbette : je leur serre la main en passant et j'espère que ce témoignage d'une sympathie respectueuse et calme leur suffira.

M. James Bertrand est un novateur ; il nous donne..... une Marguerite en prison qui pleure, comme c'est son devoir, en regardant son enfant mort, tandis que Méphisto assis sur la fenêtre joue une petite sérénade très-déplacée dans un pareil moment. En somme Marguerite a l'air assez calme ; on lui a fait verser, en peinture et au théâtre, tant de larmes qui n'étaient par les perles douloureuses que Gœthe lui mit dans les yeux, qu'elle a fini, comme on dit, par « se faire une raison. » Et puis, le Méphisto de M. Bertrand a l'air d'un bon enfant qui a lu les œuvres complètes de MM. Carré et Barbier et joue du Gounod à ses moments perdus. Il doit y avoir encore, dans le Salon de cette année, d'autres Marguerites, soit au rouet, soit à l'église : je leur baise les mains et leur conseille amicalement de fuir la

rencontre de leur sœur, la vraie, celle du poète, ne fût-ce que pour éviter des explications.

Encore un autre Méphisto, celui de M. Richter, un Méphisto qui ressemble à Mlle Massin costumée pour un bal. Est-ce un portrait ? En tout cas, le tableau est joli, d'une tonalité agréable : la pose est coquette et crâne.

M. Jules Garnier ne plaisante pas : il nous montre comment on punissait l'adultère dans certaines villes, au moyen-âge. Les deux coupables, complétement nus, étaient attachés l'un à l'autre ; jusqu'à présent ceci n'a rien d'absolument désagréable pour eux, et. comme dit la chanson, la pénitence est douce ; mais voici le revers de la médaille : deux bourreaux les poursuivaient à coups de fouets devant une foule qui, naturellement, riait à se tordre. Les deux personnages de M. Garnier ont l'air de prendre la chose assez gaiement ; la femme feint de se cacher, par pudeur, mais en réalité elle fait « *cou-cou* » au public. Au bas de ce tableau qui ne m'enthousiasme que modérément, le peintre a fait graver une notice explicative, qui semble revêtir un caractère comminatoire. Avis aux dames qui vont soigner des tantes imaginaires, et aux maris, organisateurs de parties de chasse mensongères. Voilà où mène le crime : si vous voulez recevoir le fouet devant tout le monde, vous n'avez qu'à en faire autant !

M. Jacques Leman a peint la naissance de Louis XIV et a intitulé son tableau, est-ce de l'ironie ? *La joie de la France en* 1638. Anne d'Autriche paraît avoir lancé un nombre considérable d'invitations pour la petite fête de son accouchement : elle semble supporter la chose assez crânement pour une primipare et lève les mains en poussant un « ouf ! » élégant. Le cardinal de Richelieu se tient à droite, dans l'attitude fière et dédaigneuse d'un prélat qui donnera un jour son nom à une rue de Paris : la foule des seigneurs se presse pour voir un jeune singe habillé, qui n'est autre que le futur roi de France. L'exécution du tableau est médiocre : heureusement qu'on peut se rattraper sur la conception.

J'ai passé un très-agréable moment devant la toile de M. Frappa où des moines jouent à la main chaude. Un gros père, bouffi de graisse, retrousse sa manche jusqu'au coude et s'apprête, avec un méchant sourire, à frapper trop fort la main tendue d'un novice. Le patient essaie de tricher et tourne la tête un peu de côté ; toutes les figures rient bien : il y a même d'heureuses expressions de lâcheté malicieuse sur certaines de ces faces monastiques. Voilà une des meilleures toiles anecdotiques de l'Exposition.

Un tout petit tableau de M. Richard représente un pauvre homme lisant dans sa cabane : le fond est noyé dans un clair-obscur flamand qui rappelle celui de Teniers. Les détails, très-heureux, sont peints sans miévrerie et sans minutie inutile : la figure de l'homme est réussie, l'attitude excel ente.

M. Gauthier « fait appel à toutes les mères » dans une composition importante où quelques jeunes filles font leur première communion. C'est très-touchant : j'ai retrouvé, à la vue de ce tableau, des lambeaux de cantiques oubliés tout au fond de ma mémoire. Le curé fait un discours bien senti à ces petits anges dont les fronts candides se courbent dans l'attitude de l'ennui le plus profond. S'il y avait vingt toiles comme celle-là à l'Exposition, je n'oserais plus regarder les études de nu, de peur d'alarmer mon ange gardien. M. Gauthier appartient à l'école de l'Art « édifiant ».

Je m'aperçois que je suis déjà au bout de mes notes : quand j'aurai nommé encore, pour mémoire MM. Lazellacz, Charles Hue, Kozakiewicz, Jacomin, Herrmann, Sicard et Émile Bayard, il ne me restera plus qu'à déplorer l'incurable ennui que verse la peinture anecdotique contemporaine. Par-

mi les anecdotiers, beaucoup certes ont du talent, incontestablement : la plupart ne manquent pas d'esprit et c'est le tort qu'ils ont, à mon avis. Je n'aime pas les tableaux *à intentions* : et j'en veux mortellement aux artistes qui prennent *la mode* pour la beauté. Presque tous les peintres dont j'ai parlé et tous ceux que j'omets à dessein ne sont et ne seront jamais que des amuseurs ; par conséquent ils font petit, et ne sauraient faire autrement, quand bien même ils couvriraient vingt pieds carrés de toile. Isolés, leurs tableaux peuvent faire passer un moment relativement agréable, mais exposés en masse et solennellement ils ennuient à la longue et ne peuvent échapper à cette définition générale : d'adorables médiocrités.

Henry Laujol.

LES NATURES MORTES

Nature morte, cela veut parfois dire nature vivante. Jamais terme plus impropre à désigner un genre de peinture ne fut aussi volontiers admis — Qu'il peigne, en effet, des êtres animés, tels que des oiseaux, des papillons, des mouches, ou qu'il représente du gibier pendu par une patte, des poissons cuits à l'étuvée ou baillant mi-morts sur un lit d'algues, qu'il reproduise des bijoux ruisselant sur le velours des écrins ou de simples chaudrons, posés sur une table, des tronçons d'armures ou des buires en cristal de roche, des tresses de fleurs ou des éventaires de fruits, tout artiste qui fait de l'un de ces êtres ou de l'une de ces choses le sujet principal de son œuvre est un peintre de nature morte.

Il est à remarquer aussi que deux seulement parmi les anciennes écoles ont excellé dans ce genre : l'école Hollandaise et l'école Française.— Les Espagnols, les Italiens, les Anglais, n'eurent jamais de grands maîtres en l'art de dérouler le zeste d'or d'un citron ou d'allumer sur une potiche les flammes multicolores des tulipes. En France nous avons eu Chardin et son élève Roland de Laporte, l'auteur de cette glorieuse cruche et de ce mirobolant verre d'eau légués par M. Lacaze au musée du Louvre ; en Hollande, les peintres de nature morte foisonnèrent jadis, — Les fleuristes du Nord les voici : Van Huysum, Seghers, Rachel Ruysch, Rœpel, Elias Van den Brœck ; les peintres de bibelots et de fruits : Willem Kalff, les trois de Heem, Abraham Mignon ; les peintres de gibier : Fyt et Weenix ; de papillons : les Withoos, de poissons : Snyders, Gillig, Van Beijeren.

Mais, il faut bien le dire, malgré tout le talent de ces spécialistes, les plus grands maîtres en ce genre me semblent encore être ceux qui ne s'y adonnèrent que par caprice. Je n'en veux pour exemple que Rembrandt. Il branche un jour un bœuf par les pattes, l'éventre et l'on dirait de ces cascades d'entrailles rouges des floraisons d'escarboucles, des grappes de rubis et de grenats serties dans de l'or pâle ! Quel peintre idolâtre de la splendide horreur des boucheries, quel peintre, eût-il voué sa vie à l'étude des viandes saignant sur l'étal, eut ainsi trempé de pourpre le ventre béant d'un bœuf ? Et n'en est-il pas de même des bijoux et des fleurs ? N'avez-vous pas vu piquées dans les cheveux blonds soufrés des petites

infantes de Velasquez des roses aussi fraîches et aussi odorantes que toutes celles du jésuite Leghers, et maint portrait du Van Rhin ne porte-t-il pas, enlacées au col ou enroulées autour du velours noir de la toque, des chaînes d'or qui avec leurs arêtes égratignées de lumière, égalaient toutes les orfévreries, ciselées grain à grain, serties, pierre à pierre, des plus fameux peintres joailliers?

Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini, mais à quoi bôn discuter plus longtemps. — Le genre existe et doit exister; la question à résoudre est celle-ci : étant donné un tableau intitulé : chrysanthèmes ou ivoires sculptés, voyons si le peintre a rendu avec talent, ou du moins avec habileté, la fleur ou l'objet qu'il s'est proposé comme modèle.

Je constaterai tout d'abord que les natures mortes sont excellentes, cette année; mais les meilleures, selon moi, sont celles qui portent la signature de MM. Philippe Rousseau et Berne-Bellecour.

Procédons par ordre, M. Rousseau expose deux toiles — La première ainsi composée : au centre, un plat d'huîtres surmonté de deux citrons dont l'un coupé par le milieu;au second plan, un vase rempli de fleurs qui s'épanouissent en gerbes violacées, purpurines, blanches; à gauche des écailles vides; à droite une bourriche débordant de varech, un couteau grand ouvert, ça et là les coquilles bleues des moules, une fleur brisée et c'est tout. C'est tout et c'est superbe! Le ton vitreux et glauque, la mouillure nacrée de l'huître sont rendus avec une justesse inouïe, une ampleur de touche et une bravoure d'exécution vraiment admirables. Toutes ces qualités se retrouvent d'ailleurs dans le second de ses tableaux. Celui-là se compose simplement d'un bocal dans lequel trempent des tiges vertes de fleurs et d'une buire d'argent, chevelée de pivoines et de pavots; comme cela est grassement peint et dextrement enlevé, comme la pourpre des fleurs ressort sur le vert sombre des feuilles, comme l'argent du vase fulgure et pétille sous les lueurs qui le caressent et allument des points étincelants sur son bec allongé, son ventre rond, son anse en courbe!

Un fait curieux à signaler, c'est que si le rival de M. Rousseau, M. Antoine Vollon n'expose cette fois ni poissons, ni cuirasses, mais bien une femme de pêcheur, M. Berne-Bellecour qui peignait des figures vivantes nous donne cette année une nature morte.

Imaginez une table couverte d'une fine nappe damassée, à gauche un compotier de cristal, une assiette de biscuits, un carafon, au centre une vasque à pieds de cuivre regorgeant de fruits de toutes espèces : oranges aux boules d'or, raisins aux bleuissements pourprés, pêches laquées de rouge, fraises au carmin saignant, framboises aux buées roses, mûres à la pourpre sombre, et, devant, au premier plan, scintille tout un service d'argenterie, sucriers, cafetière, tasses en vermeil, tout un fouillis qui rutile et forme comme un brasier de flammes blanches, à droite, près de tasses d'un vert tendre, s'étage une pile d'assiette de Chine et une serviette ondule fouillonnée et fripée au hasard des plis.

La partie la plus remarquable de ce tableau est bien certainement celle qui comprend les métaux orfévris. Jamais Héda le vieux peintre de Hollande, l'amoureux copiste des aiguières et des gobelets, n'a plus merveillement rendu le blanc ruissellement de la lumière sur l'éclatante blancheur de l'argent. Cette toile est vraiment prestigieuse et c'est je crois l'une des meilleures qu'ait jamais signées M. Berne-Bellecour.

Arrivons maintenant aux innombrables panneaux de bibelots fleurs qui tapissent les murs. Je signalerai tout d'abord une toile de Mlle Annie Ayrton, un pot japonais incendié au col par les flammes rouges des coquelicots et la

braise sanglante des pivoines, la grenade ouverte, et le pot bleu turquoise de M. Germain Ribot un chaudron de M. Claude enlevé à grands coups comme faisait Vollon et je m'arrête quelques instants devant : Envoi de trois fleuristes. M. Jeannin nous présente une manne posée à terre et pleine de bouquets vêtus de collerettes en papier blanc; ses fleurs sont largement peintes, éclatantes de ton et bien groupées. Le même éloge pourrait s'appliquer à Mlle Desbordes qui brosse avec vaillance et sincérité des pavots et des pivoines; quant à M. Dubourg, sa bourriche de pensées au velours violet et satiné d'or, mériterait réellement une mention spéciale.

Je demanderai maintenant à M. Kreyder pourquoi il enferme dans une si grande toile un si petit sujet, à M. de Los Rios pourquoi peignant bien les cuivres et les brocarts d'or doublés de soie bleue il m'offre par la même occasion des poires en métal et des fruits en cire. Je ne m'arrêterai pas devant un chat qui renverse un encrier sur un catalogue du musée d'Angers ; c'est peut-être spirituel, mais à coup sûr c'est mal peint. Je citerai au passage les porcelaines japonaises, les narghilés, les kandjars étincelants de M. Lépaule, je n'essayerai même pas de comprendre les allusions philosophiques de M. Paezka qui entasse les uns sur les autres, tête de morts et rideau rouge, sablier et christ, une série de natures mortes nous réclame ailleurs: les gibiers et les poissons.

Pourquoi M. Cauchoir a-t-il peint en d'énormes proportions un éventaire de marchand de comestibles? Une toile grande comme la main suffisait pour un si piètre sujet. Voyons, Monsieur, si les tableaux immenses de Snyders vous obsèdent, faites alors comme lui, tâchez d'y introduire des figures humaines. Je préfère, pour ma part, un curieux et petit tableautin de Mlle Cuno, un chien barbotant dans un fourré de broussailles vertes. Ce chien est un vrai chien spirituellement rendu.

Les artistes qui s'adonnèrent exclusivement à la représentation des poissons furent rares autrefois. Je n'en connais guères que deux qui passèrent toute leur vie à peindre la cuirasse opaline du merlan et le corselet d'acier bleu du maquereau. Chardin exposa bien une fois une superbe raie, mais il ne renouvela point ce tour de force, et il nous faudrait retourner en Hollande pour retrouver deux grands poissonniers presqu'inconnus en France : Jacob Gillinge et Van Beijeren ; le Salon de cette année, à défaut des poissons aux teintes irisées de gris perle et de rose, de Vollon, contient deux raies brossées d'après le procédé de Baptiste Chardin. Elles ont pour auteur MM. Valadon et Villain. Je préfère de beaucoup celle de M. Valadon. Sa raie est d'une étonnante fraîcheur avec son ventre d'un blanc de crême teinté, ça et là de lilas et de nacre, d'ailleurs M. Villain qui entoure la sienne de bocaux de verre et de rougets, a eu le tort de la faire surmonter d'un mou qu'il a certainement découpé dans un morceau de tôle rose.

Arrivons maintenant, si vous le voulez bien, dans la galerie des aquarelles et des faïences. Les lilas blancs et les fleurs de Melle Lemaire, et de M. de Longprès, les papillons de M. Mermet, un successeur des Withoos, sont charmants et plus que tout autre j'admire cet empilement de vieux livres, reliés en basane et en parchemin, cette loupe, cette lanterne peints sur la faïence grand feu par M. Schopin.

Systématiquement, j'ai cru devoir écarter de cet article toutes les natures mortes conçues d'après le procédé d'Abraham Mignon, cet odieux artiste qui rendit avec la même touche patiente et dure, le velours rosé du fruit et les cassures brillantes du caillou. J'ai peut-être eu tort, car ce genre de peinture fait la joie d'une certaine partie du public qui, si elle n'admire pas les coups de brosse superbes de Vollon et de Rousseau, moutonne, extasiée,

devant une fleur ou un vase peints en relief. Plus ils seront blaireautés et léchés, plus il les admirera. Au reste, je n'ai rien à dire, car, moi aussi, je trouve les œuvres de ce genre extraordinairement précieuses, pas au point de vue de l'art, par exemple, mais au point de vue de l'ingéniosité et du burlesque. Cela me fait songer aux pendules en verre filé ou aux noix de coco travaillées par les forçats. Je ne les achète point, mais j'aime à les voir acheter. Cela me donne une meilleure opinion de moi-même.

J. K. Huysmans.

PARISIANISME

PAYSAGES, INTÉRIEURS ET PORTRAITS PARISIENS

Je vous donnerai ce que je pourrai, et ce n'est guère; imputez-en la faute au hasard, au guignon qui nous offre, cette fois, si peu de choses au milieu de tant de cadres!

Je suivrai l'ordre alphabétique du livret.

ABBEMA (Melle Louise) *Portrait en pied de Melle Sarah Bernhardt* en noir; figure vue de dos, sur fond vert. A tous égards je préfère la Sarah Bernardt de M. Clairin.

ACCARD (Eugène). Petit cadre et menus détails ; accessoires bien traités ; bouquet de violettes sur une console, châle de l'Inde sur un fauteuil. Femme élégante, en robe noire, cou et bras nus, cheveux blonds ondés. Peinture aimable.

BÉRAUD (Jean) *Portrait de Mme P...* Très-frappant. Brune, en robe de soie blanche décolletée ; frisons noirs tombant sur le front. Peinture ferme.

BLIGNY (Albert) *Les Conquêtes*. Il s'agit d'un vieil *invalide* décoré qui, assis sur un banc de l'esplanade en face de l'hôtel, pérore pour le plus grand plaisir d'un lignard et d'un dragon, debout devant lui, bouche bée. Il étend les bras démonstrativement, et dans la chaleur de l'action, a déposé près de lui sa fidèle casquette plate où l'on aperçoit le mouchoir avec lequel, sans doute, il vient de s'essuyer le front. Mais *quelles* conquêtes ce brave narre-t-il ainsi ? Amoureuses peut-être, tant sa jubilation est vive !

BREHAM (Paul-Henri). *Les petits favoris*.... deux chiens se roulent aux pieds d'une belle dame qui se tord, pour mieux les voir, dans sa robe chatoyante. Un éventail, une glace, des fleurs, des bibelots. Rouge, brun, vert, etc., un régal de couleurs.

CHAPLIN (Charles). *Portrait de Mme la baronne de V...*, et *Jours heureux*. Beauoup de lait condensé en forme de chairs, seins et bras nus. Dans le premier tableau, un étroit boa de fourrure au cou de la dame ; dans le second, une cravate de dentelle. (Un *baby* paraît très-content de ce charmant spectacle). Quelques-uns y trouveront un peu trop de *jours* heureux !

Chérier (Bruno). *Carpeaux*, — tête énergique. En jaquette de travail, dans son atelier, le maître, assis, les mains croisées, regarde gravement le spectateur.

Clairin (Georges-Jules-Victor). *Autre Sarah Bernhardt.* — La vraie, celle-là, étendue sur un large divan de velours rouge, un beau chien fauve à ses pieds ; crânement tortillée dans la soie blanche qui l'enveloppe, se plaque et se plisse sur sa poitrine, et va bordée de fourrures, rouler sur le tapis, en laissant à découvert les pieds chaussés de fines mules. Très-ressemblant; d'un *rendu* parfait, surtout pour les étoffes.

Constant (Benjamin), a fait le *Portrait de son beau-père*, M. Emmanuel Arago : un peu mou. J'aime encore moins sa toile immense représentant l'entrée de Mohammed II dans Constantinople, un des pans du Salon carré : peinture plus tapageuse et plus ambitieuse que solide.

Cool (Mme Delphine de). *Portrait de Mlle F..*, Ce portrait de blonde, casaque noire, corsage blanc, a des qualités de couleur et de modelé.

Cool (Gabriel de). Portrait de *Mme Delphine de Cool.* — La mère peinte par le fils. — Ne manque pas de caractère.

Coroenne (Henri). Un *coin d'atelier*. Un jeune homme en costume Henri IV pose devant l'artiste gentleman au milieu d'un monde de bibelots. Peinture amusante et ingénieuse.

Daisay (Jules). *Sortie de bal* (en rouge). Portrait. Tête accentuée sur la guipure blanche.

Degrave (Jules-Alexandre). *Salle d'asile* de la charité. Sœurs de charité et bambins dans une salle voûtée où filtre un jour atténué. C'est simple et solide, sans prétention.

Dubois (Paul). *Portrait de ses enfants.* Toile exquise. Les deux gamins, en pied, l'un en gris, l'autre en noir, se tenant par la main, sont coquettement graves et pénétrés du sentiment de leur importance.

Dubufe (Louis-Edouard). *Portrait de M. Emile Augier.* Voyez plutôt celui de *M. Philippe Rousseau* : corps infléchi, palette en main; tête pensive, cheveux blancs et courts ; quelque chose de large et de vivant.

Duez (Ernest-Ange). *Les pivoines*. Une dame aux cheveux de lin retroussés semble jouer à la balle avec des pivoines, ce qui la préoccupe beaucoup. Peinture bizarre.

Dupain (Édouard Louis). — *Sommeil*... C'est une dame! — Une jolie femme qui dort étendue, en robe de soie rose échancrée, dans un vaste fauteuil capitonné, a toujours du charme : la fleur rouge au corsage n'y gâte rien, non plus que les cheveux châtains bien relevés et les frisons sur la nuque.

Duran (Carolus). Parbleu, vous savez du reste que le *Portrait de Mme la marquise A.* doit être fait de main d'ouvrier. — Quant au *Portrait de M. Emile de Girardin*, je m'étonne que ce Parisien ait voulu être ainsi posé, avec une plume, un encrier et du papier blanc, bleu et rouge (buvard) pour attributs. C'est banal, et cela indique un scribe, non le prince des journalistes.

Enault (Mme Alex. Louis). *L'invocation de la mariée.* — Très-gentille, à genoux sur le prie-Dieu de l'oratoire, dans sa toilette blanche.

Flick (Auguste Emile). *L'avenue du bois de Boulogne.* — Piétons, cavaliers, voitures, ton et aspect vrais.

Gervex (Henri). *Autopsie à l'Hôtel-Dieu.* — Très-beau, ce tableau réaliste : la cadavre couché, le docteur, l'interne et l'infirmier sont traités avec un relief rare, dans une gamme sobre et juste.

Girard (Firmin). *Le quai aux fleurs.* — Une gaîté pour les yeux. Blancheurs d'enfants, contrastes de toilettes et de fouillis de fleurs de toutes nuances. — Très-fini, trop fini même. — Le triomphe du joli.

Grandjean (Edouard-Georges). *Le Boulevard des Italiens.* — Files et entrecroisement de voitures.— Tient un peu de la photographie en couleur.

Hermans (Charles). *A l'aube.* — C'est l'aube de Paris, à la sortie du bal de l'Opéra : contraste de toilettes de cocottes avec les blouses et les tabliers des gens du peuple qui vont au travail.

Huas (Pierre-Adolphe). *Portrait du docteur Ricord.* — Manque de solidité, quoique ressemblant.

Jacquemart (Mlle Nélie). *Portrait du général Palikao.* — *Assez* bon portrait : est-ce *assez* pour Mlle Jacquemart ?

Jourdain (Roger-Joseph). *Jour de fête.* — Femme en blanc, aux cheveux blonds, étendue sur un divan de velours brun. — Vases de fleurs auprès d'elle ; une femme de chambre au second plan, d'autres fleurs dans les mains. Peinture franche, bonne surtout dans le rendu des étoffes.

Lapostolet (Charles). *Le port Saint-Nicolas, à Paris.* — Très-bon tableau de genre.

Lecomte (Paul). *Le pont de la Tournelle, à Paris.* — Un dessous de pont au bas du quai. Sujet bien vu et bien traité.

Lepic (Ludovic-Napoléon). *Le quai de Bercy inondé.* — On ne distingue que de l'eau et quelques arbres. Le quai est décidément trop noyé.

Loir (Luigi). *La porte des Ternes.* — A la bonne heure! ce temps de pluie: cette place de fiacres, à la barrière, et ces gens crottés... voilà qui est naturel et dénote un talent sûr de lui-même !

Moyse (Edmond). *Une audience de la cour d'assises.* — Tons gris et couleur de bois. Bonne toile.

Nittis (Joseph de). *Place des Pyramides* par un jour de pluie, avec la Jeanne-d'Arc et l'échafaudage du pavillon, les Tuileries en reconstruction. Encore de la photographie déguisée !

Olivié (Léon). *Un pêcheur de la Seine.* — Admirable, cet invalide posté sur la dernière marche au bord de l'eau, avec un panier vide et son chien caniche tout blanc qui le contemple d'un air de sympathie intelligente, aussi absorbé que lui par l'idée du poisson absent !

Plassan (Antoine-Emile). *La sortie du bain* de Madame essuyée par sa camériste. — Petit tableau d'intérieur très-soigné.

Pomey (Louis-Edmond). *La dernière tentative.* — Laquelle ? Pourquoi ? Pas trop mal, ce monsieur et cette dame en costume de bal ; mais, que font-ils là devant ce feu qui essaie de flamber !

Saintin (Jules-Emile). *La soubrette indiscrète.* Peigne sa maîtresse, aussi coquette qu'elle, et lit une lettre par dessus son épaule. — Piquante étude de genre.

SAMSON (Mlle Jeanne). *Le déjeuner et la Lettre.* — Tableautin s gracieux de fantaisie féminine.

TESSIER (Pierre-Léon). Portrait *de Mlle Rose Marie, des Bouffes-Parisiens.* — Pourquoi dans le Salon carré? Elle relève sa jupe d'un geste correct, comme pour s'en aller de là ; dame, c'est qu'elle ne tient guère sur la toile!

TOULMOUCHE (Auguste). Cette *Flirtation* est certainement parisienne : cela se passe d'une façon très-souriante dans un boudoir ; *elle et lui* sont en tenue de soirée, et un canapé les sépare en attendant qu'il les unisse. — Ainsi soit-il !

ULMANN (Benjamin) *Portrait de M. Victor Schœlcher.* Superbe. — Boutonné de noir, austère sans affectation, l'*homme* s'affirme avec un accent très-ressenti dans cette peinture pleine de force.

TILLA (Emile). *Jeune fille jouant avec un perroquet...* et avec une orange. Air langoureux qui ne s'explique guère de la part de cette blonde en robe jaune, que le rouge du perroquet devrait égayer davantage.

YVON (Adolphe). *Portrait du général Vinoy, grand chancelier de la Légion d'honneur.* — Le cordon rouge est très-bien imité, ainsi que le plan de l'hôtel de la Légion d'honneur.

Rien de plus, hélas! Il est triste de finir là-dessus ; mais que voulez-vous? Le livret et le Salon finissant là....

Ah ! le *parisianisme* est rare, cette année, chez les peintres !

Félix Frank

L'ANNIVERSAIRE DE BERLIOZ

Fantin-Latour pinxit.

Sur la tombe où tu viens, Muse de l'harmonie !
Pleurer, — vois, consolant ta muette langueur,
Un groupe lumineux chante et rayonne, un chœur
Fait des créations vivantes du génie :

C'est Didon, soupirant sa jalouse agonie,
Marguerite, l'enfance adorable du cœur,
Juliette, jetée aux bras de son vainqueur
Par le premier amour plein d'extase infinie...

La froide Mort a pris le fils d'Orphée en vain :
Le bon peintre, dévot au maëstro divin,
S'isole, au premier plan, dans une pose austère ;

Et cette vision, ce rêve glorieux
Du triomphe posthume emplit l'âme et les yeux
Pensivement baissés du pieux donataire.

Léon Valade

LA SCULPTURE.

Le temps est loin où Diderot s'introduisait furtivement au Salon sous la protection du Concierge *Monsieur Phelipot.* Aujourd'hui le public dédaigne les premières; ce qu'il goûte ce sont les répétitions générales; aussi le voilà qui dès l'aube du dimanche guette aux portes, se glisse, envahit peu à peu les salles, gêne les artistes, soulève la poussière du sol mal arrosé. C'en est fait, le jour *de la retouche* n'est plus !

Je me rappelle le temps où ce jour était encore respecté. La foule bannie laissait le champ libre aux artistes. Nous travaillions silencieusement, brossant, lavant, corrigeant même nos œuvres pendant les derniers temps qui nous séparaient de l'épreuve. On était en famille; entre deux coups d'éponge on se demandait un avis, on éreintait l'architecte idiot qui nous plaçait à contre jour sous prétexte qu'il faut balancer les figures! On entendait parfois quelque chant discret, quelques sifflottements timides, tandis qu'au premier étage les lourdes échelles roulaient portant jusqu'au sommet des cloisons les vernisseurs et leurs essences. Alors on pouvait se recueillir, examiner chaque œuvre d'ensemble et par morceau juger net; et si quelque Diderot inconnu pénétrait parmi nous, sous la protection du concierge, artiste lui-même, il faisait sa besogne sans bruit ou demandait avec discrétion quelque renseignements que nous étions heureux de lui fournir. Bonne tradition perdue qu'on ne reprendra que si les artistes sentant un jour pousser leurs dents de sagesse s'affranchissent carrément du joug pesant de l'administration. Cela dit, voilà quelques notes prises à la hâte dans cette salle qui devrait être un sanctuaire.

Il est de mode de répéter chaque année que le mouvement artistique s'affaiblit, que le métier tue le génie et que la nécessité de vivre paralyse les forces vives de l'inspiration. En sculpture, cela n'est pas. Certes les Salons qui se succèdent ne sont pas tous également riches ; mais dans chacun d'eux on distingue des œuvres qui suffisent à prouver que la statuaire française n'est point descendue des hauteurs où l'ont placée les Jean Goujon et les Puget. Je n'en veux pour exemple que l'exposition de Paul Dubois. Regardez cet admirable groupe de la Charité et demandez-vous si cette œuvre essentiellement personnelle, traitée par un esprit aussi puissant que délicat, aussi indépendant que sage ne peut aller de pair avec les grandes pages de la Renaissance. Dans l'allure forte et chaste de cette autre mère du genre humain qui n'engendre pas mais conserve et nourrit, dans cette Charité qui tient blottis sur son sein les deux adorables marmots qu'elle protége et qui dorment là confiants, on croit entrevoir un vestige des hardis coups de main de Michel-Ange et des ineffables caresses dont Léonard avait le secret. Et ce guerrier qui va pendant toute sa vie de marbre garder la pierre tombale de Lamoricière, ce n'est pas le penseur, mais dites s'il ne mérite pas d'être appelé son frère.

Vous pourriez croire que de pareils chefs-d'œuvre éclipsent leurs voisins. Eh bien! détrompez-vous. Veuillez tourner à gauche : en vous dirigeant du côté de la sortie, vous rencontrerez à mi-chemin une statue de marbre. Arrêtez-vous, je vous prie. Il s'agit d'un simple soldat de Dioclétien, d'un chrétien de la primitive Eglise supplicié pour sa foi, d'un saint enfin, dont la peinture et la sculpture ont cent fois déjà exploité le martyre. Aussi,

n'est-ce pas pour le sujet lui-même que je réclame un instant d'examen. Non, ce qu'il faut voir dans cette admirable figure c'est la sobriété des moyens, l'élégance et la discrétion du mouvement, la sublime résignation de la tête, la profondeur des yeux fixés au ciel qui semblent entrevoir les félicités éternelles dont un reste d'existence sépare à peine le confesseur percé de flèches. Ce qu'il faut voir surtout c'est le sentiment de la vie qui anime ce marbre, c'est ce torse qui vibre comme de la chair; ces bras, ces jambes d'un exquis modelé et d'une souplesse inouïe, c'est enfin, la disposition de ces accessoires décoratifs qui rappelle notre sujet. Jean Gautherin, petit homme et grand artiste, est de la race de ceux qui se plaisent à dompter le marbre. Comme le Florentin, il l'attaque de front et son ferme ciseau ne fait pas une entaille sans le contrôle de la nature. Fidèle quand même à cette inépuisable mère, il ne se laisse point asservir par elle et voilà pourquoi ce qui sort de ses mains palpite et fait palpiter. Dites, ne croyez-vous pas que la grande médaille pourrait être accrochée à ce tronçon de flèche qui pénètre, meurtrit, tuméfie les chairs vivantes de ce marbre.

J'éprouve maintenant un certain embarras à poursuivre ma promenade. Il est mauvais de prendre trop haut son terme de comparaison. Hélas ! que de banalités nous allons cotoyer, n'attendez pas que je les énumère. Au milieu de ces danses sans caractère qui révèlent pourtant un certain savoir faire, quelques figures se dressent, qui ne sont ni sans charme ni sans mérite.

J'ai entendu dire autour de moi beaucoup de bien du Lamartine de Falguière. Je regrette de ne pas en penser autant. Falguière est un artiste de grand talent. Il est fécond, délicat, distingué, mais comme disait Carpeaux, c'est un petit. Eh bien, c'est le propre des petits d'exagérer le grand. Ce Lamartine n'en finit plus. Je sais bien qu'il était de haute taille, élancé, maigre, que ses jambes étaient longues et sa tête petite, mais pourquoi le faire trop long, ce pauvre grand poète, il suffisait de le faire long. La statue de Falguière est un alexandrin qui aurait treize pieds.

Une jolie petite figure, bien mignonne, bien potelée, bien polissonne, c'est la figure en marbre de Mme Bertaux.

> Elle est dans la feuillée
> Éveillée
> . . . .

Mme Bertaux a un talent souple et gras : elle a bien fait de nous montrer le dos de sa fillette, il est mieux modelé que la face.

L'énorme Comédie de M. Christophe contraste singulièrement avec la tout aimable enfant dont nous venons de parler. Là nous avons affaire à une gaillarde qui possède des cuisses et des fesses comme on n'en voit plus. Il faut être la comédie et la tragédie ensemble pour oser une pareille ampleur de formes. Cette figure, somme toute, ne manque pas de mérites. On dit qu'elle a coûté à l'auteur de longues années de travail; elle lui vaudra certainement une récompense.

Que dire du *væ victis* de M. Chatrousse. C'est là une de ces banalités mélodramatiques que je croyais finies, enterrées depuis trente ans. Ce groupe me fait de la peine et je ne puis m'empêcher de penser en le voyant qu'on s'est donné bien du mal pour gâter un beau bloc de marbre.

Voici la Pieta de M. Sanson. Nous la connaissons depuis longtemps; depuis longtemps on pouvait la voir en pierre à la vitrine du marchand de sujets religieux de la rue Bonaparte. Est-ce bien? Est-ce mal? Ni l'un ni l'autre. Le mouvement du Christ n'est pas mauvais, mais c'est de la sculpture rabottée, sans accents : le sentiment de la nature est absent et la Mater

Dolorosa est bien banale. Pourvu, mon Dieu, qu'on ne soit pas tenté de donner la suprême récompense à cette médiocrité; MM. les peintres du Jury je vous en prie veillez au grain.

Toujours la même petite fille de M. Schœnewerk, seulement un peu moins bonne que les autres. Mais enfin c'est gracieux et mignon.

Une figure qui n'est pas banale, c'est la vierge en pierre de M. Delaplanche. Il est si rare de rencontrer un artiste qui s'efforce d'être original en traitant de pareils sujets qu'il faut adresser à l'auteur un compliment bien senti. Je n'en dirai pas autant à M. Mercier dont le petit David, molasse et rond, rappelle peu les qualités dont il a fait preuve jusqu'ici.

Et maintenant, signalons un Mercure de M. Delorme qui est ce qu'on peut appeler de la sculpture honnête, un Virgile de M. Aizelin bâti, comme tous les Virgiles.

Un faune de M. Blanchard : quand on pense qu'il existe encore des gens assez courageux pour faire des faunes! J'aurais voulu dire du bien du Michel-Ange de M. Moulin; mais en vérité c'est impossible. L'Adolescence de M. Lefeuvre est une jolie petite figure. Elle ne vaut cependant pas la Jeanne-d'Arc de l'an dernier. Mais ce qui me plaît dans M. Lefeuvre, c'est une certaine juvénilité de talent qu'il perdra hélas! lorsqu'il deviendra plus habile. Mon Dieu qui nous délivrera de M. d'Epinay et de ses marbres jaunes. L'an dernier c'était une affreuse machine qu'on appelait ceinture dorée et devant laquelle le public ne s'est pas lassé de faire preuve de mauvais goût; cette année c'est un David courtaud qu'il conviendrait de renvoyer vêtir au comptoir d'où on l'a extrait.

Puisque nous parlons de marbres jaunes, je me permettrai de demander à M. Noël pourquoi il a fait des économies sur les jambes de sa figure. J'aimerais bien connaître le modèle qui a posé cela afin de ne jamais l'employer.

Il ne faut pas passer sous silence une Sapho de M. Guillaume destinée à faire pendant à l'Anacréon qu'il a exposé l'an dernier. La figure en soi n'a rien de bien remarquable, mais le petit amour qui se démène sur l'épaule est bien troussé et grouille gentiment.

Le joueur de billes de M. Lenoir est aussi un joli morceau, mais il manque deux mois de travail à cette petite figure qui n'est vraiment pas assez poussée. M. Gaudez a exposé sa première figure. C'est gracieux et jeune, deux grandes qualités qui ne manquent pas non plus à la ramasseuse de moules de M. Perrey. Je regrette de n'avoir à signaler que deux jolis médaillons minuscules un seul de M. Peters. Je connais le talent de cet artiste, il se révèlera bientôt j'espère; c'est un animalier de l'avenir. Une femme heureuse c'est Mlle Sarah Bernhardt. Elle remplissait à elle-seule le Palais de l'industrie. Entourée, fêtée, adulée elle jouissait naïvement de son triomphe et c'était plaisir de la voir guettant du haut des galeries l'impression du public groupé autour de son œuvre. De cette œuvre je ne dirai rien parce qu'il y aurait trop à dire. Je craindrais d'être trop sévère ou trop indulgent. Or je ne voudrais pour rien au monde être désagréable à cette charmante artiste et pourquoi grossir la phalange de ses adulateurs. J'aurais encore bien des choses à dire mais je m'arrête faute de temps et d'espace.

D'Argenty

LES DESSINS

AQUARELLES, FUSAINS, PASTELS, FAIENCES, ETC.

LES AQUARELLES.—Les aquarellistes avaienteu un instant l'espoir que leurs œuvres seraient exposées dans les salles de la peinture, au lieu d'être tristement reléguées sur les solitaires balcons de l'Exposition. Si l'encombrement des peintures à l'huile ne s'était pas opposé à cette mesure, sans nul doute les deux aquarelles de M. Gustave Moreau auraient fait sensation, au moins autant que ses deux tableaux. Le *Saint-Sébastien*, détrempe et cire, est une œuvre un peu compliquée. Le principal personnage est représenté attaché à un arbre : en haut flamboie une croix lumineuse, de laquelle d'abondantes gouttes de sang tombent sur la tête du saint, tandis que de sa cuisse transpercée le sang ruisselle sur une femme accroupie. Derrière, une figure d'homme, vague, à demi-cachée derrière l'arbre. Un ange essoré, aux ailes de pourpre et de feu, recueille le dernier souffle du martyr. On ne peut certainement pas nier l'effet étrange de cette composition ; mais, nous devons l'avouer, l'intention du peintre est un peu difficile à saisir.

M. Moreau intitule son autre aquarelle : *l'Apparition*. C'est une énigme proposée au visiteur. Nous sommes presque certain d'avoir trouvé le mot. Hérodiade, admirable de beauté et d'épouvante, vêtue de quelques diamants, recule hors du cadre à la vue de la tête de Saint-Jean qui apparaît livide et sanglante sur un nimbe d'or occupant tout le fond. A droite, le bourreau; à gauche, une esclave, et Hérode, blanc et effacé, sur un trône immense. Les colonnes surchargées de pierreries, les draperies aux couleurs aveuglantes, sont d'un merveilleux effet.

Les aquarelles environnantes pâlissent auprès de ce scintillement.

Il y a peu de paysages cette année parmi les aquarelles, A part une *Mare à Cabourg* de M. Adan, un *Coin de verdure* de M. Bonnefoy et les deux paysages si différents l'un de l'autre de M. Cauvin, il n'y a rien à signaler. Il y a tendance à employer l'aquarelle pour la peinture de genre, voire même pour la peinture d'histoire, témoins M. Moreau et le *Darius* de M. Gibert. La *Musique de chambre* de M. Claude rappelle un peu les anciennes caricatures d'Henri Monnier. M. Berchère expose une *Noce arabe au Caire*, pleine de détails et de couleurs.

LES FUSAINS. — Pour trouver des paysages, il faut s'adresser à l'exposition des fusains. Depuis ces dernières années, grâce à la parfaite impulsion donnée par des maîtres tels que MM. Lalanne et Allongé, ce procédé, qui offre des ressources hier presque méconnues, est employé avec un incontestable succès par M. Simon, dans ses deux *Paysages Lorrains* et surtout par M. Miriel dont les *Vieux chênes* et les *Reines sur les bords d'un étang* sont de vrais tableaux très-complets et pleins de couleurs. M. Maxime Lalanne n'expose qu'un paysage, *Une vieille cour à Colombes*. Sa *Vue de Bordeaux* est beaucoup moins intéressante. Quant à M. Allongé, son *Torrent* est d'une animation extraordinaire. Nous avons vu autrefois des *Sous bois* de M. Appian que nous préférons de beaucoup à son *Écluse* de cette année, et même aux *Bords du lac d'Arandon*.

LES EAUX FORTES, LITHOGRAPHIES, DESSINS, etc. — Un des plus grands intérêts de cette exposition dite *des dessins* consiste à retrouver les œuvres

destinées à illustrer les ouvrages de littérature les plus célèbres, anciens ou récents ; et à reconnaître comment l'artiste a compris le poète, comment le peintre a traduit l'écrivain.

M. Gustave Doré, le maître du genre, expose cette année quatre eaux fortes pour une nouvelle édition de *Rabelais*; c'est un peu *toujours la même chose*. M. Brian a donné le *Lantenac* et le *Radoub* déjà parus dans l'édition illustrée de *Quatre-vingt-treize*. Le *Lantenac* devant l'affiche est d'une attitude merveilleuse. Molière a inspiré deux artistes ; les douze eaux fortes de M. Lalauze et les six de M. Teyssonières sont un fort joli pastiche des anciens dessins de Moreau. Mais l'œuvre la plus intéressante de ce genre est, sans contredit, celle de M. Emile Boilevin. Cet artiste a eu l'heureuse idée de graver six eaux fortes pour une édition de Mme *Bovary*.

Ces six petites compositions sont charmantes, pleines d'esprit et d'une exécution très-savante. Pour tout dire en un mot, elles sont dignes du livre.

Nous voici arrivés devant une des œuvres les plus importantes de cette exposition, les dessins de M. Jean-Paul Laurens pour l'*Imitation de J.-C.* Ces onze compositions sont destinées à être beaucoup regardées.

L'*Extase et l'abdication de Célestin V* sont de la grande peinture religieuse. On retrouve aussi là le tableau à sensation du salon: » *Saint-François Borgia assiste à l'ouverture du cercueil de la femme de Charles-Quint.* »

Désignons à la hâte les belles lithographies de M. Cicéri, les gravures sur bois de M. Laugeval et surtout le joli portrait de Mme Martin exposé par Faustin.

Mlle Mikoulska, outre le remarquable portrait de femme du salon de peinture, a une très-intéressante composition, les *Bardes polonais*.

On le voit, nous sommes obligés de laisser de côté des œuvres bien remarquables, telles que les burins à la manière noire de M. Girardet et les dessins à la mouchure de chandelle de M. Verreaux.

FAÏENCES, ÉMAUX, etc. — Il ne faut pas chercher dans cette partie de l'exposition des œuvres originales. A part quelques portraits, les ouvrages exposés sont des reproductions de tableaux célèbres, anciens ou modernes. Parmi ces derniers, nous trouvons la *Salomé* d'Henri Regnault, par Mme Kron-Méni. Le célèbre tableau est bien rendu sur porcelaine. Mais, singulier effet de la cuisson sans doute, le jaune de la jupe est remonté à la chevelure. Salomé est devenue blonde. La *Vierge* de Bouguereau a été rendue avec beaucoup de bonheur par Mlle Pluzanska, et Mme Escard a très-heureusement reproduit deux médaillons de Boucher. Enfin, obligé de terminer cette trop rapide revue, citons M. Gillet et sa grande lave émaillée, ainsi que les faïences de M. Chaignon, très-remarquables d'archaïsme recherché, une des rares compositions originales de ce genre.

Julien Pendaries.

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

Chaque livraison : 60 centimes.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS.	Six mois : **5** francs.	Un an : **8** francs,
DÉPARTEMENTS. . . .	— **5** —	— **8** —

POUR L'ÉTRANGER : *Le port en sus.*

On souscrit à PARIS :

AUX BUREAUX DE LA REVUE, 52, boulevard Saint-Michel, **52.**

Agen	Allègre.
Aix	Aubin.
Alger	Juillet St-Lager.
Auxerre	Lanier.
Avignon	Clément St-Just.
Bayonne	Cazals.
Bordeaux	Librairie nouvelle.
Dijon	Lamarché.
Grenoble	Drevet.
Le Hâvre	Poinsignon.
Lyon	Mégret.
Marseille	Camoin.
Mayenne	Poirier.
Montpellier	Lonjon.
Nantes	Vier.
Nice	Visconti.
Nîmes	Borely.
Pau	Cazaux.
Tonnerre	Chanot.
Toulouse	Armaing.

Et chez les principaux Libraires et Directeurs des Postes et Messageries.

ALSACE-LORRAINE

Metz	Sidot.
Strasbourg	Treuttel & Würtz.

AUTRICHE-HONGRIE

Cracovie	Friedlin.
Lemberg	Gubrynowiez & Schmist.
Pesth	Pfeiffer.
Prague	Calve.
Vienne	Gérold & Cie.

DANEMARCK

Copenhague	Hœst.

ESPAGNE

Madrid	Bailly-Baillière.

PORTUGAL

Lisbonne	Silva.

ITALIE

Rome	Bocca.
Gênes	Beuf.
Florence	Lœseher.
Naples	Dethen & Rocholl.
Venise	Ongania.
Milan	Dumolard.

ROUMANIE

Bucarest	Sotschek et Cie. Szollozy & Græve.

SUÈDE & NORWÉGE

Stockolm	Fritze.

GRANDE-BRETAGNE

Londres	Baillière, Tindall & Cox. Williams & Norgate Trubner & Cie.

BELGIQUE

Bruxelles	G. Mayolez.
Liége	Emile Decq.
Anvers	Max Kornicker.

TURQUIE D'EUROPE

Constantinople.	Weiss.

TURQUIE D'ASIE

Smyrne	Travi & Cie.

ÉGYPTE

Le Caire	Jules Barbier.

SERBIE

Belgrade	Lazarewitch.

ÉTATS-UNIS

New-York	Christern.
Nouvelle-Orl.	Hébert et Cie.

SUISSE

Genève	Georg.
Berne	Dalp.

RUSSIE

St-Pétersbourg.	Mellier.
Moscou	Gautier.
Odessa	Rousseau.
Varsovie	Gebethner & Wolff.

GRÈCE

Athènes	Wilberg.

PAYS-BAS

Amsterdam	Van Bakkenes.
Rotterdam	Kramers.
La Haye	

NOTA. — On peut envoyer le prix de l'abonnement en mandats ou en timbres-poste M. ALPHONSE DERENNE, boulevard Saint-Michel, 52.

LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

REVUE MENSUELLE

SEPTIÈME LIVRAISON

20 juin 1876

PRIX DE LA LIVRAISON : 60 CENT.

Un an : 8 fr.
Six mois : 5 fr.
Pour l'étranger, le port en sus.

PARIS
LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE
61, RUE LAFAYETTE, 61

LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE :

Poésies, Nouvelles, Études critiques, Études philosophiques, Science, Musique, Peinture, Actualités.

Rédacteur en chef : CATULLE MENDÈS.

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL.

Livraison du 20 Juin 1876

La *République des Lettres* paraît le 20 de chaque mois, par livraisons de 32 à 36 pages grand in-8°.

Assurée dès à présent d'une longue existence, elle pourra, dans un avenir prochain, augmenter son volume et rapprocher les époques de sa périodicité.

Elle poursuit le but de grouper autour des personnalités illustres qui ont bien voulu lui assurer leur collaboration, les talents nouveaux, déjà célèbres, et les talents encore inconnus. Mais l'idée de groupe, ici, n'implique pas l'idée d'École. La communauté des travaux n'exigera pas des collaborateurs une entière conformité de tendances. Pour donner à l'ensemble de leurs œuvres un noble caractère d'unité, il suffira qu'ils aient entre eux ces points de communion : l'amour et le respect de leur art.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction

à M. Henry Laujol, secrétaire de la rédaction

et tout ce qui concerne l'administration

à la Librairie de l'Eau-Forte, rue Lafayette, 61.

LA RÉPUBLIQUE
DES LETTRES

Une lettre de George Sand

Mon cher Confrère, je viens vous demander trois lignes d'encouragement pour un jeune garçon qui joue, ce soir Mauprat à l'Odéon. Il s'appelle Larrey, il sort des écuries du Cirque, il est entré à l'Odéon par le Champi et il y a été très naïf et très touchant. Il joue dans la Florentine, et pour la seconde fois il essaie Mauprat. Je l'ai vu la première fois. Il a des qualités essentielles, du cœur et de la simplicité. Un mot de vous le rendrait bien heureux, et je lui ai promis de vous le demander,

---

L'immortel écrivain qui a cessé d'être parmi nous sera l'objet, dans la

Si je n'avais pas disposé
de ma soirée, je vous
aurais prié de venir man-
ger mon dîner, d'aller un
quart d'heure à l'Odéon et
de revenir causer avec moi.
Vous voyez que c'est toute
une intrigue pour vous
avoir et que je suis heureuse
de trouver un prétexte.
Mais le prétexte est bon
et sincère. Parlez donc de
confiance, non pas de Mauprat
pour qui vous avez été déjà
très bon, mais du comédien
qui vraiment mérite de
l'intérêt et qui vous en
sera reconnaissant, car c'est
une honnête et généreuse
nature. Dites qu'il est
jeune et sans art, mais

Revue, d'une étude approfondie. En attendant, nos lecteurs seront heureux de trouver ici un autographe de George Sand. Cette lettre a été adressée à

qu'il est sensible, naturel,
et qu'il a de l'avenir.
Et puis, venez me voir
un peu, car, cette fois,
je suis à Paris pour quelques
semaines, et comme vous
n'avez pas à redouter de ma
part le moindre empiètement
sur vos droits de critique,
souvenez-vous que je suis une
très bonne femme toute
bête, mais pas au point
de ne savoir pas vous
apprécier.
Vous m'avez promis des
livres, vous en souvenez-vous?
Je les attends avec vous.

George Sand

Toujours rue Racine 3. de
3 à 5 heures.

Dimanche matin

Théophile Gautier; les circonstances qu'elle mentionne en indiquent assez précisément la date. *N. de la R.*

LA FILLE DE JAÏRE

TABLEAU D'ALFRED DEHODENCQ

(Salon de 1876. — N° 590)

Lorsque Jésus entra, la fille de Jaïre
Ouvrait sa lèvre encor, ne sachant plus sourire ;
Son visage était pâle et ses yeux étaient clos,
Et dehors éclataient des cris et des sanglots.

Se tournant vers le doux Jésus dont le front brille,
Le père dit : « Seigneur, c'est ma petite fille
Dont la tête repose entre ses bruns cheveux;
Regarde-la, tu peux me rendre si tu veux
Sa rouge lèvre en fleur et ses yeux de gazelle.
Qu'est-ce que je ferai sur la terre sans elle?
Rien qu'à la voir avec ses prunelles de feu
Je triomphais, j'avais en moi tout le ciel bleu;
Dans la nuit qui déjà me prend et me dévore,
Ma petite Marie était comme une aurore
Qui répandait sur moi, père tremblant d'amour,
Les rayons de la vie et les roses du jour.
Or, à présent je suis vaincu par l'ombre amère,
Et lorsqu'ainsi j'entends les sanglots de sa mère
Dont le sein est gonflé par des pleurs étouffants,
Je me trouble en mon cœur pour mes autres enfants.

Hélas ! tout mon espoir se déchire et succombe,
Car le vautour muet tient ma chère colombe;
Mais si du petit lit tu daignes t'approcher,
O toi qui fais jaillir l'eau vive du rocher
Et devant qui la mort s'enfuit humble et craintive,
Tu n'as qu'à dire un mot pour que ma fille vive. »

Or, entendant toujours les femmes soupirer,
Jésus leur dit : « Pourquoi vous troubler et pleurer? »
Puis, ayant relevé sa chevelure rousse,
Le Maître, d'une voix mystérieuse et douce,

Ajouta : « Cette enfant n'est pas morte, elle dort. »
Comme lorsqu'au matin le jour s'éveille et sort
De la nue, un rayon de lumière fleurie
Parut, et se posa sur le lit de Marie.
Ainsi dans la clarté riante du soleil
Qui la prit toute blanche en son réseau vermeil,
Elle avait la douceur d'un ange qui médite.

Alors Jésus lui prit la main et dit : « Petite
Fille lève-toi. » Comme un astre, tu le vis
O Père, le regard de ses grands yeux ravis
Se réveilla ; pareil à l'oiseau qui se pose,
Un sourire courut sur sa lèvre de rose ;
Ses bras et ses pieds nus étaient pâles encor,
Tandis que son beau front dans la lumière d'or
Frissonnait, comme un lys où la clarté se joue ;
Une aube rougissait, tremblante, sur sa joue ;
Et toi, qui n'avais pas gardé l'espoir en vain,
Pâle, tu bénissais le voyageur divin,
Celui dont la pitié pour ceux que nous aimâmes
Nous rend un jour leur voix, leurs yeux, leurs bras, leurs âmes,
Et qui, voyant ta peine amère et ton tourment,
T'avait dit : « Ne crains rien, père, crois seulement ! »

Théodore de Banville

Paris, le lundi 15 mai 1876.

IMPATIENCE DE LA FOULE

A VICTOR HUGO

« Passant, va dire à Lacédémone que nous sommes ici, morts, pour obéir à ses lois. »
SIMONIDES.

La grande porte de Sparte, au battant ramené contre la muraille comme un bouclier d'airain appuyé à la poitrine d'un guerrier, s'ouvrait devant le Taygète. La poudreuse pente du mont rougeoyait des feux froids d'un couchant aux premiers jours de l'hiver, et l'aride versant renvoyait aux remparts de la Ville d'Héraklès l'image d'une hécatombe sacrifiée au fond d'un soir cruel.

Au-dessus du portail civique, le mur se dressait lourdement. Au sommet terrassé se tenait une multitude toute rouge du soir. Les lueurs de fer des armures, les peplos, les chars, les pointes des piques étincelaient du sang de l'astre. Seuls, les yeux de cette foule étaient sombres : ils envoyaient, fixement, des regards aigus comme des javelots vers la cime du mont, d'où quelque grande nouvelle était attendue.

La surveille, les Trois-cents étaient partis avec le Roi. Couronnés de fleurs, ils s'en étaient allés au festin de la Patrie. Ceux qui devaient souper dans les enfers avaient peigné leurs chevelures pour la dernière fois dans le temple de Lycurgue. Puis, levant leurs boucliers et les frappant de leurs épées, les jeunes hommes, aux applaudissements des femmes, avaient disparu dans l'aurore en chantant des vers de Tyrtée. Maintenant, sans doute, les hautes herbes du Défilé frôlaient leurs jambes nues comme si la terre qu'ils allaient défendre voulait caresser encore ses enfants avant de les reprendre en son sein vénérable.

Le matin, des chocs d'armes apportés par le vent, ainsi que des vociférations triomphales, avaient confirmé les rapports des bergers éperdus. Les Perses avaient reculé deux fois, dans une immense défaite, laissant les dix mille immortels sans sépulture. La Locride avait vu ces victoires. La Thessalie se soulevait. Thèbes, elle-même, s'était réveillée devant l'exemple. Athènes avait envoyé ses légions et s'armait sous les ordres de Miltiades; sept mille soldats renforçaient la phalange laconienne.

Mais voici qu'au milieu des chants de gloire et des prières dans le temple de Diane, les cinq Éphores ayant écouté des messagers survenus s'étaient entre-regardés. Le Sénat avait donné, sur le champ, des ordres pour la défense de la Ville. De là ces retranchements, creusés en hâte, car Sparte, par orgueil, ne se fortifiait à l'ordinaire que de ses citoyens. Une ombre avait dissipé toute les joies. On ne croyait plus aux discours des pasteurs; les sublimes nouvelles furent oubliées d'un seul coup, comme des fables !... Les prêtres avaient frissonné gravement. Des bras d'augures, éclairés par la flamme des trépieds, s'étaient levés, vouant aux divinités infernales ; des paroles brèves avaient été chuchotées, terribles, aussitôt. Et l'on avait fait sortir les vierges, car on allait prononcer le nom d'un traître. Et leurs longs vêtements avaient passé sur les Hilotes, couchés, ivres de vin noir, en travers des degrés des portiques, lorsqu'elles avaient marché sur eux sans les apercevoir.

Alors retentit la nouvelle désespérée.

Un passage désert dans la Phocide avait été découvert aux ennemis. Un pâtre messénien avait vendu la terre d'Hellas. Ephialtès avait livré à Xerxès la mère-patrie. Et les cavaleries perses, au front desquelles resplendissaient les armures d'or des satrapes, envahissaient déjà le sol des Dieux, foulaient aux pieds la nourrice des héros. Adieu, clair ciel du pays des hommes ! Et tes flots libres, Eurotas ! Adieu, temples, demeures des aïeux, plaines sacrées ! Ils allaient venir avec des chaînes, eux, les efféminés et les pâles, et se choisir des esclaves parmi tes filles, Lacédémone !

La consternation s'accrut de l'aspect de la montagne lorsque les citoyens se furent rendus sur la muraille.

Le vent se plaignait dans les rocheuses ravines, entre les sapins qui se ployaient et craquaient, confondant leurs branches nues, pareilles aux cheveux d'une tête renversée avec horreur. La Gorgone courait dans les nuées, dont les voiles semblaient mouler sa face. Et la foule, couleur d'incendie, s'entassait dans les embrasures, en admirant l'âpre désolation de la terre sous la menace du ciel. Cependant cette multitude aux bouches

sévères se condamnait au silence à cause des vierges. Il ne fallait pas agiter leur sein ni troubler leur sang d'impressions accusatrices envers un homme d'Hellas. On songeait aux enfants futurs.

L'impatience, l'attente déçue, la certitude du désastre alourdissaient l'angoisse. Chacun cherchait à s'aggraver encore l'avenir, et la proximité de la destruction semblait imminente.

Certes les premiers fronts d'armées allaient apparaître, dans le crépuscule!... Quelques-uns se figuraient voir, dans les cieux et coupant l'horizon, le reflet des cavaleries de Xerxès, son char même. Les prêtres, tendant l'oreille, discernaient des clameurs venues du Nord, disaient-ils, — malgré le vent des mers méridionales qui faisait bruire leurs manteaux. Les balistes roulaient, prenant position; on bandait les scorpions, et les monceaux de dards tombaient auprès des roues. Les jeunes filles disposaient des brasiers pour faire bouillir la poix; les vétérans, revêtus de leurs armures, supputaient, les bras croisés, le nombre d'ennemis qu'ils abattraient avant de tomber; on allait murer les portes, car Sparte ne se rendrait pas, même emportée d'assaut; on calculait les vivres, on prescrivait aux femmes le suicide, on consultait des entrailles abandonnées qui fumaient çà et là.

Comme on devait passer la nuit sur la muraille en cas de surprise des Perses, le nommé Nougaklès, le cuisinier des gardiens, espèce de magistrat, préparait, sur le rempart même, la nourriture publique. Debout contre une vaste cuve, il agitait son lourd pilon de pierre et tout en écrasant distraitement le grain dans le lait salé, il regardait, lui aussi, d'un air soucieux, la montagne.

On attendait. Déjà d'infâmes suggestions s'élevaient au sujet des combattants. Le désespoir de la foule est calomnieux; et les frères de ceux-là qui devaient bannir Aristide, Thémistocle et Miltiades n'enduraient pas, sans fureur, leur inquiétude. Mais de très-vieilles femmes, alors, secouaient la tête, en tressant leurs grandes chevelures blanches. Elles étaient sûres de leurs enfants et gardaient la farouche tranquillité des louves qui ont sevré.

Une obscurité brusque envahit le ciel; ce n'était pas les ombres de la nuit. Un vol immense de corbeaux apparut, surgi des profondeurs du Sud; cela passa sur Sparte avec des cris de joie terrible; ils couvraient l'espace, assombrissant la lumière. Ils allèrent se percher sur toutes les branches des bois sacrés qui entouraient le Taygète. Ils demeurèrent là, vigilants, immobiles, le bec tourné vers le nord et les yeux allumés.

Une clameur de malédiction s'éleva, tonnante, et les poursuivit. Les catapultes ronflèrent, envoyant des volées de cailloux dont les chocs sonnèrent après mille sifflements et crépitèrent en pénétrant les arbres.

Les poings tendus, les bras levés au ciel, on voulut les effrayer. Ils demeurèrent impassibles comme si une odeur divine de héros étendus les eût fascinés, et ils ne quittèrent point les branches noires, ployantes sous leur fardeau.

Les mères frémirent, en silence, devant cette apparition.

Maintenant les vierges s'inquiétaient. On leur avait distribué les lames saintes suspendues, depuis des siècles, dans les Temples. « Pour qui ces épées? » se demandaient-elles. Et leurs regards doux encore allaient, du miroitement des glaives nus, aux yeux plus froids de ceux qui les avaient engendrées. On leur souriait, par respect, — on les laissait dans l'incertitude des victimes, on leur apprendrait, au dernier instant, que ces épées étaient pour elles.

. . . .

Tout à coup, les enfants poussèrent un cri. Leurs yeux avaient distingué quelque chose au loin. Là-bas, à la cime déjà bleuie du mont désert, un homme emporté par le vent d'une fuite antérieure, descendait vers la Ville.

Tous les regards se fixèrent sur cet homme.

Il venait, tête baissée, le bras étendu sur une sorte de bâton rameux, coupé au hasard de la détresse, sans doute, et qui soutenait sa course vers la porte spartiate.

Déjà, comme il touchait à la zône où le soleil jetait ses derniers rayons sur le centre de la montagne, on distinguait son grand manteau enroulé autour de son corps; l'homme était tombé en route, car son manteau était tout souillé de fange, ainsi que son bâton.

Ce ne pouvait être un soldat : il n'avait pas son bouclier.

Un morne silence accueillit cette vision.

De quel lieu d'horreur s'enfuyait-il ainsi?... Mauvais présage!...

Cette course n'était pas digne d'un homme. Que voulait-il?

Un abri. On le poursuivait donc? L'ennemi, sans doute!... Déjà!... Déjà!...

Au moment où l'oblique lumière de l'astre mourant l'atteignit des pieds à la tête, on aperçut les cnémides.

Un vent de fureur et de honte bouleversa les pensées. On oublia la présence des vierges, qui devinrent sinistres et plus blanches que de véritables lys. Un nom, vomi par l'épouvante et la stupeur générales, retentit. C'était un Spartiate! un des trois cents! On le reconnaissait! Lui! c'était lui! Un soldat de la ville avait jeté son bouclier! On fuyait! Et les autres? Avaient-ils lâché pied, eux aussi? Les intrépides!... Et l'anxiété crispait les faces. — La vue de cet homme équivalait à la vue de la défaite! Ah! pourquoi se voiler plus longtemps le vaste malheur? Ils avaient fui! Tous! Ils le suivaient! Ils allaient apparaître d'un instant à l'autre! Poursuivis par les cavaliers perses! — Et, mettant la main sur ses yeux, le cuisinier s'écria qu'il les apercevait dans la brume!...

Un cri domina toutes les rumeurs. Il venait d'être poussé par un vieillard et une grande femme. Tous deux, cachant leurs visages interdits, avaient prononcé ces paroles horribles : « Mon fils! »

Alors, un ouragan de clameurs s'éleva. Les poings se tendirent vers le fuyard.

— Tu te trompes. Ce n'est pas ici le champ de bataille.

— Ne cours pas si vite. Ménage-toi.

— Les Perses achètent-ils bien les boucliers et les épées?

— Ephialtès est riche!

— Prends garde à ta droite! Les os de Pelops, d'Héraklès et de Pollux sont sous tes pieds. Imprécations!... Tu vas réveiller les mânes de l'Aïeul, — mais il sera fier de toi!

— Mercure t'a prêté les ailes de ses talons! Par le Styx! Tu gagneras le prix aux Olympiades!

Le soldat semblait ne pas entendre et courait toujours vers la ville.

Et comme il ne répondait ni ne s'arrêtait, cela exaspéra. Les injures devinrent effroyables. Les jeunes filles regardaient avec stupeur.

Et les prêtres :

— Lâche! Tu es souillé de boue! Tu n'as pas embrassé la terre natale tu l'as mordue.

— Il vient vers la Porte! Ah! par les dieux infernaux!

— Tu n'entreras pas!

Des milliers de bras s'élevèrent.

— Arrière! C'est le barathre qui t'attend!... Ou plutôt!... — Arrière! Nous ne voulons pas de ton sang dans nos gouffres!

— Au combat! Retourne!...

— Crains les ombres des héros, autour de toi!

— Les Perses te donneront des couronnes! et des lyres! Va distraire leurs festins, esclave!

A cette parole, on vit les jeunes filles de Lacédémone incliner le front sur leurs poitrines, et, serrant dans leurs bras les épées portées par les rois libres dans les âges reculés, elles versèrent des larmes en silence. Elles enrichissaient de ces pleurs héroïques la rude poignée des glaives. Elles comprenaient et se vouaient à la mort pour la Patrie.

Soudain l'une d'entre elles s'approcha, svelte et pâle, du rempart; on s'écarta pour lui livrer passage. C'était celle qui devait être un jour l'épouse du fuyard.

— Ne regarde pas, Séméïs!... lui crièrent ses compagnes.

Mais elle considéra cet homme, et, ramassant une pierre, elle la lança contre lui.

La pierre atteignit le malheureux : il leva les yeux et s'arrêta. Et alors un frémissement parut l'agiter. La tête un moment relevée retomba sur sa poitrine. Il parut songer!... A quoi donc?

Les enfants le contemplaient : les mères leur parlaient bas en l'indiquant.

L'énorme et belliqueux cuisinier interrompit son labeur et quitta son pilon. Une sorte de colère sacrée lui fit oublier ses devoirs. Il s'éloigna de la cuve et vint se pencher sur une embrasure de la muraille. Puis, rassemblant toutes ses forces et gonflant ses joues, le vétéran cracha vers le transfuge. Et le vent qui passait emporta, complice de cette sainte indignation, l'infâme écume sur le front du misérable.

Une acclamation retentit, approbatrice de cette énergique marque de courroux.

On était vengé.

Pensif, appuyé sur son bâton, le soldat regardait fixement l'entrée ouverte de la Ville.

Sur le signe d'un chef, la lourde porte roula entre lui et l'intérieur des murailles, et vint s'enchâsser entre les deux montants de granit.

Alors, devant cette porte fermée qui le proscrivait pour toujours, le fuyard tomba en arrière, tout droit, étendu sur la montagne.

A l'instant même, avec le crépuscule et le pâlissement du soleil, les corbeaux, eux, se précipitèrent sur cet homme; ils furent applaudis, cette fois, et leur voile meurtrier le déroba subitement aux outrages de la foule humaine.

Puis vint la rosée du soir qui détrempa la poussière autour de lui.

A l'aube, il ne resta de l'homme que des os dispersés...

Ainsi mourut, l'âme éperdue de cette seule gloire que jalousent les Dieux, et fermant pieusement les paupières pour que l'aspect de la Réalité ne troublât d'aucune vaine tristesse la conception sublime qu'il gardait de la Patrie, ainsi mourut, sans parole, serrant dans la main la palme funèbre et triomphale, et à peine isolé de la boue natale par la pourpre de son sang, l'auguste guerrier élu messager de la Victoire par les Trois-cents, pour ses mortelles blessures, alors que, jetant aux torrents des Thermopyles son bouclier et son épée, ils le poussèrent vers Sparte, hors du Défilé, le persuadant que ses dernières forces devaient être utilisées en vue du salut de la République, — ainsi disparut dans la Mort, acclamé ou non de ceux pour lesquels il périssait, l'Envoyé de Léonidas.

Villiers de l'Isle-Adam

LE RETOUR

Le seuil disait : C'est lui, ton joyeux chien de garde!
Voyageur qui reviens chez toi d'un pas si lourd,
Qu'as-tu donc écouté si tu demeures sourd?
— La nuit disait : Je suis pleine d'astres; Regarde!
Reconnais ta maison, voyageur oublieux
Qui vas les mains aux murs et dont le pied trébuche!
Rentre, sans redouter de piéges ni d'embuche!
Qu'as-tu donc regardé qui t'a crevé les yeux?
— Le vent disait : Vers toi je souffle, et je t'apporte
Le salut parfumé des fleurs de ton jardin,
Vierge appel d'un amour éclos sous ton dédain.
Voyageur hésitant, debout contre ta porte,
Bien vite prends la clé, ce logis est le tien,
Plein du tressaillement des formes familières!
Rentre, et souris de loin aux tempêtes dernières!
Qu'as-tu donc respiré si tu ne sens plus rien?
— La serrure disait : Si ta main tremble, appelle
L'épouse délaissée et fidèle toujours
Qui pleure à tes départs et chante à tes retours!
Sous l'idéal reflet de sa lampe immortelle,
Elle est seule là-haut qui t'aime et qui t'attend,
Celle dont le baiser guérit toute blessure!
Voyageur revenu de la patrie obscure,
Qui restes là dehors, inerte et repentant,
Rentre pour contempler en paix hommes et choses
Dans le serein mépris des désirs superflus!
Qu'as-tu donc dit en vain, si tu ne parles plus?
— Et la maison disait : Des fenêtres mal closes
Les anciens souvenirs et les futurs espoirs
Dans l'ombre jusqu'à toi filtrent par mille issues;
Si tu ne peux monter aux murailles moussues,
Que m'importe ton corps promis aux festins noirs?
C'est ta seule pensée et son labeur, ô maître!
Que je veux, pour emplir mes cellules, sans fin,

De trésors plus polis que ceux d'or le plus fin ;
Fais qu'elle m'enveloppe et qu'elle me pénètre,
Par les fentes du toit, par le seuil lézardé,
L'élaboration de l'absence ou des veilles ?
O voyageur parti, le front plein de merveilles,
Qu'as-tu donc enrichi, si ton crâne est vidé ?

Léon Dierx

LE MAL DE MISÈRE

Par le docteur Henri NAPIAS

« Qu'est-ce que la misère ? Sinon une maladie continuelle. »

Montesquieu

Lisez ceci :

« Deux enfants viennent au monde le même jour, à la même heure ; ils jettent en même temps leur premier cri dans le grand concert des plaintes humaines ; leur état civil porte la même date initiale... Ils sont si absolument semblables que nous ne saurions vraiment distinguer l'un de l'autre, et nous sommes donc conduits logiquement à penser que, venus ensemble, c'est ensemble qu'ils partiront, et que le balancier qui scande le temps leur doit le même nombre d'oscillations.

« Il n'en est rien, pourtant.

« Celui-ci, par exemple, peut compter sur une soixantaine d'années d'existence, celui-là sur quarante à peine...

« Les conditions de leur naissance ont marqué, dès l'instant qu'ils ont vu le jour, la date de leur mort.

« L'un est né dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré, au milieu de ce que le luxe a de plus brillant et le *comfort* de plus ingénieux... C'est un rejeton de la *classe dirigeante*.

« L'autre, au contraire, est né tout là-bas et tout là-haut, rue Mouffetard, au sixième étage, dans un bouge. « Pauvre petit, murmure tout bas le médecin-accoucheur du quartier, qui descend à tâtons l'escalier glissant et inégal ; et sa pensée s'achève par cette parole amère : Encore un insurgé ! »

« Le premier de ces enfants va croître et prospérer, fort de cette santé qui s'appelle la *richesse*, et le second, étiolé dès le berceau, vieilli prématurément, et sentant peser lourdement sur sa tête des années qu'il compte par ses chagrins et ses déboires, va succomber à un mal terrible dont il est frappé depuis le jour de sa naissance et qui s'appelle le Mal de Misère ! »

. . . .

Tel est le début saisissant de cette magnifique étude, aussi vive qu'une peinture, enlevante comme un poème et non moins irréfutable qu'un axiome de mathématique. Œuvre à la fois d'artiste et de savant, elle provoque puissamment, avec tout le prestige des belles phrases, notre plus profonde commisération pour les souffrances du prolétaire et la rend durable, coup sur coup, par des arguments positifs puisés dans la nature et dans la raison ou tirés des statistiques criminelle et mortuaire. Ah! quel éloquent plaidoyer en faveur du droit de vivre! En vérité, nous ne connaissons nulle part de plus noble revendication de l'Egalité devant la mort. Ici, le philanthrope ardent qu'il y a chez le docte auteur laisse éclater en traits de flammes l'amour fraternel qu'il porte aux déshérités de la vie, et là, l'homme de science dont ce poëte est doublé cite à l'appui de sa thèse généreuse les témoignages irréfragables de ses érudits prédécesseurs, la plupart humanitaires comme lui. Voici Benoiston de Châteauneuf, Villermé, Quételet, Lombard (de Genève), Bertillon, l'anglais Morgan, Casper d'outre-Rhin, notre Chossat, Mélier, Ramazzini, Moreau de Jonnès, Stoll, Mérat, Corvisart, Maxime Vernois, Parent-Duchatelet, Esquirol, Guerry, Petra-Santa, Cadet-Gassicourt et bien d'autres encore qui viennent les mains pleines de vérités; et ces vérités, laborieusement conquises, se répandent dans son lumineux ouvrage dont nous aimons les étonnantes hardiesses et lui font on ne sait quel indestructible étai.

Le Mal de Misère!

A propos de cette brochure, remarquable entre toutes, une sorte de régent normalien choyé de la bourgeoisie, peut-être parce qu'il parle comme elle une langue terne et neutre, insinuait qu'il y a « beaucoup de vrai dans ce récit », mais qu'il n'est pas très-bon d'exposer ainsi « des vérités désobligeantes et cruelles. » Eh quoi! vraiment, tel est le conseil qu'on nous donne! Il serait bon de se refuser à voir où nous en sommes : singulière manière de résoudre certains problèmes que de vouloir les ignorer ou de les taire à dessein. Nous pensons, nous, au contraire, qu'il faut éclairer les géhennes afin d'en arracher les damnés qui, de père en fils, y croupissent. Assez de scrofuleux et de phthisiques! et tuons l'assassin qui tue à petit feu l'enfant pauvre échappé par miracle au croup, au muguet, à la dyssenterie, au carreau, que sais-je encore? à cette « gangrène hideuse de la bouche et du palais », inconnue des fils du riche et nommée *stomatite-ulcéro-membraneuse!* Et d'autre part apprenons et divulguons l'hygiène qui peut sauvegarder le travailleur, condamné à périr poitrinaire s'il est peintre, doreur, fumiste, carrier, plâtrier, tailleur de pierres, aiguiseur, maçon, brossier, crinier, cardeur, chapelier, plumassier, boulanger, polisseur, etc. ; voué fatalement aux pustules, aux érythèmes, aux furoncles, aux exanthèmes, s'il est apprêteur d'étoffes ou fleuriste, aux coliques sèches, prodrômes de la paralysie, s'il est vernisseur, potier, verrier, aux conjonctivites, aux blépharites, s'il est vidangeur, armurier ou forgeron, à la folie, par l'absorption du mercure et d'autres substances toxiques, s'il est argenteur, étameur de glaces, doreur sur métaux, au charbon, s'il est mégissier ou corroyeur, en un mot, à une mort tragique et prématurée, quoiqu'il fasse, car, sa santé résistant à toutes les tortures physiques et morales, s'il ne se suicide point, il « ira mourir, coupable martyr, derrière une barricade! » et s'il survit à l'écrasement des siens pendant ou après la bataille, « il sera emprisonné, jugé, condamné, conformément à des lois qu'on ne lui a ni apprises ni fait comprendre; et son congénère du faubourg Saint-Honoré, par le fait d'un hasard impitoyablement logique, sera peut-être celui-là même qui pro-

noncera son jugement ou l'un de ceux qui rejetteront son recours en grâce. » A ce sombre pronostic qu'ajouter? Rien, hélas!... Et pourtant ce nous serait une grande consolation que de pouvoir conclure, comme M. le docteur Napias, adressant aux représentants élus de la France républicaine cette poignante et suprême adjuration : « Instruisez le peuple, accordez-lui la liberté, favorisez l'élévation du salaire, votez une répartition plus équitable de l'impôt, la diminution des droits qui pèsent sur la viande et le vin, et vous verrez alors diminuer chaque année le triste chiffre des 130,000 victimes de nos préjugés et de nos injustices sociales; vous aurez réalisé une économie de la vie humaine et réduit le budget de la mort! » Ainsi soit-il et tôt; il y va de notre honneur et de notre sécurité.

Léon Cladel

Sainte-Pélagie, 8 juin 1876.

A FANNY

Alphonse Hirsch pinxit

La grâce éclaire d'un rayon
Votre figure blanche et fine
Dont on ferait un médaillon
D'impératrice Joséphine.

Vos cheveux font sur le front droit,
Près de l'oreille et près des tempes,
Des boucles noires. Telle on voit
La Princesse dans les estampes.

La bouche arquée, à chaque coin
Se relevant dans le sourire,
Semble l'ouvrage plein de soin
D'un peintre du premier Empire.

Votre nez est d'un charmant art.
Il n'est pas grec. Il a l'air d'être
Un dessin du baron Gérard,
Authentique, signé du maître.

Notre-Dame de Thermidor
Eût salué votre jeunesse,
Et détaché ses anneaux d'or
Pour parer vos bras de déesse;

La courbe parfaite du sein
Aurait soulevé la tunique,
Pure, découverte à dessein,
Comme sur un torse ionique.

Notre moderne vêtement
Est plus chaste, mais vous dérobe.
— Vous subissez royalement
L'outrage insigne de la robe;

Et vous la portez d'un tel air,
Que la jupe semble une traîne,
Scandant le rhythme lent et fier
D'une démarche souveraine.

Albert Mérat

M. ÉMILE ZOLA

ET LA CRITIQUE

« Quand donc luira le jour heureux où la critique daignera nous faire l'aumône de son silence? » Tel est le cri que poussent tous les artistes, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, hormis toutefois ceux qui, fatigués ou impuissants, ne peuvent pas produire et s'en vengent en instruisant chaque jour le procès des autres. Pour ma part, tant que les journaux et revues persisteront à publier ces longs articles, le plus souvent ennuyeux, toujours inutiles, où sont analysées avec une inintelligence remarquable et une touchante mauvaise foi les différentes œuvres du génie contemporain, je désespèrerai du goût public. Ce n'est pas tant la foule qui est bête que les autocrates qui la morigènent et la dirigent. La foule, elle, n'est qu'indifférente. Sa nonchalance se contente aisément d'une opinion toute faite et l'accepte sans réflexion; une occasion de ne point penser est toujours une chance précieuse qu'il faut se garder de laisser perdre. Désireuse de satisfaire son incurable paresse et d'ailleurs intimidée par la solennité dogmatique et pédantesque de certains grimoires, la foule abdique et s'incline devant ceux qui ont affirmé le plus fort leurs droits de magistrats souverains. Et c'est ainsi que M. Sarcey peut cesser désormais de signer « Francisque », car en réalité il s'appelle Légion. Son âme s'est diluée en quelque sorte dans l'âme publique; elle a maintenant des filles innombrables et a laissé prendre copie de ses splendeurs. Mais, en autorisant la contrefaçon, cette âme a perdu son prix comme ces joyaux que rend précieux leur seule rareté. Les diamants étaient peu appréciés dans ce pays visité par Candide où ils servaient aux jeux des enfants. Il en est de même

aujourd'hui pour l'âme jadis unique et inestimable du prince des critiques actuels; tirée à cent mille exemplaires et devenue un objet d'usage quotidien, elle a perdu tout prestige et tout éclat. Comme une opale défunte, elle ne vaut plus que par un souvenir. Etait-ce donc un destin semblable que lui prédirent les savants et soigneux sertisseurs de l'Ecole normale, quand ils la laissèrent, avec quel soupir! s'échapper de leurs mains.

En outre, qu'est-il advenu? A force de se livrer corps et âme à la foule, M. Sarcey est arrivé à ne plus pouvoir distinguer son propre avis de celui des fils de son esprit, et désormais ne peut plus parler *que pour ne rien dire*, ce qui est fâcheux.

C'est pourquoi nous savons si bien à présent :

> Ce que perdrait le bruit du monde
> Le jour où Sarcey se tairait.

Rien, ou du moins peu de chose : le son d'une clarinette, le soupir d'un violoncelle perdu dans un orchestre innombrable, le cri d'un enfant sans mère, le chant d'un petit oiseau !

C'est triste.

Je n'ai pris M. Sarcey que comme exemple et n'ai vu en lui qu'un type; mais je désigne par son nom tous les critiques de profession, depuis Sainte-Beuve, qui passa sa vie à se tromper avec grâce, jusqu'à M. Auguste Saulière dont la Revue a récemment publié une étude sur les ouvrages d'Emile Zola.

Que M. Saulière veuille bien m'excuser, mais j'aime mieux lui avouer tout d'abord que son article a soulevé en moi de violentes colères. J'en fus même tellement irrité que, sur l'heure, je résolus d'y répondre.

Nos lecteurs se souviennent assurément de ce qu'a dit M. Auguste Saulière dans les quelques pages qu'il a consacrées à l'auteur des *Rougon-Macquart*. Le critique a comme toujours fait le procès à l'écrivain en l'accusant *d'être lui;* en outre, est-ce volontairement? je l'ignore, il n'a pas manqué de parler au nom de principes indiscutables, acceptables *a priori*, au lieu de se borner simplement à donner son avis et à exprimer son sentiment, comme la modestie la plus élémentaire l'ordonne à ceux qui prétendent juger les autres en n'ayant mandat que de leur caprice. S'investir tout à coup et sans crier gare d'une magistrature sans appel et s'instituer juge des choses de l'art en oubliant *qu'on ne parle jamais que pour soi*, est, à mon sens, un acte léger et, dans une certaine mesure, outrecuidant. Quels sûrs indices permettent donc aux pontifes du feuilleton de s'autoriser sans cesse du sentiment universel et de se poser en interprètes de la conscience publique? Qui donc leur a donné charge d'âmes? Eux-mêmes.

Il paraît que rien n'est plus légitime.

Aussi, étant donné l'impérieux besoin que je sens en moi de répondre à M. Auguste Saulière et à tous ceux qui l'imitent, je n'hésite pas à m'autoriser illégitimement de moi-même pour étaler à mon tour mon incompétence, et veux écrire aussi mon article sur ce romancier qui m'est cher. Je compte faire preuve d'un absolutisme moins irrévérencieux; je n'aurai jamais la prétention de rien prouver, de rien décréter surtout. N'ayant aucunement qualité pour juger, je commets en prenant la plume une énormité, et j'emprunte à mes confrères un peu du ridicule dont ils sont assez largement pourvus pour qu'il leur soit aisé d'être prodigues. Mais j'ai, du moins, le mérite incontestable d'avouer tout cela avec impudeur,

et de reconnaître sans peine que je serai probablement le seul à trouver que mon cynisme n'est pas sans charmes.

Pour éviter un malentendu déplorable, je tiens encore à déclarer que je n'ai contre M. Saulière aucun motif d'animosité littéraire, et que je fais grand cas du talent qu'il déploie dans un exercice selon moi stérile et vain. Au demeurant, si je m'adresse à lui, c'est que son article, tout récent, a justement paru ici-même ; en lui répondant, je réponds à toute la critique dont il a été l'inconscient porte-voix ; en le prenant à parti nominativement, je m'adresse à tous ceux qui ont exprimé la même manière de voir, c'est-à-dire à tous les écrivains sagaces, judicieux, infaillibles, auxquels j'évite avec une humilité hypocrite de donner le titre de « confrères ».

Prendre une œuvre quelconque, en présenter un résumé toujours sec et forcément inférieur, puis formuler soit un dédain, soit une approbation, et surtout, *poser des réserves*, qu'on prétend nécessitées par des lois absolues, tandis qu'elles ne sont jamais que l'expression de préférences personnelles, voilà ce qui constitue la critique, aujourd'hui. Celui qui a le don de déguiser le néant d'un pareil travail sous la magie d'un style incomparable peut au moins sauver du naufrage sa réputation d'écrivain, Mais, en somme, que reste-t-il de lui ? La musique de quelques phrases. Quel souvenir peut-il laisser ? Celui d'un virtuose habile à exécuter des variations plus ou moins brillantes sur un misérable thème. Supposez maintenant que le critique n'ait au service d'un cerveau vide qu'un très-médiocre instrument ; analysez, scrutez soigneusement ce qu'il vient de vous dire ; qu'y trouvez-vous ? La preuve d'une incapacité vaniteuse, d'une profonde ignorance et d'une impardonnable légèreté !

Combien est ridicule l'orgueil de ces gens qui excipent perpétuellement de l'impuissance où végètent leurs facultés pour s'ériger en juges implacables de ce qu'ont produit les facultés actives et fécondes des autres ! « *Sphinx sans énigmes* », disait d'eux Baudelaire. Pythonisses dont les oracles ne contiennent jamais que la constatation au moins inutile de faits évidents !

Si de tels verdicts étaient rendus avec moins de vacarme, ils n'auraient pas plus d'importance que les galants propos d'un jeune homme timide disant tout bas à sa valseuse « qu'on est le vingt-sept mars et qu'il fait chaud ». Mais la solennité qui préside toujours à la prononciation des sentences de cette nature, et tout le bruit que fait le critique autour du néant de ses paroles, dans le but de s'illusionner lui-même et de mieux tromper ceux de ses lecteurs qui l'acceptent volontiers comme un prophète, réussissent à exciter chez les esprits droits une certaine irritation. Et il y a là vraiment de quoi s'étonner, car en se prétendant interprètes du sentiment public au nom d'on ne sait quelles règles indiscutables, ces messieurs ne font en réalité que montrer leur âme aux passants, avec tout le sans-gêne que mettent les enfants à montrer autre chose.

En général ce que les critiques développent avec une prolixité regrettable se réduit à ceci : « J'aime cela », ou bien « Je n'aime pas cela », c'est-à-dire : « Ceci satisfait en moi telle ou telle vanité, telle ou telle rancune, chatouille telle ou telle de mes fibres secrètes ». Quel élément d'intérêt puissant renferme donc une pareille confidence pour que des centaines d'écrivains s'amusent chaque jour à la faire au monde entier, sûrs d'avance de trouver des lecteurs disposés à jouer le rôle de complices ?

Formuler un *desideratum* quelconque au sujet d'une grande œuvre d'art, qu'est-ce faire, sinon substituer arbitrairement son propre idéal à

celui de l'artiste, en se décernant par cela même un brevet d'infaillibilité? « Pourquoi n'avez-vous pas le talent d'Eschyle, d'Homère, de Shakespeare et de Hugo réunis? » Voilà ce que doit s'écrier tout bon critique à propos d'un sonnet. Et au fond, ceci revient à dire : « Pourquoi ne réalisez-vous pas ce que je me sens, moi, capable de réaliser, — si je voulais m'en donner la peine, ou plutôt, si, retenu par ma grandeur au rivage, je n'étais contraint de me sacrifier tout entier à la mission que j'ai « DE RENCHÉRIR SUR LE SUBLIME », comme l'a dit prophétiquement Boileau (1). Certains naïfs disent à peu près la même chose à la femme qu'ils aiment, en lui reprochant de n'avoir pas toutes les perfections que secrètement ils s'accordent.

« Le nombre est grand de ceux qui ont l'effronterie candide d'empri-
» sonner dans le cercle étroit de leurs conceptions tout l'élan de l'âme
» humaine vers le beau, tout effort de pensée vers l'inconnu, toute aspira-
» tion d'amour sublime ou d'infinie justice. Habitués à ne contempler
» qu'eux-mêmes à travers toutes choses, ils n'apprécient avec sincérité
» dans les œuvres d'autrui que le reflet de leurs propres pensées. Ils ne
» trouvent grand que ce qui leur ressemble, et pareils à des myopes qui
» prétendraient limiter l'univers à l'horizon restreint que parcourt leur
» regard, ils décrètent avec une adorable impudeur que toute création
» d'idéal est chimérique au delà des bornes de leur intelligence ».

Je me résume : constater chez un artiste hors ligne des défauts et lui en faire le reproche, pour se livrer ensuite à une admiration plus ou moins grande de ses qualités, est un acte inutile et absurde.

Néanmoins, il ne manquera pas de gens pour recommencer dès demain à vaticiner dans leur patois, déclarant, par exemple, « que Victor Hugo abuse de l'antithèse », — ce qui est la pure vérité. Et la récompense de pareilles sornettes sera soit un fauteuil à l'Académie, soit une sous-préfecture, peut-être seulement un bureau de tabac, mais, à coup sûr, la *Gloire* et cette épitaphe : « Ci-gît quelqu'un d'entendu qui s'y connaissait. »

Vanité, mensonge, impudence de rhéteurs ou bavardages d'envieux!

Ou bien avouez que vous exercez là un métier *pour vivre.* Mais alors, s'écrirait à bon droit Joseph Prud'homme, de quel droit vous faites-vous littérateurs « quand l'agriculture manque de bras? »

* * *

M. Emile Zola a presque toujours été maltraité par messieurs les critiques. La *Revue des Deux-Mondes* s'est montrée sévère à plusieurs reprises. Qui oserait l'en blâmer? Un premier article de M. Paul Bourget l'a traité jadis avec un sans-gêne un peu hautain; et, tout récemment, dans le *Bulletin bibliographique,* le collaborateur anonyme qui, de temps en temps, daigne consacrer quelques lignes à des œuvres, la plupart longuement élaborées, a lancé à l'auteur de *Son Excellence Eugène Rougon* quelques-unes de ces grosses injures qu'un artiste véritable n'entend même pas. Un critique qu'il faut toujours citer, M. Albert Wolf, a parlé plusieurs fois d'Emile Zola avec une aigreur polie, etc., etc., mais en somme tous ont constaté avec complaisance « qu'il ne manquait pas de talent. »

— « Mais alors de quoi diable se plaint-il? »

D'abord, je vous ferai observer qu'il ne se plaint de rien (2) : c'est moi seul qui me plains et me prétends blessé dans mon admiration et dans mes sentiments de justice. Et tant que je verrai chicaner avec cette étroi-

(1) Historique!

(2) Voir la préface des *Héritiers Rabourdin.*

tesse ridicule un artiste de cette valeur, je continuerai à me plaindre le plus haut possible.

Qu'est-ce donc que M. Emile Zola ?

Un monstre!

Une personnalité qui stupéfie, enthousiasme, irrite, éblouit, rebute et ravit tour à tour ceux qui la considèrent d'un haut point de vue; un esprit contradictoire et violent, mais puissant toujours; un artiste original et personnel entre tous; un romancier réel, moderne et nouveau.

Décidément, M. Saulière a bien fait d'ajouter dans la partie de son article consacrée au pansement des plaies qu'il avait faites, que « beaucoup seraient fiers de s'appeler Emile Zola. » N'est pas un monstre qui veut. Il faut des monstres. Nous en manquions depuis quelque temps. Mais en voilà un, et terrible! Et devant sa complexe et puissante grimace, je m'écrie, moi, dans toute la joie de mon âme : « A la bonne heure! on va donc enfin s'amuser un peu! »

L'avouerai-je? Je m'ennuyais. J'étais las des romans à couvertures glacées où au bout de quatre cents pages doucereuses comme de l'eau de vaisselle, Arthur épouse Victorine, non sans avoir éprouvé des traverses. Les héros des romans contemporains me faisaient depuis longtemps lever le cœur; quand je rencontrais dans un volume un des fils du Raphaël de Lamartine qui accaparait pour lui tout seul, l'heureux jeune homme! le coup d'œil de Bonaparte, l'éloquence de Démosthène, la vertu de Caton, la tendresse d'Abailard, la science d'Albert-le-Grand et la grandeur d'âme du chien de Montargis, qui mourut constant, je mettais immédiatement la main à ma poche, comprenant qu'on en voulait à ma bourse! Et les héroïnes répugnantes, comme dit Baudelaire, de santé et de vertu, qui sont belles comme des anges et blondes jusqu'à la bêtise, *se dévouent à l'éducation de l'enfant d'une sœur*, et restent chastes comme la lune, m'ont toujours donné de soudaines envies de mettre vite des gants gris perle et de courir demander à Pasiphaë son cœur et sa main.

Que j'en ai vu, de ces gens-là, mâles et femelles! Et qu'ils m'ont ennuyé et indigné à la fois! Ennuyé, parce que j'ai déjà dépassé l'âge heureux où les marionnettes suffisent au bonheur! Indigné, parce qu'il y a dans cette exhibition obstinée de *belles âmes* une spéculation honteuse, parce que tout homme qui vous parle trop de sa mère médite un appel de fonds, parce qu'il est déloyal et lâche de montrer au lecteur un miroir qui ment et de lui dire : « Regarde-toi bien là-dedans, fils de la femme, et vois un peu comme tu es gentil! »

Et l'homme sourit, s'admire....... et paie.

Mais moi qui ne veux pas m'entendre dire que je suis gentil, j'ai envie de répondre par des injures à ces sucreries; et quand l'auteur, par-dessus le marché, a pris soin de placer dans son mauvais livre un héros préféré, doué de toutes les vertus, qui parle au nom de *la Morale*, allume la lanterne et fait le boniment, quelque chose comme ce polisson d'Olivier de Jalin, cher à M. Dumas fils, je prends le parti de m'endormir de peur de m'indigner trop.

Nous étions quelques-uns qui dormaient; M. Emile Zola nous a réveillés.

Au milieu de la foule banale et trompeuse se dresse un jour un écrivain original et sincère, un romancier résolu à faire parcourir au genre choisi par lui une évolution nouvelle, un artiste ayant un fonds personnel et des procédés à lui.

Eh bien! je dis qu'en ce temps de parasitisme et de banalité, l'appari-

tion d'un écrivain de cette nature est un grand et rare événement qui doit faire lever les têtes. Mais s'aperçoit-on jamais de ce qui crève les yeux! Nos contemporains seraient-ils jaloux à ce point de laisser toujours à leurs fils le beau rôle de justiciers littéraires? on dirait qu'ils s'en rapportent aveuglément à la génération suivante et lui donnent secrètement mission d'être moins bête que sa devancière. Il serait plus intelligent et plus noble peut-être de lui léguer le nom d'un homme hors ligne avec un précédent d'admiration.

*
* *

Parlerai-je en détail des romans de M. Zola? A quoi bon? Ce n'est pas une étude que je veux faire; je crois du reste m'être suffisamment expliqué sur les motifs qui me l'interdisent. Je veux seulement, à cette place où le grand romancier a été *si judicieusement* critiqué, lui tirer le grand coup de chapeau que doivent à son haut mérite tous les esprits doués de clairvoyance. Je veux lui faire oublier qu'on a dit de lui : « *Qu'il avait de réelles qualités, mais bien des défauts; qu'il possédait de grands dons d'observation, mais faisait trop laid; qu'il décrivait à merveille, mais abusait des descriptions, etc., etc.,* » — en me bornant à constater en son œuvre une grande force nouvelle.

Je prétends ainsi le traiter en maître.

Pourtant, je veux, avant de finir, élucider un point, mystérieux pour certains de mes amis et pour moi.

« Avez-vous lu Spinosa, M. Baptiste? » demande à son domestique le philosophe Colline, dans *La Vie de Bohême* de Mürger.

— Mal, répond celui-ci.

— Relisez-le! »

Je ferai les mêmes questions et réponses à Messieurs les critiques à propos de *La Faute de l'abbé Mouret*. Il me paraît impossible qu'ils aient lu ce livre. Comment expliquer autrement le silence par lequel ils l'ont accueilli? Des connaisseurs infaillibles auraient-ils pu être frappés tout à coup d'aveuglement au point de ne pas s'apercevoir de l'apparition d'un chef-d'œuvre? Je ne puis le croire.

J'ai dit, il me semble, « un chef-d'œuvre! » Je maintiens cette parole. Ce n'est pas sans avoir longuement réfléchi que je me suis déterminé à l'écrire. Je ne saurais être accusé de parler à la légère : J'ai lu vingt fois ce livre; je dirai même que je le sais par cœur; j'ajouterai que je compte le lire souvent encore. En revanche, j'aurai la loyauté d'avouer qu'il m'est difficile d'en parler avec calme.

Essayons cependant.

Après avoir lu *La Faute de l'abbé Mouret* pour la première fois, je m'étonnai d'abord de ne point entendre pousser par quelqu'un d'autorisé le grand cri d'admiration qui m'étouffait. J'ai attendu longtemps, aujourd'hui je n'attends plus. Je ne m'en plains pas, préférant après tout accaparer pour moi seul l'honneur d'être le premier à le pousser.

Désireux peut-être de reposer un instant son âme de l'affligeant et monstrueux spectacle du monde, M. Zola a demandé un jour à son imagination de lui donner un nouveau rêve. La société qu'il observe d'un œil implacablement minutieux, ne pouvant lui fournir le modèle de ce qu'il désirait peindre, l'artiste s'est adressé à la nature, comme le font toujours les grands poètes quand ils veulent goûter et verser l'oubli. Voulant créer des amants plus grands et plus purs que les amants ordinaires, il a conçu deux jeunes sauvages, dont l'un a oublié le monde, dont l'autre ne l'a

jamais connu : Serge et Albine. Et il a refait, tout en restant *un moderne*, le Paradis Perdu, en plein dix-neuvième siècle !

Je ne veux pas raconter ce magnifique poème, mais seulement traduire en quelques respectueuses paroles l'admiration infinie qu'il m'inspire. S'il est vrai que créer des types éternels est une incontestable preuve de génie, de quel nom appellerai-je l'auteur d'une œuvre qui doit vivre tant qu'il y aura des amants sous les cieux ? Toutes les extases de l'amour le plus chastement sensuel, toutes les joies sacrées de la chair, toutes les douleurs de deux êtres brusquement séparés par l'absurdité du sort, M. Zola les a traduites, et dans quel style ! C'est une idylle gigantesque où l'on s'aime en pleine nature, sous des arbres monstrueux, parmi les torrents et les fontaines, dans l'épanouissement heureux de la vie. Serge est né un jour parmi les fleurs; c'est dans les fleurs qu'Albine doit mourir, veuve de son rêve envolée. Quels parfums ont toutes ces roses et quels parfums a cette enfant !

Parlerai-je de la scène où l'amoureuse blessée au cœur et toute pâlie de sa maternité vient chercher dans l'Eglise l'amant parjure en qui elle refuse de voir un prêtre, comprenant dans son instinct sublime qu'il existe entre elle et lui des engagements supérieurs aux contrats humains? Dans le triste temple de village que souillent des images de mort, parmi la nuit qui tombe des voûtes, Albine évoque de sa voix pure des souvenirs de jeunesse et de printemps, rappelle au prêtre les serments murmurés sous les feuilles et désigne du doigt les baisers anciens qu'il a cachés sous sa robe noire, mais qu'il lui rendait si bien naguère, quand il était « l'homme aux muscles forts dans l'étreinte duquel elle vécut une saison. » Et le malheureux, assassin de sa chair et de sa virilité, reste sourd à la voix évocatrice de ces joies devenues criminelles, et traîne l'amante, qui marchait pendue à ses lèvres, au pied de la croix tyrannique en lui parlant d'un Dieu qu'elle ignore, inférieur après tout à ses deux victimes, puisqu'il ne peut pas souffrir.

Il faudrait citer tout entière cette scène véritablement sublime, et bien d'autres encore; par exemple, le délire de Serge après cette cruelle entrevue, quand l'humanité se révolte en lui et qu'il croit voir dans la fièvre « la nature révolutionnaire se ruer contre l'Eglise et dresser des barricades avec les autels renversés. » Et la mort d'Albine dont l'âme s'exhale « dans le hoquet suprême des fleurs, » sans qu'elle ait compris un instant, cette âme enfantine et vraie, ce que lui voulait le sort et pourquoi il fallait mourir, quand le soleil était si bon, et que là-bas, sous l'arbre paternel où jadis ils avaient tous deux « fait de la vie », les mille voix de l'automne la conviaient à des noces nouvelles.

Je ne cois pas qu'il y ait au monde aucun livre aussi débordant d'humanité !

* * *

En vérité ! mes frères, je vous le dis, M. Emile Zola est un maître homme.

Sans compter qu'il est l'auteur d'un des plus beaux poèmes d'amour qu'ait produits le génie humain !

Henry Laujol

UN COUP DE SOLEIL

C'était au mois de juin. Tout paraissait en fête.
La foule circulait bruyante et sans souci.
Je ne sais trop pourquoi j'étais heureux aussi;
Ce bruit, comme une ivresse, avait troublé ma tête.
Le soleil excitait les puissances du corps ;
Il entrait tout entier jusqu'au fond de mon être ;
Et je sentais en moi bouillonner ces transports
Que le premier soleil au cœur d'Adam fit naître.

Une femme passait; elle me regarda.
Je ne sais pas quel feu son œil sur moi darda ;
De quel emportement mon âme fut saisie;
Mais il me vint soudain comme une frénésie
De me jeter sur elle, un désir furieux
De l'étreindre en mes bras et de baiser sa bouche !
Un nuage de sang, rouge, couvrit mes yeux;
Et je crus la presser dans un baiser farouche.
Je la serrais, je la ployais, la renversant.
Puis, l'enlevant soudain par un effort puissant,
Je rejetais du pied la terre, et dans l'espace
Ruisselant de soleil, d'un bond, je l'emportais.
Nous allions par le ciel, corps à corps, face à face.
Et moi toujours vers l'astre embrasé je montais,
La pressant sur mon sein d'une étreinte si forte
Que dans mes bras crispés je vis qu'elle était morte....

NUIT DE NEIGE

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurle au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes.
L'hiver s'est abattu sur toute floraison.
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère.
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,
Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant.
Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,
Aux étranges reflets de la clarté blafarde.

Oh! la terrible nuit pour les petits oiseaux!
Un vent glacé frissonne et court par les allées.
Eux, n'ayant plus l'asile ombragé des berceaux,
Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas
Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protége.
De leur œil inquiet ils regardent la neige,
Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

TERREUR

Ce soir là j'avais lu fort longtemps quelque auteur.
Il était bien minuit, et tout à coup j'eus peur.
Peur de quoi? je ne sais, mais une peur horrible.
Je compris, haletant et frissonnant d'effroi,
Qu'il allait se passer une chose terrible....
Alors il me sembla sentir derrière moi
Quelqu'un qui se tenait debout; dont la figure
Riait d'un rire atroce, immobile et nerveux :
Et je n'entendais rien, cependant. O torture!
Sentir qu'il se baissait à toucher mes cheveux,
Et qu'il allait poser sa main sur mon épaule,
Et que j'allais mourir au bruit de sa parole....
Il se penchait toujours vers moi, toujours plus près;
Et moi, pour mon salut éternel, je n'aurais
Ni fait un mouvement ni détourné la tête....
Ainsi que des oiseaux battus par la tempête,
Mes pensers tournoyaient comme affolés d'horreur.
Une sueur de mort me glaçait chaque membre.

Et je n'entendais pas d'autre bruit dans ma chambre
Que celui de mes dents qui claquaient de terreur.

Un craquement se fit soudain; fou d'épouvante,
Ayant poussé le plus terrible hurlement
Qui soit jamais sorti de poitrine vivante,
Je tombai sur le dos, roide et sans mouvement.

Guy de Valmont

LÉON CLADEL

Une observation vraiment curieuse à faire, c'est que M. Zola, M. Daudet, M. Fabre, les représentants les plus remarquables de la nouvelle génération littéraire, sont tous les trois éclos aux flammes du Midi; et le quatrième des quatre, non pas le moindre, certes! a poussé, a grandi sur la même terre embrasée. La Provence et le Languedoc envahissent l'Ile-de-France; ainsi la fortune change, et chacun règne à son tour.

L'auteur du *Bouscassié* et de la *Fête votive* surintitule ces deux livres : *Mes paysans*. Il a raison : ces paysans sont siens, il les crée en quelque sorte, il les auréole de toute la lumière et de tout le resplendissement des champs. A l'orient et au couchant, ces frustes enfants de la plaine et du vallon vous apparaissent avec des formes énormes, presque surhumaines. Ils sont beaux, ils sont forts, de vrais demi-dieux mythologiques. Inot terrasse un taureau furieux, Farandol renverse à lui seul sur le carreau tous les mâles d'une paroisse, le vieil Andoche Kardaillac, dans le temps, a conquis le monde. Regardez-les : tous leurs muscles saillent, c'est la sève des bois qui monte en eux, et ils tiennent la corne de la charrue « avec un geste d'empire. »

M. Léon Cladel aime les petits, ouvriers des villes ou des campagnes. il souffre à vif de leurs misères, il voudrait, comme Sieyès pour le tiers-état, qu'ils fussent tout, et les *Va-Nu-Pieds* ne sont que la glorification constante du prolétaire. Nature brutale, le côté brutal des gens et des choses l'attire invinciblement; les vétérans de la grande République, les rudes laboureurs qui portent le poids du jour, l'hercule de la place publique, tous les lutteurs de la vie, sont ses héros affectionnés. Soit qu'ils s'escriment du marteau dans les usines, soit qu'ils vainquent, l'aiguillon à la main, la terre ennemie, cette marâtre qui donne toujours à regret et qui ne produit qu'autant qu'on la déchire, M. Léon Cladel passe, les voit, s'arrête, les admire, et dans un style magnifique le voilà qui célèbre ces vaillants et leurs nobles labeurs. Un souffle d'épopée court dans toutes les pages, le cadre s'élargit sous sa plume, les perspectives infinies s'entr'ouvrent, vous avez comme une vision, et ces humbles s'enlèvent tout à coup dans une espèce d'apothéose, illuminés d'un rayon étrange, grandis, superbes, idéalisés enfin.

C'est la foi qui fait les artistes; l'écrivain a la foi. Il a surtout le style. Au lieu de copier élégamment les maîtres reconnus de la langue, il s'est

frayé un sentier suivi par lui seul. Il ramasse sa gerbe où il est né, il boit le vin des ceps chauffés aux ardeurs caniculaires, il est coloré comme le ciel de là bas, et pittoresque, imagé comme la nature languedocienne. On a dit de lui qu'il tient la plume comme Millet le pinceau; il est original, pour me résumer, et l'originalité, c'est la distinction suprême en toute manière. Ouvrez un de ses livres, n'importe à quelle page; cela ne ressemble à rien de ce que vous avez lu, et il est impossible de trouver un meilleur tour. C'est comme une nouvelle flore de littérature; avec le charme imprévu et l'éclat souvent violent des plantes exotiques. Et remarquez que ces expressions qui vous paraissent étrangères, au premier coup d'œil, sont propriété française ou gauloise. Le seizième et le dix-septième siècle ont abâtardi notre génie national par des accouplements monstreux, trop répétés surtout, avec le grec et le latin; nous avons de magnifiques fruits sur notre terroir, et nous avons affecté de les oublier aux branches. Rabelais n'était pas si dédaigneux; malheureusement le curé de Meudon n'a eu que des admirateurs, et pas un seul continuateur. Il faut maintenant fouiller le sol pour retrouver les germes de notre royale langue; il faut descendre, il faut se mêler au petit peuple, aux paysans, s'attabler avec eux pour réapprendre sur leurs lèvres le vieux parler. Le français a besoin d'être régénéré, absolument comme les races affaiblies; on s'est dépêtré après bien du temps d'Athènes et de Rome; il nous reste encore une peau à dépouiller : la tradition. Nous sommes trop serviles, nous n'osons faire que ce qui a été fait et dire que ce qu'ont dit les autres. M. Fabre, M. Zola, M. Daudet accomplissent bien quelques incursions dans le pays du nouveau; mais M. Léon Cladel, seul, brise hardiment les lisières, il marche à part en brandissant son drapeau. Il rêve le beau dans l'art, il le poursuit et il l'atteint : c'est l'avis unanime.

Il débuta par une préface de Baudelaire. Je m'explique confusément, mais je me comprends bien. L'auteur des *Fleurs du mal*, qui se connaissait en hommes, devina le futur auteur du *Bouscassié* et mit sa haute apostille aux *Martyrs ridicules*. Malgré mes instances et mes efforts, je n'ai pu ni trouver ni me faire prêter ce volume, et je passe tout de suite au *Bouscassié.*

Il me souvient que j'en tournai les feuillets avec un enthousiasme toujours croissant. Je goûtai délicieusement cette saveur agreste et locale, cette senteur âpre et fortifiante des bois, et cette conscience dans l'art, et ce soin du style qui font la commune admiration. Le sujet en lui-même est d'une simplicité antique. Inot, « nu comme un ver et venant de naître », est découvert sous une souche. On l'élève aux mamelles d'une chienne, il pousse au hasard de la vie, devient *bouscassié* (bûcheron), sauve Janille d'un chien enragé, l'aime vite, en est vite aimé, et le mariage est proche. Mais le père de la jeune fille, le passeur Rouma, se noie accidentellement dans le Tarn, et l'oncle Fonsagrives, qui avait promis d'acheter un homme au Bouscassié, refuse net maintenant de dénouer les cordons de sa bourse. Inot sera-t-il donc soldat?... Non! Il se mutile. Il saisit sa hache et se coupe un doigt, et, dénoncé, arrêté, on l'acquitte.

Une idylle ne va pas sans description; on pouvait craindre que M. Léon Cladel, qui a de si riches couleurs sur sa palette, n'abusât des coups de pinceau. Eh bien! les descriptions abondent et l'on ne s'en lasse pas; elles s'entremêlent si heureusement aux amours d'Inot et de Janille, elles s'étendent si justement à leur place que le lecteur les traverse avec un incessant plaisir. Dans un genre différent, je recommande aux amateurs les raisonnements de l'oncle Fonsagrives; c'est un paysan qui se raconte

lui-même, sans le vouloir, dans ses discours ; toute une âme s'y découvre en quelques pages, et Fonsagrives est un type où beaucoup de nos paysans se reconnaîtraient. L'amour du lucre, l'égoïsme, la sécheresse du cœur, le contentement de soi, rien n'est oublié, et le portrait n'a pas besoin de retouches. C'est là aussi qu'apparaît Andoche Kardaillac, l'Ancien, ce quasi-centenaire qui se ranime et flamboie encore aux souvenirs guerriers du vieux temps. Il est vraiment magnifique avec son casque bossué sur le chef branlant et sa grande épée miroitant dans la main droite. Sauf l'énumération des chiens amenés à la foire, énumération qui s'allonge sans prendre fin, le *Bouscassié* est une pastorale adorable, un chef-d'œuvre de tout point.

La *Fête votive* a eu les honneurs d'un premier-Paris de M. Louis Veuillot. Le polémiste chrétien ne fait aucune difficulté de rendre justice au mérite littéraire du libre-penseur qui l'a écrite ; recopiant un endroit du livre, il dit en propres termes : — « M. Léon Cladel nous dépeint le « paysan par des traits que La Bruyère pourrait avouer et même envier, « car ils vont plus au fond... M. Duruy a décoré beaucoup de gens de « lettres qui n'écriront jamais une pareille page. » La *Fête votive* est pleine de pages qui auraient droit au même applaudissement. Le style n'a pas changé, mais il s'est affermi, il est devenu plus énergique, plus noueux et d'une brutalité quelquefois audacieusement rustique. Eh ! mon Dieu ! la verdeur aussi est française, et nous faisons sottement les renchéris.

Ce n'est pas un roman, ce n'est pas une églogue, c'est un poème en prose que la *Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*.

On y livre des combats homériques, et l'imperturbable Ajax, le perfide Ulysse, le bouillant Diomède n'ont jamais accompli plus étonnants exploits que Farandol, dit la Bataille, Margoulyne, dit l'Église, et le maître valet de Saint-Carnus. On a parlé beaucoup des guerres de clocher, et le mot, comme la monnaie de billon, est d'usage courant dans la langue. Il ne faudrait pas croire que toute haine soit éteinte; on se regarde souvent de travers de l'un à l'autre coteau, et les rivalités latentes éclatent au moindre choc. La paix semblait conclue définitivement ce jour-là entre Saint-Carnus et Saint-Barthol; on riait, on buvait, on dansait, l'alliance était bien faite... Une poule survint, le fabuliste l'avait prophétisé. Une fille de Saint-Bartholomée se fâche contre un Carnusien, les deux paroisses tiennent chacune pour le leur, les vieilles jalousies se réveillent, on s'irrite, on se provoque, les deux camps s'ébranlent, et la mêlée commence.

Je me tire de la bagarre, moi ; mais ceux qui aiment les coups de poings, les meurtrissures, le sang, les membres cassés, auront cette fois du plaisir. Il n'y a que les morts qui manquent, et l'on ne s'explique guère qu'on n'en puisse trouver un seul à ramasser sur le sol. Des gens qui frappent d'estoc et de taille avec des pioches, des fourches, des faux, devraient faire plus de massacre ; mais les morts sont toujours embarrassants, et s'il y en a eu, l'auteur a dû les enterrer sans rien dire. Le curé veut s'interposer, on l'étrangle presque. Heureusement, apparaît Dârdayræl. Le mage, le sorcier, celui qui commande aux esprits et qui jette le mauvais œil, inspire aux paysans une terreur superstitieuse. Ce n'est que pour lui que l'avarice campagnarde se desserre, quand on craint la grêle ou les mauvaises moissons. Dârdayræl parle, et les colères s'apaisent, les ardeurs se réfrènent, on se pardonne, on boit à l'amitié éternelle des deux paroisses, et tous défilent en acclamant le mage Cent-Yeux Ier.

Cette bataille me semble durer bien longtemps ; mais l'auteur a ses

partis pris comme bien d'autres, il a le goût des combats corps à corps, et dans tous ses livres des bras ennemis s'enlacent. S'il a exagéré la mesure dans la *Fête votive*, l'éclat du style nous force à l'acquitter. Voici, par exemple, comme il nous peint en pied Farandol, dit la Bataille, le général des Bartholoméens : — « Trapu, rutilant comme un rayon de soleil, exha-
» lant une odeur de raisin qui fermente, le tambour me séduisait par ses
» airs effrontés et bons enfants; un sourire d'une crânerie toute solda-
» tesque papillonnait sur ses lèvres rases, au coin desquelles le vin avait
» fraîchement dessiné des paraphes qui s'y étaient imprimés... Habillé de
» haut en bas d'une grosse laine âpre comme la feuille de l'ortie, il était
» boutonné jusqu'au col, et tout son costume, comme toute sa personne,
» sentait le camp d'une lieu... Un vrai Gaulois, l'homme, un vrai coq.
» Quiet et dodu, sans contorsions ni singeries aucunes, il maniait magni-
» fiquement les baguettes. Entre deux ra! fla! ses yeux verts de mer,
» allumés et loyaux, interrogeant les miens, ne cessaient point de me
» dire : — Eh bien! comment me trouvez-vous? Ai-je assez de vertu
» comme cela? Je ne suis pas manchot, moi, pas vrai! »

Je voudrais citer aussi les confidences intimes que se font les citoyens des champs, le verre à la main, et un paysage lunaire d'une douceur de tons surprenante; mais j'ai déjà outrepassé la limite, et voici ma conclusion : je donnerais je ne sais combien de volumes pour le commencement et la fin de ce volume-là.

Les *Va-nu-pieds*, si vite épuisés chez A. Lemerre, reparaissent en livraisons à dix centimes, avec de très-belles illustrations. Le livre n'a pas eu besoin des somptuosités typographiques et artistiques pour plaire aux lecteurs de la première édition. Même dans ces petites nouvelles de dix ou de vingt pages, et plus peut-être que partout ailleurs, comme on fait pour les bijoux, M. Léon Cladel s'est acharné à la recherche de la forme, de la précision, de l'effet. Il a ciselé ses phrases avec un amour infini, calculé ses transitions, suspendu juste à point ses réticences, de sorte que chaque histoire est une œuvre entière, où l'on pense encore beaucoup plus qu'on ne lit. Naturellement, il y en a quelques-unes que l'on préfère; mais ce qui étonne, c'est que toutes se soutiennent à un brillant niveau. De tous les sujets, y compris les moins bien réussis, on pourrait extraire des modèles littéraires. Mais s'il faut choisir dans le nombre et décerner la palme, je nommerai les *Auryentys*, *Nazi*, l'*Hercule*, et, avant tous, *Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas*. *Montauban* est le diamant du recueil; exécution, fraîcheur et vérité d'impression, illusions, désespoirs et espérances renaissantes, amour du paysan pour la terre qui fructifie et de l'artiste pour la terre qui lui féconde l'âme, tout se réunit, se combine, se donne pour ainsi dire la main dans ces quatre-vingts pages. On y découvre jusqu'à des éclairs de sensibilité profonde qui vous secouent, un frisson passe sur vous, votre cœur remue; on sent bien, cette fois, que l'auteur met à nu ses propres entrailles. Il a souffert ainsi, il a rêvé cela, et si le mal est cicatrisé, la ressouvenance est amère. — « Bénies, dit-il, bénies
» soient les larmes. Souvent, toujours, la crise qui les amène aux yeux
» des hommes d'élite, en proie au désespoir, est favorable et salutaire; à
» peine ont-ils pleuré, vaillants ils se relèvent et marchent libres, comme
» s'ils avaient rejeté loin d'eux, avec leurs pleurs, un poids douloureux et
» lourd... »

Il est beau d'avoir fait un livre : un vrai livre; M. Léon Cladel en a fait trois. Il n'accumule pas les incidents et n'entasse pas les chapitres; il étudie l'âme, il dissèque l'homme, et dans ces labeurs difficiles on n'avance

qu'à pas lents. La foule, qui aime mieux s'amuser qu'apprendre, ceux qui lisent pour s'étourdir ou se désennuyer, les esprits inconstants, les cerveaux vides, se jetteront avec plus d'appétit sur les romans d'aventures. Mais pour les délicats, c'est un régal exquis que cette prose vigoureuse, grasse, neuve, parfumée, où l'idéal assaisonne le vrai, où le style a toujours le velouté des choses mûres. Le rédacteur en chef de l'*Univers* a raison : M. Léon Cladel est un écrivain de grande race, qui cherche l'honneur et non pas le profit; c'est donc aussi un caractère!

Auguste Saulière

PETŒFI SANDOR

Prince des poètes hongrois

Une fois, dans la ville d'Eger, en Hongrie, de braves chanoines venaient de s'attabler devant un excellent repas, lorsqu'entra tout à coup dans la salle une sorte d'aventurier à la mine passablement effrontée, sans chapeau, le dolman en loques, presque sans bottes. Un Hongrois qui n'a pas de bottes ne vaut guère mieux qu'un Français qui n'aurait pas de chemise. L'intrus, cependant, avait dans le regard je ne sais quelle fierté qui ne permettait pas de le prendre pour un vagabond vulgaire. Œil brun et vif, cheveux courts, barbe en pointe, il était grand et svelte, et tendait le bras vers la table en un geste résolu.

— Salut! dit il. J'ai faim et soif. Faites-moi place.

— Eh! qui donc es-tu pour que nous t'admettions dans notre compagnie? répondit l'un des chanoines, la bouche pleine, et avec quelque mépris pour la mise négligée de l'inconnu.

— Je suis Petœfi Sandor.

— Tu veux rire. Tu serais, toi, déguenillé, le grand poète Petœfi?

— Oui, je suis celui qui ne chante bien qu'après boire. Faites-moi donner une cruche de vin et un grand verre. Je vous fournirai de quoi me reconnaître.

Quand on lui eut apporté un grand verre et une cruche pleine, il but à plusieurs reprises, et improvisa un chant sonore, dans cette belle langue hongroise qui vint de Finlande ou de Mongolie (les philologues sont peu d'accord sur cette question), et où la plénitude des voyelles éclate entre des consonnes rudes. Quand il eut chanté, comme un rhapsode devant une assemblée de pasteurs hellènes, comme un Scalde au milieu des Jarls, comme un troubadour de Provence devant la Cour d'Amour des dames de Romanin, tous les chanoines se levèrent avec enthousiasme et dirent :

— Assieds-toi parmi nous et sois le bienvenu, car tu es bien en effet le grand poète Petœfi Sandor!

Le lecteur, à son tour, demandera sans doute comment il se pouvait faire qu'un poète illustre vînt demander l'hospitalité dans un aussi piètre accoutrement, et sera puni de sa curiosité par une histoire que nous lui conterons.

Ketskemét est une très-grande ville qui est à peine aussi peuplée qu'un

petit village. Beaucoup d'espace pour peu de maisons. Entre les bâtisses, les unes de pierres et couvertes de tuiles, les autres de bois et couvertes de chaumes, s'étendent de vastes terrains plantés de maïs et de blés, ou boisés de tilleuls, de bouleaux et de trembles. Jetez sur tout cela la poussière couleur d'argent particulière aux paysages hongrois, et vous aurez Ketskemét, qui, vue de loin, avec ses demeures isolées, a plutôt l'air d'un camp immense dont les tentes seraient espacées parmi la plaine et la forêt que d'une ville moderne, et fait songer aux habitations vagabondes des antiques Hongrois.

Dans Ketskemét vivait un boucher nommé Petrowitch. Il lui naquit un fils, et comme le brave homme éprouvait lui-même quelque dégoût à se rougir les mains dans le sang des bêtes innocentes, il voulut que son fils gardât des mains blanches, et l'envoya dans un collége. L'enfant ne profita guère des leçons de ses maîtres.

Il avait, le jour, pour le soleil sur la plaine, et, la nuit, pour le clair de lune entre les branches, un goût tellement prononcé qu'il négligeait volontiers Virgile et Thucydide pour aller se mêler, Théocrite inconscient, aux fêtes de la nature; et plus d'une fois il sauta par la fenêtre sous le prétexte frivole d'entendre de plus près le rossignol des bois. De cette belle manie, il résulta que le jeune Petrowitch, — il avait alors quatorze ou quinze ans et c'était en 1832 ou 1833, — fut expulsé du collége avec un *consilium abeundi* parfaitement motivé, et se trouva tout à fait libre de courir le pays. Il n'avait plus besoin de sauter par la fenêtre, puisqu'il n'avait plus de maison. Il s'en alla tout droit devant lui, sans demander son chemin. Boire aux ruisseaux, manger rarement, dans quelque auberge charitable, dormir sous les étoiles, cela lui plaisait. Faisait-il des vers déjà? C'est probable. Il avait quitté le nom de Petrowitch, qui avait une physionomie slave beaucoup trop accusée, et, bon patriote, il avait pris celui de Petœfi, qui est tout à fait hongrois.

Il vécut quelque temps dans la Bakonia, chaîne de montagne boisée de chênes séculaires, prolongement des monts Karpathes.

Il y observa les Kanasz, et se familiarisa peut-être avec ces étranges hommes, qui font paître dans la forêt d'immenses troupeaux de porcs noirs. Chevelures longues, touffues, pommadées de suif, teints bronzés, faces sans barbe, les Kanasz portent de longues pelisses en peau de brebis, et, ainsi vêtus, quand on les rencontre le soir, on les prend pour des bêtes. Ils ont une coutume bizarre : ils gardent, pendant toute une année, la même chemise, qu'ils ne lavent jamais; mais, avant de la revêtir, ils ont soin de l'enduire de graisse, de la faire sécher au soleil, et, ainsi préparée, elle devient imperméable. D'ailleurs, ils ne sont pas seulement malpropres, ils sont farouches. Ces pâtres ressemblent à des brigands. Ils sont armés d'une petite hache, qu'ils manient et lancent au loin avec une adresse fort peu rassurante pour le fermier ou le maquignon qui, au retour de quelque foire, passe à la portée de ces redoutables pasteurs. Petœfi Sandor ne dut point séjourner longtemps dans leur société. Ces hommes rudes l'épouvantèrent. Mais il eut une sorte de tendresse pour les Szegeny-Legény (Pauvres-Garçons), qui, moins terribles, se bornent à voler çà et là un cheval courant dans la Puszta (le désert), comme s'il n'avait pas de maître, et ne tuent les personnes qu'à la dernière extrémité.

Voilà, dira-t-on, une belle compagnie pour un poète! Il faut faire observer d'abord que les Pauvres-Garçons n'étaient pas mal vus en Hongrie.

....

On les pendait quelquefois, quand l'occasion se présentait, mais sans trop de mépris et sans colère. Il courait sur leur compte de fort belles histoires où des traits de générosité leur étaient attribués, et quand les histoires n'étaient pas héroïques, elles étaient plaisantes. On ne hait pas ceux qui font rire. Il n'est pas rare, dans certains pays, de voir de véritables malfaiteurs jouir ainsi d'une manière de popularité. Les récits des paysans avaient dû avoir de l'influence sur la jeune imagination enthousiaste de Petœfi Sandor. Il aimait les Pauvres-Garçons à cause de leur amour pour la liberté. Lui, vagabond, il comprenait sans peine qu'on voulût vivre hors des villes, hors des lois, hors des mœurs. L'indépendance le rendait indulgent pour l'illégalité. D'ailleurs, jamais aucun de ses ennemis ne lui a reproché sa clémence envers les Szegeny-Legény, dont il appréciait surtout le côté pittoresque. Une chose incontestée, c'est l'honnêteté parfaite, la loyauté exquise de cette âme aventureuse. Dans un de ses poëmes, un pauvre amoureux, trahi par sa fiancée, s'éloigne en emportant dans son cœur une « douloureuse colère. » Il s'assied au pied d'un arbre, calme en apparence, et désespéré. « Son corps était comme un lac, et son âme était comme un poisson; le lac est immobile, mais le poisson s'agite. » Une voiture passe sur la route et une mauvaise pensée traverse l'esprit du malheureux. « Bouge qui veut mourir! » dit-il d'une voix de tonnerre. Le cocher arrête les chevaux, et le Pauvre-Garçon dépouille les voyageurs au point de ne pas leur laisser « de quoi acheter une pinte de vin. » Mais au moment où la voiture va s'éloigner, il sent que le cœur lui manque, il crie : « Attendez! » et rend aux voyageurs tout ce qu'il leur a dérobé.

Ainsi l'âme de Petœfi ne perdit rien de sa délicatesse native dans ces rencontres hasardeuses avec les aventuriers du grand chemin; et cette existence mêlée à l'existence des misérables errants, des pâtres qui savent les légendes anciennes, des paysans qui parlent la langue primitive du pays, non civilisée encore par les raffinements de la ville, développa et singularisa son talent. Il devint véritablement un poëte national. Il avait compris que Razinezy, préoccupé de la politique française, que les deux Krisfaludy, avec leurs poëmes académiques, que Voeroesmarty lui-même, alors en possession de toute sa gloire, avaient laissé une place vide dans la littérature hongroise, celle d'un poète profondément hongrois. Il baigna son esprit dans l'esprit populaire. Il rassembla l'âme éparse des ancêtres. De là un succès immense, sympathique, immédiat. Les vers que, parfois, il envoyait à Pesth sans trop savoir si on les imprimerait, étaient lus avec enthousiasme; Voeroesmarty disait lui-même, généreusement : « La Hongrie a un poëte enfin ! »

Il se fit comédien et eut une manie, celle de se croire un grand artiste. En ce qui concernait son talent poétique, il était fort modeste, mais, sur son talent d'acteur, il n'entendait pas raillerie. Or, il était exécrable comédien. Tel qui eût admiré ses vers lui jetait volontiers des pommes, cuites ou non. Il ne prenait point garde à ces mésaventures. Inconnu parmi des baladins errants, il adorait la grange où on établissait à la hâte un théâtre que l'on démolissait le lendemain, et l'odeur des quinquets lui montait au nez comme un encens.

Etait-il heureux du moins? Non. Il avait beau vouloir se persuader qu'il trouvait la joie dans l'imprévu et dans les aventures, dans l'ivresse des vins d'auberge, son âme était pleine d'amertume. Ecoutez-le se plaindre :

J'ai été malheureux jusqu'à ce jour. Ce qui me console, c'est que je ne l'ai pas mérité.

Je serai malheureux jusqu'au jour où l'on fermera mon cercueil. Ce qui me console, c'est que ce sera dans peu de temps.

Ailleurs il dit :

Si un jour je meurs, il n'y aura point de pierre sur mon tombeau. Une petite croix de bois sera le signe du lieu où reposeront mes cendres.

Mais si la douleur pouvait se pétrifier, la douleur qui m'envahit toute l'âme, sur mon petit tombeau s'élèverait une pyramide !

C'est surtout dans le petit poëme intitulé : *Le Fou*, qu'il révèle toute la profondeur de son désespoir et aussi de sa colère. Le fou parle, mais c'est Petœfi qui souffre. Je choisis çà et là quelques strophes :

Les lâches! Ils ont bu mon vin et ils ont mis du poison dans mon eau, et, après ma mort, ils se sont jetés sur moi. et ils m'ont pleuré! Ah ! ah ! ah !

J'aurais voulu leur mordre le nez, mais je me suis dit : Qu'ils gardent leur nez, pour qu'ils puissent sentir mon odeur empestée, et en étouffer! Ah! ah! ah!

Et ils m'ont enterré en Afrique. Ce fut une grande chance, car une hyène me déterra. Cette bête fut mon seul bienfaiteur, et je la trompai cependant! Ah ! ah! ah !

Elle ne voulait manger que ma cuisse, et je lui jetai mon cœur, et ce cœur était si amer qu'elle en creva! Ah! ah! ah !

Mais pourquoi donc est-ce que je ris comme un fou, quand je devrais pleurer de la méchanceté des hommes? Dieu n'a-t-il pas pleuré d'avoir créé le monde? Ah! ah! ah !

Que deviennent les larmes de Dieu? Elles tombent sur la terre. Et en tombant sur la terre, que deviennent les larmes du ciel? De la boue! Ah! ah! ah!

J'ai appris cela d'un philosophe qui est mort de faim. Pourquoi n'a-t-il pas tué? Ah! ah! ah!

On dit que quand un fruit est mûr, il doit tomber de l'arbre. Terre! tu es mûre! J'attends encore jusqu'à après-demain... Ah! ah! ah!

Mais si, après-demain, le jour du dernier jugement n'est pas venu, je vais m'enfouir dans les profondeurs de la terre, j'emporte de la poudre et je fais sauter le monde dans l'air!

Je ne sais pas si, dans aucune langue, il a jamais été poussé un plus atroce cri d'angoisse et de fureur. Petœfi, par bonheur, n'est pas toujours aussi violent, et quand il est plus doux, il est exquis. Entendez-le parler à Atelke, à la jeune fille qu'il a si ardemment aimée :

Mon ange, as-tu vu le Danube? Et l'île au milieu du Danube? De l'île une branche verte tombe dans l'eau. Ah! si, dans mon cœur, tu jetais ainsi le vert de l'espérance!

Les quatre volumes de poésies laissés par Petœfi abondent en petites pièces tendres ou passionnées, adressées à la même femme. Ce vagabond était constant, et quand il s'en allait au loin, il n'emportait pas son cœur avec lui. Mais encore plus qu'Atelke, encore plus que le vin, auquel il a consacré pourtant de si ardents dithyrambes, il aimait sa patrie! Cette Hongrie, qu'il avait parcourue de toutes parts, pauvre, mendiant, pieds nus, il la portait tout entière en lui, avec ses déserts gris, avec ses fleuves clairs, avec ses forêts ténébreuses. Il voulait indépendante la terre où il avait été libre. Le *Chant du Patriote*, que nous allons traduire, est la Marseillaise hongroise; il est, en poésie, ce que la Marche de Rakoçski est en musique.

Je suis à toi. A toi, ma Patrie, ce cœur, cette âme ! qui aimerais-je si, toi, je ne t'aimais pas?

L'intérieur de ma poitrine est une église. Ton image, c'est l'autel. Que l'autel subsiste, et, s'il le faut, je renverserai le temple pour lui !

Et de ma poitrine croulante jaillira cette dernière prière : Bénédiction sur ma Patrie! mon Dieu, ta bénédiction sur elle !

Je ne le dis à personne, je ne le crie pas dans les rues, que tu es ce que j'aime le plus dans le vaste monde.

En cachette, j'accompagne tes pas, toujours fidèle et non pas comme l'ombre qui accompagne le voyageur pendant le beau temps seulement.

Mais comme les ténèbres s'accroissent quand approche la nuit, mon chagrin s'augmente quand l'obscurité commence à se faire sur toi, ma patrie !
Et je m'en vais là où tes fidèles, levant le verre, demandent au sort un nouvel éclat sur ta sainte vie !
Et je bois jusqu'à la dernière goutte le vin du verre rempli, vin très-amer, hélas! car mes larmes y tombent.

L'homme qui chantait ainsi son pays devait être capable de mourir pour lui. Survinrent les événements de 1848. Petœfi, un des premiers, poussa le cri de délivrance. Accordant peu de confiance au général Gorgey, qui opérait en Hongrie, il combattit sous les ordres du Polonais Bem, qui tenait campagne dans la Transylvanie. Alors ce furent des jours sans pain, des nuits sans sommeil, les pieds nus sur les pierres, les forêts pleines d'embuscades, les buissons meurtriers. Petœfi Sandor fut héroïque. Léonidas revivait en lui non moins que Tyrtée. Le jour de la dernière bataille, à Segeswag, il fut blessé, — des témoins l'affirmèrent, — mais on ne le trouva point parmi les morts. Qu'est-il devenu? On ne sait. Quelques-uns ont cru le reconnaître dans une prison d'Etat, à Kufstin, en Tyrol. D'autres, — et ceci serait épouvantable, — pensent que les Russes, après l'avoir fait prisonnier, l'ont envoyé en Sibérie. Cette hypothèse est devenue une légende. A cette heure, à Ketskemét, des gens racontent encore que Petœfi, toujours vivant, — il n'aurait aujourd'hui pas plus de cinquante-cinq ans, — souffre et se lamente là-bas, parmi les déserts de neige, les bras tendus vers la patrie lointaine. Croyons plutôt qu'il est mort. A ce poète qui a aimé, chanté, défendu la Hongrie, la Providence n'a pas imposé le désespoir de survivre à la liberté de son pays.

Catulle Mendès

TABLETTES PARISIENNES

21 *Mai.* — En attendant un acquéreur, le Théâtre Déjazet a trouvé des spectateurs qui viennent en foule applaudir *Gentil-Bernard*, que la direction d'ailleurs a monté avec beaucoup de soin.

22 *Mai.* — Funérailles à l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou de la petite Daveluy.

23 *Mai.* — Première représentation de *L'Espion du roi* à la Porte-Saint-Martin, par M. Ernest Blum. Un drame au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, c'est étrange!

24 *Mai.* — Les crimes de Limours et d'Antony sollicitent de nouveau l'attention du public. On parle d'aveux faits par le détenu Maillard au juge d'instruction.

25 *Mai.* — Réapparition au *Figaro*, sous la rubrique *Grains de bon sens*, de la prose d'Alphonse Karr. Ce sont des granules homœopathiques, car le bon sens en est à peu près exclu. L'auteur des *Guêpes* abuse assez déloyalement de l'intimité dans laquelle il a vécu jadis avec Victor Hugo, pour injurier notre cher et illustre maître, d'un ton hypocritement amical, ce qui est le triomphe du bouffon et de l'odieux.

26 *Mai.* — Au Théâtre Lyrique, reprise de la gaîté du *Sourd ou l'auberge pleine*, avec la musique d'Adolphe Adam, et première représentation du *Magnifique*, opéra en un acte de M. Jules Barbier, musique de M. Jules Philippot.

27 *Mai.* — Joies et tristesses des Préfets et Sous-Préfets, qu'un décret ministériel fait voyager à qui mieux mieux dans tous les coins de la France.

28 *Mai.* — La lugubre série des crimes se continue. Après Vincennes, Cesson. On retrouve le cadavre d'une enfant de 12 ans, étranglée, après avoir été odieusement outragée.

29 *Mai.* — A la Comédie Française, *Le Luthier de Crémone*, comédie en un acte et en vers de M. François Coppée. L'adorable poète du *Reliquaire* et des *Intimités* a retrouvé la langue du *Passant*, et il a retrouvé aussi l'éclatant succès des premiers jours.

....

30 *Mai.* — Les lauréats du Salon reçoivent leurs récompenses. M. Sylvestre remporte le grand prix du Salon pour la peinture, et M. Dubois la médaille d'honneur pour la sculpture.
31 *Mai.* — Le sultan Abdul-Azis est détrôné par Mourad V, son neveu.
1er *Juin.* – Sous le titre de *Poëmes de l'Amour et de la Mer*, M. Maurice Bouchor publie un nouveau volume de vers.
2 *Juin.* — M. Paul de Cassagnac continue à sortir de la phrase de la fougue sans entrer dans celle des convenances.
3 *Juin.* — Les journaux à informations continuent leurs plaisanteries, qui sont quelquefois d'un goût douteux. Ils ont exhumé une sorte de complainte plus ou moins apocryphe qui a la prétention de viser Victor Hugo, et dont la signification devient odieuse, eu égard à la légende qui l'accompagne; M. Auguste de Châtillon, particulièrement incriminé, a répondu par une protestation indignée.
4 *Juin.* — Apparition et incontestable succès de la *Chanson des Gueux*, par Jean Richepin. Un article spécial sera consacré à ce livre dans notre prochaine livraison.
5 *Juin.* — Encore et toujours des viols suivis d'assassinats. Aujourd'hui, c'est une pauvre petite fille de *Vénissieux* (Rhône), qui a été victime de l'attentat.
Juin. — Honneur à la vertu! Mlle Joséphine Sabé, de Nanterre, a été élue rosière à l'unanimité.
7 *Juin.* — La mort volontaire du sultan Abdul-Azis paraît assez improbable. Les Incrédules se sentent portés à croire qu'il a été « suicidé. »
8 *Juin.* — M. Janvier de la Motte, le préfet aux virements, reçoit une énergique correction dans un banquet pour s'être livré sur l'armée à des réflexions qui n'ont pas été du goût de tout le monde.
9 *juin.* — Nous recevons un livre de M. Lafagette : *Les Accalmies.* — On met en vente la seconde édition des *Premiers Baisers*, de M. Buffenoir.
10 *juin.* — Après une douloureuse maladie, George Sand meurt. La France oublie un instant les divisions politiques et littéraires, tous les esprits se rassemblent dans l'unanimité d'un grand deuil respectueux.
11 *juin.* — Un cheval hongrois remporte le Grand Prix. Quelques personnes sont gravement blessées. Amélioration de la race chevaline.
12 *juin.* — Rien. — Nous relisons les *Tendresses viriles*, de M. Creissels. Nous nous rappelons ce vers d'Alfred de Musset :

Ton livre est ferme et franc, brave homme, il fait aimer.

On peut l'appliquer au volume de M. Creissels, duquel nous reparlerons longuement.
13 *juin.* — Des crimes, des viols encore! — Il est des histoires plus divertissantes, celles de notre cher collaborateur Ernest d'Hervilly, qui viennent de paraître chez Charpentier. Les personnes désireuses de lire ce livre dans la première édition feront bien de se hâter.
14 *juin.* — On annonce la fermeture annuelle du Théâtre-Lyrique (Gaîté). — M. Vizentini a donné en peu de semaines la mesure de ce qu'il peut faire : *Dimitri, le Sourd, le Magnifique, Obéron*, témoignent d'une grande intelligence artistique et d'une rare activité. — On promet des merveilles pour la campagne prochaine.
15 *Juin.* — M. Halanzier, qui ne monte pas d'opéras nouveaux, — à l'exception de Jeanne d'Arc, — nous donne un ballet : *Sylvia*. Je ne suis pas l'ennemi des décors somptueux, ni des danses folâtres. Mais le moindre petit acte de drame lyrique ferait bien mieux mon affaire.
16 *Juin.* — Nous relisons les deux volumes consacrés, par M. Edouard Schuré, au drame musical moderne, tel qu'il résulte de l'union de la poësie avec la musique, et tel que l'a conçu Richard Wagner.
17 *Juin.* — Dans un très-petit Théâtre, — aux Folies-Marigny, — le public n'écoute guère la musique qui accompagne *la Légende des Bijoux*. Le public a grand tort, car il s'agit, cette fois, d'une chose qui, pour être de la musiquette, n'en est pas moins délicate et savante.
18 *Juin.* — Une lettre d'un de nos amis, qui visite en ce moment l'Allemagne, nous communique les renseignements suivants : — *L'Anneau du Niebelung* sera prochainement représenté à Bayreuth dans l'ordre que voici : Le 13 août, *le Rheingold;* le 14, *la Walkyrie;* le 15, *Siegfried;* le 16, *la Gœtterdœmerung.* — Une deuxième représentation aura lieu les 20, 21, 22, 23 août; une troisième, les 27, 28, 29 et 30.

Jacques Rollin